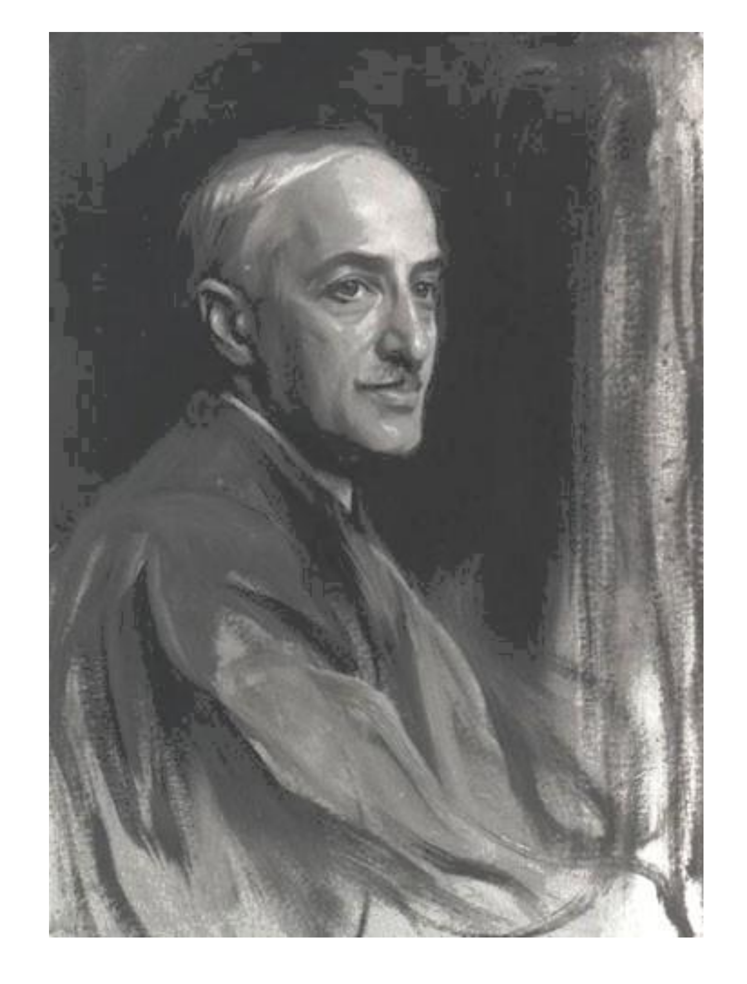
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



André Maurois

LES MONDES IMPOSSIBLES

Le Peseur d'âmes
La Machine à lire les pensées
Voyage au Pays des Articoles
Pays des Trente-Six Mille Volontés
Patapoufs et Filifers

(1927, 1928, 1930, 1931, 1937)

Table des matières

PRÉFACE
de l'édition de 1951
(extrait)

(…) Quant aux Mondes impossibles, *ce sont des contes fantastiques. J'ai pour eux beaucoup de tendresse paternelle et* le Peseur d'âmes, *bien qu'un récit fort court, est parmi mes ouvrages un de ceux que je préfère. Cent fois j'ai reçu des lettres, et même des câbles, qui demandaient si cette histoire s'appuie sur des faits scientifiques. La réponse est négative. Tout ici est imagination pure, encore que l'on voie parfois la vie copier les rêves, et que l'on puisse concevoir, dans vingt ans ou dans mille, un biologiste répétant avec succès dans le monde réel les expériences du Docteur James. Déjà, depuis que j'écrivis* la Machine à lire les pensées, *les savants ont avancé dans la voie qui pour moi n'était qu'une rêverie.*

Les mondes impossibles sont fort différents des mondes imaginaires. Lorsque Goethe écrit Werther, *il sait que certaines actions de ses héros sont inventées par lui, mais il sait aussi qu'elles eussent été possibles. Tout ce qu'il imagine pourrait arriver à des hommes et à des femmes de chair. Au contraire, en écrivant* le Peseur d'âmes, *je savais fort bien que, dans l'état présent de nos connaissances, cette aventure était à la lettre impossible. Pourquoi l'écrivais-je ? Parce que le fantastique répond à de secrets désirs qui ne sauraient, malgré tous nos efforts, être satisfaits dans le monde possible. Les enchanteurs et les fées peuplent les contes parce qu'ils y sont appelés par un besoin de l'enfant ; la machine à explorer le temps comble un désir de l'adulte. J'aimais à penser, l'espace d'un récit, que l'union*

éternelle de deux âmes pourrait, dans certaines conditions, devenir concevable.

La technique du fantastique est exigeante. Il y faut un certain degré de crédibilité, au moins partielle et temporaire. Swift, et plus récemment David Garnett ont montré, par des œuvres, que cette crédibilité s'obtient par le mélange intime d'un thème fantastique et d'une réalité quotidienne. De quoi La Femme changée en renard *est un parfait exemple, comme les* Voyages de Gulliver. *La précision du détail est ici d'autant plus nécessaire que le monde décrit apparaît plus invraisemblable. Les expériences de mon Docteur James sont pure fiction, mais j'avais consulté, avant de les décrire, un grand physicien, Jean Perrin. « En supposant », lui avais-je dit, « ce qui, je le sais, est absurde, que vous eussiez voulu étudier tels phénomènes, quels appareils auriez-vous construits ? »*

Une autre règle du genre est la gravité simple du ton. Plus le sujet est extravagant, plus le récit doit demeurer naturel. Le sérieux est indispensable, et l'impassibilité. Anatole France, dans l'Île des Pingouins, *détonne parfois ; un clin d'œil au lecteur dénonce son incrédulité. Swift ne semble jamais douter de la véracité de Gulliver. Ce type de livre permet une satire du monde réel qui ne blesse point parce qu'elle est indirecte. C'était ce que j'avais essayé de faire dans le* Voyage au Pays des Articoles, *écrit après un séjour à Pontigny, où des Articoles authentiques, qui se nommaient Gide, Charles Du Bos, Groothuysen m'avaient servi de modèles pour cette affectueuse transposition.*

Les deux derniers des mondes impossibles, le Pays des Trente-Six Mille Volontés *et* Patapoufs et Filifers, *furent composés pour mes enfants au temps où ils étaient encore à l'âge des contes (1928 et 1930). Écrire pour l'enfance n'est pas facile. Le vocabulaire doit être adapté aux lecteurs. Il est sou-*

haitable que le héros soit un enfant et que celui-ci domine le monde des grandes personnes, comme Stevenson le savait si bien. La perfection technique demeure plus nécessaire que jamais, car les enfants sont des juges sévères. Chose étrange, depuis que les miens ont grandi, je ne me suis plus jamais senti capable d'écrire un conte de ce genre. Cela ferait partie de l'art d'être grand-père. (…)

ANDRÉ MAUROIS.

LE PESEUR D'ÂMES

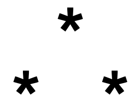
I

J'AI longtemps hésité avant d'écrire ce récit. Je sais qu'il étonnera ceux que j'ai le plus aimés et qu'à plusieurs d'entre eux il déplaira. Quelques-uns douteront de ma bonne foi, les autres de mon bon sens. J'aurais moi-même pensé comme eux si, des faits que je vais raconter, je n'avais été le spectateur accidentel et rebelle. De leur apparente absurdité, je suis tellement conscient que je n'en ai jamais parlé à mes confidents les plus intimes. Si je me décide aujourd'hui à rompre le silence, c'est que je ne me reconnais pas le droit de laisser détruire après ma mort le seul objet témoin de cet étrange rêve.

Je demande à ceux qui me liront, avant de rejeter comme invraisemblables les théories du docteur James, de se souvenir de ce que je crois avoir été l'extrême prudence de mon esprit. J'ai eu, comme tous les hommes, mes passions et mes faiblesses ; j'ai essayé de sauver mon jugement. En science, en métaphysique, en politique, et même dans ma vie sentimentale, je me suis attaché à ne jamais prendre mes désirs pour des preuves. Je suis loin d'y avoir toujours réussi, mais peut-être, de ce souci de mesure, me sera-t-il tenu compte au moment où je vais avoir besoin de tant de crédit.

Le second argument en ma faveur est celui-ci : les faits que je décris sont surprenants, mais ils sont de telle nature qu'il n'est pas impossible de les vérifier. Quelques expé-

riences simples que tout physicien, biologiste ou médecin peut aisément refaire, montreront que les théories de James, si même on les tient pour absurdes, étaient fondées sur des observations réelles. Pourquoi n'ai-je pas moi-même continué ces expériences ? Pourquoi ne les ai-je pas fait connaître après sa mort ? J'ai quelque peine à l'expliquer. Je crois que la timidité l'emporta, et une naturelle répugnance à m'occuper de certaines questions. Les circonstances avaient fait de moi un écrivain, non un savant. Je n'avais à ma disposition ni hôpital, ni laboratoire. J'hésitais à entrer en rapport avec des hommes, aux yeux desquels j'étais un profane, pour attirer leur attention sur des phénomènes si contraires, je le savais, à leurs idées. Je regrette ma faiblesse et serais heureux si la publication de ce mémoire inspirait à des esprits aventureux le désir de poursuivre, après mon malheureux ami, l'exploration d'un monde nouveau.



J'ai connu le docteur James pendant la guerre de 1914. Nous nous étions rencontrés pour la première fois dans un champ boueux des Flandres. Au milieu d'un groupe d'Anglais joyeux et sains, ses pommettes saillantes et décharnées, son visage tourmenté, m'avaient frappé. Il venait d'être attaché comme médecin à la division dont j'étais l'officier de liaison français. Il devint tout de suite mon ami et j'ai conservé un souvenir presque agréable, malgré l'horreur de ces temps et de ces lieux, des mois passés avec lui dans le saillant d'Ypres. Nous habitions la même tente. Entre nos deux lits de camp, une caisse à biscuits servait de

table et de bibliothèque. La nuit, quand les sifflements des obus tirés par-dessus nos têtes contre Poperinge et les claquements au vent de la toile mouillée nous empêchaient de dormir, nous parlions à mi-voix des fous et des poètes. J'aimais mon compagnon. Sous des dehors cyniques, je devinais en lui une âme tendre et hardie. Il était si discret que je partageai longtemps sa vie sans savoir s'il avait une femme, des enfants.

L'armistice mit fin brusquement à cette amitié, comme à tant d'autres. Pendant un an nous nous écrivîmes. J'appris ainsi que James était attaché à l'un des hôpitaux de Londres. Puis l'un de nous deux (lequel, je ne le sais plus) négligea de répondre à une lettre. James devint une image encore mêlée à mes souvenirs, mais irréelle comme celle d'un personnage de roman. Enfin je cessai de penser à lui, même en rêve, jusqu'au printemps de 1923.

Cette année-là, je dus faire un long séjour à Londres pour des recherches au British Muséum. Je m'y trouvai seul, assez triste et fatigué par un travail trop continu. Un matin, le soleil fut si clair que je n'eus pas le courage de m'enfermer dans la bibliothèque. Je regardai pendant quelques instants les pigeons qui, sous la colonnade grecque du Musée, sont familiers et distants comme les colombes de Saint-Marc. Je rêvai. Il me fallait reconnaître que la solitude, saine pendant une période brève, devenait insupportable. J'avais eu jadis des camarades anglais. Pourquoi n'avais-je pas cherché à les revoir ? Ne serait-il pas agréable de passer les soirées avec un homme aussi intelligent que le docteur James ? J'avais oublié son adresse, mais il n'est jamais difficile de retrouver un médecin. J'entrai dans la grande salle de lecture. Là, un annuaire médical m'apprit que H.-B. James, M.D., était « ré-

sident » à l'hôpital Saint-Barnabé. Je décidai de ne pas travailler ce matin-là et d'aller à la recherche de mon ami.

L'hôpital Saint-Barnabé est situé sur la rive droite de la Tamise, dans le quartier populaire qui s'étend au delà de Blackfriars Bridge. La traversée de la rivière en cet endroit éveille toujours chez moi des impressions étranges et fortes. La Tamise y sépare deux mondes. On quitte le Londres gothique et Renaissance, le Londres des squares en échiquier, les quais plantés d'arbres au pied des grands hôtels, le fleuve rouge des voitures, pour une ville d'usines et d'entrepôts, de murs nus et de cheminées carrées. Ce matin-là, le contraste me parut d'autant plus complet qu'au moment où je traversais le pont un nuage masqua soudain le soleil. Dans une triste lumière d'orage, j'abordai la rive couverte de vase où des hommes chargeaient des sacs de plâtre sur des péniches échouées. Dans l'avenue, les tracteurs à vapeur, les tramways roulaient bruyamment. Sur le trottoir grouillait un marché misérable. J'entrais sur le territoire d'un autre peuple.

Un policeman m'indiqua le chemin de Saint-Barnabé. L'hôpital était au bord de la rivière. Au milieu des maisons sordides et des murs sans fenêtres des entrepôts, il m'apparut comme un refuge. Le bâtiment, comme presque tous ceux de Londres, ressemblait à ces édifices des gravures romantiques où de longues traînées blanches soulignent la noire violence des ombres, mais çà et là des couleurs vives posées en petites taches l'animaient, vert d'un gazon, robe bleu lavande d'une nurse, robes de chambre rouge vif de trois convalescents qui faisaient leurs premiers pas. Au-dessus de la grille une grande banderole portait une inscription expliquant que Saint-Barnabé vivait de dons volontaires et qu'à cette date trente mille livres manquaient.

J'entrai et demandai au portier si le docteur H.-B. James était attaché à cet hôpital.

— Le docteur James ? dit-il… Oui, certainement. À cette heure-ci, vous le trouverez peut-être dans la maison des résidents… Passez sous l'arche commémorative et tournez à gauche.

J'obéis et trouvai un pavillon détaché, bâti lui aussi de pierre blanche noircie par la fumée, mais couvert de vigne vierge et de lierre. Au pied de l'escalier, un tableau portait les noms des médecins, chacun d'eux étant suivi de l'indication : ***In*** ou ***Out***. En tête de liste, je lus : DR. JAMES ***First Floor, Room 21, In***. Je montai. Le nom de mon ami était gravé sur la plaque de bois d'une porte. Je me sentis soudain anxieux, presque intimidé. Aurait-il plaisir à me revoir après un si long oubli ? Allais-je, après quelques phrases polies, me retrouver seul dans ce lugubre amas de cheminées et de taudis ? Je frappai et, d'un mouvement inconscient, mis la main sur la poignée de la porte. Cette poignée ne tourna pas. Elle était bloquée de l'intérieur. Une voix, la voix grinçante et comme arrachée par le vent à des ferrailles rouillées, que j'avais si bien connue, dit d'un ton qui me parut hostile :

— Un moment, je vous prie.

Dans le silence qui suivit, j'entendis des pas précipités, le bruit d'anneaux glissants que fait un rideau brusquement tiré, un cri assez semblable à celui d'un petit animal que l'on pince ou heurte par mégarde, puis un tintement de verres entrechoqués. De l'eau coula dans un évier, douce, irritante. Debout devant cette porte, vaguement mécontent, j'attendais. Que faisait James ? Avais-je interrompu quelque opération, un pansement, un examen ? C'était peu vraisemblable. James n'était pas chirurgien et d'ailleurs n'eût pas

fait venir un malade dans sa chambre. Se levait-il très tard, après un service de nuit ? L'avais-je réveillé ? Enfin l'eau cessa de couler. Des pas vinrent vers moi, la poignée tourna sous ma main et, par la porte entrebâillée, j'aperçus la tête du docteur. Il était plus maigre encore qu'au temps de la guerre ; les yeux, enfoncés sous l'orbite, brillaient d'un éclat trouble et comme voilé. Je trouvai dans leur expression quelque chose de hagard qui me surprit péniblement. Il hésita un instant avant de choisir parmi ses souvenirs celui qui s'ajustait à ce visiteur inattendu, puis sourit et ouvrit la porte toute grande. Je vis qu'il était vêtu d'une blouse blanche.

— *Hello, my boy !* dit-il… Que diable faites-vous en Angleterre ? Vous êtes bien la dernière personne que je m'attendais à voir ce matin.

La chambre était simplement meublée : un lit de camp, deux chaises, un grand fauteuil de cuir, des rayons dont quelques-uns étaient chargés de livres, les autres cachés par un rideau de toile verte, celui que, sans doute, j'avais entendu glisser sur ses tringles. Dans un coin était un évier rempli d'eau savonneuse. Sur la cheminée, plusieurs photographies d'une jeune femme. James m'offrit le fauteuil et me tendit une boîte de cigarettes, mais il semblait si inquiet que je me demandai si une troisième personne n'était pas cachée dans la chambre. Puis il fit un effort pour me parler, de l'air faussement intéressé que pourrait prendre un homme interrompu dans une besogne suspecte et qui veut feindre l'aisance :

— Eh bien ! me dit-il… Vous m'avez lâché depuis que vous êtes devenu historien… J'ai lu votre dernier livre, bien que vous ne me l'ayez pas envoyé… Ce n'est pas mal. Je ne vous aurais pas cru capable de cela… Et, livres à part, que devenez-vous ?

J’étais arrivé là très heureux de revoir un homme que j’avais aimé et qui m’avait donné quelques-unes de mes joies intellectuelles les plus vives. Je me trouvais gêné et si mal à mon aise que tout mon plaisir était gâté. Je m’apercevais que nous n’avions, James et moi, presque rien à nous dire. Nous nous étions connus comme membres d’un groupe qui depuis longtemps avait cessé d’exister. De notre âme de 1918, rien ne restait. Nos communes angoisses sur l’issue de la guerre, notre commun mépris des mensonges guerriers, notre commune affection pour des amis blessés, ces sentiments étaient aussi morts que les cellules superficielles qui avaient alors formé nos apparences terrestres. Pour le Moi qui venait de pénétrer dans cette chambre, le James qui l’habitait était un être presque aussi complètement inconnu que tel passant que j’eusse arrêté au hasard dans Piccadilly. Il me sembla que le seul moyen de retrouver en lui des couches plus profondes et plus stables, était de lui avouer ma déception.

— C’est curieux, Docteur, lui dis-je… Vous souvenez-vous d’un de nos soirs d’Ypres où vous m’aviez décrit la dissociation de la personnalité chez les fous ? J’éprouve en ce moment un sentiment de même nature… Venu chez vous pour y chercher un Moi qui n’est plus, je souhaite en vain le moment de folie qui me permettrait d’être content de vous voir…

Une telle phrase eût suffi pour inspirer au James que j’avais connu jadis un discours savant et humoristique. Mais il haussa les épaules avec lassitude, alluma une cigarette et se laissa tomber sur l’une des chaises en regardant encore autour de lui de son air inquiet.

— Ah ! soupira-t-il… Il y a longtemps que j'ai cessé, moi, de m'occuper de dissociations et de sublimations… Je soigne des cancéreux, des cardiaques, des pulmonaires… Le port de Londres m'envoie quelquefois des compatriotes à vous, des marins…

À ce moment, derrière le rideau vert passa le bruit, inoubliable pour tous ceux qui l'ont entendu, que fait le galop d'un rat, rapide, sec, et rendu plus sonore par les griffes dures des pattes. Brusquement fut évoqué pour moi un abri que j'avais partagé avec James, dans une tranchée de chemin de fer.

— Tiens ! lui dis-je gaiement… Vous avez des rats ? Voilà qui nous rappelle bien des souvenirs communs.

— Des rats ? dit-il en se levant d'un air mécontent… Comment voulez-vous qu'il y ait des rats dans un hôpital ?… Vous avez des hallucinations, mon ami… Allons, je suis désolé, mais nous ne pouvons rester ici… C'est l'heure où je dois faire le tour de mes salles… Voulez-vous m'accompagner ? Cela vous intéressera peut-être.

J'étais maintenant tout à fait gêné.

— Vous êtes sûr, lui dis-je, que je ne vous dérangerai pas ? Je peux très bien revenir à un autre moment.

— Non, dit-il d'un ton à la fois bienveillant et ironique… Non… Maintenant, vous ne me dérangez plus…

Il se dirigea rapidement vers l'évier et, prenant dans sa main un peu d'eau savonneuse, effaça sur le bord de la cuvette une tache rouge.

II

L'HÔPITAL Saint-Barnabé me parut un des moins lugubres que l'on pût imaginer. Les salles étaient carrelées de dalles noires et blanches, les lits rouges régulièrement bordés, les fenêtres fleuries. Les infirmières en robe de toile bleue, presque toutes jolies et douces, mettaient dans ce royaume de la maladie des oasis de fraîcheur saine. Dans chaque salle régnait une infirmière-chef, reconnaissable à sa ceinture d'un bleu plus foncé.

— Rien de nouveau, ***sister ?*** lui demandait James.

— Je voudrais que vous regardiez le 216, Docteur… La fièvre ne diminue pas.

Il s'approchait du lit, retournait la pancarte suspendue au-dessus du patient, faisait effort pour se rappeler l'histoire de la maladie, et indiquait un changement de traitement d'une voix lasse et triste. Dans les salles de femmes, je fus frappé par son indifférence. Pour moi le spectacle d'une femme malade (et plus encore si elle est jeune et gracieuse) m'a toujours inspiré une pitié ardente, peut-être mêlée de sensualité. Je comprenais qu'un médecin n'éprouvât pas comme moi, en pénétrant dans ces chambres, une impression à la fois navrante et douce d'intimité surprise et de compassion tendre ; cependant j'étais surpris de voir mon compagnon insensible à certaines coquetteries de mourantes. Une jeune fille mortellement pâle sous ses longs cheveux dénoués essaya de sourire à notre passage, puis, retomba, haletante, sur son oreiller.

— Pauvre petite, dis-je à James.

— Laquelle ?… dit-il. Ah ! le 318… Oh ! elle est perdue.

Dans les salles d'hommes plusieurs malades étaient levés et, en veste rouge, formaient des groupes autour des lits ou des tables chargées de fleurs. Il y avait alors une grève aux docks. Beaucoup de patients étaient des blessés, peu gravement atteints, qui discutaient entre eux de politique et de religion sur le ton grave des prêcheurs de Hyde Park. Je vis les yeux de James s'adoucir pour parler à un jeune homme de quinze ans, très beau.

— Ah ! c'est toi, ***Sonny,*** dit-il… Plus d'étourdissements ?… Tu sortiras demain… Rien de nouveau, ***sister ?***

— Je ne crois pas que le 413 passe la nuit prochaine, Docteur… Il n'ouvre plus les yeux.

James alla vers un lit d'angle où un vieil homme était couché. Ses joues maigres et les ailes du nez semblaient aspirées vers l'intérieur du corps. Il respirait très vite. Sa barbe rousse et blanche n'avait pas été rasée depuis plusieurs jours. James prit le pouls du malade qui, insensible, n'eut pas une réaction.

— Vous avez raison, ***sister***, dit James avec une soudaine animation… Il ne passera pas la nuit… Je vais prévenir Gregory… Ne vous occupez de rien… D'ailleurs je reviendrai le voir dans la journée… Faites-lui un peu d'huile camphrée… Ça le prolongera jusqu'au soir.

Je fus étonné du changement qui venait de se produire en mon ami ; il semblait maintenant aussi excité qu'il avait jusqu'alors été indifférent.

— Il faut, me dit-il, que j'aille voir le ***Post-Mortem Clerk***… Venez avec moi ; cela vous intéressera.

— Qu'est-ce, lui dis-je, que le ***Post-Mortem Clerk ?***

— Ne savez-vous plus le latin ?… Le ***Post-Mortem Clerk***, comme son nom l'indique, est l'assistant chargé, après décès, de surveiller l'autopsie des cadavres… Le nôtre est un petit homme bizarre, qui se nomme Gregory.

Nous descendîmes trois escaliers. James poussa une lourde porte chargée de verrous ; nous entrâmes dans un amphithéâtre d'une vingtaine de places, dont les murs blancs étaient enduits d'un vernis lisse et au milieu duquel se trouvaient quatre tables de dissection. Une désagréable odeur de formaldéhyde imprégnait l'air. Je tressaillis quand, avec une brusquerie diabolique, un petit homme parut surgir au milieu de l'amphithéâtre. Dès la première minute il me déplut. Pourtant son aspect était fort ordinaire. Les pointes de ses moustaches pommadées, tordues en spirale, se relevaient vers des lunettes d'or. Quand James m'avait parlé de ce commis aux cadavres, j'avais imaginé, je ne sais pourquoi, une sorte de bourreau romantique. Le mélange de cette vulgarité polie, commerciale, avec l'idée de la mort me choqua.

— Bonjour Gregory, dit le docteur. Voici un de mes amis français qui visite l'hôpital… Je suis venu pour vous prévenir que, cette nuit, nous aurons certainement le 413…

— Très bien, Docteur, dit le petit homme. Je viendrai ce soir… Tout sera prêt… Dix heures ?

— Oui, à peu près, dit James, un peu plus tôt si vous pouvez.

— À propos, Docteur, demanda Gregory à mi-voix, vous n'oubliez pas que vous me devez les deux derniers ?

James jeta autour de lui le même regard inquiet qui m'avait étonné dans sa chambre, tira de son portefeuille deux billets et les tendit à Gregory. Celui-ci me regarda à travers ses lunettes.

— Peut-être, dit-il en pliant lentement ses billets, peut-être le gentleman français aimerait-il à voir notre installation ?

Je murmurai une phrase inintelligible. L'odeur de cette salle commençait à me rendre malade. Je craignais de m'évanouir sottement.

— Nous sommes organisés, continua le petit homme d'un air satisfait, pour faire dans cette salle et dans la voisine jusqu'à huit cadavres par jour. Cela suffit, sauf en plein été, parce qu'alors les nourrissons m'encombrent… Et pourtant, monsieur, même dans la pleine saison, avec de la méthode, j'arrive à suivre… N'est-ce pas, Docteur ?… J'en ai fait jusqu'à quatre sur la même table… Les pieds ici, la tête là… C'est du travail, je vous assure… Non, non, ne sortez pas par ici, monsieur. Vous n'avez pas vu le plus beau…

Il se dirigea vers la porte de fer encastrée dans le mur vernissé et sur laquelle était collé un écriteau : « Le Professeur Simpson désire des cœurs intacts. Les plus grandes précautions doivent être prises. » Des verrous grincèrent. La porte tourna lentement. Une impression de froid mortel me saisit. Je devais être assez pâle, car James me prit le bras en me regardant avec attention. Nous descendîmes quelques marches et nous nous trouvâmes dans une grande cave aux murs de briques. Le centre de cette chambre réfrigérante

était occupé par un appareil de fonte qui ressemblait à un four de boulanger, à une chaudière, ou plus exactement à un moule à gaufres géant, car de longues tiges en sortaient. Gregory me regarda, m'adressa un signe d'entente mystérieux comme s'il était sur le point de me faire le plus beau présent du monde, puis, avec une extraordinaire agilité, ouvrit deux portes et tira des tiges. Je faillis pousser un cri, car il avait ramené à lui, au milieu de nous, un long plateau sur lequel était couchée une femme nue.

Ah ! que cette morte était belle ! Je n'oublierai jamais ce corps d'une blancheur surnaturelle, sur lequel les pointes des seins mettaient deux taches roses et pâles. Les yeux étaient fermés. Un sourire triste et hautain modelait une bouche ravissante. Comment une telle femme était-elle venue mourir dans un hôpital de banlieue ? On eût voulu l'avoir connue, consolée, secourue… Gregory et James, immobiles, m'observaient.

— Vous la reconnaissez, Docteur ? dit Gregory. C'est la petite Russe… On attend que la famille la réclame.

Il repoussa la tige d'un mouvement brusque, rejetant corps et plateau dans la noire machine de fonte, puis me dit fièrement :

— Nous pouvons ici, dans le froid, les conserver indéfiniment… Voulez-vous voir un homme ?

— Non, lui dis-je… Merci. Je voudrais sortir.

James reprit mon bras, cette fois avec bonté.

— Je vais vous conduire jusqu'à ma chambre, me dit-il, et vous donner un verre de porto. Vous avez mauvaise mine… Alors, Gregory, c'est entendu pour ce soir ?

À ce moment, dans l’amphithéâtre, un timbre sourd sonna : ***Tac-tac***… ***Tac-tac-tac-tac***…

— Deux-quatre, dit Gregory, c’est pour vous, Docteur.

— Excusez-moi, me dit James, je vais vous quitter un instant… Oui, chacun de nous a une sonnerie particulière… La mienne est deux-quatre… Il y a des timbres comme celui-ci dans toutes les salles et même dans nos chambres… Il me suffit maintenant de téléphoner à la loge centrale pour savoir où l’on a besoin de moi… Vous pouvez m’attendre ici ?

— J’aimerais mieux vous voir ailleurs, Docteur. Voulez-vous dîner avec moi ce soir ? J’habite dans la Cité un charmant petit hôtel…

— Ce soir, murmura-t-il rêveusement… Ce soir… Oui, à la rigueur, je peux me faire remplacer… Moi aussi j’aimerais à parler avec vous. Seulement vous avez entendu : je dois être revenu à dix heures… Si vous voulez dîner très tôt, vers sept heures, je pourrai venir.

— Je vous attendrai… Johnson’s Hôtel…

Au sommet de l’amphithéâtre, le timbre, très sourd, répétait : ***Deux-quatre***.

III

LE propriétaire du Johnson’s Hôtel se vantait de n’avoir installé ni chauffage central, ni lumière électrique, mais un grand feu de bois brûlait dans la cheminée du hall, des chandeliers d’argent brillaient sur la table de la salle à man-

ger, les domestiques étaient silencieux, respectueux, et le voyageur savait qu'il était pour eux non un numéro, mais un homme. Je demandai au maître d'hôtel de me donner pour ce dîner la petite salle à manger particulière dont j'aimais les panneaux de chêne clair et quand j'y entrai, vers sept heures, j'éprouvai une impression d'intimité surprenante. Sur l'acajou de la table, un vase de jonquilles était éclairé par la douce lumière des bougies. Quand James arriva, un instant plus tard, je vis avec plaisir qu'il était sensible, lui aussi, au charme de ce décor si simple.

— Il n'y a qu'un Français, dit-il en se chauffant les mains, debout devant le feu, pour découvrir en plein Londres des coins de la vieille Angleterre. Quelle bonne idée vous avez eue ! J'avais un tel besoin de repos… En principe, je ne m'occupe pas des consultations, mais celle du lundi est si chargée que, si je le puis, j'aide mes camarades.

— Pourquoi y a-t-il plus de malades le lundi ?

— Oh ? c'est facile à comprendre… Le lundi est le jour, dans nos quartiers pauvres, où le receveur des loyers se présente pour toucher l'argent de la semaine. Les femmes s'arrangent pour ne pas être à la maison, et, afin d'avoir un prétexte, elles nous amènent leurs enfants. Vous devriez venir voir cela un jour ; c'est incroyable. Certaines d'entre elles laissent leurs gosses sur le banc et vont boire au cabaret d'en face. La consultation finie, il faut les y chercher et les ramener, tout ensommeillées par la bière, pour leur faire choisir un poupon parmi ceux qu'on nous a laissés… Ajoutez à cela les accidents du dimanche, les rixes et, naturellement, mes propres malades… Cela fait une rude journée.

— À table, Docteur… Nous allons tâcher de vous faire oublier l'hôpital. Vous souvenez-vous du bourgogne que nous buvions à Amiens ? Je vous ai commandé le même.

Les souvenirs militaires nous occupèrent pendant le potage. Puis James tomba dans un mutisme invincible. Je me souvins qu'il sortait souvent de telles absences par un de ces discours éclatants et paradoxaux qui me l'avaient fait aimer. Je restai donc silencieux moi-même et j'attendis.

— Dites-moi, commença-t-il soudain… Il y a une question que je ne vous ai jamais posée… même en des moments où elle aurait été assez naturelle… Croyez-vous à l'immortalité de l'âme ?

Un peu surpris, mais assez satisfait, car je retrouvais dans cet exorde abrupt le James de mes souvenirs, je réfléchis un instant :

— Quelle question ! lui dis-je… Vous connaissez, ou plutôt, vous connaissiez jadis, ma « position » métaphysique… Je crois apercevoir dans la nature les traces d'un ordre, d'un plan, et si vous voulez le reflet du divin… Mais le plan lui-même me paraît inintelligible pour un esprit humain… Je n'ai donc, pour vous répondre, le secours d'aucune doctrine traditionnelle… Ce que je puis vous dire honnêtement, c'est que je n'ai jamais rencontré aucun signe visible de la survivance des âmes… Mais affirmer que l'âme meurt avec le corps me semble également téméraire.

— Que vous êtes prudent ! dit-il avec impatience. Il est impossible que l'une des deux hypothèses ne vous paraisse pas plus vraisemblable que l'autre… Vivez-vous comme si vous croyiez, ou comme si vous ne croyiez pas à une autre vie ?

— Je vis certainement comme si je ne croyais pas à un Jugement Dernier, mais cela ne prouve pas que je sois certain de la non-immortalité de l'âme. Cela prouve que je ne crois pas à la sévérité d'un Dieu qui serait en même temps notre Créateur… Mais, si vous me laissez le temps de penser un peu, il me semble que je trouverai des arguments en faveur de l'hypothèse où l'âme périrait avec le corps… La pensée sans corps ? Cela paraît inconcevable… Vous ne trouvez pas ?… Notre pensée est un tissu d'images, de sensations… Les sensations cessent avec les organes des sens et la renaissance des images est liée à l'existence d'un système nerveux… Vous savez mieux que moi que certaines destructions physiques dans les cellules du cerveau entraînent un changement et même une suppression de la personnalité… C'est vous-même qui m'avez appris que la présence de spirochètes, l'injection de certains produits glandulaires peuvent transformer les pensées d'un homme. Tout cela montre un lien bien fort entre le support physique de notre pensée et cette pensée elle-même… Et puis enfin il y a la syncope… Vous rappelez-vous, Docteur, le jour où mon cheval, dans les Flandres, est tombé sur moi et où vous m'avez retrouvé évanoui dans la prairie… J'étais resté là deux heures ; je ne me souvenais de rien… Il ne semblait pas que mon âme eût vécu tandis que mon corps était anéanti.

— Voilà, dit le docteur de sa voix grinçante et sarcastique, un raisonnement qui me paraît assez faible. Que, dans la syncope, vous cessiez pour un instant d'être conscient de votre personnalité, on peut vous l'accorder (et pourtant, il y aurait fort à dire, car beaucoup de patients, au réveil d'une syncope ou d'un sommeil opératoire, se souviennent d'images extraordinaires et quelquefois décrivent une impression d'âme libérée), mais que cette personnalité ait été anéantie, votre réveil même prouve le contraire… En vous

relevant, après votre chute de cheval, vous n'étiez pas un autre homme, mais le même… Si cette expérience prouve quelque chose, ce serait donc plutôt que votre personnalité avait pu survivre, alors que votre corps avait paru l'abandonner… Mais on peut imaginer mieux. Aujourd'hui, quand un cœur cesse de battre et des poumons de respirer, nous, médecins, disons que le malade est mort… Bien… Supposons que l'on trouve le moyen (et il n'est pas du tout invraisemblable qu'on le trouve) de faire circuler dans la tête du mort un flot de sang nouveau. Est-ce que l'homme ne va pas revivre ?

— Je ne sais pas… C'est possible.

— S'il renaît, sera-ce avec la même personnalité ou avec une autre ?

— Avec la même, naturellement.

— Nous sommes d'accord… Mais d'où viendra-t-elle, cette personnalité ?… Soutiendrez-vous qu'elle se soit formée tout d'un coup, avec son immense paysage de souvenirs, avec ses passions, ses sentiments, dans ce corps qui vient de renaître ?… Ou est-ce l'ancienne âme du mort ?… Et, si c'est elle, n'avouez-vous pas ainsi qu'elle n'était pas morte avec le corps ?

— Pourquoi, Docteur ?… Si nos souvenirs sont liés à une structure définie du cerveau, cette structure n'ayant pas changé, les souvenirs renaissent identiques… Pour employer une image grossière, mais qui vous donnera quelque idée de ma pensée, c'est comme si vous disiez : « Le Ministère est vide la nuit, n'est-ce pas ? Et pourtant, quand les employés vont revenir le matin, ils vont s'occuper des mêmes affaires.

Le Ministère a donc une âme personnelle qui, invisible, y demeure pendant la nuit… »

— Sophisme ingénieux, dit le docteur en se versant du vin… Mais sans aucune solidité… Car vous supposez que le cerveau contient la trace des images et des souvenirs comme le Ministère contient les dossiers, or vous me permettrez, à moi, médecin, de penser que nous ne possédons aucune preuve d'une telle organisation du cerveau. Les localisations cérébrales sont de plus en plus abandonnées par les spécialistes et, si même elles étaient vraies, elles ne prouveraient pas ce que vous dites. Non, plus on étudie la structure du cerveau, et plus on a l'impression que c'est, comme dit votre Bergson, un système de communication, un central téléphonique entre le corps et autre chose. Naturellement, si vous détruisez le central, vous cessez de communiquer, mais cela ne prouve pas que l'interlocuteur n'ait jamais existé, ni qu'il ait disparu avec les appareils…

— En effet, Docteur, mais dans le cas du central téléphonique, je crois à l'interlocuteur parce que je peux, par une expérience facile, le retrouver en me transportant jusqu'à lui, à pied, à cheval, en avion. Votre interlocuteur-âme, qui l'a jamais retrouvé ? Pouvez-vous me donner un seul exemple de pensée sans le support d'un corps ?

— Mais certainement… Par exemple, la pensée même qui crée votre corps… Ne voyez-vous pas que si, avant le corps, avant la première cellule, avant la première gouttelette perceptible de protoplasma, il n'y avait pas eu une « force vitale », une « pensée créatrice », jamais la matière ne se fût organisée en corps vivant… Après tout, il est assez surprenant que vous ayez, vous, formé un corps, celui qui est devant moi, avec du carbone, de l'oxygène, du phos-

phore, et quelques autres matières insensibles… Et il est plus surprenant encore que vous ayez ainsi bâti un homme, plutôt qu'un ours ou une crevette… Où était le support matériel de la pensée dont vous êtes né ? Quel cerveau vous a transmis les pensées héréditaires, les images ancestrales qui font que vous êtes vous ?

— Parlez-vous sérieusement, Docteur ? Est-ce que vous ne croyez pas simplement que ce support matériel était dans la cellule fécondée d'où mon corps est sorti ?… Je ne suis pas très fort en biologie, mais…

— Ah ! que vous m'amusez, dit-il. Où avez-vous vu, mon pauvre enfant, qu'il soit scientifiquement prouvé que dans une cellule, furent, il y a trente-cinq ans, préfigurés votre corps et votre esprit ?… Vous me disiez tout à l'heure : « Je crois à l'interlocuteur parce qu'une expérience facile me permet de le retrouver… » Mais ici, quelle expérience avez-vous faite ? Qu'est-ce qui vous permet d'imaginer qu'il suffirait de grossir une cellule jusqu'à des dimensions géantes, que nos microscopes ne nous permettent pas d'atteindre, pour y découvrir le nez de votre arrière-grand-père ou le puritanisme du mien ? Et si vraiment vous le croyez, pensez-vous qu'une telle croyance soit scientifique ? Ce serait une grande erreur… Cette idée, si vous l'avez, c'est une religion, ni plus ni moins prouvée qu'une autre, assez étonnante seulement chez un homme qui tout à l'heure se disait affranchi de toute doctrine. Je sais bien que le XIXe siècle s'est efforcé de réduire le spirituel au matériel, mais il a échoué… L'observation ne prouve pas du tout que la vie mentale, sentimentale, soit contenue dans la vie matérielle, mais au contraire, qu'elle ajoute à celle-ci tout un domaine inexploré…

Le maître d'hôtel, gras et rose, apporta le café. Il sembla choqué. Sans doute, les hôtes de Johnson's Hôtel n'avaient-ils pas l'habitude de discuter avec chaleur sur l'immortalité de l'âme ! Je me tus. Je trouvais les arguments de James assez embarrassants. Je lui offris une cigarette. Il fuma quelque temps en silence.

— Tout de même, dis-je enfin… Tout de même… Raisonnez par l'absurde, Docteur… Supposez que chacun de nous ait une âme immortelle, où diable seraient les milliards de milliards d'individus qui ont existé ?… Où diable iront les milliards de milliards qui existeront encore ?… Où sont les âmes des bêtes ? Si vous étiez théologien, vous répondriez qu'elles n'en ont pas. Mais vous êtes naturaliste… Où sont les âmes de tous les marsouins, de tous les kangourous, de tous les crabes qui ont jamais existé ? Ne trouvez-vous pas une telle idée inconcevable ?

— Si j'étais théologien, comme vous dites, je vous répondrais probablement que ces nombres qui vous effraient ne sont rien au regard de la toute-puissance et de l'infinité de Dieu… Mais vous parlez maintenant d'une survivance éternelle de toutes les personnalités… Je ne vous en demande pas tant. Ne pouvez-vous imaginer qu'à chaque corps vivant soit liée une certaine quantité d'une force dont la nature nous est inconnue, mais que nous appellerons, pour la commodité du vocabulaire, le fluide vital ? Qu'est-ce qui empêche de penser qu'après la mort ce « fluide » retourne à une sorte de fonds commun ?… Pourquoi n'y aurait-il pas un principe de la conservation de la vie qui serait analogue à celui de la conservation de l'énergie ?… Accordez-moi cela, et je me déclare satisfait.

— Satisfait ? Mais pourquoi, cher Docteur, attachez-vous tant d'importance à des hypothèses si fragiles ?

— Cela, mon cher, dit-il en se levant, je vous l'expliquerai dans une heure si vous voulez me faire l'amitié de revenir avec moi jusqu'à l'hôpital.

IV

PENDANT que nous dînions, un brouillard épais avait enveloppé la ville. Les phares allumés de voitures invisibles la semaient d'auréoles rouges et blanches. Le Strand semblait un paysage de cauchemar. James me dit de prendre son bras et me conduisit jusqu'à un autobus. Depuis notre départ de l'hôtel, il n'avait pas parlé. Lorsque nous fûmes assis, je demandai :

— Qu'allons-nous voir ?

— Peut-être rien… Vous jugerez vous-même… En tout cas, sachez que vous êtes le premier auquel je révèle mes recherches… D'ailleurs, vous comprendrez… Mais j'aime mieux ne pas parler ici, ajouta-t-il en jetant un regard hostile sur une dame en deuil assise près de moi.

La voiture traversa la Tamise au milieu d'un véritable banc d'ouate jaune. Sur la rive maudite, les feux des usines mirent dans la nuit cotonneuse des lumières immenses et pâles. Secoué par l'autobus, je somnolais.

— Descendons, dit brusquement le docteur James.

Nous étions devant Saint-Barnabé. L'hôpital luisait faiblement dans le nuage qui l'enveloppait. James, avec la sûreté de mouvements d'un homme qui est sur son terrain, me guida à travers les cours, sous les arches. Bientôt je reconnus la porte métallique de la Chambre des Morts. Je pensais depuis longtemps que c'était là qu'il me ramenait. Malgré moi, je frissonnai. Mon compagnon semblait dans un violent état de surexcitation nerveuse. Par quelle macabre exhibition allait-il terminer notre soirée ? La porte était fermée au verrou ; James frappa, un coup long suivi de deux plus courts.

— Me voici, Docteur, répondit de l'intérieur l'insupportable voix de Gregory.

Je m'en voulais beaucoup de mon malaise et ne pouvais le vaincre. À la vérité, en y pensant de sang-froid, j'ai peine aujourd'hui à m'en expliquer l'intensité. Ce Gregory m'avait déplu, mais je n'avais aucune raison de croire qu'il fût autre chose qu'un préparateur inoffensif. Je connaissais James depuis longtemps ; tout ce que je savais de lui ne pouvait que me donner confiance. Il était vrai qu'il avait beaucoup changé depuis la guerre et je n'étais pas très sûr qu'il fût tout à fait dans son bon sens. Mais que pouvais-je craindre ? Le spectacle de la mort ? J'étais devenu familier avec lui, de 1914 à 1918. Une complicité involontaire ? Mais complicité de quel crime ? Je fis de toutes mes forces cet appel à soi-même que l'on faisait, dix ans plus tôt, au moment d'un bombardement et passai la porte, décidé à être ferme.

— Bonsoir, Docteur, dit Gregory.

Puis, m'apercevant, il parut surpris et, me sembla-t-il, assez mécontent.

— Comment, Docteur ? dit-il… Vous avez ramené quelqu'un ?…

Et, le prenant à part, il murmura très bas des phrases que je n'entendis pas.

— Cela n'a pas d'importance, dit James à haute voix. Mon ami est un Français, tout à fait étranger à l'hôpital, et mon fidèle camarade pendant toute la guerre. Il tiendra sa langue.

— Je l'espère, dit Gregory, je l'espère… Car nous perdrions tous deux notre place, Docteur, si ce gentleman parlait.

— Bien, bien, je vous dis qu'il ne parlera pas, répondit James avec impatience… Avez-vous reçu l'homme ?

Gregory s'écarta, démasquant ainsi la table de dissection. Alors je vis qu'un corps y était couché, complètement nu, la tête rejetée en arrière. Je reconnus l'homme à la barbe rousse et blanche que j'avais vu le matin, agonisant. Je m'étais trompé en le prenant pour un vieillard. La maladie avait usé le visage, mais le corps était jeune, beau, musclé, et donnait, dans cette pitoyable faiblesse de la mort, une cruelle impression de vigueur gaspillée. Sur la cuisse gauche était un tatouage : deux serpents enlacés ; sur la poitrine, un autre : barque aux voiles gonflées par le vent.

— Nous sommes en retard, dit James… Ce brouillard… Depuis combien de temps est-il là ?

— Dernier soupir vers neuf heures quarante, Docteur… Il est en ce moment dix heures trente.

— Cela va, dit le docteur… Tout n'est pas perdu… Vivement, Gregory, la bascule… Vous, ajouta-t-il en se tour-

nant vers moi, asseyez-vous sur un de ces bancs… Ne bougez plus ; ne parlez plus… Je vous expliquerai plus tard ce que vous aurez vu.

Gregory, qui avait disparu sous l'amphithéâtre, revint, chargé d'un appareil que, lorsqu'il le monta, je reconnus être une bascule surmontée d'un cadran à aiguille, presque semblable à celles que l'on voit dans les gares. Le plateau était assez grand pour que l'on y pût étendre un corps humain. Avec l'aide de James, le préparateur y coucha le cadavre de l'homme roux, et à l'extrémité de l'aiguille, fixa un petit miroir. Puis, plongeant à nouveau sous les bancs, il rapporta un cylindre monté sur une tige assez haute. J'entendis tourner un ressort. Sans doute remontait-il quelque mécanisme d'horlogerie.

— Allons, vivement, Gregory, vivement, dit le docteur avec impatience… Vous êtes prêt ?… J'éteins.

Il tourna un interrupteur. Toutes les lampes de l'amphithéâtre s'éteignirent. Alors je vis qu'un rayon lumineux réfléchi par le miroir placé à l'extrémité de l'aiguille, allait frapper le cylindre qui tournait lentement. Ainsi, à tout mouvement de l'aiguille, correspondait le mouvement d'un point lumineux sur le cylindre. C'était la méthode classique que j'avais vu jadis employer dans les classes de physique, pour augmenter la sensibilité d'un galvanomètre.

Je ne comprenais pas du tout l'expérience à laquelle j'assistais, mais la scène avait pris un aspect scientifique, et par là familier, qui me calmait. J'étais maintenant sensible à son étrange beauté. Cette obscurité où brillait un faible rayon, ce corps nu que l'on devinait confusément dans la nuit, le visage de James qui se penchait sur le cylindre et que le rayon modelait un instant, tout rappelait ces tableaux

de Rembrandt, où un philosophe, un alchimiste, travaillent dans une ombre brune éclairée seulement par la jaune lumière d'une fenêtre étroite et surnaturelle. Pendant quelques minutes, le silence fut absolu, puis la voix de James sortit des ténèbres.

— Commencez-vous à comprendre ? disait-elle… Vous devinez, n'est-ce pas, que le *spot* lumineux sur le cylindre indique le poids du corps… Regardez maintenant les deux points de repère phosphorescents qui marquent le sommet et la base du cylindre… Vous voyez que le point d'impact du rayon descend lentement… Donc le poids diminue… Le poids d'un cadavre diminue toujours pendant les heures qui suivent la mort… Pourquoi diminue-t-il ? C'est facile à comprendre… Une partie de l'eau contenue dans les tissus se perd par évaporation lente, et comme aucune nutrition ne la remplace… Remarquez que cette diminution est continue, ce que vous pouvez constater en observant que le point lumineux descend sans secousses, et en effet, on ne voit aucune raison pour qu'une telle évaporation soit discontinue… Environ une heure s'est maintenant écoulée depuis la mort… Pendant une demi-heure encore, à quelques minutes près, le phénomène va continuer sans aucun changement. Ensuite vous devrez regarder très attentivement le cylindre.

Un calme extraordinaire suivit. J'entendais respirer Gregory et James. Le point lumineux descendait lentement et cet homme, qui sans doute pour une femme, pour des enfants, avait été le centre du monde, était là, couché sur un plateau, objet d'une expérience inintelligible. Au sommet de l'amphithéâtre, le timbre sonna : ***Trois-deux***…

— Une heure vingt-cinq, dit James, d'un ton où je sentis de nouveau l'extraordinaire tension nerveuse qui avait été la sienne au début de la soirée.

Je m'interdis de quitter des yeux le cylindre. J'entendis battre très distinctement un chronomètre que, sans doute, James tenait à la main.

— Une heure trente, dit-il.

Quelques secondes plus tard, je vis le spot lumineux tomber brusquement. Le saut avait été minuscule, mais facile à observer.

— Avez-vous vu, Docteur ? m'écriai-je.

— J'ai d'autant mieux vu, dit la voix sarcastique, que je ne vous ai amené ici que pour constater ce phénomène.

À ce moment il ralluma toutes les lampes et, un peu ébloui, je revis les moustaches cirées de Gregory et l'homme roux, couché dans une de ces attitudes maladroites et molles que prennent les cadavres.

J'étais de nouveau calme. Je me sentais curieux, intéressé ; j'entrevoyais ce que cherchait mon ami ; je souhaitais passionnément savoir comment il interprétait lui-même son expérience.

— Maintenant, lui dis-je, vous allez m'expliquer…

— Attendez, dit-il… Il faut laisser Gregory rentrer chez lui… Vous allez venir jusqu'à ma chambre et je vous ferai voir d'autres choses… Merci, Gregory, à demain.

— Dois-je demain garder le cœur pour le Professeur Simpson ? dit le petit homme avec politesse, en prenant le

mort dans ses bras pour le replacer sur la table de dissection.

— Qui se soucie des cœurs ? dit James en haussant les épaules. Oui, naturellement, faites ce qu'on vous a dit.

Il tira de sa poche un petit carnet, nota quelques chiffres, et m'entraîna.

V

ET maintenant, Docteur ? demandai-je lorsqu'il m'eut installé dans l'unique fauteuil de sa chambre, un whisky à ma droite et une boîte de cigarettes à ma gauche.

— Et maintenant, mon ami, je suppose que vous attendez de moi que je vous explique cette scène… Mais je voudrais d'abord savoir ce que vous-même pensez de ce que vous venez de voir.

— Moi ?… Que voulez-vous que je vous dise ? Notre conversation pendant le dîner, et l'expérience à laquelle je viens d'assister me paraissent prouver que vous êtes à la poursuite de… comment dire… de l'âme humaine… Et aussi que, croyant à l'esprit, vous le cherchez par des moyens matériels… Ce qui, pardonnez-moi, me paraît contradictoire… Mais j'ai tort de juger puisque je ne sais même pas ce qu'ont été vos expériences, hors celle de ce soir. C'est donc à vous de parler et de commencer.

Il était debout, appuyé à la cheminée ; il alluma une pipe. Derrière le rideau vert une galopade de crocs aigus fit résonner le bois d'une planche.

— James, dites-moi la vérité ; ce sont des rats, n'est-ce pas ?

— Un rat ! Un rat ! dit-il en souriant… Il faudra que je vous emmène revoir ***Hamlet***… Il y a en ce moment une troupe nouvelle… Mais nous parlerons de rats tout à l'heure. Revenons aux hommes… D'abord, je vais répondre à votre première objection : « Vous cherchez l'esprit sous forme de matière », me dites-vous. Ce n'est pas exact… Je ne cherche pas l'esprit. Je cherche une certaine forme d'énergie qui, liée à la matière, lui communiquerait cette propriété encore inexpliquée : la vie… Vous admettez, n'est-ce pas, qu'en dépit des affirmations de matérialistes fanatiques, il n'a jamais jusqu'ici été possible de reproduire par des mécanismes physicochimiques, les réactions de la matière vivante…

— C'est vrai… On peut croire qu'on les expliquera un jour…

— Si vous voulez, dit-il avec impatience… On peut tout croire… Mais, encore une fois, ce n'est plus alors de la science, c'est une religion… En tout cas vous m'accorderez que scientifiquement, expérimentalement, j'ai le droit de dire que nous ne savons pas ce qu'est la vie… Il n'est donc pas absurde de chercher, comme j'essaie de le faire, s'il existe dans les corps vivants une forme d'énergie différente de toutes celles que nous connaissons… Remarquez que cette recherche ne pose pas le problème de l'âme au sens religieux ou philosophique du mot ; il le transpose, le déplace, le recule… Si j'arrivais à prouver que chez tout être vivant existe une masse définie de « fluide vital », il resterait, dans ce fluide même, à faire la part de l'esprit et de la matière, puis à montrer comment ils y sont unis… Je vous dis cela

pour le cas où quelque orthodoxie vous rendrait méfiant ***a priori***…

— Mon cher James, lui dis-je, je vous ai indiqué ma position à ce point de vue et je vous écoute d'un esprit critique mais parfaitement libre. D'ailleurs votre idée de fluide vital n'est pas une idée nouvelle. Le Mesmer qui fut une des causes lointaines de la Révolution française…

— Je sais, je sais… dit le docteur en tirant sur sa pipe… Il y a surtout un précurseur beaucoup plus important, mais que sans doute vous ignorez, c'est le baron de Reichenbach.

— En effet, je ne le connais pas. Qui était-il ?

— C'était un personnage extraordinaire, séquestré par la police française parce qu'il voulait fonder un État… Grand chimiste, car c'est lui qui a trouvé la paraffine et la créosote… Vers 1860, il s'était attaqué au problème du rayonnement des corps vivants. Il possédait en Bavière plusieurs châteaux féeriques, les uns situés sur des montagnes, les autres aux bords des lacs. Il y réunissait des sujets particulièrement sensibles qui, dans une obscurité totale, percevaient autour des hommes, des animaux, des fleurs, ce fluide lumineux, auquel Reichenbach avait donné le nom d'Od, d'un terme sanscrit signifiant : « qui pénètre tout… » Les sujets de Reichenbach voyaient dans l'obscurité s'élever autour des corps des effluves qui n'étaient ni de la fumée, ni de la vapeur, mais comme un flamboiement ténu… Chose étrange, ces émanations étaient d'une couleur rougeâtre pour la partie gauche du corps, bleuâtre pour la partie droite… À la vérité, j'ai essayé de répéter ces expériences de Reichenbach. Je n'ai jamais rien trouvé. Tout à l'heure quand nous étions, vous, Gregory et moi, dans une obscurité totale, vous n'avez, je pense, perçu aucun « flamboiement

odique », bien que nous fussions alors, les uns et les autres, dans un état d'extrême hyperesthésie ?

— Non, je n'ai rien vu.

— Et autour du cadavre ?

— Rien.

— Moi non plus, et il en fut toujours ainsi… Mais j'ai trouvé autre chose… et voici comment… Dans un journal médical paru pendant la guerre, j'ai lu un jour le récit d'une expérience faite par un certain docteur Crooks, qui racontait avoir pesé des cadavres d'animaux et avoir constaté, après un temps à peu près fixe pour une espèce donnée, une chute brusque de poids… Pour l'homme, il avait estimé cette chute moyenne à dix-sept centièmes de milligrammes. « Donc l'âme existe », concluait-il, « et elle pèse dix-sept centièmes de milligramme. »… Sous cette forme grossière, la communication fut jugée absurde… On déclara que ce Crooks était fou et personne ne lut avec soin son mémoire… Pour moi, son récit m'avait frappé par un ton de sincérité et par une grande précision de détails… Je n'aurais pourtant jamais essayé de refaire des expériences difficiles et déplaisantes si… (il s'interrompit, comme s'il avait regretté d'avoir commencé cette phrase et, sans la terminer, reprit)… L'an dernier, j'eus l'idée, puisque les circonstances, la vie d'hôpital, mettaient à ma disposition des cadavres, de vérifier les faits indiqués par Crooks… Non sans surprise, je constatai qu'il avait dit la vérité… Seulement, il avait arrêté l'expérience trop tôt… Chez l'homme, la courbe normale de l'évaporation est presque toujours interrompue, non pas une fois, mais *trois* fois par des chutes brusques… La première, celle que vous avez observée ce soir, se produit environ une heure trente-cinq après la mort et elle est de quinze à dix-neuf centièmes de

milligramme ; la seconde et la troisième, que je n'ai pas attendues, parce que je les connais maintenant avec trop de certitude, suivent la première respectivement à vingt minutes, puis à une heure d'intervalle… Vous voulez dire quelque chose ?

— Rien d'important… Une simple observation… Comme vous ne pouvez jamais placer vos cadavres sur la bascule que quelques minutes au plus tôt après la mort, vous ne savez pas, Docteur, si pendant ces quelques minutes ne s'est pas déjà produit un phénomène du même ordre.

Il réfléchit un instant, puis dit :

— C'est exact… Mais je reviens à ce que je sais… Sur les résultats de l'expérience, aucun doute possible… Vous venez de les constater vous-même, tout le monde peut les vérifier… J'ajoute que je les ai répétées sur des animaux – d'où les rats qui vous ont intrigué… Là aussi les résultats de Crooks sont exacts. Il y a toujours chute brusque, mais son amplitude est très inférieure à ce qu'elle est chez l'homme… Dans le cas du rat, si faible qu'on ne peut la mesurer… Tels sont les faits ; sur l'interprétation, on peut discuter…

Il ralluma sa pipe, qui s'était éteinte, et me regarda. Je me gardai de rien dire. Il reprit :

— Au point où j'en suis, voici ce que je propose : il ne me paraît pas impossible de suggérer, non que l'âme humaine pèse dix-sept centièmes de milligramme, mais que tout être vivant est animé (on pourrait dire, en français, « âmé »), par une certaine forme d'énergie, encore inconnue, qui quitte le corps après la mort… Que toute énergie ait une masse, c'est ce qui est admis par les physiciens depuis Einstein. Vous savez que l'on peut peser de la lumière et que

même, théoriquement, on pourrait comprimer de la lumière dans un ballon… Pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'énergie vitale ?… Il est vrai que le poids de la lumière est d'un ordre de grandeur infiniment plus petit que celui que nous constatons ici… Mais je ne vois pas que ce soit un argument contre moi. Cela prouve simplement que nous sommes en présence d'un phénomène tout différent, ce qui n'est pas surprenant… On connaît maintenant des états de la matière tels qu'une tonne d'atomes réduits à leur noyau pourrait trouver place dans la poche de mon gilet… Me suivez-vous jusqu'ici, ou me jugez-vous complètement fou ?

— J'ai beaucoup de peine à m'habituer à ces idées, mais ce que vous dites me paraît clair… Je vous ferai pourtant encore une objection : vous avez l'air de considérer un corps humain comme une unité vivante. Or, autant que nous le savons, il n'en est rien. Les diverses cellules du corps ne meurent pas toutes en même temps. Un cœur vit plus longtemps qu'un cerveau. Quand j'étais en Amérique, on m'a montré dans les laboratoires de Carrel que l'on peut, par des moyens artificiels, faire vivre des cellules de cœur presque indéfiniment… Je ne sais plus quel est le savant qui a dit que « les cellules d'un corps meurent comme la population d'une ville affamée : les plus fragiles les premières… » Mais si la mort est progressive, comment lier cette idée à celle de vos chutes brusques ?

— Votre remarque est raisonnable et je me la suis faite… La réponse est d'abord que je constate, non pas une, mais plusieurs chutes, ensuite que votre idée de mort individuelle des cellules est une hypothèse mais n'est que cela… S'il existe une certaine force qui soit le support de ce que nous appelons « la personnalité », elle doit disparaître en une seule fois (et sans doute au moment de la plus forte

chute) ; la personnalité de l'un de nous est tout de même une chose tout à fait distincte de la vie de chacune de ses cellules… Une personnalité est, ou elle n'est pas… Non pas, encore une fois, que je veuille faire de l'âme quelque chose de matériel, mais, comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure, de même que l'âme est, pour l'expression de ses pensées et pour la perception de ses sensations, liée au corps, de même il est possible qu'après s'être séparée du corps elle soit liée à cette énergie mystérieuse dont nous venons de constater le départ.

— Vous voulez dire que la personnalité pourrait survivre au corps, si l'énergie vitale de ce corps pouvait rester groupée en un lieu unique ?

— C'est cela… Mais, pour le moment, je n'affirme rien… Je dis simplement que ce n'est pas inconcevable.

— Seulement, en fait, cette énergie ne reste pas groupée.

— Nous n'en savons rien, mais il me semble possible (comme je vous le disais tout à l'heure à l'hôtel) que, de même que la matière dont est fait un corps retourne, sous des formes diverses, à la matière universelle, notre force vitale, au moment de la mort, retourne à quelque immense réservoir d'énergie spirituelle jusqu'au moment où, de nouveau liée à certains atomes de matière, elle animera une fois de plus un être vivant.

— En d'autres termes, vous croyez à une immortalité de l'âme universelle, mais non à la survie de l'individu ?…

— Vous avez un goût très français des idées, mon ami… En ce moment vous m'entraînez dans le champ des hypothèses ; il est sans bornes… Pour moi, le problème qui

m'intéresse est beaucoup plus étroit… Si l'on pouvait recueillir l'énergie vitale d'un être humain, aurait-on fixé par là sa personnalité ? Lui aurait-on assuré, sinon l'immortalité (tous les problèmes où entre l'infini dépassent l'esprit humain), mais au moins une certaine durée de survie ? Voilà ce que je cherche.

— C'est un peu fou, Docteur, mais intéressant… Et alors ? Avez-vous essayé de recueillir ce « quelque chose » qui pèse dix-sept centièmes de milligramme ?

— Je n'ai pas encore trouvé le moyen de l'essayer sur l'homme… Je l'ai tenté sur des animaux. J'ai placé, pendant l'expérience de la bascule, certains animaux sous des cloches de verre, mais qu'ai-je recueilli dans celles-ci ? Y ai-je même recueilli quelque chose ? Je ne l'ai jamais su. D'abord, pour retirer l'animal, je suis obligé de soulever la cloche. Ce que celle-ci contient s'échappe-t-il alors ? Je l'ignore… Le fluide vital, en dépit des assertions de Reichenbach, demeure invisible… Cela ne rend pas l'observation facile… Évidemment des expériences faites sur l'homme devraient donner des résultats plus facilement observables, puisque les quantités mises en jeu sont plus grandes… J'ai commandé, il y a trois jours, une cloche de verre de dimensions suffisantes pour recouvrir le corps d'un homme… Je l'aurai la semaine prochaine… Nous verrons… Serez-vous encore ici ?

— Je dois retourner à Paris pour quelques jours, mais mon travail est loin d'être terminé et je serai de retour à Londres vendredi, vers sept heures du soir… Voulez-vous dîner avec moi, ce jour-là ?

— Non, je ne puis quitter l'hôpital le vendredi… Mais venez, vous, jusqu'ici et peut-être…

Il me regarda longtemps comme un architecte qui mesure du regard la force d'une poutre ou d'un mur.

— Naturellement, dit-il, vous me confirmez votre promesse que vous ne parlerez à personne de ce que vous avez vu ici… Je perdrais à la fois ma place et les moyens de continuer mes expériences…

Je lui serrai la main et partis. J'eus beaucoup de mal, dans le brouillard, à retrouver mon chemin et ne rentrai à l'hôtel qu'à trois heures du matin. Je ne pus dormir.

VI

J'ARRIVE au moment de cette histoire où les circonstances m'amenèrent à y jouer un rôle plus important et je veux avouer tout de suite que je fus coupable, après la promesse solennelle que je venais de faire à James, en parlant, même de façon indirecte, de ses recherches à un savant français. J'avais pourtant, me semble-t-il, des excuses. D'abord ce ne fut pas ma volonté, mais le hasard qui me fit, pendant cette période, rencontrer pour la première fois Monestier. Ensuite on verra que les questions que je lui posai furent telles que pas un instant il ne put penser que des recherches aussi étranges étaient réellement poursuivies par un médecin. Enfin il me faut dire que mes démarches, si imprudentes qu'elles aient été, permirent à James de faire un pas décisif vers la solution du problème.

J'arrivai à Paris un samedi et dînai, le même soir, chez des amis. En me mettant à table, je vis que j'avais pour voisin Monestier. Je l'admirais depuis longtemps, car il est non

seulement, après Jean Perrin et Langevin, l'un de nos plus grands physiciens, mais aussi un parfait écrivain. Je fus charmé de l'homme. Il avait les yeux bleus et vifs d'un enfant, des cheveux blancs moussus, la voix rapide et jeune. Je me souviens qu'il me parla d'abord des travaux d'Esnault-Pelterie et de la possibilité d'un voyage dans la Lune.

— Moi, je n'irai pas, dit-il ; mon fils ira peut-être, mon petit-fils certainement… D'ailleurs on trouvera des volontaires par centaines…

— Comment respireront-ils ? demandai-je.

— Ils emporteront de l'oxygène, dit Monestier. Plus tard, quand il y aura là-bas une colonie d'êtres humains, un marché d'oxygène s'ouvrira où chaque matin les ménagères iront faire leur provision d'air respirable. Cette vie paraîtra très simple à ceux qui la vivront… Qu'aurait pensé Christophe Colomb si on lui avait décrit le paquebot ***Île-de-France ?***… Relisez Jules Verne et Wells. Presque tous les rêves de la génération précédente sont devenus des réalités d'aujourd'hui.

Ce fut à ce moment (et sans doute parce qu'il avait jeté dans la conversation, avec sympathie, les noms de Jules Verne et de Wells), qu'un désir subit et invincible me vint de l'interroger sur la valeur scientifique des recherches du docteur James.

— Figurez-vous, lui dis-je, que je voudrais, moi aussi, écrire un conte fantastique sur lequel, puisque j'en ai l'occasion, je serais heureux d'avoir l'avis d'un savant… Naturellement vous allez trouver le thème tout à fait absurde… Je sais qu'il l'est… Mais je voudrais savoir, en supposant qu'un savant eût la folie de faire certaines expériences,

quelle serait la marche suivie par lui et les directions où il s'engagerait.

Sur quoi je lui racontai, comme une histoire fictive, mes conversations avec James et les expériences dont j'avais été le témoin. Il m'écouta avec amusement et bienveillance.

— Ce n'est pas tellement absurde, dit-il… Pourquoi n'y aurait-il pas des « psychons » comme il y a des électrons ?… Nous savons si peu de chose… Alors, qu'est-ce que vous voudriez que je vous dise exactement ?… Quelles expériences pourrait faire votre médecin ?… À sa place j'essaierais d'abord de rechercher si certaines radiations ne rendent pas visible l'énergie qu'il croit avoir recueillie, sous sa cloche de verre. Vous avez déjà vu des matières fluorescentes, invisibles en plein jour, devenir visibles dans l'obscurité, sur le passage des rayons ultra-violets ?

— Non, jamais.

— Je vais vous montrer cela, c'est un très beau spectacle… Pouvez-vous venir demain jusqu'au laboratoire ?

— Je serai ravi.

Le lendemain, je le trouvai dans un bâtiment neuf, au milieu de machines brillantes et complexes. Au moment où j'entrai, il était debout devant un tube de verre dans lequel, en m'approchant, je vis des anneaux de lumière ouatée d'un rose mauve, pâle et surnaturel.

— Ah ! Bonjour, me dit-il… Tenez, voici un curieux phénomène… Regardez… Je fais glisser un aimant le long de ce tube…

Il tenait à la main un morceau de métal en fer à cheval. Il le déplaça lentement vers la droite. Alors je vis les an-

neaux s'écarter les uns des autres, suivre l'aimant et devenir plus transparents et plus pâles. Monestier ramena l'aimant vers la gauche. Les anneaux entrèrent les uns dans les autres, jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'une petite bague de matière violette.

— C'est ravissant, lui dis-je… Mais quelle est l'explication ?

— Ah ! voilà ! dit-il… Je la cherche… Je ne sais pas encore… Mais vous êtes venu pour voir les phénomènes de fluorescence… Je ne veux pas vous faire perdre votre temps.

Il y avait, dans un coin de la salle, une machine allongée, toute noire et qui ressemblait à un appareil photographique de grandes dimensions, recouvert du drap qu'emploient les photographes au moment de la mise au point.

— Ceci, dit Monestier, est l'appareil qui produit les rayons ultra-violets… La lumière visible est arrêtée à la sortie par une plaque noire qui ne laisse passer que les radiations invisibles… Tenez, voulez-vous éteindre l'électricité… Le commutateur est plus à gauche… Bien. Maintenant je mets l'appareil en marche dans l'obscurité… Vous ne voyez rien… Si vous placez votre main sur le passage du faisceau, vous la verrez devenir en partie lumineuse et, si vous la laissez trop longtemps, vous vous brûlerez… Bien… Je place maintenant devant l'appareil un ballon plein d'eau… Naturellement il est invisible… Mais je verse dans cette eau une substance fluorescente… Regardez.

Deux gouttes d'un bleu d'acier parurent soudain dans l'obscurité, comme des planètes suspendues dans la nuit. Elles s'élargirent en volutes qui tournèrent lentement, gran-

dirent, faiblirent, nébuleuses de plus en plus ténues. Une fumée liquide emplit tout le ballon d'un nuage irréel et lumineux.

— Que c'est beau ! dis-je… On croirait assister à la création de la matière… Mais pourquoi tout cela n'est-il pas visible à la lumière ordinaire ?

— Cher monsieur, dit-il en souriant, les « parce que » de la science sont presque toujours des constatations de fait… Vous vous souvenez de Molière : « … ***Quia est in eo virtus dormitiva***… » Parce qu'il y a des substances fluorescentes qui sont visibles aux rayons ultra-violets.

» Mais, pour en revenir à votre histoire à laquelle j'ai beaucoup rêvé cette nuit, rien n'empêche de supposer que votre « fluide vital » soit fluorescent… Le médecin de votre récit pourrait certainement emprunter dans un hôpital un appareil semblable à celui-ci… Qu'il place une de ses cloches sur le passage des rayons… Qui sait ? Peut-être verra-t-il soudain les « psychons » devenir lumineux.

— Oui… C'est une très bonne idée… Et croyez-vous que le verre de ses cloches ne laisserait pas échapper l'énergie qu'elles contiennent… Ne faudrait-il pas des cloches en métal ? Ou en cristal de roche ?

— Ah ! Je n'en sais rien… Tout dépend de la nature de votre fluide, qui m'est inconnue… Mais je ne vois pas de raison ***a priori*** pour que le verre soit insuffisant… S'il l'est, vous pouvez supposer que votre héros essaie d'un verre colloïdal. Vous aurez alors dans votre histoire de belles cloches rouges… Mais je vais vous montrer autre chose.

Il me fit voir des lames de savon, infiniment minces où se formaient des plaques colorées aux couleurs vives et changeantes, et je n'osai plus lui parler de « mon histoire ».

VII

JE revins à Londres le vendredi soir. J'eus une mauvaise traversée et me sentis trop fatigué pour sortir encore le même jour. Ce fut le samedi matin seulement que j'allai voir James à l'hôpital. Il n'était pas dans sa chambre, mais la porte était ouverte et j'entrai pour l'attendre. Le rideau vert était tiré. Les tablettes qu'avait cachées ce rideau lors de ma première visite portaient une balance de petite taille, une cloche en verre et quelques flacons. En attendant le retour de mon ami, je regardai les photographies de femmes qui couvraient la cheminée et la table à écrire. Je vis alors (ce que je n'avais pas remarqué le premier jour) que toutes étaient des portraits de la même femme, presque une enfant. L'expression du visage était douce, naïve, les traits délicats, les cheveux d'une teinte blonde si claire qu'ils semblaient parfois blancs. Dans la plupart de ces portraits la jeune femme portait des costumes qui n'étaient pas de notre temps. Était-elle actrice ? Se plaisait-elle à donner à son étonnante beauté des parures différentes ? J'étais perdu dans la rêverie où nous plonge toujours l'énigme d'un beau visage, quand j'entendis des pas. Je me retournai. James était derrière moi. Il posa sa main sur mon épaule et regarda lui-même un instant les portraits.

— Eh bien ! dit-il enfin de sa voix rouillée. Vous voilà revenu ? Comment avez-vous trouvé le « gai Paris » ?

— Très agréable… Je ne connais pas de ville plus charmante que Paris au printemps… Mais il ne s'agit pas de cela… Je crois, James, que j'ai recueilli là-bas des suggestions précieuses pour vos recherches.

— Pour mes recherches ? Comment ?

Je lui racontai mon imprudence. Je lui montrai qu'elle ne présentait pour lui aucun danger. Je lui décrivis ce que j'avais vu dans le laboratoire de Monestier et lui rapportai de mon mieux ce que m'avait dit celui-ci.

— Comprenez-vous, James ? Il me semble que, si vous pouviez faire passer un faisceau de rayons ultra-violets au-dessus du corps au moment où vous croyez que s'en échappe quelque chose, peut-être verriez-vous alors le fluide s'éclairer… Le contraire est possible aussi, mais ne pourriez-vous essayer ?… Il existe sûrement dans cet hôpital un appareil à rayons ultra-violets ?

— Oh ! oui, dit-il, rêveur… La seule difficulté est de l'avoir dans la salle de dissection… Mais cela même ne me paraît pas impossible… Oui, je vous remercie, c'est une bonne idée… J'ai souvent vu des expériences de fluorescence… Je n'avais pas pensé à les appliquer ici… En tout cas, je puis l'essayer dans ma chambre sur l'un de mes petits animaux. Voulez-vous venir demain soir ? Nous ferons cela ensemble.

Je lui promis de venir, mais lui demandai, s'il avait à tuer un rat ou quelque autre bête, de le faire avant mon arrivée, car j'avais horreur de ce spectacle. Il se moqua un peu de moi et me dit que les animaux ne souffraient pas, car il les endormait par une piqûre.

*

* *

On ne peut imaginer l'état d'excitation dans lequel je trouvai James le lendemain soir. En entendant mon pas dans l'escalier, il était sorti de sa chambre et, quand j'arrivai sur le palier, me tendit les deux mains.

— Eh bien ! mon ami, me dit-il à mi-voix, nous tenons une solution, et grâce à vous.

— Que voulez-vous dire ?

— Entrez et regardez.

La chambre était obscure, mais James me guida en me poussant par les épaules.

— Faites attention, dit-il, l'appareil est au milieu de la chambre… Allez un peu plus à gauche… Encore… Bon… Maintenant droit devant vous… Voyez-vous quelque chose ?

J'aperçus dans la direction de la cheminée une faible lueur, à peu près de la taille d'une noisette, mais plus allongée. En regardant de plus près j'observai, à l'intérieur de ce noyau lumineux, des courants plus foncés qui tournaient avec une grande lenteur. L'aspect d'ensemble évoquait celui de certaines photographies de nébuleuses célestes.

— Qu'avez-vous là ? lui demandai-je… C'est curieux et même assez beau…

— Je vais vous le montrer plus clairement, dit-il.

Il s'éloigna de moi un instant ; la lampe centrale de la chambre s'alluma. Je vis sur la cheminée une petite cloche

de verre, sous laquelle était un rat mort, étendu sur le côté. La lueur cendrée avait disparu. Je regardai James d'un air interrogateur.

— Vous avez l'air tout surpris, dit-il… Mais je n'ai fait qu'appliquer votre idée… Ce que vous venez de voir est un petit amas de… je n'ose l'appeler matière… disons, si vous voulez : de fluide lumineux qui apparut, dans le faisceau des rayons ultra-violets, au sommet de cette cloche, vingt et une minutes après la mort de l'animal.

J'étais bouleversé et pouvais à peine croire ce que je venais de voir et d'entendre.

— Mais c'est extraordinaire, James… Personne n'a jamais eu l'idée de cette chose… C'est une grande découverte, vous ne croyez pas ? Et où est-il maintenant, votre fluide ? Je ne vois plus rien sous la cloche.

— On ne voit rien, en effet, à la lumière ordinaire et c'est ce qui explique que ni moi, ni personne, n'ayons jamais constate le phénomène auparavant… Mais votre méthode ou, si vous voulez, celle de votre physicien, était la bonne.

— Je voudrais voir encore.

Il éteignit l'électricité et mit en marche l'appareil. Aussitôt le petit noyau allongé brilla de son éclat doux de nébuleuse.

— Vraiment, James, je commence à croire que vous êtes sur le chemin d'un avenir imprévisible et merveilleux… Croyez-vous que la personnalité… Non, on ne peut pas parler de la personnalité d'un rat… enfin que l'individualité de cet animal demeure sous quelque forme liée à cette petite lueur ?

— Je n’en sais pas plus que vous, mon cher… Tout ce que je puis dire est que cela me semble possible, probable… et que je suis décidé à répéter l’expérience sur l’homme dès que j’aurai une cloche plus grande… Remarquez en outre que nous avons la chance que ce fluide soit plus léger que l’air, et se rassemble au sommet, ce qui rend assez facile de le conserver, même si l’on doit soulever la cloche pour retirer le corps.

Nous restâmes quelques instants dans l’obscurité, silencieux, regardant cette lueur qui peut-être était le signe d’une mystérieuse présence. Enfin James ralluma.

— Comme il est surprenant, dis-je, que des faits si importants et si simples aient jusqu’alors échappé aux hommes.

— Pourquoi ? dit-il… N’est-ce pas l’histoire de tous les phénomènes scientifiques ? Les données de toutes les grandes découvertes ont existé dans la nature depuis des milliers d’années. Il manquait un esprit pour les interpréter. Quand l’homme des cavernes laissait tomber une pierre dans le torrent, le long de son rocher, il aurait pu, comme plus tard Galilée, découvrir les lois de la chute des corps… Il n’y pensait pas… Les orages ont été, depuis que la terre est terre, de merveilleuses expériences qui auraient pu montrer à tous les hommes l’existence de l’électricité… On les expliquait par la colère de Zeus… Les hommes ont toujours été entourés, et l’atmosphère parcourue, par les radiations dont se servent aujourd’hui nos physiciens ; ces radiations demeuraient invisibles, insaisissables, comme la force vitale de mon rat.

— Pauvre bête… Enlevez-le, James… Je trouve pénible de voir ce corps au milieu des photographies de cette jolie femme.

Après un moment d'hésitation, je demandai : « Qui est-elle ? »

— Vous ne la connaissez pas ? dit James. C'est Edith Philipps, vous savez, cette jeune actrice qui fait en ce moment courir tout Londres pour la voir jouer *Ophélie*… Vous n'y avez pas été ?… Il faudra que je vous y emmène, un soir.

— Enlevez le rat, James.

Il souleva la cloche avec précaution, tira l'animal par sa longue queue et l'enveloppa dans un papier.

— Maintenant, dit-il, il faut voir si notre lumière est toujours là.

Il refit l'expérience. La noisette lumineuse brillait au sommet de la cloche.

VIII

MES visites à l'hôpital Saint-Barnabé devinrent presque quotidiennes. Je continuais mon travail au British Muséum parce que j'y étais forcé et parce que je ne pouvais passer mes jours avec le docteur James auquel son métier laissait peu de liberté, mais les recherches de mon ami m'intéressaient plus que les miennes. Chaque jour j'attendais avec impatience l'heure qu'il m'avait fixée. Dans la salle de lecture, au lieu de travailler, je regardais mes voi-

sins : une jeune fille aux lunettes d'écaille, un petit Hindou aux cheveux frisés, et les imaginais couchés sur la funèbre balance de Gregory. Quand l'heure arrivait, je courais vers la ville des cheminées et des docks.

Deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, l'Avenue qui conduisait à l'hôpital était occupée par le marché misérable que j'y avais vu lors de ma première visite. J'aimais à m'arrêter devant les boutiques en plein vent, où l'on vendait des poissons, des livres à un penny, des vieilles chaussures. Quelquefois je parlais avec les marchands. L'un d'eux, Mr. William Slutter, était mon favori parce qu'il avait une belle tête de vieux Lord et une étonnante distinction naturelle. Il vendait pour six pence d'étranges briquets où un cochon, de sa patte levée, faisait jaillir l'étincelle. « ***Wonderful joke*** », disait-il… « ***They never let you down**… **I was sold out yesterday**… **I have only a few left.*** » En fait, je ne le vis jamais en vendre un seul. Mais il gardait un sourire de bonne compagnie et une apparente confiance dans la vie. J'étais loin de penser, certain jeudi, parlant avec lui des difficultés de son commerce, que la semaine suivante il serait le sujet de la plus extraordinaire des expériences.

Ce fut pourtant ce qui arriva. Mr. William Slutter eut une pleurésie purulente et fut apporté à Saint-Barnabé dans un état qui ne laissait aucun espoir. Ce même jour un grand magasin, qui se vantait de pouvoir tout fournir, livrait à James la cloche de taille humaine qu'il avait commandée trois semaines plus tôt. Le soir, quand j'accompagnai James dans sa visite des salles, je fus tout surpris de trouver le visage, à l'ordinaire si paisible, de William Slutter tout enflammé par la fièvre : « ***Wonderful joke*** », criait-il…

« ***I have only a few left***… » Je le revis le lendemain soir, à minuit, dans la salle de dissection.

Je commençais à m'habituer à ce spectacle macabre… James, au contraire, ce soir-là, se montra très agité. Il avait aidé Gregory à cacher la cloche géante sous l'amphithéâtre et craignait que le petit homme ne la brisât en la portant avec nous sur la table, au-dessus du cadavre. Le docteur avait dû renoncer à se servir de la bascule, car il eût été difficile, sinon impossible, de faire tenir la cloche en équilibre sur le plateau. En revanche, il s'était fait prêter une fois encore, l'appareil à rayons ultra-violets. Gregory, qui n'était pas au courant de nos recherches nouvelles, ne comprenait plus ce que faisait le docteur et ne nous aidait qu'avec mauvaise humeur et maladresse.

Enfin, le pauvre William Slutter se trouva étendu sous l'énorme cloche et l'appareil placé de façon à ce que le sommet de celle-ci fût sur le trajet des rayons. Ces opérations avaient pris un temps si long qu'il nous restait six minutes seulement jusqu'à l'instant où, d'après l'horaire maintenant familier de ces expériences, « quelque chose » devait arriver. James, qui avait l'œil sur l'horloge, dit à Gregory d'éteindre. Je regardais le sommet invisible de la cloche et m'efforçais de ne pas en perdre la direction. L'attente me parut sans fin.

— Une minute, dit James.

Je me mis à compter lentement. Un… deux… trois… quatre… J'arrivais à cinquante quand je vis paraître un brouillard bleuâtre. Il me sembla d'abord informe et comme épars sur toute la largeur du faisceau. Mais ce stade fut si court que je ne pus l'observer. Tout de suite la fumée se trouva condensée en une masse laiteuse, longue à peu près

de quatre pouces, dont le bas était horizontal et dont le sommet arrondi suivait la courbe de la cloche. Cette masse n'était pas immobile, ni homogène. On y voyait des courants plus clairs et plus foncés. Je ne pourrais mieux vous la décrire qu'en vous demandant d'imaginer des fumées de cigarettes d'épaisseurs et de couleurs légèrement différentes, superposant leurs spires et leurs anneaux jusqu'à former un objet aux contours bien définis.

— Docteur, dit la voix de Gregory, effrayée… Docteur, Docteur… Vous voyez cet œuf de lumière ?

— Silence, dit la voix rouillée de James.

Je vis passer dans le champ de l'appareil la tête du docteur dont certains traits devinrent un instant lumineux. Puis il disparut de nouveau dans l'obscurité. Je sentais, sans le voir, qu'il était penché, pour l'observer de plus près, sur l'étrange substance devenue sa prisonnière. Je pensais à William Slutter… Restait-il vraiment, sous la cloche de verre, un peu de ce qu'avait été cette âme naïve et résignée ? Était-il possible que tout ce qui, de ce corps inanimé, avait fait la vie, se trouvât concentré dans ce petit espace ? Tenions-nous là quelque force impersonnelle, ou l'individu William Slutter ? Pouvait-il nous voir ? Était-il conscient de son incroyable aventure ? Pensait-il en ce moment : « ***Wonderful joke***… » ? Et si vraiment existait la moindre chance pour qu'il fût conscient, avions-nous le droit de tenir une âme captive ?

— Lumière, Gregory, dit la voix de James.

Je fus surpris de revoir le docteur, le petit préparateur aux moustaches cirées, l'appareil couvert d'une étoffe noire

et, sous la cloche maintenant privée de son éclat, le cadavre d'un vieil homme aux moustaches blanches.

*
* *

James me regardait en hochant la tête ; je sentis qu'il était lui-même accablé par le succès.

— Vous avez vu l'œuf de lumière, monsieur ? me dit Gregory.

— Nous l'avons tous vu, dit James sur un ton d'impatience… Ce que je désire maintenant, Gregory, c'est que vous me conserviez cette cloche sans la briser et surtout ***sans la retourner***… Vous comprenez ?

— Oui, Docteur… répondit l'autre avec humeur. Mais ne m'en donnez pas une seconde, car je ne saurais où la mettre. Déjà, si les étudiants trouvent celle-là…

— Je ne vous parle pas d'une seconde, dit James… Nous allons vous aider à transporter celle-ci sous l'amphithéâtre.

Nous fîmes à trois cette manœuvre, non sans difficulté, et nous quittâmes Gregory. Le petit homme semblait réticent. Quand nous fûmes dans la cour de l'hôpital et sous le ciel étoilé :

— Je crois, dis-je à James, que vous devriez lui donner quelques explications… Vous avez besoin de lui… Or ce soir…

— Vous êtes admirable, mon ami, que voulez-vous que je lui dise ? Il en sait autant que vous et moi… Est-ce que vous pouvez, vous, expliquer ce que nous avons vu ?

Je lui dis que j'en étais incapable, mais que l'expérience me semblait confirmer toutes les théories qu'il m'avait exposées, le soir de notre premier dîner. S'il avait espéré fixer, conserver quelque chose des êtres humains après leur mort, il était sur le chemin d'une telle possibilité. Je lui avouai d'ailleurs que je ne voyais pas à quoi ce succès le conduisait, car, en admettant même qu'il tînt sous sa cloche l'âme du pauvre William Slutter, il ne pouvait entrer en communication avec elle. J'ajoutai que je ne lui reconnaissais guère le droit de garder prisonnière cette substance inconnue.

— Car enfin, supposez, Docteur, que la loi de la nature humaine soit réellement qu'après la mort un fluide vital s'échappe de notre corps et se mêle à quelque réservoir universel de vie, pourquoi et comment nous y opposer ? Vos cloches ne sont pas éternelles et un jour viendra où William Slutter, malgré vous, cessera d'être William Slutter. Qu'aurez-vous fait alors, sinon de prolonger en vain une existence, dans des conditions peut-être affreuses ?… Vous avez fait une découverte et qui vous donnera, le jour où vous souhaiterez la rendre publique, une sorte de gloire… Mais limitez le danger de ces expériences à ce qui est strictement nécessaire. « Il y a plus de choses sous le ciel et sur la terre, Horatio… »

— Vous me rappelez, dit-il, que je dois un soir vous emmener voir *Hamlet*… Bonne nuit.

IX

JE n'étais pas allé aussi souvent à l'hôpital Saint-Barnabé sans avoir fait la connaissance de quelques-uns des médecins. Plusieurs fois James m'avait emmené prendre un repas dans la salle à manger des résidents. Là, j'avais parlé avec mes voisins ; en particulier je m'étais lié avec le docteur Digby qui était, comme on dit là-bas, le « spécialiste mental » de la maison. J'ai toujours eu un goût que je m'explique mal, mais évidemment invincible, pour la société des psychiatres. L'expérience des anormaux leur donne, me semble-t-il, une intelligence plus vive, plus ingénieuse des normaux. Pour moi, qui essayais d'être un écrivain et de comprendre les hommes, leur conversation contenait toujours des enseignements précieux. En outre, Digby me plaisait plus qu'un autre. C'était un petit homme chauve, aux yeux sages, qui parlait d'une voix très douce, avec précision et intelligence.

Le lendemain de la soirée que je viens de vous raconter, comme j'étais arrivé avant l'heure fixée par James, je fis quelques pas sur la terrasse ornée de fleurs qui, à l'intérieur de Saint-Barnabé, borde la rivière, et j'y rencontrai Digby en blouse blanche.

— Tiens, dit-il, vous êtes seul ? Notre ami n'est pas souffrant ? Je ne l'ai pas vu au lunch.

— Je crois qu'il va bien, Docteur Digby, mais il ne sera libre que dans un quart d'heure.

Il commença une phrase, s'arrêta comme s'il hésitait, puis reprit :

— Ah ! voilà qui… Non… Mais si… Puisque vous avez un quart d'heure à perdre, entrez dans mon bureau.

C'était une pièce très claire, située sur la terrasse même et remplie de classeurs, de dossiers, de fiches.

— Cigarettes ?… Whisky ?… me demanda Digby. Non ?… Alors écoutez, puisque j'ai l'occasion de vous voir seul un instant, j'aimerais à vous parler de James. Vous êtes son ami, vous êtes étranger à l'hôpital ; vous pouvez peut-être nous rendre un grand service.

— J'en serai très heureux si c'est possible… Mais comment ?… Mon action sur James…

— Voici… Mais d'abord il doit être entendu que tout ce que je vais vous dire est confidentiel et ne peut être répété par vous à personne… Nous sommes d'accord sur ce point ?

— Certainement.

— Bien… J'ai toutes raisons de penser que vous êtes au courant de certaines expériences mystérieuses que poursuivrait James, dans un but tout à fait incompréhensible, en se servant des cadavres de malades décédés dans cet hôpital… Est-ce exact ?

— Quel interrogatoire !… Je ne puis vous répondre, Docteur… Et je vous demande de ne prendre cette réponse ni pour une confirmation, ni pour une dénégation… Elle signifie simplement que je considère les actes de mon ami comme relevant de sa seule conscience.

— J'approuve votre attitude, dit le docteur en souriant, mais de mon côté je suis certain que je fais mon devoir en vous disant que les autorités de cet hôpital ont été alarmées. Jusqu'à présent aucune enquête n'a été ordonnée, d'abord

parce que James n'a ici que des amis, et aussi parce que les expériences décrites semblent absurdes, mais inoffensives.

— En effet, dis-je, il me semble que si l'on dissèque des cadavres, à plus forte raison peut-on…

— Faites attention, dit-il, vous allez en dire plus que vous ne désirez… Comprenez-moi… Si ces bruits allaient, non plus à des médecins, mais à des personnages moins indulgents du Conseil de Surveillance, notre ami pourrait avoir des ennuis assez graves… Mais c'est là le moins important de mes mobiles… Je crains surtout… Vous allez penser : ces spécialistes voient en toute chose leur spécialité… Tant pis !… Je crains surtout que certaines recherches ne soient dangereuses pour la santé mentale de James et c'est de son état d'esprit que, si vous le permettez, je voudrais vous dire quelques mots, parce que, je vous le répète, les circonstances paraissent vous mettre à même de lui être utile… D'abord savez-vous quelque chose de son histoire personnelle ?

— Qu'appelez-vous histoire personnelle ? Je l'ai connu pendant la guerre… Je ne sais rien de ce qui a pu lui arriver auparavant… ni d'ailleurs de son histoire sentimentale depuis la guerre, car c'est un homme qui, comme vous tous, Anglais, parle peu de ces choses.

— Je vais donc vous apprendre ce que je crois nécessaire que vous sachiez… James s'était marié au mois de Mars 1914 avec une jeune Danoise de grande beauté, qui faisait ses études de médecine à Londres. Je l'ai bien connue. C'était une femme d'une intelligence surprenante, franche d'ailleurs et généreuse, mais nullement adaptée à la vie anglaise et qui n'avait jamais aimé James. Lui au contraire l'adorait et je crois que, si elle l'a épousé, c'est par pi-

tié pour la violence du sentiment qu'elle inspirait… Quand, à la fin de 1915, James est parti pour la France, Hilda James qui se sentait ici tout à fait isolée, est retournée dans son pays. Là, elle a rencontré un jeune homme mieux fait pour lui plaire. Elle l'a écrit à James, avec loyauté, mais sans ménagement… Elle lui a demandé sa liberté. Il s'est révolté, a refusé… Un jour, au front, il a appris qu'elle était morte dans des circonstances obscures, dramatiques et que je connais mal… Il ne s'en est jamais consolé.

— Que les êtres sont mystérieux, Docteur… Ainsi quand je vivais en Belgique, dans le même abri que James, il venait de traverser ce drame et je ne l'ai jamais su !

— Oui… C'est à la fois la force et le danger de notre caractère national que cette impuissance à s'exprimer… Nous ne nous livrons pas. Nous « refoulons », comme dit maintenant le public avec un pédantisme un peu naïf… Cela ne manque pas de dignité, mais c'est dangereux pour l'équilibre de l'esprit… Dans le cas de James, que j'ai suivi d'assez près, j'ai été vivement effrayé pendant les quelques années qui ont suivi la guerre… Il vivait alors dans une solitude, dans un dénuement sentimental que vous auriez, je crois, quelque difficulté, vous Français, à imaginer… Sans son travail à l'hôpital, auquel heureusement il s'intéressait, je ne sais si sa raison y eût résisté… Enfin il y a deux ans, alors qu'il passait ses vacances chez ses parents, en Wiltshire, il fut appelé d'urgence, le médecin du pays étant absent, auprès d'une jeune fille malade. C'était une actrice…

— Miss Edith Philipps ? dis-je.

— Ah ! Il vous a parlé de Miss Philipps ?

— Non… ou du moins à peine… Mais j'ai vu sa photographie dans la chambre de James et j'ai demandé qui elle était…

— Vous savez alors qu'elle est très belle, mais vous n'avez pas pu remarquer comme je l'ai fait, combien elle ressemble à celle qui avait été la femme de James… C'est certainement pour cette raison qu'il s'attacha à elle, dès le premier jour où il la vit, avec une force qui ne cessa de grandir… Ne croyez pas qu'elle soit sa maîtresse. C'est une jeune fille ; elle vit avec son père, Gerald Philipps, qui lui-même était un de nos grands acteurs. Elle se serait certainement mariée si elle n'avait une santé si fragile que nous avons peine, nous médecins, à comprendre comment elle peut résister à son métier… Que pense-t-elle de notre ami ? L'aime-t-elle ? A-t-elle pour lui de l'affection ou de l'indifférence ? Je ne les ai pas vus ensemble et tout ce que je sais d'eux m'a été dit par des tiers. Je sais seulement qu'il lui est désespérément attaché, qu'il passe près d'elle toutes ses heures de liberté et que, la sachant très malade, il vit dans la terreur de la perdre… Voilà ce que je voulais vous dire, pour vous guider un peu dans vos relations avec lui… Je ne veux ajouter aucune des conclusions que je tire, moi, de cet ensemble de faits… parce que vous êtes trop intime avec lui et que je sais, hélas, par expérience, combien il est dangereux de semer dans un milieu hypersensible des suggestions qui aussitôt deviennent virulentes… Je m'excuse de cette franchise.

— Je vous remercie, Docteur Digby, mais je ne vous comprends pas très bien… Que souhaitez-vous que je fasse ?… Je n'ai aucune autorité sur James ; je ne connais pas du tout Miss Philipps ; d'autre part je ne vais plus rester longtemps en Angleterre… si même je le désirais, je ne le

pourrais pas. Dès que je partirai, il est probable que je perdrai James de vue.

— Tout cela est vrai et je ne vous demande rien de précis… Je voulais simplement que vous connaissiez les faits, afin de ne pas marcher à l'aveuglette dans un terrain difficile… Maintenant c'est à vous de juger… Si vous pouvez amener, notre ami à renoncer à des recherches qui sentent le fagot, je crois que vous lui aurez rendu un service, et même un double service… Mais allez vite le rejoindre, car je vous ai gardé plus d'un quart d'heure.

Je le quittai. Quand j'arrivai dans la chambre de James, le timbre sourd sonnait : ***Deux-quatre***… ***Deux-quatre***… James avait donc été appelé dans une salle et je dus l'attendre. Je reconnus alors que, parmi les photographies placées sur la cheminée, l'une, la plus grande, était celle d'une femme différente, à la fois plus jeune et plus fragile. Je ne l'avais pas remarquée, la première fois, parce qu'elle ressemblait avec une étonnante exactitude à l'autre femme dont les effigies l'entouraient.

X

LORSQUE James, quelques jours plus tôt, m'avait proposé d'aller voir ***Hamlet***, je n'avais pas prêté grande attention à son offre. La vie que je menais en ce temps-là avec lui, au milieu de ses malades, mêlé à ses recherches, me paraissait aussi belle et aussi variée que les drames les plus grands. Après ma conversation avec Digby, je fus naturellement saisi d'un vif désir de connaître Edith Philipps et je rappelai à

James sa promesse. Il me dit qu'il demanderait des places dès son premier soir de liberté.

En allant au théâtre, il m'expliqua que la troupe était celle d'une scène populaire. Les critiques avaient loué avec tant d'enthousiasme le jeune homme qui jouait Hamlet, le Polonius d'un vieil acteur inconnu, et surtout l'Ophélie de Miss Philipps, qu'un directeur du West End avait offert une salle aux comédiens. Depuis lors tout Londres y courait, Shakespeare devenait à la mode et beaucoup de gens disaient en sortant qu'ils venaient de voir ***Hamlet*** pour la première fois. C'était, dit James, certainement vrai pour la plupart d'entre eux, mais l'Angleterre découvrait ainsi ***Hamlet*** tous les cinquante ans. Le père de son amie, Gerald Philipps, avait lui-même, un demi-siècle auparavant, débuté dans le rôle et « révélé » cet auteur inconnu, William Shakespeare, aux Anglais de 1880.

Pour moi, comme pour les spectateurs dont se moquait James, ***Hamlet***, ce soir-là, fut une pièce nouvelle. Ces acteurs avaient eu la sagesse facile, mais rare, de ne rien couper du texte de Shakespeare. Le jeune homme qui représentait le prince de Danemark jouait avec force et naturel. Quand il parla de ce monde « fastidieux, usé, stérile », il me parut aussi proche de nous que Barrès jeune, ou Benjamin Constant. C'était le jeune homme éternel. Dès que parut Miss Philipps, je vis qu'elle était, elle, l'éternelle jeune fille. Elle montra, dans sa première scène avec Polonius, un mélange de pudeur, de hardiesse naïve, de soumission enfantine et de bonheur d'être aimée qui m'enchanta.

— Ah ! dis-je à James à l'entracte, votre amie est adorable.

Il parut heureux :

— Vous pourrez le lui dire vous-même tout à l'heure : je l'ai prévenue que nous irions ensemble souper… Alors vous êtes content ?

— Très content… C'est excellent… Une seule critique : le Fantôme. Il m'a déçu. Pourquoi le faite parler de la coulisse ?… C'est ***sous*** les épées que la « vieille taupe » de Shakespeare doit crier : « Jurez ! »… Vous souvenez-vous de tout ce que Goethe dit là-dessus dans ***Wilhelm Meister ?***… Goethe pense que le Fantôme doit se déplacer sous la terre et qu'une petite flamme sortant du sol doit indiquer où il se trouve.

— Le flamboiement odique ?… dit James à mi-voix en me regardant avec un imperceptible sourire… Je me demande ce que fait en ce moment le fantôme de William Slutter ?

— Je vous le demande en effet. Est-il toujours sous la cloche ?

— Oui, je l'y ai vu hier soir encore ; la prison de verre nous le garde fidèlement.

— Vous ne voulez pas le remettre en liberté, Docteur ?

Il mit un doigt sur sa bouche. Devant nous, une ouvreuse offrait des glaces et des boîtes de chocolat. La sonnette annonça la fin de l'entracte. Nous nous replongeâmes dans le monde de Shakespeare.

On sera sans doute étonné de me voir parler avec tant de détails d'une représentation d'***Hamlet*** au milieu d'un récit dont le sujet est si différent ; j'ai pour cela deux raisons assez fortes. D'abord cette soirée fut celle où je connus Miss Philipps, qui comme vous le verrez, joue un rôle important dans

le secret que je souhaite ici révéler. Mais aussi, je ne sais pourquoi, l'atmosphère d'***Hamlet*** reste pour moi liée au souvenir du docteur James. Ce fut la seule occasion où je pus mesurer la profondeur des sentiments cachés, désespérés, qu'abritait ce masque tragique mais impassible. Au moment de la scène des comédiens, quand Hamlet trouve honteux qu'un acteur puisse sangloter et pâlir pour une émotion feinte alors que lui, avec de telles causes de passion, demeure tranquille, je vis James se pencher en avant et ouvrir la bouche comme si lui-même allait crier ces vers. Pendant la scène de la démence d'Ophélie, pour la première et seule fois de notre vie commune, je vis une larme glisser sur sa joue. Il faut dire qu'Edith Philipps y était bien touchante. Ses yeux étaient ouverts sur un monde transparent. Elle parlait et chantait d'une voix monotone, infiniment douce, et elle offrait des fleurs invisibles. « Voici du romarin, c'est pour le souvenir. Je vous en prie, mon amour, souvenez-vous… » Elle me fit penser, moi aussi, à tant de choses finies qui avaient été belles.

— Savez-vous, me dit James au moment de l'entracte, ce qui est le plus admirable dans son jeu ? C'est qu'elle arrive à donner l'impression (que donnent souvent aussi les folles véritables) que la folie est un refuge presque conscient… Ophélie ne veut plus voir ce monde affreux ; elle en a créé un autre, celui de ses fleurs, celui du souvenir, et elle en parlera de sa voix douce, implacable, jusqu'à la fin… Ah ! vraiment, aucun théâtre n'est plus humain, plus profondément humain, que celui-là.

Après que la scène eut été jonchée de morts, que le jeune Fortinbras eut fait enlever Hamlet sur les épaules de quatre capitaines, que le public eut longuement applaudi et

que l'orchestre eut joué le ***God save the King***, nous sortîmes en silence.

— Que de cadavres ! dis-je enfin.

— Comme dans la vie, dit James… Voulez-vous faire le tour du théâtre avec moi, pour aller chercher Edith à l'autre porte ?… Elle est certainement prête, car elle a le temps de se changer pendant le dernier acte.

Nous la trouvâmes en effet, qui nous attendait déjà chez le concierge. C'était la jeune fille la plus simple. Elle parut naïvement heureuse des quelques compliments que je lui fis, comme si tous les critiques de Londres ne lui avaient pas déjà dit qu'elle était une actrice de génie. James nous emmena dans un petit restaurant français. Là, aux lumières, je vis mieux Miss Philipps. Elle était aussi belle que ses portraits, mais d'une pâleur surprenante. Pendant le souper, elle fut très gaie. J'étais un peu déçu par la qualité de ses propos, mais n'est-on pas toujours désappointé par une actrice que l'on vient d'entendre dans un chef-d'œuvre ? On lui a prêté inconsciemment l'esprit de Shakespeare, de Musset. On souhaitait, on espérait presque qu'elle pourrait être, dans la vie, Juliette, Desdémone ou Camille. On trouve une enfant. Il faut plus de pénétration que je n'en avais alors pour découvrir en elle ce qu'elle contient en effet de poétique. Je vois bien maintenant par quels traits Edith Philipps était merveilleusement shakespearienne. James, lui, l'avait compris depuis longtemps. Je fus touché par l'admiration tendre qu'il montrait pour elle. Nous nous séparâmes à la sortie du restaurant, car il voulait la reconduire chez son père avant de rentrer à l'hôpital.

XI

SI j'ai su vous donner quelque idée du caractère de James, vous avez déjà compris qu'entre lui et moi, lorsque nous nous revîmes, il ne fut plus question d'Edith Philipps. Plusieurs fois j'essayai, en prenant sur la cheminée l'une des photographies de la jeune fille, et en la regardant avec attention, de « lancer » le docteur sur ce sujet ; je ne réussis jamais. Je le regrettais, non seulement par curiosité, mais parce que je croyais (et je crois encore) que mon ami eût été moins malheureux s'il avait pu exprimer les passions confuses et tristes qu'il éprouvait.

J'avais tenté plusieurs fois, comme je l'avais promis au docteur Digby, de le détourner de ses expériences. Je lui avais fait remarquer que Gregory échappait maintenant à son influence, que le petit homme ne nous aidait plus qu'avec méfiance et mauvaise volonté, que même les billets de plus en plus nombreux remis par James lui arrachaient à grand'peine un remerciement. Le docteur avait observé, comme moi, ces symptômes inquiétants ; il n'en continuait pas moins à se rendre à l'amphithéâtre. Il faut avouer que ses recherches avaient pris le tour le plus curieux et que moi-même, qui les blâmais, je ne pouvais m'empêcher de les suivre avec passion.

D'abord James, frappé par les difficultés que présentaient le maniement et la conservation de ces énormes cloches de verre, avait eu l'idée simple, mais ingénieuse, de les munir à leur sommet d'un ballon de quatre pouces de diamètre environ, qui communiquait avec la cloche par un tube de verre. En observant aux rayons ultraviolets ce qui se passait, nous vîmes, comme on pouvait s'y attendre, que le

fluide s’élevait de la cloche dans le ballon. Celui-ci devenait alors presque entièrement lumineux, la cloche elle-même demeurant obscure. Rien n’était plus facile que de trancher le tube à l’aide d’un chalumeau, de le fermer et de conserver, sous un volume très réduit, la « matière » ou « l’énergie » qui nous intéressait. En soudant sur la cloche un nouveau tube surmonté d’un ballon, on pouvait se servir de la même cloche aussi longtemps qu’une fausse manœuvre ne l’avait pas brisée.

Ces petits ballons de verre, facilement transportables, étaient conservés par le docteur dans sa propre chambre. Pour ne pas les confondre, il avait collé sur chacun d’eux une étiquette indiquant le nom du personnage sur lequel leur contenu avait été prélevé et la date de l’événement, que tout autre homme eût appelé leur mort, et que James appelait leur métamorphose. Le ballon n° 1 était celui de William Slutter ; le n° 2 était une vieille marchande d’anguilles, Mrs. Prim ; le n° 3 était un marin norvégien. En tout, il y en avait maintenant sept. Ils étaient placés côte à côte sur un des rayons vides de la chambre de James. Je passais des heures à les regarder. Ils avaient l’air de bulles de savon soudain rendues solides par quelque miracle. Dans chacun d’eux jouaient deux reflets allongés où se mêlaient des bleus et des verts et qui, l’un convexe, l’autre concave, épousaient la forme de la boule. C’était, je pense, tout simplement l’image réfléchie dans les deux faces de la sphère de la fenêtre, du ciel et des arbres. Mais parfois j’y croyais voir trembler d’autres formes plus surprenantes.

— Ah ! me disait James quand il me trouvait en contemplation devant les rayons, vous regardez mes « âmes ».

— Je voudrais tant, Docteur, que vous leur donniez la liberté.

— Plus tard, disait-il, plus tard… quand je saurai tout ce que je peux apprendre d'elles…

De temps à autre, il vérifiait, par un examen aux rayons, que ses « âmes », ou plutôt, comme il disait, ses « spectres fluidiques », ne s'étaient pas enfuis à travers les parois transparentes de leur prison. Il n'observait aucun changement. Chaque fois il retrouvait le même éclat laiteux, les mêmes mouvements de masses tourbillonnantes. Une vie incompréhensible, mais réelle, se maintenait à l'intérieur des ballons.

James avait découvert que le fluide exerçait une action évidente sur les objets extérieurs. Quand on approchait de l'un des ballons un écran de substance fluorescente, celui-ci s'éclairait faiblement. Longtemps j'espérai qu'il serait possible par là d'entrer en communication avec les spectres. La luminosité des écrans soumis à l'effet des ballons variait sans cesse. Par des périodes de lumière brèves ou longues une conversation aurait pu s'établir. Mais tous mes essais pour interpréter ces signes furent vains. James tenta de « bombarder les psychons », une première fois à l'aide de rayons X et, une seconde fois, en se servant d'éléments radio-actifs. Ces dernières expériences, qui d'ailleurs ne donnèrent aucun résultat, me déplurent. Je les trouvais à la fois inutiles et cruelles. Le mot « cruel » étonnera peut-être, mais que savions-nous de l'effet de ces bombardements atomiques sur une substance qui pouvait être sensible ? J'avais eu à ce sujet des discussions assez nombreuses avec James. Elles recommencèrent, si violentes cette fois que je pus croire un instant qu'elles mettraient fin à notre amitié, à

propos d'une expérience beaucoup plus simple mais qui me parut encore plus condamnable.

J'avais été absent deux jours, ayant été faire des recherches dans une bibliothèque d'Oxford. Rendant, au retour, visite à mon ami, je le trouvai qui examinait deux ballons ajoutés à sa collection pendant mon absence et qui portaient le n° 8 et le n° 9. Le n° 8 était, me dit-il, Agatha Lind, une jeune danseuse qui s'était suicidée avec du véronal ; le n° 9 un Russe, Dimitri Roskoff, mort d'un cancer.

Je fus surpris de voir que, au lieu de couper le tube et de rendre ainsi les ballons parfaitement sphériques, James avait dans les deux cas laissé ce tube sur le ballon et s'était contenté de souder son extrémité.

— Tiens, vous avez adopté une nouvelle méthode, James ? lui dis-je… Je ne l'aime pas… Vous enlevez toute leur beauté à nos bulles de savon.

— Vous ne savez pas ce que je veux faire, dit-il… Vous verrez que j'ai mes raisons… Je crois même que vous serez content de moi, vous qui vous plaignez toujours de ce qu'il y a peut-être de cruel à laisser une âme « prisonnière » dans la solitude.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est très simple… Supposez que je fasse communiquer ensemble ces deux tubes, l'un des deux ballons étant renversé au-dessus de l'autre, que va-t-il se passer ?

— Je ne sais… Il est probable que les deux fluides se mélangeront et occuperont l'espace total.

— C'est aussi ce qui me paraît vraisemblable… Mais alors vous n'aurez plus une âme solitaire, mais deux âmes

unies de façon plus étroite, plus intime, qu'aucune liaison terrestre ne permet de le concevoir… Qu'avez-vous ? Vous ne le croyez pas ?

— Je n'en sais rien, Docteur, mais cela me paraît une idée monstrueuse et je ne puis comprendre que vous l'ayez formée… Comment ? Vous iriez choisir au hasard deux êtres qui ne se connaissent pas, qui peut-être se haïraient, pour leur imposer, comme vous dites, un mode d'union plus intime qu'aucun autre, et que vous ne pouvez même imaginer ?… Et cela sans raison, par curiosité… Que dis-je, pas même par curiosité, car que saurez-vous du résultat de votre tentative ?… Rien, puisque, en admettant que nous soyons ici en présence d'êtres sensibles et conscients, vous êtes impuissant à entrer en rapports avec eux.

James me regardait avec gravité et même avec tristesse.

— Comme vous êtes injuste ! dit-il… Vous savez que je ne suis pas un méchant homme… Bien au contraire… J'ai trop connu la douleur pour être méchant… Que d'autres puissent blâmer ces expériences, je le comprends à la rigueur, mais vous… Vous devriez avoir compris depuis longtemps que je ne m'occuperais pas de ces choses dangereuses si je n'espérais qu'elles peuvent ouvrir des perspectives presque infinies… Ayez quelque confiance en moi…

Je vous promets de cesser toutes recherches dès que j'aurai trouvé ce que je poursuis.

— Non, James, je vous en supplie, laissez tout cela tranquille… Renoncez… Je vais vous dire quelque chose que je ne devrais pas vous dire… Je vous assure que, si vous n'abandonnez pas de vous-même ces chemins dangereux, d'autres vous forceront à les abandonner…

— Ah ! On vous a dit quelque chose ? demanda-t-il vivement… C'est une raison de plus pour aller vite… Je vais essayer ceci tout de suite.

— Je n'en serai pas complice, lui dis-je… Adieu.

Je sortis et, dès que je me trouvai dans la rue, regrettai ce que j'avais dit.

XII

LE lendemain matin je reçus, à mon hôtel, un message : « Cher ami, ne soyez pas entêté. Je ne l'ai pas été moi-même. J'ai mis vos protégés en liberté. Venez : vous êtes le seul à qui je puisse parler de cela et j'ai besoin d'en parler. D'ailleurs vous brûlez de savoir ce qui est arrivé. Votre H.-B. JAMES. »

Je sautai dans un taxi et criai au chauffeur : « ***Saint-Barnabe's Hospital !*** » Quand j'arrivai, le concierge, qui était devenu pour moi un ami, me dit où je pourrais trouver James qui venait d'être appelé dans l'une des salles. Je montai et, de loin, vis son visage tourmenté s'éclairer en m'apercevant. Il vint à moi et me prit affectueusement par le bras.

— Soyez heureux, dit-il à mi-voix… J'ai brisé ces deux ballons… Mais je vous ai regretté, je vous expliquerai pourquoi tout à l'heure… Attendez-moi un instant.

Il passa derrière le paravent de cretonne qu'on avait, pour un examen, disposé autour d'un lit de femme.

J'attendis. Au bout de quelques minutes, il reparut et m'emmena sur la terrasse.

— Alors, James ? Résultats nuls ?

— Nuls ? Oh ! non… Pas du tout… Résultats très curieux, mais attristants…

— Attristants ? Vous m'effrayez… Qu'est-il arrivé ?

— Rien de grave… Mais nous avions pensé, n'est-ce pas, l'un et l'autre, que le fluide des deux ballons occuperait la totalité de l'espace disponible… Eh bien ! c'est faux… Quand j'ai exposé aux rayons le système des deux ballons soudés, un seul des deux, celui du haut, brillait.

— Tiens ! Mais comment expliquez-vous ?…

— Je n'explique pas, mon ami… Je n'explique jamais rien, je constate… Donc tout le fluide des deux ballons était réuni dans le ballon supérieur… Bien !… Dites-moi maintenant… Croyez-vous que ce ballon était plus ou moins brillant qu'à l'ordinaire ?

— Plus brillant, évidemment, puisqu'il groupait…

— Eh bien ! non, mon cher, et c'est cela que je trouve attristant… Il était presque éteint… Quel est le sens profond de ce phénomène ?… De quelle réalité spirituelle ou sentimentale est-il le signe ? Nous ne le saurons peut-être jamais, ni l'un ni l'autre… Mais devant cette lumière terne et presque grise, ces courants affaiblis et ralentis, j'ai pensé à vos scrupules… Je les ai trouvés plus légitimes qu'ils ne m'avaient paru d'abord… Je me suis dit que, si même il n'y avait qu'une chance sur un million, pour que par ma faute deux êtres fussent à ce moment malheureux, c'était encore une raison suffisante pour essayer de les sauver… Vous

pouvez imaginer l'heure bizarre et assez pénible que j'ai passée. Je me répétais le « Mourir, dormir, rien de plus » de notre ami Hamlet. Je me disais qu'après cette vie si dure, il est tout de même cruel de refuser aux hommes le sommeil et le repos… Enfin je pris un marteau, je cassai le tube et je retournai le ballon.

— Et il s'est vidé ?

— Naturellement.

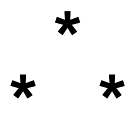
— Ah ! bravo, Docteur… Je suis ravi… Et je le serais plus encore si vous me promettiez d'en rester là… Au point où vous en êtes de ces recherches et, étant donné la précision qu'elles ont acquise je ne vois plus pour vous que deux chemins : ou il faut les rendre publiques et les répéter devant des savants, ou il faut y renoncer parce que vous perdriez inutilement votre place et vos amis… Quant à moi, hélas, vous me perdrez de toute manière… Mon travail s'achève ; je ne puis passer ma vie en Angleterre. Je vais partir dans quinze jours et, je vous assure, je partirais l'esprit beaucoup plus tranquille si vous me juriez…

— Ne devenez pas sentimental, ***old man***… Quand vous aurez été en France quinze jours, vous m'aurez complètement oublié… Mais vous avez raison de penser qu'il est vain de continuer à reproduire des expériences toutes semblables, puisque je ne veux à aucun prix les faire connaître… Je n'en ferai plus… Ou, du moins, je n'en ferai plus qu'une… si jamais les circonstances la rendent possible. Si elle échoue, tout cela n'aura été qu'un rêve assez lugubre.

— Et vous rendrez la liberté à Mr. William Slutter ?

— Vous la lui rendrez vous-même, ce soir.

Ce fut moi en effet qui, ce soir-là, brisai le ballon n° 1. Avant de m'y décider, je le conservai longtemps entre mes mains. Allais-je, en le brisant, mettre fin à la seconde et courte existence de Mr. William Slutter ? Il n'y avait aucun moyen de le savoir, et laisser la nature suivre sa course accoutumée me paraissait encore le parti le moins dangereux. Je laissai tomber le ballon dans un mortier de fonte et il me sembla qu'au bruit de verre brisé se mêlait comme une vibration infiniment lointaine, infiniment légère, et pourtant perceptible.



Je pus affirmer au docteur Digby, quand je le revis, que James avait renoncé aux recherches qui effrayaient les autorités de l'hôpital. Digby le savait déjà par son informateur, qui était sans aucun doute Gregory.

— Je suis heureux, me dit-il, de ce que vous m'apprenez, car nous n'aurions pu le sauver plus longtemps.

Je me gardai de lui dire que James s'était, dans sa promesse, réservé une circonstance. J'étais pourtant presque certain que mon ami avait, au moment où il avait prononcé cette phrase, une idée précise et même je croyais le connaître assez pour avoir deviné cette idée. J'avais vu que l'échec de l'expérience où il avait tenté de mêler étroitement deux âmes, ou (comme il eût dit) deux spectres fluidiques, l'avait profondément désappointé, et que ce désappointement allait bien au delà d'une déconvenue de savant dont l'hypothèse apparaît fausse. En James, le sentiment domi-

nant, je l'avais remarqué depuis longtemps, était un sens aigu et douloureux de ce que représente, pour les êtres humains, l'irrémédiable séparation de la mort. Souvent il m'avait parlé de ces paroles, que l'on eût tant voulu avoir dites, et que l'on ne dira plus qu'à un cadavre aveugle et sourd. La possibilité d'une union plus durable de deux âmes devait l'attirer, le toucher en son point le plus sensible.

Au lieu de la force vitale plus grande qu'il avait souhaité et cru trouver, en réalisant cette union dans le monde étrange de ses « spectres », il avait constaté au contraire l'extinction des deux personnes unies. Pourtant son désir n'était pas aboli. Il se disait certainement que l'échec était venu de ce que les deux êtres rapprochés étaient faits pour se repousser, non pour se mêler. Il pensait encore que, si deux âmes profondément unies pouvaient être combinées, atome pour atome, un état supérieur apparaîtrait. J'ai déjà dit que, sous son extérieur sarcastique, il était un sentimental, et croyait profondément à l'amitié, à l'amour. L'expérience unique dont il avait parlé, c'était, j'en étais sûr, si le hasard lui envoyait jamais en leurs derniers moments deux êtres dont l'union dans la vie eût été parfaite, d'essayer de les unir encore dans la mort.

Vous pensez qu'il y avait peu de chances pour que cela arrivât. Je n'en étais pas aussi certain. On sait mal, tant que l'on n'a pas été mêlé à la vie d'une grande ville comme peuvent l'être le policier et le médecin, ce qu'elle peut contenir de douleur et de beauté. Depuis deux mois, j'avais observé à Saint-Barnabé tant de cas extraordinaires que tout me semblait possible. Mais mon propre séjour était presque achevé et je savais que je ne serais pas le témoin si jamais il la faisait, de cette dernière expérience du docteur James. Pendant cette quinzaine, je ne le vis d'ailleurs qu'une fois. Je travail-

lais beaucoup. J’avais retrouvé, à l’Ambassade, un ami français qui y était secrétaire et avec lequel je passai plusieurs soirées. Je ne retournai à Saint-Barnabé qu’à la veille de mon départ. J’avais téléphoné à James pour lui demander si je pouvais le rencontrer et il m’avait fait répondre, par le concierge, de venir, vers neuf heures du soir, le rejoindre dans sa chambre.

*
*   *

Quand j’y entrai, il n’y était pas. Je pris un livre et m’assis dans le fauteuil. Puis, comme James tardait, je tirai le rideau qui cachait les « spectres ». J’espérais qu’il avait achevé de les libérer et me proposais, s’il ne l’avait déjà fait, de lui demander la permission de procéder moi-même à cette mise en liberté, avant mon départ.

Les « bulles de savon » étaient à leur place habituelle et, à ma grande surprise, je vis qu’à l’extrémité de la planchette se trouvait un nouveau ballon dont l’étiquette portait les chiffres 10-11, sans aucun nom. Tout de suite, je compris que James avait refait l’expérience de fusion qui m’avait indigné, et je me sentis fort irrité contre lui… 10-11… Aucun nom… Qui étaient ces deux malheureux ? Une inquiétude vague et que j’avais peine à me définir plus exactement m’envahit… Pourquoi James ne rentrait-il pas ? Il m’avait donné un rendez-vous précis. Un long retard n’était pas dans ses habitudes.

Je tournais et retournais le ballon mystérieux, que j’avais pris sur mes genoux, quand deux mains se placèrent

sur mes épaules. « Hélas ! Pauvre Yorick… » dit gaiement la voix de James. Je me retournai et fus étonné par le changement que je constatai dans le visage du docteur. Jamais je n'avais vu un être humain se transformer ainsi en quelques jours. Ses traits, à l'ordinaire convulsés, avait pris un air d'apaisement et de sérénité. Son sourire n'était plus sarcastique mais détendu.

— Que vous est-il arrivé, James ?

— Arrivé ? dit-il. À moi ? Rien… Pourquoi ?

— Vous semblez si heureux…

— Ah ! Cela se voit ?… C'est que je le suis en effet et je vais vous montrer pourquoi… Voulez-vous, cher ami, placer sur la cheminée le ballon que vous avez entre les mains et que vous examiniez d'une mine si sombre… Parfait… Maintenant aidez-moi à sortir de ce coin mon appareil… Merci… Un peu plus à gauche… Voulez-vous éteindre ?

Je fermai le commutateur et, malgré moi, poussai un cri. Sur la cheminée resplendissait une sphère de lumière d'un éclat incroyable. On ne pouvait guère le comparer qu'à celui de la pleine lune dans un ciel d'été parfaitement pur, en Grèce ou en Orient. Dans les profondeurs de cette perle brillante se mouvaient des courants plus brillants encore et tournoyait une nébuleuse de diamant liquide, enflammé.

— Quelle merveille ! dis-je… Mais par quel miracle, Docteur ?…

Il me laissa quelque temps encore contempler cet admirable spectacle puis, après avoir éclairé la chambre, il me raconta ceci : Dans un music-hall voisin de l'hôpital s'exhibaient chaque soir, depuis quinze jours, deux acro-

bates, les Hanley Brothers, qui faisaient de la voltige au trapèze. James n'avait pas vu leur « numéro », mais Digby, qui l'avait vu, le lui avait décrit et m'en parla ensuite à moi-même. Il avait jugé que c'était un spectacle d'une qualité et d'une grâce rares. Ned et Fred Hanley étaient deux jeunes hommes, réellement frères, très beaux, et dont la ressemblance était un prodige. Avant leur travail, on tendait autour de la scène des rideaux de velours noir sur lesquels se détachaient, pendant leurs terrifiantes pirouettes, deux corps pâles, éclairés par les projecteurs.

Le succès des deux frères avait été grand, si grand que la direction leur avait demandé de prolonger leur engagement d'une semaine. Que s'était-il passé le premier soir de cette prolongation ? On ne le savait pas, et la police faisait son enquête. Quoi qu'il en fût, un des fils de fer qui retenaient les trapèzes avait cédé. Les deux frères étaient tombés d'une grande hauteur, s'étaient grièvement blessés, avaient été transportés à l'hôpital et y étaient morts, dans la nuit, à quelques minutes d'intervalle.

— C'est alors, me dit James, qu'ayant entendu parler, par les camarades qui les avaient accompagnés, de l'extraordinaire union de ces deux garçons, de leur travail commun, de la force du sentiment qui les unissait l'un à l'autre, je n'ai pu résister au désir de faire, dans des conditions si favorables, la dernière expérience dont je vous avais parlé… Rassurez-vous, Gregory n'était pas là et je me suis fait aider par un garçon de laboratoire qui n'a rien compris à ce qu'il a fait… Je suis rentré dans ma chambre ce matin à trois heures ; j'ai uni ces deux spectres et j'ai pu contempler le spectacle merveilleux que vous venez d'admirer vous-même… Me conseillez-vous maintenant de briser ce ballon ?

— Non, cher Docteur, lui dis-je, je ne sais guère ce qui s'y passe, mais il serait surprenant que tant de beauté ne fût pas un signe de bonheur.

Puis, comme l'heure avançait, je dus, malgré le désir que j'avais de rester, lui expliquer que j'étais venu pour lui faire mes adieux.

— C'est vrai, dit James… Eh bien ! alors… adieu… Je ne sais si je vous reverrai. Quand la vie sépare, elle sépare profondément. Mais je vous resterai reconnaissant de ces quelques mois pendant lesquels vous avez été pour moi un fidèle et discret ami… Si fidèle même et si discret que je vous demanderai encore un service… Ce ne sera pas tout de suite… Ce ne sera peut-être jamais, mais il se peut qu'un jour j'aie besoin de votre aide… Je ne sais où je serai, mais je vous enverrai alors un télégramme et je vous prierai, quels que soient à ce moment vos engagements, de venir, par la voie la plus rapide, me rejoindre… Vous me connaissez assez pour savoir que, si je vous fais une demande si extraordinaire, il faut que j'aie pour cela des raisons graves… Je m'engage à ne faire ainsi appel à vous qu'une fois au cours de votre vie, mais pour cette fois unique je vous demande votre serment.

— Vous l'avez, dis-je, ému par tant de sérieux.

— Que Dieu vous bénisse ! répondit-il…

Il m'accompagna jusqu'à la porte. C'était une belle soirée d'été, mais la lune, parmi les étoiles, était moins brillante que tout à l'heure, sur la cheminée, cette double lumière vivante.

XIII

QUAND James avait dit que je l'oublierais, j'avais protesté. Pourtant il n'avait pas tort. Pendant les années qui suivirent, mes travaux m'occupèrent beaucoup et ne me ramenèrent pas en Angleterre. Je pensais parfois à ces étranges semaines, mais plutôt comme à quelque récit fantastique que comme à un souvenir réel. James m'écrivit une première fois, au début de 1926, pour me dire qu'il avait tenu sa promesse et renoncé à poursuivre ses recherches, puis, une seconde, en Octobre 1927, pour m'annoncer que Miss Philipps avait perdu son père et qu'il allait l'épouser. Cela ne m'étonna guère. Je leur envoyai un petit présent et, dans sa lettre de remerciement, Edith Philipps, ou plutôt Edith James, me dit qu'elle avait besoin de se reposer quelques mois dans le Midi de la France, que son mari allait prendre un congé pour l'y accompagner et qu'ils traverseraient Paris tous deux la semaine suivante. Malheureusement, au moment où cette lettre arriva, j'étais à la campagne. Je ne vis pas mes amis quand ils passèrent.

En Décembre, je reçus de James une carte. Il vivait, avec sa femme, au Cap Martin. Il me demandait si je ne viendrais pas leur rendre visite, si j'avais l'intention de voyager cet hiver-là, ou si au contraire, un télégramme de lui me trouverait toujours à Paris. Je lui répondis que, sauf événement imprévu, je souhaitais rester chez moi et travailler.

Vers le milieu de Janvier 1928, un écrivain de mes amis, malade, me demanda de le remplacer pour une conférence qu'il devait faire à Copenhague. J'acceptai pour lui rendre service, et peut-être le souvenir de Hilda James, dont je n'avais pas oublié l'histoire, ne fut-il pas étranger à mon dé-

sir de connaître le Danemark. Mon voyage ne devait durer que cinq jours.

J'arrivai à Copenhague un matin. Je devais parler le même soir. Au moment où je descendis du train, une des personnes qui me reçurent me tendit un télégramme qui venait d'arriver pour moi. Je l'ouvris et lus : « Venez. – James, Florida, Cap Martin. » Je fus atterré. Je n'avais pas du tout pensé à informer James d'une absence si courte. Or, il avait compté sur ma parole. J'étais décidé à la tenir, mais les circonstances allaient me contraindre à le faire plus lentement que je ne l'aurais souhaité. À l'extrême surprise et ennui des organisateurs de la conférence, je leur dis que mon ami le plus cher était mourant, que je devais repartir et souhaitais savoir à quelle heure était le premier train. Il n'y en avait pas avant le lendemain matin.

Je passai ma journée à regarder les indicateurs avec le portier de l'hôtel. En admettant que tout allât pour le mieux et que, dans ce long trajet, aucun de mes trains ne fût en retard, je ne pouvais être auprès de James que le troisième jour. Or son télégramme, réexpédié de Paris, était déjà lui-même vieux de vingt-quatre heures. Le docteur allait me trouver singulièrement négligent. Je me renseignai sur la possibilité de faire le voyage en avion, mais le temps était mauvais et le service d'hiver peu sûr. Il ne me restait qu'à envoyer à mon tour un télégramme à James, pour expliquer mon retard et annoncer mon arrivée, ce que je fis. Je parlai le même soir, mieux qu'à l'ordinaire, parce que j'étais très ému ; je ne dormis pas et quittai Copenhague au matin.

Pendant les longues heures de trains danois, allemand, français, de ferry-boat, de douanes, et de passeport qui suivirent, j'essayai vainement de prévoir ce que j'allais trouver au

terme de mon voyage. J'avais de funèbres et naturels pressentiments. Le seul lien vraiment intime qui m'unît à James et qui me fît, pour lui, irremplaçable, était formé par les recherches macabres dont j'avais été le témoin. S'il avait un urgent besoin de me voir, ce ne pouvait être que pour l'assister au cours d'une expérience de même nature et il n'était pas difficile, puisqu'elle lui tenait à cœur au point de m'appeler, de deviner ce que pouvait être cette expérience. Arriverais-je à temps ? N'aurions-nous pas, James et moi, des difficultés avec les autorités locales ? Je me souvins avec plaisir que M. Raibaldi, le préfet des Alpes-Maritimes, était un ami de mon père. Il pouvait être utile. Le train descendait, parmi les oliviers et les rivières au lit chargé de galets. Après Marseille, le bleu vif de la mer, les voiles blanches, me parurent d'une tristesse affreuse. Enfin, comme je désespérais d'arriver jamais, par un soleil d'été, vers deux heures de l'après-midi, le train s'arrêta en gare de Roquebrune-Cap-Martin.

James n'était pas à la gare. Cela ne m'étonna guère, car il lui était impossible de savoir par quel train j'arriverais. Je pris une voiture et me fis conduire à sa villa. C'était un petit pavillon entouré de palmiers, dans un jardin plein de fleurs. Je me souviens d'un parfum d'héliotrope qui me charma tandis que je sonnais. Un domestique vêtu de noir parut sur le seuil de la maison. « Mais je le connais ! » pensai-je, comme il traversait le jardin pour m'ouvrir, « où diable l'ai-je rencontré ? » Au moment où il arriva devant moi, je l'identifiai. C'était Biggs, un soldat anglais qui avait été l'ordonnance du docteur pendant la guerre et dont j'avais, pendant quelques mois, partagé les services avec James.

— Bonjour, Biggs, dis-je. Vous voilà de nouveau avec le docteur ?

— Bonjour monsieur, dit-il… Oui, ma femme et moi étions ici avec le docteur et Mrs. James. Je regrette de vous dire, Sir, que le docteur est mort. N'avez-vous pas reçu mon second télégramme ?

— Non… Mort ?… James ? Depuis quand ?… J'ai eu de ses nouvelles il y a quatre jours.

— Il était déjà mort, monsieur… Mais entrez.

Il prit ma valise, la porta dans la maison, me fit asseoir dans l'un des fauteuils du jardin et me raconta ceci :

— Vous savez, monsieur, que Mrs. James a toujours été très malade. Elle avait été opérée un peu avant la mort de son père… Quand elle est devenue la femme du docteur, tout le monde pouvait voir qu'elle allait mourir et naturellement, lui qui était médecin, mieux que personne… J'ai toujours dit, monsieur, que le docteur était un saint et qu'il n'avait épousé Miss Philipps que pour pouvoir la soigner plus facilement. Quand il m'a proposé d'entrer à leur service et de venir en France avec eux, j'ai dit à ma femme : « Ce ne sera pas une place durable, mais il faut accepter… » Nous ne l'avons pas regretté, monsieur… Personne au monde n'était meilleur que le docteur et sa femme. Ils s'aimaient beaucoup… Jamais je n'ai vu des gens heureux avec si peu de chose. Dans le jour, quand le temps était beau, ils allaient s'asseoir ensemble sur la plage. Le soir, le docteur faisait la lecture à haute voix… Pendant les deux premiers mois, Mrs. James fut assez bien. Ensuite, depuis le milieu de décembre, elle n'a fait que devenir plus pâle et plus silencieuse… On pouvait voir que c'était la fin. Mais heureusement le docteur, jusqu'au bout, lui a fait espérer qu'il allait la guérir.

» Il lui disait qu'il allait la soigner par un traitement nouveau qu'il avait inventé… Il préparait pour cela, dans une chambre de la maison, des machines bizarres. Il y avait une grosse cloche en verre que l'on pouvait soulever et abaisser en appuyant sur un petit levier, des ballons, et un appareil recouvert d'un drap noir… Le docteur appelait cette chambre son laboratoire… Ma femme et moi, nous n'y entrions jamais… D'ailleurs il ne s'en est jamais servi, sauf… Mais j'oublie, monsieur, de vous dire le plus important… Il y a cinq jours, Mrs. James a eu une syncope et elle est restée sans connaissance. Ma femme était près d'elle, avec le docteur. Vers une heure du matin, il a dit à ma femme d'aller se coucher et qu'il la rappellerait s'il avait besoin d'elle. Il ne la rappela pas et, le lendemain matin vers huit heures, elle retourna dans la chambre… Là elle fut stupéfaite de trouver que Mrs. James n'était plus sur son lit et que le docteur avait disparu. Sur la table était une grande enveloppe à mon nom… Ma femme, effrayée, vint me l'apporter en hâte et je lus la lettre du pauvre docteur… La voici, monsieur.

Biggs sortit de sa poche deux lettres et me tendit l'une d'elles. Je lus : « Biggs, faites exactement ce que je vous dis, si extraordinaire que cela puisse vous paraître… Mrs. James est morte ce matin et je ne désire pas lui survivre. Nos deux corps sont dans la chambre que j'ai appelée le laboratoire. N'y entrez pas et ne touchez à rien. Envoyez le télégramme que vous trouverez dans cette enveloppe ; il est pour l'officier français qui était avec nous à Ypres. Il viendra immédiatement et arrangera tout. Donc ne vous occupez de rien. Envoyez seulement le télégramme et attendez. Tout ira bien. Adieu. »

— Mais alors, Biggs, commençai-je…

— Attendez, monsieur, dit-il, il y avait une autre lettre qui vous était adressée et que je devais vous remettre au moment de votre arrivée.

Je sentis, dans le ton de sa voix, une nuance de reproche. La lettre qu'il me tendit était fermée. Je déchirai l'enveloppe et lus ceci :

« Je vais vous donner du mal, mon pauvre ami, et peut-être de graves ennuis, mais j'ai votre promesse et je sais que vous ferez ce que je vous demande. Biggs vous expliquera ce qui est arrivé et que j'avais prévu depuis longtemps. Vous comprendrez alors (mais sans doute l'aviez-vous déjà compris) pourquoi, au temps où vous étiez à Londres je poursuivais avec tant de fièvre des recherches qui vous semblaient si folles. Vous trouverez, dans la maison où vous allez entrer, un laboratoire à peu près semblable à celui où nous travaillions ensemble à Saint-Barnabé. Sous la cloche de verre qui est au centre, vous verrez deux corps : celui de ma femme et le mien. Vous vous souvenez de la manière dont on détache le ballon qui est au sommet de la cloche. Faites-le avec soin. Puis portez le ballon, que vous aurez ressoudé, devant l'appareil noir que vous connaissez. J'espère que vous pourrez alors entrevoir quelque chose d'Edith et de moi-même. Ensuite je n'ai pas besoin de vous dire ce que j'attends de vous. Si, comme je l'espère et le crois, vous trouvez nos spectres mêlés semblables à ceux des deux frères dont sans doute vous vous souvenez, mon désir est que vous les conserviez et, si vous le pouvez, que vous fassiez assurer leur conservation par vos enfants et par les enfants de vos enfants. Naturellement je ne puis espérer que la durée d'un objet si fragile soit bien longue. Mais j'ai trop peu, sous ma forme terrestre, joui de l'amour de ma pauvre Edith. Si, grâce à vous, et dans un monde qui nous demeure

inconcevable, je retrouve quelques années de bonheur, je crois que vous aurez fait une bonne action… »

Sur cette phrase j'interrompis ma lecture et dis vivement à Biggs :

— Mon Dieu ! J'arrive trop tard… Où sont maintenant le docteur et sa femme ?

— Au cimetière, monsieur… Après avoir envoyé le télégramme, j'ai attendu deux jours… Puis, ne vous voyant pas venir, ma femme et moi avons eu peur… Que pourrions-nous dire si l'on nous demandait pourquoi nous avions laissé des morts sans sépulture… Nous étions dans un pays étranger… Je ne sais que quelques mots de français… Je suis allé à la Mairie, monsieur, et j'ai montré la lettre du docteur, la mienne, pas la vôtre… Un médecin est venu ; il a brisé cette cloche.

— Brisé la cloche ! Alors tout est perdu, Biggs… Mais pourquoi brisé, puisque vous m'avez dit qu'il était facile de la soulever ?

— Je ne sais pas, monsieur… Je n'ai pas compris ce qu'il a dit… Je crois qu'au moment où il est entré, en voyant ces deux corps sous une cloche de verre, il a cru à un cas d'asphyxie… Plus tard, après avoir fait l'autopsie, il m'a dit que le docteur s'était empoisonné… Du moins je crois que c'est cela, monsieur… Je vous répète que je n'ai pas très bien compris… Mais que voulait le docteur, monsieur… Si même vous étiez arrivé plus tôt… Qu'aurions-nous pu faire puisqu'il était mort ?

Je l'interrompis et lui demandai de me conduire jusqu'au laboratoire. Je voulais espérer que peut-être, par quelque miracle, le ballon était resté intact au sommet de la

cloche. Hélas, je trouvai la chambre toute pleine de verre brisé. De la cloche, du ballon, ne restaient que des morceaux. Ceux qui avaient trouvé les corps avaient sans doute voulu aller vite. On ne pouvait le leur reprocher ; comment auraient-ils deviné la nature étrange de ce qu'ils détruisaient ?

— Il y a aussi, monsieur, dit Biggs, cette petite boîte. Le docteur y avait attaché un billet disant que je devais vous la remettre. Je l'avais donc cachée dans ma chambre au moment où sont venus les hommes de la Mairie.

— Une boîte, Biggs ?… Que contient-elle ?

— Je ne sais pas, monsieur.

Je l'ouvris. Sur un lit de papier froissé, j'y trouvai un ballon de verre semblable à ceux de Saint-Barnabé. Avec un soudain espoir, je soulevai ce ballon. Alors je vis qu'il portait une étiquette que je connaissais bien : « ***10-11. Ned et Fred Hanley***. »

— Pauvre James, pensai-je, il aura donc réussi à donner à d'autres la survie qu'il eût tant désirée pour lui-même.

J'allai jusqu'au cimetière, porter des fleurs sur la tombe d'Edith et de Howard-Bruce James et, le même soir, repartis pour Paris, tenant sur mes genoux la caisse léguée par James. Je m'attachais à cet objet avec un soin d'autant plus superstitieux que j'éprouvais un vague remords. Certes je ne savais pas ce qu'était la forme d'existence que James avait souhaitée pour lui et pour celle qu'il aimait, mais je m'étais engagé à la lui assurer, et voilà que, malgré moi, mais par ma faute, il était privé du fruit de ses recherches. Je me demandais sans fin ce que j'aurais dû faire. Prévenir James avant de partir pour Copenhague ? Je n'en avais pas eu le

temps, et d'ailleurs, si j'avais toujours à peu près deviné ce qu'il espérait de moi, je ne l'avais pas tout à fait compris. Je n'avais pas cru que James voudrait mourir à la même heure que sa femme. De cette incompréhension étais-je seul responsable ? N'aurait-il pu, lui qui seul connaissait ses propres desseins, prévoir avec plus de méthode, dans une circonstance unique, toutes les chances contraires ? N'aurait-il pu donner à Biggs des instructions précises pour le cas où je n'arriverais pas ? Mais sans doute avait-il pensé que Biggs ne comprendrait rien à de telles recommandations, ou qu'il exécuterait mal une manœuvre délicate. Enfin, comme j'arrivais à Paris, accablé par la fatigue et la tristesse, je me dis que ces réflexions sur le passé étaient vaines.

Pendant longtemps je m'interdis de penser aux expériences de Saint-Barnabé et à leur tragique dénouement. Mais, depuis quelques mois, je me sens malade et moi-même assez proche de la mort. Il m'a semblé que mon devoir était de laisser un récit des faits incroyables et vrais dont le hasard me fit témoin. C'est pour moi le seul moyen de faire conserver, avec les soins que j'ai toujours pris moi-même, le ballon qui contient les spectres unis de Ned et Fred Hanley. Hier soir, et peut-être pour la dernière fois, j'ai voulu les regarder dans l'invisible faisceau de l'appareil que m'a légué le docteur. Leur éclat n'a pas diminué depuis le jour où, dans la chambre de James, il m'arracha un cri d'admiration. La surprenante durée de phénomènes si beaux augmente encore ma douleur de n'avoir pu réunir, de la même manière, Edith James et son mari.

On trouvera le ballon de verre dans le petit meuble, que ferme un rideau bleu derrière un grillage, et qui est à la droite de mon bureau.

LA MACHINE À LIRE LES PENSÉES

I

L'INVITATION AU VOYAGE

BIEN que je sois professeur de littérature française et que ma thèse sur les sources de Balzac ait été accueillie avec faveur, non seulement par mes collègues, mais par des critiques plus frivoles, je n'ai jamais écrit moi-même un ouvrage d'imagination. J'avoue que, dans ma jeunesse, et alors que j'étais, comme la plupart des adolescents, inquiet et romanesque, plusieurs sujets de nouvelles me tentèrent. Eussé-je succombé à cette tentation, que ma carrière universitaire se fût trouvée dangereusement compromise. Je résistai ; je m'en suis bien trouvé. Le récit que je commence aujourd'hui est donc en ce genre mon premier essai.

Encore ne saurait-on, à la lettre, le nommer œuvre d'imagination, puisqu'il est vrai, jusqu'en ses moindres détails. Je l'écris par devoir d'historien plus que par impulsion d'artiste. Ayant été, malgré moi, associé à la découverte de cette machine à lire les pensées, si célèbre pendant quelques années sous le nom de psychographe, j'ai pensé qu'il serait intéressant de noter mes souvenirs sur un tel épisode. L'intimité de certains détails m'interdit de publier ce récit tant que Suzanne et moi serons vivants, mais j'autorise nos enfants ou nos amis à chercher pour lui un éditeur, dès que nous aurons tous deux disparu.

Le début de l'aventure nous trouve à Caen et je voudrais d'abord expliquer pourquoi nous étions satisfaits, ma femme et moi, d'avoir obtenu ce poste. La famille de Suzanne était rouennaise ; son père, M. Cauvin-Lequeux, conseiller à la Cour de Rouen, n'avait pas quitté, au temps de sa retraite, cette ville où il comptait de nombreux amis et qu'habitaient deux de ses filles qui s'y étaient mariées, l'une, Marie-Claude, avec un industriel du pays : Maxime Heurteloup ; l'autre, Henriette, avec un avocat sans clients : Jérôme Lemonnier. J'indique tout de suite, puisque j'ai nommé les sœurs de ma femme, que Suzanne aimait de tout cœur Marie-Claude, personne médiocre, et s'entendait au contraire assez mal avec Henriette, de qui j'admirais, moi, l'esprit et la beauté. Quant à leurs maris, tous deux m'irritaient ; Maxime, honnête homme très estimé à Rouen parmi les « cotonniers » ses confrères, me semblait dur et hautain ; Jérôme, séduisant, paresseux et sans scrupules, ne pensait qu'à exploiter la famille de sa femme, et rendait Henriette fort malheureuse.

Dans la rue où se trouve la Préfecture, et qui se nomme « rue de Fontenelle », mon beau-père avait acquis une maison à quatre étages, dont il occupait lui-même le second, cédait le troisième au ménage Lemonnier et louait les deux autres. Je crois devoir noter ces détails, parce que « la rue de Fontenelle », centre de son clan, jouait dans la vie de ma femme un rôle immense et funeste. Suzanne veillait avec des soins jaloux sur cette propriété qui, un jour, serait sienne, et cherchait à obtenir de son père qu'il la lui léguât tout entière. Quant aux opinions, aux préjugés, aux dégoûts de « la rue de Fontenelle », ils avaient à ses yeux plus d'importance que les idées et les sentiments des plus grands génies de notre temps.

Entre « la rue de Fontenelle » et moi-même, existaient trois sujets de désaccord. L'un était l'éducation de nos enfants, très jeunes, et que ma belle-mère me reprochait de surmener, au lieu de « leur faire une santé » (ce surmenage consistant à exiger qu'ils apprissent au moins, avant l'âge du lycée, à lire et à écrire) ; un autre, le type d'existence de Suzanne que je « séquestrais », disait-on, alors qu'elle était « une femme brillante et avait de grands dons » (Suzanne, d'ailleurs, ne se plaignait nullement, dès qu'elle était loin de la rue de Fontenelle, de notre vie modeste, retirée, mais parfaitement agréable) ; le troisième, et sans doute le plus grave, une opposition irrémédiable entre les idées politiques de mon beau-père et les miennes.

Nous appartenions pourtant à une même classe sociale, qui était la moyenne bourgeoisie, mais la France depuis 1789 a ses Gibelins et ses Guelfes. La famille de Suzanne s'était toujours montrée conservatrice, et successivement, bonapartiste, orléaniste, ralliée, méliniste ; la mienne avait été dans l'opposition au temps de la Monarchie de Juillet, républicaine sous l'Empire, gambettiste, puis radicale, et même, par l'un de mes oncles, socialiste. Le temps de notre mariage avait été celui où les Français, pour quelques années, semblaient réconciliés par la guerre, de sorte que notre mutuelle inclination n'avait eu nulle peine à triompher de haines assoupies. J'étais alors officier, et mon uniforme avait paru à M. Cauvin-Lequeux, qui sans doute n'avait lu ni Stendhal, ni Paul-Louis Courier, symbole et garant d'une âme bien pensante. Avec la paix, les antiques rancunes, les méfiances ancestrales s'étaient ranimées, et, dès les élections de 1924, la rue de Fontenelle, hors ma belle-sœur Henriette, m'avait excommunié, les dîners de famille y devenant pénibles pour moi qui devais, chaque semaine, choisir entre

le silence et l'aigreur, et m'entendre en sortant reprocher par ma femme mon mutisme ou mon intolérance.

On comprendra maintenant pourquoi, très fier au lendemain de l'agrégation d'avoir obtenu un poste au lycée de Rouen, je m'étais hâté de passer mon doctorat et de demander une chaire de faculté. Caen, où j'avais pu me faire nommer, était pour nous le séjour idéal. La ville est belle, tranquille, janséniste ; l'Université, ancienne et illustre ; le climat, salubre. Surtout j'y avais ma femme et mes enfants bien à moi, tandis que Suzanne se sentait assez près de Rouen pour se replonger, chaque fois qu'elle en éprouvait le besoin, dans cette atmosphère de la rue de Fontenelle, qui était pour elle comme un ballon d'oxygène. Il est indispensable d'ajouter que nous formions le ménage le plus uni et même le plus tendre. Depuis que je laissais ma femme aller seule chez son père, tout sujet de conflit entre nous avait disparu. Nos deux enfants étaient assez bien portants, mes élèves supportables, mes collègues sympathiques. Enfin, autant que des êtres humains le peuvent être, et malgré de légers orages, inévitables, me semble-t-il, en toute vie conjugale, nous étions heureux.

Ce fut un jour d'Avril 1925, que ma femme, alors que je préparais un cours public sur Malherbe, entra soudain dans mon cabinet de travail et me dit qu'un vieil Américain demandait à me voir.

— Un vieil Américain ? Quel est son nom ?

— Spencer… Le président Spencer… Voici sa carte.

Je lus : « Docteur Théodore-B. Spencer, Président de l'Université de Westmouth. »

— Je ne le connais pas, dis-je à Suzanne, mais Westmouth est l'une des institutions les plus respectables des États-Unis et son président un personnage important… Je vais le recevoir tout de suite.

Elle fit entrer un homme de soixante ans environ, au visage rasé, aux yeux très doux, encerclés de lunettes d'écaille, et qui donnait, dès le premier abord, une plaisante impression de bonté. Parlant français avec une extrême lenteur et une onction tout ecclésiastique, il m'apprit que l'Université, dont il était le président, souhaitait désormais faire venir chaque année de France un professeur qui commenterait, devant les étudiants, un de nos écrivains.

— Nous avons reçu, me dit-il, pour cette chaire, une fort belle dotation. L'industriel le plus riche de la région est un immigrant alsacien qui souhaite encourager, par tous les moyens, l'enseignement du français aux États-Unis. Le chef de notre Département des langues romanes, le professeur Macpherson, a pensé que Balzac serait, pour commencer l'expérience, l'auteur auquel nos jeunes hommes mordraient le plus volontiers, et que vos travaux, votre thèse, vous désignaient pour parler de lui… Vous savez, nous a-t-on dit, un peu l'anglais, ce qui rendra votre vie chez nous infiniment plus agréable… Comme je venais en France, je me suis chargé de faire un saut jusqu'à Caen et de vous offrir le poste…

— Mais il m'est difficile, commençai-je…

Il leva la main pour m'arrêter et continua :

— Laissez-moi vous parler du côté « sordide » de cette transaction… Le traitement serait de trois mille dollars pour un terme universitaire, c'est-à-dire environ quatre mois…

votre voyage payé, ainsi que celui de votre femme… car nous attachons un prix tout particulier à ce que Madame Dumoulin vous accompagne. L'université vous louerait, pour une somme très modique, une petite maison meublée… Vous feriez deux cours publics par semaine et dirigeriez en outre un « séminaire » pour les meilleurs de vos élèves… Voilà, professeur Dumoulin, le message que je devais vous transmettre… Ma tâche est remplie… Je vous conseille très vivement, et amicalement, d'accepter… Oui… Vous ne le regretterez pas.

Surpris, hésitant, je répondis que je connaissais la haute réputation de Westmouth et la valeur personnelle de Macpherson (qui est en effet l'auteur de l'atlas linguistique de l'Auvergne méridionale), que j'étais donc fort touché de ce choix, mais que, d'une part, je ne savais si le ministère et la Faculté m'autoriseraient à me faire remplacer et que, d'autre part, je me demandais si ma femme consentirait à s'éloigner pour plusieurs mois de ses enfants et de ses parents…

— Je sais, dit-il, en souriant, je sais… Les ménages français se plaisent à des discussions sans fin où toute la famille, jusqu'aux arrière-cousins, pèse les mérites d'un projet… J'ai observé cela bien souvent… Il faut vous dire que Mrs. Spencer et moi-même aimons la France et y passons toutes nos vacances dans de petites villes de province… à Caudebec, à Brantôme, à Vézelay… Oui… Oh ! nous avons bien exploré votre pays… Peut-être le connaissons-nous mieux que vous… Oui, oui… Si vous acceptez de venir à Westmouth, Mrs. Spencer s'occupera elle-même de Madame Dumoulin… Je comprends très bien que vous ayez besoin de quelques jours pour réfléchir, mais comme, si vous refusez, il faudra que je cherche un remplaçant, je vous prie de me répondre assez rapidement… Quant à l'autorisation de votre minis-

tère, je sais que vous l'obtiendrez sans difficulté car j'ai, avant de vous voir, consulté le… comment le nommez-vous ?… directeur de l'Enseignement supérieur ?… Oui… et il approuve… ***Well, good-bye***, professeur Dumoulin.

Nous passâmes, Suzanne et moi, la soirée qui suivit cette visite à discuter la proposition du président Spencer. Quitter les enfants était douloureux ; les emmener, difficile et ruineux. Suzanne proposa de les mettre en pension rue de Fontenelle, chez ses parents ; j'y voyais deux inconvénients : ma mère, très jalouse de mes beaux-parents, ne manquerait pas de protester, et ma belle-mère aurait là une occasion trop belle d'appliquer ses idées, selon moi dangereuses, sur l'éducation. Ma femme semblait tentée par le traitement offert ; je lui fis remarquer que nos dépenses seraient sans doute, elles aussi, plus élevées en Amérique, et que, d'ailleurs, nous serions obligés de conserver notre maison de Caen pour y loger mes livres et mes fiches. Enfin l'attrait du voyage, l'intérêt que je trouvais à faire connaître le vrai Balzac à des étudiants américains, et surtout la personne de ce président qui nous avait plu à tous deux par son air de sérieux et d'honnêteté emportèrent notre acceptation. J'écrivis au docteur Spencer que nous arriverions en Amérique, comme il le souhaitait, à la fin de Septembre.

Je me félicitai bientôt d'avoir pris cette décision rapidement et avant que Suzanne n'eût revu ses parents, car la rue de Fontenelle mobilisa aussitôt contre notre projet cette force collective qui, toujours puissante, devenait irrésistible lorsque ses habitants ignoraient tout d'une question. M. Cauvin-Lequeux, qui, je crois bien, n'avait jamais vu un Américain, haïssait avec une héroïque vigueur les cent trente millions d'êtres humains qui peuplent les États-Unis. Il me reprocha d'entraîner sa fille vers un pays où elle serait enle-

vée par des ***gangsters***, corrompue par des ***bootleggers*** et conduite, innocente, à la chaise électrique, par une justice barbare. Cette image, toute romantique, effraya tant Suzanne que peut-être eût-elle battu en retraite si ma belle-mère, doublement heureuse d'arracher les enfants à ma sinistre influence et à l'affection rivale de ma mère, n'avait fini par prendre mon parti. Quand le front de la rue de Fontenelle était rompu, celle-ci devenait vulnérable, et nous partîmes, à la date choisie, sur le paquebot ***France***.

II

L'UNIVERSITÉ DE WESTMOUTH

WESTMOUTH nous enchanta. Bien que je ne partageasse point au sujet de l'Amérique les préjugés de mon beau-père, j'attendais, sur la foi des descriptions classiques de New-York et de Chicago, un pays hérissé de gratte-ciel, un grouillement sonore d'automobiles, un pittoresque et incohérent mélange de races. À la vérité, tel fut bien le spectacle que m'offrirent, quand je les traversai rapidement, quelques grandes villes. Mais, à notre extrême surprise et vive joie, nous trouvâmes au contraire en Westmouth une petite cité anglaise du XVIIIe siècle. Créée vers 1750 en un lieu qui était alors sauvage, pour recueillir et évangéliser les Indiens, l'Université avait conservé depuis cette époque de charmants édifices dont le plus curieux était la maison du fondateur, gracieux cottage de bois, qui marquait le centre du ***campus***.

Ce *campus* était l'immense prairie, presque entièrement encerclée par la courbe d'une rivière, sur laquelle se trouvaient groupés nos bâtiments. Les plus anciens servaient de bureaux au président et au doyen. Autour d'eux étaient des collèges bâtis dans ce style « gothique universitaire » qui semble hanter aux États-Unis les architectes académiques. Certains de ces cloîtres étaient entourés de chambres d'étudiants, d'autres de salles de conférences ; chacun d'eux portait le nom du donateur. Ainsi l'amphithéâtre où je faisais mon cours se nommait *Higgins 65*, étant la chambre 65 du palais offert à Westmouth par John Higgins, le roi des machines agricoles dont j'avais vu si souvent dans la plaine de Caen les moissonneuses et faucheuses peintes de couleurs vives, sans me douter que je connaîtrais bientôt le constructeur.

Je veux tout de suite noter que cette puissance, dans les universités américaines, des *alumni*, ou anciens élèves, est un des traits qui en elles me choquèrent. Comme les meilleures de ses sœurs, l'université de Westmouth est une fondation privée, qui n'attend de l'État aucun subside. Elle vit des dons qu'elle reçoit et des revenus de ses biens, qui sont immenses. Un conseil de *trustees* (ou administrateurs) contrôle ses finances, nomme le Président et prend avec celui-ci les décisions importantes. Or, si l'on ne peut que louer la générosité des *alumni* qui savent trouver aisément cent, deux cents, trois cent mille dollars si le président leur fait comprendre que cette somme est nécessaire pour maintenir le prestige de l'université ou augmenter le traitement des professeurs, il est impossible de ne pas regretter la puissance qui se trouve ainsi donnée à l'argent. Imagine-t-on en France la Sorbonne contrainte de changer ses programmes à la requête d'un constructeur d'automobiles ? Ce fut exactement ce que je vis à Westmouth quand le vieux Scripps y imposa,

malgré les professeurs, une école commerciale. Et c'était ainsi, je dois l'avouer, qu'avait été fondée par Morgenstein, fabricant de produits chimiques, la chaire que j'occupais moi-même.

Une autre conséquence de la puissance des ***alumni*** est la place, excessive à mes yeux de professeur français, qui est à Westmouth, comme en d'autres collèges, donnée aux sports. Football en hiver, base-ball en été sont les deux pôles de la vie universitaire. Les matches joués chaque semaine contre des équipes rivales attirent dans la petite ville jusqu'à cinquante et soixante mille spectateurs. Naturellement, les anciens élèves, qui viennent de fort loin pour assister à ces matches, sont irrités quand il leur faut enregistrer défaite sur défaite. J'ai entendu moi-même John Higgins dire sévèrement au président Spencer : « ***Mister President, we want less scholarship and more victories***… Moins d'érudition et plus de victoires… » Il semblait parfois que ce fût là l'un des articles du programme de Westmouth et tel ***coach***, entraîneur d'équipe, y était mieux payé qu'un professeur de philosophie, ou que moi-même.

Il me faut dire quelques mots de la maison qui nous avait été réservée, 302, Lincoln Avenue. Elle formait avec les autres maisons de professeurs un quartier fleuri, caché dans les arbres et divisé en carrés égaux par des routes tranquilles qu'animaient seuls le chant des oiseaux et les bonds des écureuils qui grimpaient au long des érables et des sycomores. Plus tard, M. Cauvin-Lequeux refusa de me croire quand je lui dis que l'on voyait dans les rues de Westmouth beaucoup moins d'automobiles que dans celles de Rouen. C'était pourtant vrai. Aux étudiants il était interdit de posséder une voiture, et peu d'étrangers fréquentaient, sauf les jours de matches ou de bals, notre cité universitaire.

Nous eûmes, Suzanne et moi, comme tous mes collègues, un petit jardin ; aucune barrière ne l'entourait et une pelouse continue s'étendait autour des douze maisons du « bloc ». Mon beau-père nous avait menacés de ***gangsters*** et de ***kidnappers***. Je donnerai quelque idée de la tranquillité de Westmouth en disant que ceux de ses habitants qui devaient partir en voyage pour quelques jours laissaient ouverte la porte de leur maison afin de permettre au facteur d'entrer et de déposer sur la table des lettres que l'on y savait en parfaite sécurité.

Sur ce petit monde de trois ou quatre mille âmes, professeurs, étudiants, serviteurs, régnaient le Président et Mrs. Spencer. J'emploie à dessein le mot « régnaient » car l'autorité du président ne ressemblait en rien à celle, tout extérieure, administrative et d'ailleurs contrôlée, d'un recteur français.

Aucun membre du Congrès, aucun gouverneur d'État, aucun fonctionnaire fédéral n'aurait eu le droit d'intervenir auprès du docteur Spencer. Choisi par le Conseil des ***trustees***, inamovible, sauf en cas de faute grave, celui-ci ne relevait que de sa conscience. Son pouvoir était à peu près absolu et Mrs. Spencer, plutôt qu'à l'épouse d'un grand fonctionnaire, me fit toujours penser à la femme du gouverneur de quelque colonie lointaine, ou, mieux encore, à la souveraine d'une petite principauté. Elle exerçait sur les étudiants et sur « les ménages de la Faculté » une tyrannie maternelle, douce, raisonnable, mais inflexible. Dès notre arrivée, elle entreprit d'indiquer à Suzanne ce que seraient ses devoirs.

— ***Well, well,*** Mrs. Dumoulin, vous allez passer quelques dures journées… Vous trouverez chez vous demain matin deux cents cartes de visite ; ce sont celles de la Faculté…

Naturellement, vous commencerez aussitôt à les rendre, mais ne vous pressez pas trop ; vous avez toute la semaine… Votre première visite sera pour la femme du Doyen, Mrs. Turner, qui est un peu susceptible… Ensuite, vous irez chez Mrs. Macpherson parce que son mari est le chef du Département des langues romanes auquel vous appartenez… Le professeur Macpherson, le Président et moi-même assisterons au premier cours de M. Dumoulin… Vous y viendrez aussi… Ensuite nous laisserons le professeur seul avec ses étudiants… À propos des étudiants, vous a-t-on dit, Mrs. Dumoulin, que vous devrez donner un thé, pour les élèves de votre mari, une fois par semaine ?… Le mercredi est le jour le moins chargé… Ainsi auront-il l'occasion de parler français avec vous… Ah ! notez, Mrs. Dumoulin, que les étudiants préfèrent aux boissons chaudes les glaces… Oui, même en hiver… Je vous conduirai chez le glacier… Il y a ici deux bouchers, Mrs. Dumoulin ; vous prendrez Hoffmann…

Ce monologue de Mrs. Spencer continua longtemps. Le premier jour son assurance et son activité effrayèrent un peu Suzanne, mais plus nous la connûmes, plus nous apprîmes à l'estimer. C'était une femme très bonne, pleine de sens, et qui nous pilota tous deux, avec adresse et douceur, parmi les récifs d'étiquette et de susceptibilité que cachait sous sa surface tranquille cette petite ville. Mrs. Spencer était autoritaire parce que c'était pour elle le seul moyen d'être respectée et de maintenir la paix dans sa principauté. Admirable organisatrice, elle savait recevoir dans sa belle maison de Lakeview les mille étudiants d'une nouvelle promotion ou d'une classe qui quittait l'université ; reconnaître les plus éminents de ces jeunes hommes, « as » de football ou rédacteurs du journal de Westmouth, l'***Argonaute ;*** dire à chacun

quelques mots aimables et employer utilement, en ces grands jours, toutes les femmes de la Faculté.

— Bonjour, Mrs. Dumoulin, disait-elle… Vous avez l'air plus jeune que jamais… L'air de Westmouth vous convient à merveille… On me dit que le dernier cours de votre mari a été remarquable…

Well, well, well, well… et maintenant, allez nourrir ces garçons… Mrs. Turner vous montrera ce que vous aurez à faire. Je crois que vous êtes chargée des gâteaux. Allez, allez… Bonjour, Mrs. Hickey… Comment vont les recherches du professeur ? ***Well, well, well, well***… Je crois que vous êtes chargée du thé… avec Mrs. Griggs… Allez, allez… Bonjour, Mrs. Waldmann… Je sais que vous venez d'être grand-mère ce matin… ***Well, well, well, well***… Une très jeune grand-mère… Je crois que vous êtes à la table des sandwiches… Allez, allez…

En rapportant ces propos, je revois le visage affable de Mrs. Spencer, les beaux jardins de Lakeview, l'interminable défilé des professeurs et de leurs épouses, Suzanne, très fraîche dans une robe de toile à fleurs, les jeunes visages des étudiants et je n'évoque pas sans émotion un passé qui, malgré d'inévitables incidents, fut, dans ce pays si neuf et si confiant, plus heureux que le difficile présent de notre Europe.

III

302, LINCOLN AVENUE

LA maison qu'avait choisie pour nous Mrs. Spencer était, comme presque toutes celles de Westmouth, un cottage construit en bois et qui ressemblait à une vaste cabane de pionniers. Je crois qu'il est impossible de comprendre l'Amérique si l'on néglige en elle ce côté « frontière ». Dès que l'on quitte les grandes villes, on le retrouve. En beaucoup de jeunes Américains j'ai observé comme une nostalgie de la prairie, de la forêt, de la vie libre du trappeur. À Westmouth, nos étudiants s'affiliaient presque tous à un club forestier qui entretenait dans les bois voisins des huttes de branchages où, de temps à autre, un garçon ayant besoin de solitude pouvait aller passer deux ou trois jours pendant lesquels il faisait lui-même cuire sa nourriture et méditait librement sous les étoiles.

Suzanne, qui aimait les conversations interminables avec une cuisinière ou une femme de chambre, souffrait de n'avoir pas de serviteurs permanents, mais, pour mon compte, je fus souvent amusé par le pittoresque de notre vie. Une belle négresse, Rosita, venait faire notre cuisine ; un jeune homme en chemise ouverte à la Shelley, sans veston, sans chapeau, s'arrêtait devant notre porte quelques minutes après le moment où l'un de nous téléphonait pour demander un taxi ; un jardinier collectif, Mr. Bamann, ratissait nos allées comme celles de nos voisins ; un vieux Hollandais, aimable et philosophe, entrait chez nous chaque matin pour allumer notre calorifère. « Professeur », me disait-il, « trouvez-vous que l'anglais soit une langue musicale ? – Cela dé-

pend », répondais-je, « de ceux qui l'emploient ; si une grande actrice anglaise récite du Shakespeare, c'est ravissant ; si l'anglais est parlé par vous ou par moi… – Non, professeur », interrompait le Hollandais, tout en vérifiant l'état de mon frigidaire, « non, l'anglais n'est pas une langue musicale ; le hollandais est une langue musicale. »

À notre droite, habitait mon chef, le professeur Macpherson, homme doux, estimable et fanatique. Rien au monde n'existait à ses yeux que son métier qui était d'enseigner le vieux français et le provençal. Il paraissait étrange et assez noble que ce descendant de puritains écossais consacrât sa vie et celle de quelques adolescents, venus de Chicago ou de Kansas City, à comparer cinq versions d'une obscure chanson de geste du XIe siècle, à louer Albéric de Besançon ou Gautier de Lille, et à éditer un atlas linguistique de la France. Mais Westmouth trouvait cela tout naturel et entretenait en France quelques auxiliaires, choisis pour la justesse de leur oreille, qui devaient aller, dans toutes nos provinces, noter avec soin les déformations des mots usuels.

Quand le professeur Macpherson sut que Suzanne était rouennaise, il s'intéressa passionnément au léger accent normand de ma femme, essaya de savoir par elle si la prononciation paysanne du mot chat, qui est en Normandie à peu près « cat », peut être observée à Rouen, au Havre, à Caen, à Dieppe, en quels quartiers, en quelles classes sociales, et il la méprisa un peu quand il reconnut que les idées sur ce sujet de la pauvre Suzanne étaient fort vagues. Quant à Mrs. Macpherson, elle vint dès le premier soir, au clair de lune, nous dire qu'elle voulait nous traiter « en bonne voisine » et nous reconnûmes qu'elle donnait à ce mot un sens plein et généreux qu'il n'a plus guère en France que dans les quartiers populaires.

À notre gauche était la maison du physicien Hickey, une des gloires de l'université, car il avait obtenu à trente-huit ans le prix Nobel pour ses recherches sur la constitution de l'atome. Hickey était, non un Américain, mais un Anglais, élève de Thomson et de Rutherford ; la faculté de Westmouth, presque aussi fière de ses laboratoires que de ses équipes de football, s'était attaché cet homme de génie en lui donnant, pour ses recherches, des crédits à peu près illimités. Il existait une Mrs. Hickey, petite femme assez jolie, mais pendant la première quinzaine de notre séjour, nous vîmes peu ce couple qui n'avait pas, sur les devoirs de bon voisinage, les mêmes idées que les ménages américains. Ceux-ci envahissaient notre existence, avec une gentillesse infinie qui combattait utilement notre tendance toute française à enclore de murs et de haies notre vie de ménage ; les Hickey, très britanniques, nous saluaient avec courtoisie s'ils nous rencontraient et montraient clairement qu'ils ne souhaitaient aucune intimité.

Une circonstance fortuite nous rapprocha pourtant d'eux dès la troisième semaine de notre séjour et je dois la décrire avec quelque détail, parce qu'elle constitue le premier épisode de l'aventure que j'ai entrepris de conter.

Hickey eut besoin, pour ses recherches, de la traduction d'un mémoire français, et m'aborda, un jour, à la sortie de mon cours, pour me demander mon aide. J'ai toujours eu un goût vif, malgré mon ignorance, pour les sujets scientifiques et je répondis avec empressement que j'étais à la disposition de mon collègue. Il me pria de venir le plus tôt possible, de sorte que, le même soir, je me trouvai installé chez lui dans un excellent fauteuil, m'efforçant de lui lire à haute voix, en mauvais anglais, le texte français assez difficile qu'il m'avait remis. Le sujet du mémoire était l'action des rayons cos-

miques sur les mutations des êtres vivants. Je m'en tirai de mon mieux, bien qu'un peu embarrassé par les termes techniques. Vers dix heures, notre travail étant achevé, Hickey alla chercher deux verres, une bouteille d'eau gazeuse et du whisky.

— Eh quoi ! lui dis-je, malgré la prohibition ?… Vous me mettez dans un grand embarras… Ce matin encore, le président Spencer m'a recommandé d'observer strictement cette loi… que pourtant il juge absurde. La faculté de Westmouth, m'a-t-il dit, ne doit pas être soupçonnée…

— Ce sont de nobles paroles, dit Hickey en riant, mais je ne suis pas Américain et d'ailleurs, j'achète mon whisky au sheriff chargé d'en interdire la vente… Cela m'affranchit de tous scrupules… Et je prends les vôtres à mon compte… Buvez en paix… J'espère que ce travail ne vous a pas trop ennuyé.

— Bien au contraire… Mais je ne savais pas que vous vous intéressiez à la biologie… Je vous croyais physicien pur.

— Vous aviez raison, dit-il ; mes recherches personnelles sont de physique pure…

— Et puis-je vous demander ?…

— Quel en est l'objet ?… Oh ! C'est bien technique… Comment vous dire cela en un mot… Je cherche à faire ce que les alchimistes du moyen âge appelaient des transmutations… c'est-à-dire des transformations de certains corps en certains autres… Prenons un exemple… Je ne désespère pas de transformer bientôt, par un bombardement méthodique, des atomes d'argent en cadmium.

— Ce qui prouverait…

— Ce qui prouverait que c'est possible, tout simplement…

— Croyez-vous, comme les alchimistes, que les hommes fabriqueront un jour de l'or, de l'argent, du mercure ?…

— Sans aucun doute, dit-il, en s'asseyant en face de moi son verre à la main… Que les synthèses de ***tous*** les corps simples puissent un jour être réalisées, cela me paraît probable… Il est même possible que tous soient des arrangements divers d'une matière unique…

— Mais les corps fabriqués par synthèse coûtent plus cher, m'a-t-on dit, que les corps naturels. Alors, où est l'intérêt ?…

— D'abord, un intérêt scientifique… Et puis, il n'en sera pas toujours ainsi. Déjà ce n'est plus vrai des colorants… Les chimistes produisent les parfums à meilleur compte que ne font les fleurs.

— Et les substances vivantes ? Êtes-vous matérialiste et pensez-vous que, comme le docteur Faust, vous ferez naître de petits hommes en quelque cornue de votre laboratoire ?

— Mon cher Dumoulin, dit-il, l'idée que tout savant doit être matérialiste paraît aujourd'hui assez naïve. À coup sûr, un physicien est bien obligé de croire que les phénomènes naturels obéissent à des lois, faute de quoi il n'y aurait point de science ni de savants. Mais il reconnaît que ces lois ne sont que des lois statistiques, semblables à celles qui permettent aux Compagnies d'assurances de savoir que sur un million d'individus de sexe mâle, cent cinquante environ se suicideront, fait qui est exact, utile à connaître pour

l'assureur, mais qui ne nous apprend rien sur chacun des individus…

— Donc, vous ne croyez pas, dis-je, que vous fabriquerez un jour, dans votre laboratoire, des cellules vivantes ?

— Que savons-nous, dit-il, sur la vie et sur la cellule ? Supposez qu'un observateur « siriate » étudie à l'ultra-télescope la ville de Londres et que celle-ci lui apparaisse aux dimensions qui sont pour nous celles des cellules ? Bon… Il constate qu'un jour sur sept (et pour lui ces jours terrestres sont des instants très brefs) le centre de la cellule semble plus clair et comme vidé de substance… Pourquoi ? Le Siriate n'en sait rien… Or ***nous*** apercevons aisément la cause de ce phénomène : c'est que le samedi et le dimanche la Cité se vide en effet… Mais comment notre Siriate devinerait-il la longue histoire du dimanche anglais, celle de nos lois sociales, celle de nos vacances hebdomadaires ?… Quelque génie que vous lui accordiez, il demeure impuissant à résoudre le problème de la Cité. Or, nous sommes devant la cellule vivante exactement comme ce Siriate devant Londres. Il est probable que la présence, dans la cellule initiale d'où va sortir un être humain, de tel caractère héréditaire, sera un jour aussi visible pour le biologiste que la présence des policemen dans la Cinquième Avenue… Mais, dans l'état présent de nos appareils, ces problèmes ne sont pas plus à notre échelle que les policemen à celle du Siriate.

— Pourtant, le mémoire même que vous m'avez demandé ce soir de traduire aborde des questions de cette nature. Vous admettez donc qu'il peut être intéressant, même dans l'état présent de nos connaissances, de les traiter ?

— Je ne m'interdis pas, dit-il, lorsque j'aperçois des jungles inexplorées, d'y faire, pour mon propre plaisir, un

court voyage… Mais je suis un bien mauvais hôte ; votre verre est vide… Encore un whisky ?

— Ma foi, je veux bien… Bien que je ne sois pas, en France, grand buveur, ici le régime sec commence à me faire horreur.

Il me versa un whisky presque pur. Sur quoi nous en arrivâmes, je ne sais plus trop par quelle association d'idées, à parler des effets possibles d'une guerre future, et en particulier d'une guerre aérienne, sur l'avenir de la civilisation. Puis, sans doute par l'effet de cette forte liqueur à laquelle je n'étais pas habitué, je tombai dans une longue rêverie tandis que Hickey, assis en face de moi, feuilletait le mémoire que je venais de traduire et en étudiait les figures. Vers onze heures, je sortis de cette torpeur et regagnai mon domicile. Je n'avais pour cela qu'à traverser une pelouse. La nuit était froide, le ciel très pur, chargé d'étoiles. Pendant un court instant, j'eus l'impression, toute naturelle mais fugitive, d'être à cent mille lieues de mon pays et de ***sentir*** la distance. Ces arbres, cette maison, cet automne, rien n'était de chez nous. Suzanne ne dormait pas et je vis qu'elle avait les yeux humides.

— Ne me laisse plus jamais seule, dit-elle… À Caen, cela m'est égal, mais ici !…

— Tu as peur, dis-je…

— Oh ! pas du tout… Mais j'éprouve une impression d'angoisse… Les enfants sont si loin.

— Tu as eu un câble ce matin…

— Je sais bien, mais un câble est si bref… Et d'ailleurs me dit-on la vérité ? Maman ne voudra jamais m'inquiéter…

Jusqu'à trois heures du matin elle parla sans fin des enfants, de la rue de Fontenelle, de ma mère, de la sienne, de la fortune Cauvin-Lequeux, de ses sœurs. Les pensées de Suzanne tournaient dans un cercle étroit et elle aimait à en faire l'appel nominal au moins une fois par jour. Quand sa mère, sa femme de chambre Jeanne, ou les femmes de mes collègues de Caen étaient à sa portée, c'était avec elles qu'elle procédait à cette revue de ses dieux familiaux ; en leur absence, leur rôle m'était attribué et je ne m'en acquittais pas toujours avec patience. L'air, à Westmouth, est chargé d'électricité et lorsque deux hommes s'y donnent une poignée de main, une étincelle, parfois, jaillit entre les paumes.

IV

UN PENNY POUR VOS PENSÉES

QUELQUES jours plus tard, les Hickey nous invitèrent à dîner et nous apprîmes, en arrivant, que nous serions ce soir-là seuls avec eux. Cela nous surprit un peu ; car les autres grandes puissances de la Faculté nous avaient reçus en de véritables banquets. La partie carrée de Hickey permit une conversation sérieuse qui m'intéressa beaucoup et ennuya, je crois, les deux femmes. Tout de suite après le dessert, Mrs. Hickey, suivant la mode anglaise, emmena Suzanne et je restai seul avec Hickey qui vint s'asseoir à côté de moi et me versa un excellent porto, vendu par le sheriff. Il m'offrit un cigare, en alluma un et fuma pendant quelque temps en silence.

— Dumoulin, dit-il soudain… Je m'excuse de vous poser une question personnelle. C'est de très mauvais goût… Mais nous ne sommes ici, ni l'un ni l'autre, dans notre pays… Les exilés sont un peu rapprochés par l'exil et c'est peut-être ce qui m'autorise à vous demander… Comment tourner cela ?… Enfin voici… Pourquoi vous abandonnez-vous aussi complaisamment à l'idée de la mort ?… Vous n'êtes pas vieux, Dumoulin ; vous avez une femme charmante… Votre carrière, me dit-on, fut rapide et brillante… Comment ne tenez-vous pas plus vigoureusement à la vie ?

Je le regardai avec un étonnement bien naturel.

— Et pourquoi diable me demandez-vous cela ? dis-je… Qui vous a raconté que je ne tiens pas à la vie ?

— Qui ? dit-il. Mais qui voulez-vous que ce soit, sinon vous-même ?

— Moi ? Je n'ai pas ouvert la bouche depuis que nous sommes seuls, et avant le départ de ces dames, nous avions, me semble-t-il, parlé de vos travaux, des mœurs de Westmouth, et non point du goût que je puis avoir, ou ne pas avoir, pour la vie.

— Oh ! ce n'est pas ce soir, dit-il ; c'est la semaine dernière.

— La semaine dernière ? Je n'ai pas alors, autant qu'il m'en souvienne, abordé un tel sujet… La confidence n'est pas mon fort, je vous assure, et nous nous connaissons à peine.

Je commençais à être irrité par sa bizarre insistance.

— Comment ? reprit-il. Ne vous souvenez-vous pas de notre conversation ? Je vous ai décrit ce que pourrait être

désormais une guerre aérienne si les peuples de l'Europe n'avaient la sagesse de se tenir tranquille. Après quoi vous êtes resté assez longtemps silencieux. Est-ce exact ?

— Très exact.

— Bien… N'avez-vous pas alors pensé que, si un tel malheur arrivait, vous enverriez votre femme et vos enfants dans un endroit qui se nomme Lassoché ?…

— Non, dis-je, La Saussaye. C'est le nom du village qu'habite ma mère, mais…

— Attendez… N'avez-vous pas ensuite pensé que, le troisième jour de la mobilisation, vous rejoindriez vous-même l'état-major du septième corps à… ? Je n'ai pas compris le nom de la ville. « Et là », vous êtes-vous dit, « j'ai une bonne chance d'être tué dès les premiers raids d'avion, ce qui arrangera bien des choses… » Je m'abstiens de vous rappeler… quelles sont ces choses, car vraiment, je ne veux pas pousser l'indiscrétion jusqu'à me mêler de votre vie privée mais je voudrais seulement que vous me disiez…

Je m'étais senti rougir malgré moi et m'étais levé.

— Hickey, dis-je, ceci est odieux… Faites-vous de la lecture de pensée ?

Je me souvenais maintenant fort bien d'avoir en effet imaginé de tels événements au moment où il avait parlé de la guerre aérienne, mais ces pensées avaient été fugitives, et tout de suite recouvertes par d'autres. Comment avait-il pu les connaître ? Hickey plaça sa forte main sur mon épaule et me força doucement à me rasseoir.

— Ne soyez pas fâché, dit-il ; j'ai eu tort de violer vos secrets et je m'en excuse… Mais je fais en ce moment

quelques expériences assez curieuses et il se trouve que vous m'avez, pour l'une d'elles, servi de sujet. Pardonnez-moi et soyez certain que vos pensées sont à tout jamais rayées de mon esprit… Sérieusement, mon cher, que m'importe à moi, Hickey, que vos enfants aillent en cas de guerre à Honolulu ou à Capetown ?… Souvenez-vous de ce Balzac dont vous faites votre sujet favori d'études. Le savant, comme le romancier, prend ses matériaux où il les trouve… Il est comme l'artiste, plus encore que l'artiste, impersonnel… Quittez cet air irrité, je vous en prie ; vous êtes vous-même un savant, à votre manière, et vous me comprenez, j'en suis sûr.

Le ton de Hickey était si cordial et sa bonne foi si évidente que la curiosité, en moi, l'emporta sur l'irritation.

— Soit, je vous pardonne, lui dis-je, de m'avoir pris pour cobaye, mais j'ai, me semble-t-il, le droit de connaître la nature des expériences auxquelles vous m'avez, sans m'en avertir, associé. Ont-elles, avec vos travaux sur l'atome, un rapport quelconque ? Je vous avoue que je ne vois pas…

— Aucun rapport, dit-il, en riant… Non, ceci est fort loin de mon travail habituel et j'attache si peu d'importance à cette petite découverte que je ne publierai même pas mes observations, mais c'est un jeu qui me divertit… Vous avez pu constater que j'ai le goût des hypothèses.

— C'est votre métier.

— Oui, c'est très exactement mon métier… Or, parmi beaucoup d'hypothèses, j'en ai fait plusieurs sur la nature de la pensée… Vous êtes-vous jamais demandé, Dumoulin, ce qui se passe en vous quand vous pensez à des objets, à des êtres ou à des événements, ***en l'absence de ceux-ci ?***… Ne me

faites pas une réponse de professeur qui cite des sources et des textes. Prenez un cas concret. Pensez à un événement de votre passé, n'importe lequel…

— Soit… Je pense à une bataille à laquelle j'ai assisté en 1915.

— Parfait… Comment y pensez-vous ?… Voyez-vous des images et sont-elles nettes ?

— Des images passent à l'arrière-plan… Elles ne sont pas nettes… Je vois vaguement l'abri dans lequel j'étais… la terre du parapet… et des obus qui éclatent sur une ferme en ruines à cent mètres en avant de nous.

— Pouvez-vous retrouver le visage de l'homme qui était alors votre chef ?

— Le capitaine Crouzet ? Oui, certainement.

— Le voyez-vous comme vous verriez un visage présent ? Pourriez-vous le dessiner ?

— Non… Je ne sais pas dessiner… Et d'ailleurs les traits sont trop confus… L'image fuit si je cherche à la fixer.

— Où est exactement cette image ? Devant vos yeux ?

— Certes non… Pas devant mes yeux où je vois ***votre*** image, et la nappe, et ce verre de porto… Non, l'image du capitaine serait plutôt située en arrière de mes yeux. C'est un peu comme si je le voyais, avec un œil intérieur, sous ma calotte crânienne… Mais où voulez-vous en venir ?

— Encore un instant, je vous prie… Pensez maintenant à quelque idée plus abstraite… Par exemple, aux États-Unis et à la France…

Après un moment de silence, je dis :

— C'est fait.

— Bon… Qu'avez-vous observé ?

— En moi-même ?

— Naturellement.

— J'ai pensé : pays neuf et pays ancien… En même temps, j'ai vu le canal de Caen à la mer et les arbres réguliers qui le bordent… J'ai vu l'Abbaye aux Hommes et le lycée de Caen… Puis une façade de gratte-ciel, toute pilonnée de fenêtres… puis les écureuils de mon jardin de Westmouth… et, enfin, une carte verte et brune de l'atlas Vidal-Lablache qui représente la France, et dont le titre « carte hypsométrique » me semblait, dans mon enfance, mystérieux et beau…

— Bien… je vois que des mots se mêlent aux images. Ces mots, ne sont-ils pas pour vous plus nets que les images ?

— Attendez… Oui… Beaucoup plus… Des phrases intérieures ont été clairement prononcées par moi, tandis que les images, très confuses, empiétaient les unes sur les autres… D'ailleurs j'ai toujours été beaucoup plus auditif que visuel.

— Je le pensais bien… C'est une des raisons pour lesquelles je vous ai choisi pour sujet…

— Mais pour sujet de quoi ? Encore une fois, Hickey, où voulez-vous en venir ? Que cherchez-vous ?

Pendant un instant, il pianota sur la table comme s'il hésitait à parler.

— Je vais vous le dire, commença-t-il enfin, mais à une condition… C'est que vous ne parlerez de ces expériences à personne… Elles n'ont pas un caractère assez rigoureux pour que j'ose les révéler à mes collègues scientifiques et ils seraient justement choqués d'en apprendre l'existence par vous qui êtes, dans cette université, jusqu'à un certain point, un étranger ou, si vous préférez, un visiteur… Je compte sur votre discrétion…

— Cela va de soi…

— Alors voici… Depuis longtemps je me suis dit que la pensée, puisque ses éléments premiers sont des phénomènes physiques, images et sons, devrait pouvoir être captée par les méthodes ordinaires des physiciens… Notez bien que je ne soutiens pas du tout que la pensée soit ***seulement*** un phénomène physique ; mais le rôle du savant est d'étudier les signes observables et les variations de phénomènes dont la nature essentielle lui échappera toujours… Or, chaque fonction du corps, y compris la pensée, s'accompagne de phénomènes physiques, il y a longtemps que les physiologistes l'ont remarqué. Le professeur Berger, de l'université d'Iéna, a étudié ce qu'il appelle les ondes cérébrales… Un docteur Max, en plaçant les sujets dans des sortes de cercueils isolants, a pu capter et amplifier des émissions cérébrales… Pendant deux ou trois ans, j'ai moi-même cherché dans cette direction et je me suis demandé si l'image cérébrale, celle dont vous disiez tout à l'heure : « Je la vois sous la calotte crânienne », pourrait être captée par quelque appareil analogue au bélinographe.

— En somme, vous vouliez filmer des rêveries ?…

— Exactement, mais je dois tout de suite vous dire que je n'ai pas réussi… À la vérité, je ne pouvais pas réussir, parce que, comme vous le décriviez vous-même, de telles images sont confuses, mobiles et empiètent les unes sur les autres.

— Vous auriez pu obtenir, dans vos films, l'image même de cette confusion.

— Sans doute… En fait, et bien que ma femme ait accepté de se prêter à ces expériences avec beaucoup de patience et de bonne grâce, je n'ai jamais rien enregistré qui méritât une étude plus complète… Au contraire, le langage intérieur de l'homme qui réfléchit est un phénomène physique très défini… Il se traduit par des mouvements de la langue et du larynx, mouvements imperceptibles mais suffisants pour donner naissance à des ondes sonores…

— Vraiment ? J'aurais cru, moi, que le sujet avait l'illusion de prononcer des mots, mais demeurait muet.

— Vous vous seriez trompé… Il vous suffira d'ailleurs de vous observer vous-même un instant pour le reconnaître… Pensez à une phrase quelconque…

— C'est fait…

— Quelle est cette phrase ?

— Un vers de Racine… ***Le jour n'est pas plus pur***…

— Lorsque vous pensiez à ce vers, vous l'entendiez ?

— Oui… Je l'entends encore…

— Où l'entendez-vous ?

— Laissez-moi écouter… Je l'entends dans ma bouche et plus précisément vers le haut du palais, à la base du nez.

— Pensez à une gamme… Ne remarquez-vous pas, si vous la chantez intérieurement, que vos organes prennent des positions différentes qui correspondent aux notes ?…

— Donnez-moi un instant… Oui, c'est exact…

— Pouvez-vous penser une note qui soit trop haute pour votre voix ?

— Je ne le crois pas.

— Moi non plus… Pourquoi ? Parce que les mots et les notes pensés se trouvent réellement formés dans le larynx du sujet pensant… Et cela est si vrai que si vous tombez dans une méditation assez profonde, si par exemple, dans quelques minutes, vous oubliez mon existence, vous parlerez tout seul… Tantôt une phrase isolée échappe à un penseur préoccupé ; tantôt c'est tout un discours qu'un malade se fait à lui-même au cours d'une nuit d'insomnie… En somme, tout homme parle sa pensée, le fou un peu plus fort que les autres… Un de vos compatriotes, un médecin de Bordeaux, a inventé un laryngographe à l'aide duquel il enregistre les pensées des aliénés. Des tubes de caoutchouc réunissent le larynx du patient à un diaphragme et à un cylindre enregistreur ; rien n'est plus aisé que de lire ensuite les vibrations ainsi notées.

— C'est intéressant et curieux, mais dans mon cas, Hickey, vous n'aviez pas, que je sache, appliqué l'autre soir, sur mon larynx, des tubes de caoutchouc ?

— Non, dans votre cas, je ne pouvais me servir de cet appareil trop visible, et qui eût déclenché votre méfiance… Il fallait le perfectionner… C'est ce que j'ai fait.

— Et comment ?

— Je ne veux pas vous fatiguer de détails techniques… Sachez seulement que j'ai remplacé le contact direct par des microphones très sensibles et les tubes de caoutchouc par des fils de cuivre… Ceux-ci transportent les vibrations jusqu'à un disque qui les enregistre… Il me suffit ensuite de placer ce disque sur un gramophone ordinaire pour « entendre » la pensée.

— C'est miraculeux et diabolique… Et c'est ainsi que vous avez, l'autre jour, noté ma rêverie ?… Pourrais-je l'entendre à mon tour ?

— Certainement.

— Mais où était le microphone ?

— Le fauteuil sur lequel vous étiez assis était entouré de microphones cachés dans des objets divers… Il y en avait un dans le dossier, un dans la lampe, un dans la table… Mais je vous livre là tous mes secrets… Je compte sur votre silence.

— Vous venez, Hickey, de m'apprendre qu'il n'y a plus de silence.

Il se leva et, comme je l'imitais, me prit affectueusement par le bras.

— Le silence ordinaire me suffira, dit-il… Je suis seul, pour l'instant, à entendre vos rêves.

En entrant avec lui dans le salon, je vis tout de suite, et non sans crainte, que Suzanne était assise dans le fauteuil dangereux. Elle parlait avec animation et à coup sûr ne rêvait point. Pourtant je la fis lever, à sa grande surprise, et lui dis :

— Tu serais mieux sur le divan, chérie.

Hickey me regarda d'un air si amusé que je me demandai si le nouveau siège sur lequel j'avais fait asseoir la pauvre Suzanne n'était pas lui aussi entouré d'oreilles mécaniques, parfaites et perfides.

V

… ET DONA FERENTES

JE ne pus jamais obtenir de Hickey qu'il me dît s'il avait, le soir du dîner que je viens d'évoquer, enregistré le « langage intérieur » de Suzanne. Nous étions pourtant devenus rapidement beaucoup plus intimes avec ce couple. Suzanne voyait assez volontiers Gertrude Hickey, Anglaise conventionnelle, du type canin et jardinier, mais douce, agréable et qui possédait de beaux enfants avec lesquels ma femme aimait à jouer. Pour moi, je prenais un réel plaisir, quand il en avait le temps, à parler avec Hickey, esprit original et d'une imagination surprenante. Souvent, le soir, je traversais la pelouse qui séparait nos deux maisons et, par la fenêtre ouverte, jetais un coup d'œil indiscret sur le studio de nos voisins. S'ils étaient seuls et semblaient inoccupés, s'ils bavar-

daient, et même parfois quand ils lisaient, je me permettais d'aller sonner à leur porte.

Cette amitié me fut alors d'autant plus précieuse que, pour la première fois dans l'histoire de notre ménage, je ne m'entendais pas, à Westmouth, parfaitement bien avec Suzanne. De ce malentendu, il me semble, le jugeant aujourd'hui avec le recul de dix années, que nous étions tous deux responsables. Ma femme, après les premiers jours d'amusement et de curiosité, avait pris Westmouth en grippe. Elle savait très peu l'anglais et se sentait isolée. Elle ne pouvait s'accoutumer à vivre loin de ses enfants, et surtout elle ne pouvait se passer de la France. Ce fut en l'observant que je compris combien le patriotisme est, même chez les êtres qui en sont peu conscients et n'en parlent guère, un sentiment charnel et fort. En Amérique, Suzanne était malade, à la lettre, faute d'une nourriture indéfinissable que lui eût seule donnée une atmosphère française.

En vain Mrs. Spencer, navrée de la voir si triste, l'entourait-elle d'une sollicitude affectueuse. En vain les plus compréhensives des dames de la Faculté faisaient-elles effort pour s'intéresser à la rue de Fontenelle et aux végétations de Jean-Louis, ma femme, dépaysée, devenait amère. Tout, en Amérique, lui semblait absurde. Mille détails, qui n'étaient que pittoresques, lui apparaissaient monstrueux. Elle trouvait plaisir à souligner les ridicules de Westmouth ; elle se refusait à en admirer les vertus. Enfin elle était injuste, comme il arrive presque toujours, parce qu'elle était malheureuse.

Mes fautes n'étaient pas moindres. J'aurais dû représenter, dans notre ménage, pendant cette difficile période, l'élément d'équilibre et de pondération. Or je manquais de

patience. Loin de partager les préventions de Suzanne contre Westmouth, j'aimais ce décor et ce milieu. Non que je fusse moins qu'elle attaché à la vie française, mais il me semblait que ce plaisant intermède m'aidait, par contraste, à en mieux goûter la saveur. Mon anglais, qui avait jadis été correct, le redevenait assez vite, et la conversation de mes collègues, hommes cultivés, de disciplines très diverses, était pour moi un constant enrichissement spirituel. Surtout, il me faut bien l'avouer, l'orgueil jouait un rôle dans le sentiment de bonheur que j'éprouvais à Westmouth : mes cours avaient grand succès et attiraient un nombre croissant d'étudiants dont j'aimais la curiosité et l'enthousiasme. Quelques jeunes femmes avaient réussi à s'y faire admettre ; plusieurs d'entre elles étaient jolies ; à ma satisfaction de professeur écouté se mêlait une certaine coquetterie d'homme.

Tout cela faisait que j'accueillais avec mauvaise humeur les plaintes de Suzanne. Déjà le président Spencer m'offrait d'écrire au ministère pour demander la prolongation de mon congé et souhaitait, disait-il, me garder à Westmouth pendant une année tout entière. Suzanne poussait des cris et devenait acariâtre. Quand elle exprimait devant mes amis américains son désir de rentrer à Caen au plus vite, je lui faisais des reproches sur son manque de tact et de gentillesse ; elle pleurait. Nous finissions par nous réconcilier, comme fait toujours un couple jeune et fidèle, mais la sensualité ne remplace pas l'estime, ni l'affection et je voyais avec angoisse monter en moi un sentiment de lassitude et de détachement que je n'arrivais pas toujours à cacher. Plusieurs semaines se passèrent ainsi en réconciliations et querelles alternées.

Un soir, environ deux mois après notre arrivée, comme, vers six heures, en sortant de mon cours, j'étais entré chez Hickey, et l'avais trouvé seul, il me dit soudain :

— Vous souvenez-vous, Dumoulin, de mon appareil à lire les pensées ?

— Quelle question ! dis-je. Si je ne vous en ai jamais reparlé, c'était que je craignais de vous importuner… bien souvent je me suis demandé si vous l'aviez essayé sur quelque autre visiteur.

— Oui, dit-il, et plusieurs fois. L'appareil, tel que je vous l'avais montré, avait un grand défaut… Il exigeait que la personne dont on souhaitait étudier le « flux de pensée » vînt s'asseoir chez l'expérimentateur dans un fauteuil préparé. Cela n'était possible que dans des circonstances exceptionnelles. Seul un physicien, ou un médecin, pouvait avoir chez lui ce jeu compliqué de microphones, de fils conducteurs et de disques enregistreurs… Pour que l'invention devînt pratique, universellement utilisable, pour qu'elle entrât dans le jeu de la vie quotidienne, il fallait qu'elle prît une forme plus simple… C'est cette forme que j'ai cherchée et trouvée. Je possède maintenant, grâce à mon ingénieux préparateur, le petit Darnley, un instrument, encore assez compliqué, mais mobile et portatif.

— Je serais bien curieux de le voir.

— Vous le voyez en ce moment, dit-il.

Je regardai autour de moi.

— Je ne vois rien du tout !

— Vous ne voyez pas, sur la table à côté de laquelle vous êtes assis, un rouleau de papier assez épais ?

— Oui certainement… C’est un numéro de ***Fortune*** ou d’***Esquire***.

— En apparence, oui… Déroulez-le !

Je pris l’objet ; c’était une couverture de magazine, cartonnée, à l’intérieur de laquelle se trouvait un objet très lourd, de forme étrange. L’ayant dépouillé de son enveloppe, je vis une sorte de pistolet, d’aspect archaïque, dont la crosse était large et dont le canon évasé occupait presque toute la longueur du cylindre de papier.

— Quel étrange instrument ! C’est ce tromblon qui vous sert maintenant d’enregistreur ?

— Oui, dit-il. La crosse de ce tromblon, comme vous dites, contient un tambour que fait tourner un mouvement d’horlogerie et sur lequel s’enroule une très étroite pellicule… Le canon évasé, dont l’intérieur, comme vous pouvez le voir, n’est pas lisse, mais tapissé de miroirs aux courbes calculées, dirige vers l’appareil les ondes sonores venant d’une direction déterminée. Grâce à une cellule photoélectrique, les vibrations s’inscrivent sur la pellicule. Il n’y a plus ensuite, la pellicule étant développée, qu’à opérer la transformation inverse, et, comme dans le cinéma parlant, à faire, de ces signes, des sons… En fait, tout cela n’est pas si simple et je cherche en ce moment un dispositif de tubes filtrants qui puisse éliminer les sons parasites… Mais, en gros, voilà le principe. C’est amusant, n’est-ce pas ?

Je tournais et retournais avec méfiance le lourd pistolet :

— Et comment, dis-je, n’êtes-vous pas gêné par les bruits extérieurs ?

— Ce sont justement eux que je cherche à éliminer ; mais avouez qu'à Westmouth ces bruits sont vraiment réduits au minimum… Écoutez… On n'entend, à la lettre, pas un son.

— C'est vrai, dis-je, après un silence. Et cet appareil indiscret a-t-il de nouveau ce soir enregistré mes rêveries ?

— Non, non, rassurez-vous. Je n'avais pas touché au mouvement d'horlogerie… Regardez… Voici la clef. Si vous remontez à fond, l'appareil est armé pour six heures de prise…

Presque inconsciemment, je tournai la clef jusqu'au moment où je rencontrai la résistance du ressort tendu.

— Maintenant, dit Hickey, pour libérer le ressort et mettre le tambour en mouvement, il suffit d'appuyer sur le bouton blanc qui est à droite de la crosse… Pour arrêter la prise de son, appuyez sur le bouton rouge… Remarquez aussi que, dans le cylindre de papier, des ouvertures correspondent à ces boutons et permettent de mettre en marche ou d'arrêter l'appareil sans le dévoiler… Quand la pellicule est épuisée, vous apercevez, par ce voyant, un trait rouge… Vous voyez que c'est très simple.

— Et cela fonctionne ?

— Mon cher, pour un appareil qui en est à ses débuts, cela fonctionne assez bien… D'ailleurs, s'il vous plaît d'essayer, je puis vous prêter celui-ci… Darnley m'en a monté trois.

— Et que voulez-vous que j'en fasse ?

— Qui sait ?… Il peut parfois être utile pour un mari de connaître les pensées de sa femme, pour un père de con-

naître les pensées de ses enfants, pour un professeur celles de ses élèves ?

— Utile ? Ou dangereux ?… De toute manière, je n'ai pas le complément indispensable, l'appareil qui permettrait de lire la pellicule enregistrée.

— Pour cela, dit-il, mon cher Dumoulin, je serai toujours à votre disposition… Sérieusement, prenez cet objet… mais ne le montrez pas. Si vous voulez un jour vous en servir, la meilleure distance de prise est obtenue quand il y a environ un ***yard*** entre l'entrée du canon et le gosier du sujet.

Il roula soigneusement le tromblon dans le cylindre cartonné et renoua le paquet pour lui rendre l'aspect inoffensif qu'il avait eu au début de la soirée. Pendant quelques instants, nous parlâmes des affaires de l'université, puis, au moment où je me levai, Hickey, d'un mouvement naturel, me tendit l'appareil. Sans ajouter un mot sur ce sujet, je pris le lourd cylindre, le mis sous mon bras et partis.

VI

SUZANNE

PENDANT le temps, très court, qu'il me fallut pour traverser la pelouse qui séparait de la nôtre la maison de Hickey, je me demandai ce que j'allais dire à Suzanne. Fallait-il lui montrer l'étrange appareil que je rapportais, lui en révéler le mécanisme et l'essayer avec elle ? Ou au contraire devais-je me taire, poser négligemment ce perfide paquet en un lieu où il avait chance d'enregistrer une méditation et surprendre

ainsi les pensées les plus secrètes de ma femme ? J'avoue que cette « effraction d'esprit » me tenta un instant ; ensuite je me dis que l'acte ne serait pas honnête. Aurais-je ouvert une lettre de Suzanne si elle ne m'était pas adressée ? Certes non. « C'est la même chose », pensai-je, tandis que je tournais le bouton de notre porte, et je décidai de tout raconter à ma femme.

Mais nos décisions sont aisément transformées par les circonstances, et il se trouva que Suzanne, ce soir-là, m'accueillit fort mal.

— Comme tu rentres tard, me dit-elle d'un ton irrité. J'étais inquiète.

— Il n'y avait vraiment aucun motif d'inquiétude, dis-je en posant le rouleau de carton près d'elle sur une petite table… En sortant de mon cours, je suis entré chez Hickey et nous avons bavardé pendant une heure ; tu vois que c'est fort innocent.

— Peut-être, dit-elle, mais tu admettras que je ne pouvais le deviner… D'ailleurs, je ne vois pas quel plaisir tu trouves à parler avec cet Anglais ; il est d'un insupportable ennui.

— Suzanne, comment peux-tu juger avec cette légèreté un grand savant dont tu ne comprends ni la langue, ni les idées ? Je t'avoue que Hickey me paraît cent fois plus intéressant que ta sœur Marie-Claude quand elle explique pour la cent septième fois pourquoi ses enfants s'enrhument toujours ou que ton beau-frère Maxime lorsqu'il raconte « sa guerre ».

— Tu pourrais, dit Suzanne, avoir la charité de ne pas me rappeler la rue de Fontenelle lorsqu'elle se trouve, hélas !

à six mille kilomètres de moi ; je n'ai déjà, dans ce pays, que trop de tendance à la neurasthénie…

— Neurasthénie est un mot commode, dis-je en haussant les épaules.

La négresse vint annoncer que le dîner était servi. Tout en suivant Suzanne, je me reprochai vivement mon impatience. Depuis quelques semaines, ces querelles entre nous devenaient de plus en plus fréquentes. Je rentrais, plein de pitié pour mon exilée, résolu à me montrer avec elle paternel, rassurant ; je me faisais une image noble et plaisante de ce que serait désormais mon attitude. À peine étions-nous ensemble qu'une phrase maladroite déclenchait sa mauvaise humeur. Cinq minutes plus tard, une discussion acerbe et vaine était en plein développement. « Ce soir », pensai-je en entrant dans la salle à manger, « je vais couper court et refuser de me fâcher… » Mais Suzanne, une fois lancée, ne pouvait plus être arrêtée si facilement ; elle semblait une pythie qu'animait un feu intérieur. À peine fûmes-nous assis devant une tranche de melon glacé qu'elle reprit le thème exécrable de la rue de Fontenelle ; une lettre reçue le matin annonçait que M. Cauvin-Lequeux avait été un peu souffrant.

— Comprends-tu maintenant, me dit-elle, pourquoi il est dangereux que Jérôme et Henriette puissent entourer, circonvenir papa, tandis que, par ta faute, je suis, moi, séparée de lui par un océan et incapable de défendre mes droits ? Comprends-tu pourquoi j'ai toujours détesté l'idée de ce voyage ?

— Chère Suzanne, dis-je, je ne veux pas rouvrir une discussion pénible. Mais d'abord, au temps de la visite du président Spencer à Caen, c'est avec ton consentement que j'ai accepté ce poste. Ensuite, je t'ai cent fois suppliée d'oublier,

au moins pour quelques semaines, ces éternelles histoires de famille. Jérôme et Henriette convoitent les fermes de ton père ? Que veux-tu ? C'est ainsi. Tu n'y peux rien, moi non plus. Tes propos ne peuvent amener aucun effet utile. Alors, pour l'amour du ciel, parlons d'autre chose… Car c'est tout de même trop triste : nous sommes ici dans le pays le plus neuf du monde, dans un milieu prodigieusement intéressant, tout à fait inconnu de nous, et tu nous réduis chaque soir à remâcher les lois qui régissent la propriété foncière en Haute-Normandie !… Eh bien ! non ! non !… Il y a là quelque chose de mesquin, d'étriqué, dont à la longue je souffre… Je t'aime beaucoup, sincèrement, mais je demande à respirer… Essaie d'avoir un peu plus de grandeur et de largeur d'esprit… Tu en es capable…

— Je sais, dit-elle amèrement. Les hommes comme toi appellent grandeur et largeur d'esprit ce qui satisfait *leur* égoïsme… Naturellement, tu es, toi, très content d'être dans ce pays… D'abord parce qu'au fond tu n'as aucun cœur et que dès que tu es loin des enfants, de nos parents ou de nos amis, ils cessent à tes yeux d'exister… Ensuite parce que tu y es adulé, parce que de petites idiotes, comme cette Muriel Wilson, te traitent en grand homme…

— Elle ne s'appelle pas Wilson, dis-je, mais Wilton, et si elle suit mon cours…

— C'est pour l'amour de Balzac, du *Curé de Tours* et du *Lys dans la vallée ?* Non, Denis, et tu le sais aussi bien que moi… D'ailleurs, il m'est complètement indifférent que tu courtises ces petites perruches américaines ; seulement je ne veux pas que tu viennes ensuite me faire des sermons sur la grandeur… Et quant à la propriété foncière, dont tu parles avec tant de mépris, tu seras bien content sur tes vieux jours

de trouver un abri rue de Fontenelle…, si je puis jusque-là sauver la maison de la rapacité de Jérôme.

Je reconnus que la crise était sans remède ; il n'y avait plus qu'à en attendre la fin. Mais je ne sais quel démon m'envahit alors ; toujours est-il que, lorsque nous sortîmes de la salle à manger, Suzanne s'étant assise dans son fauteuil coutumier, je m'approchai négligemment de l'appareil de Hickey, sous prétexte de poser mon café sur la table, et, par la petite ouverture du rouleau, je mis en marche le mouvement. Un instant, je crus avoir été observé. Suzanne, qui avait sur ses genoux un livre, dit, avec une négligence que je crus feinte mais qui était sincère :

— À qui appartiennent ces papiers ?

— Quels papiers ? dis-je. Ah ! ce rouleau… Ce sont des revues que me prête Hickey.

Elle n'insista pas. Je remarquai avec satisfaction que l'appareil était tourné vers elle et à distance convenable. M'asseyant moi-même en face de Suzanne, j'ouvris un volume de Balzac, feignis de prendre des notes et observai ma femme. Elle lisait *Lucienne*, livre que j'aimais et lui avais recommandé ; mais sa pensée semblait errante. De temps à autre, elle posait le livre sur ses genoux et rêvait. Plusieurs fois, elle ouvrit la bouche pour me parler, mais, voyant mes yeux baissés et me trouvant inaccessible, reprit son livre avec un léger soupir. Vers dix heures elle se leva :

— Je suis fatiguée, dit-elle ; je vais me coucher.

— Je finis un chapitre, répondis-je, et je te suis dans un instant.

Dès qu'elle fut sortie, je tirai le tromblon de sa gaine, arrêtai le mouvement d'horlogerie et cachai l'appareil dans mon tiroir personnel que je fermai à clef. Cela fait, je rejoignis Suzanne, non sans un léger sentiment de culpabilité et d'inquiétude.

Le lendemain, j'attendis avec impatience l'heure où, le cours de Hickey et sa séance de laboratoire étant achevés, je pourrais me rendre chez lui. Là, j'eus la malchance de rencontrer Darnley, son préparateur. Comme j'hésitais à raconter devant lui que je rapportais une pellicule enregistrée et souhaitais en connaître le contenu, Hickey comprit très vite ce qui se passait et aborda lui-même le sujet qui m'embarrassait.

— Mon cher, me dit-il, vous pouvez parler devant Darnley, car non seulement il est mon collaborateur, mais vous allez avoir besoin de lui plus encore que de moi pour traduire en sons le psychogramme que vous rapportez… Oui, j'adopte le mot « psychogramme » pour désigner ces enregistrements… Darnley va vous conduire au sous-sol où j'ai installé un appareil parlant… et faire fonctionner celui-ci pour vous… Ne craignez rien… C'est au contraire par discrétion que je charge Darnley de vous enseigner cette manœuvre au lieu de la faire moi-même… Je présume que le texte apporté par vous est en français…

— Oui, naturellement…

— Eh bien ! Darnley ne sait pas un mot de français, tandis que je comprends, moi, au moins les phrases simples… Ce sera donc mieux ainsi… Alors, à tout à l'heure… Vous viendrez me dire « au revoir » quand vous aurez terminé.

Je suivis dans les ténèbres le brave Darnley qui s'était chargé du pistolet. Il m'expliqua que le développement se faisait, en même temps que la projection sonore, par le passage de la pellicule dans une série de cuves et de séchoirs. Ce jeune homme, un des sportifs de la faculté, était jovial, amical ; mais je me sentais coupable et regrettais ce que j'étais en train de faire. Arrivé au laboratoire, je dus attendre assez longtemps tandis qu'il préparait ses machines ; je regardai ma montre ; il était déjà plus de six heures. De nouveau, Suzanne allait me reprocher mon retard. Pauvre Suzanne ! N'étais-je pas en train de la trahir ?

— *Ready ?* demanda soudain la voix de Darnley.

Je répondis que j'étais prêt. J'entendis ce cliquetis régulier dont le cinématographe nous a donné l'habitude, puis, dans un chuchotement coupé de bruits sourds et réguliers, que je reconnus bientôt pour être ceux de la respiration, une voix émue qui n'était pas exactement la voix de Suzanne, mais qui pourtant rappelait celle-ci. Ce qu'elle disait était assez obscur et il me fallut quelque temps pour comprendre que des phrases, extraites du livre qu'elle lisait, s'étaient mêlées à ses rêveries personnelles.

Je ne voudrais pas citer, dans ce récit, de trop longs fragments de psychogrammes, car ceux-ci sont presque toujours lents, monotones, assez ennuyeux et d'ailleurs aujourd'hui familiers à tous ceux qui ont possédé des psychographes, c'est-à-dire à la plupart de mes lecteurs.

Je reproduirai cependant un fragment de celui qui fait le sujet de ce chapitre parce que ce fut le premier que j'entendis et parce que je souhaite donner quelque idée de ce que furent alors mon étonnement et ma perplexité. Je soulignerai, pour rendre le texte intelligible, celles des phrases

qui étaient empruntées au livre alors placé sous les yeux de Suzanne.

« … ***À cinq heures vingt, j'étais devant la gare***. Denis est vraiment trop égoïste ; ***à cinq heures vingt, j'étais devant la gare***, c'était affreux ce réveil à cinq heures du matin sur le bateau, le bruit de pas sur le pont ; c'était affreux, j'étais si fatiguée et l'eau du bain qui s'inclinait à droite, à gauche, et ce sentiment de nausée ; quand nous serons rentrés en France, jamais plus je ne prendrai de bateau ; encore deux mois, et peut-être six s'il accepte, je ne sais si je pourrai le supporter. Denis, lui, est content, parce qu'on l'applaudit : il aime à être applaudi ; au fond, il est vaniteux et naïf ; mais moi, ici, je n'ai rien et ces Américains ne savent pas parler aux femmes, ils sont si sérieux, si timides ; en France, les hommes sont hardis… C'est drôle, cet ami de Denis, comment s'appelait-il, Couzanne ? Couzanne qui se penchait sur le berceau de Jacques, en murmurant à mon oreille : « Je voudrais l'avoir fait ! » J'étais furieuse et assez excitée et j'ai dit : « Faites attention, Denis pourrait entendre » ; ***à cinq heures vingt, j'étais devant la gare, je m'aperçus que j'avais oublié de demander à Marie Lemieux par où il fallait passer, je savais seulement, de la maison, qu'elle était située quelque part, dans les dépendances de la gare :*** maison, maison, maison, rue de Fontenelle, j'ai été bien imprudente de partir ; si Henriette et Jérôme ont besoin d'argent, ils amèneront papa à prendre une hypothèque sur la rue de Fontenelle et l'argent disparaîtra comme déjà celui de la ferme de Martot ; cet horrible Jérôme, si je pouvais le brouiller avec papa, je le ferais ; il faudra que j'en parle avec Adrien ; ***à cinq heures vingt, j'étais devant la gare***. Adrien, théâtre, amour. Adrien est de bon conseil pour tout ce qui touche à Rouen et il est dans les affaires, lui ; c'est inutile d'en parler à Denis, il croit à

l’honnêteté de Jérôme ; il est honnête, ça, oui, Denis, je l’estime, mais il ne comprend rien à rien, il n’imagine pas les canailleries et il admire Henriette parce qu’elle est belle, comme si c’était une raison : je hais Henriette ; quand j’étais petite, j’aimais la griffer, parce qu’elle était plus jolie que moi ; maintenant j’ai trois cheveux blancs, je vieillis, comme la vie est vite passée ! ***À cinq heures vingt, j’étais devant la gare***, que c’est triste, ici, quel silence, j’aimais à Rouen le bruit de la foire Saint-Romain, les orgues des chevaux de bois, les manèges de la place Beauvoisine, la ménagerie Bidel, c’était si gai ! Adrien montait avec moi dans ces voitures qui tournaient si vite, ça le jetait sur moi et me donnait un grand plaisir et les gens arrêtés devant les boutiques, le bruit des tourniquets de loterie, ces nougats, ces caramels, ***je m’aperçus que j’avais oublié de demander à Marie Lemieux par où il fallait passer ;*** dans la foule, Adrien quelquefois prenait ma taille, j’aimais ça, au fond, si j’avais épousé Adrien, je serais peut-être plus heureuse. Denis est honnête, mais il ne comprend rien à rien et Adrien a bien réussi : il est courtier maritime, il gagne deux cent mille francs par an et Louise est bien mieux habillée que moi et elle n’a pas tous ces ennuis que j’ai dans la maison et puis, Adrien est câlin, tendre. Denis est brusque et maladroit. Adrien, théâtre, amour, divan bleu, ces meubles de la rue de Fontenelle, si je ne suis pas prudente, ils disparaîtront aussi. Denis, ça lui est bien égal, mais moi je tiens à la commode Louis XVI et à la console qui est ancienne, ***je savais seulement, de leur maison, qu’elle était située dans les dépendances de la gare***… »

Je m’arrête, parce qu’il serait ennuyeux et vain de citer le texte incohérent qui se déroula ainsi pendant plus d’une heure. Le flux de « langage intérieur » était coupé de silences assez brefs et de fragments du livre. Les thèmes essentiels

de cette longue méditation étaient ceux que le passage cité a déjà permis au lecteur de noter : une grande crainte de voir M. Cauvin-Lequeux circonvenu par son gendre Jérôme, une sensualité secrète, insatisfaite et un amour de jeunesse pour un certain Adrien Lequeux qui était un des cousins de ma femme. Ce dernier trait me mit en fureur parce que je connaissais Adrien, homme d'une quarantaine d'années, coureur de femmes, médiocre et fat, courtier bedonnant et pontifiant, qui avait toujours évoqué pour moi Joseph Prudhomme ou César Birotteau plutôt que Don Juan ou Rastignac. Sans doute, n'y avait-il rien dans cette méditation qui permît de penser que Suzanne l'aimât, mais de nombreuses phrases prouvaient qu'il y avait eu entre eux un flirt d'adolescents auquel ma femme avait attaché grande importance, dont elle avait conservé un souvenir vif, et aussi que, sur certaines affaires qui lui tenaient à cœur, c'était à cet imbécile et non à moi qu'elle souhaitait demander conseil. Tout cela, au moment où je l'entendis, me parut assez grave. Fort heureusement, l'obscurité ne permit pas au jeune Darnley d'observer mon émotion.

— Satisfait ? me dit-il, quand le cliquetis s'arrêta.

— Très satisfait, Darnley, répondis-je, avec calme. Merci mille fois.

Mais je manœuvrai, en sortant de cette cave maudite, de manière à quitter la maison sans rencontrer Hickey.

VII

ACTIONS ET RÉACTIONS

BIEN que la nuit fût très noire et l'heure fort avancée au moment où je sortis de chez mes voisins, je n'eus pas le courage de rentrer chez moi tout de suite. Mes sentiments étaient trop violents, ma colère trop fraîche. J'avais besoin, avant de revoir Suzanne, de réfléchir à ce que je venais d'entendre. D'un pas rapide, je tournai autour de notre « bloc » de maisons par les avenues jonchées de feuilles mortes et bientôt, la marche, l'air frais de la nuit me calmèrent un peu. Mon premier mouvement avait été de faire à ma femme, dès mon retour, une scène méritée ; le second fut, au contraire, un serment à moi-même de garder le silence.

« À quoi servirait », pensai-je, « une confrontation brutale de Suzanne avec ses pensées ? Elle me reprocherait, non sans justice, ce cambriolage spirituel et je commencerais la discussion dans une position défavorable. En outre, je donnerais plus de force, en les exposant devant elle clairement, aux griefs qu'elle peut avoir contre moi. La sagesse serait, au contraire, si j'en ai le courage, de profiter secrètement de cette leçon et de reconquérir ma femme qu'après tout j'aime et qui, si je n'y prends garde, s'éloignera complètement de moi. Pour cette manœuvre, je me servirai du prodigieux instrument qui me permettra d'épier des pensées que Suzanne continuera de croire muettes et je pourrai… »

À ce moment, je reconnus soudain que j'avais oublié dans le laboratoire souterrain le psychographe donné par Hickey. C'était ennuyeux, mais pas très grave ; il serait facile

d'aller dès le lendemain matin le réclamer. À Hickey lui-même, que dirais-je ? Peu de choses. Il suffirait de le remercier et d'ajouter négligemment que l'appareil avait confirmé des faits qui m'étaient déjà connus. Ayant ainsi arrêté une ligne de conduite qui me parut raisonnable, je revins vers Lincoln Avenue et rentrai chez moi.

Hélas ! Il en est d'un ménage dans lequel fermentent des éléments de discorde comme d'un peuple mécontent : en vain ceux qui gouvernent celui-ci espèrent-ils, par de sages réformes, lui faire traverser sans accident la zone dangereuse ; il demeure, malgré leur bonne volonté et leur prudence, à la merci du plus léger incident, et le coup de feu tiré par une sentinelle ivre déclenchera, contre le gré de tous, l'inévitable révolution. C'est là peut-être une comparaison bien grandiloquente pour amener la description d'une médiocre querelle de ménage ; je voulais seulement indiquer que nous ne sommes pas plus maîtres du tour que prend une conversation que de celui que prend une émeute et qu'entre deux êtres aux nerfs trop sensibles, le plus léger incident verbal peut déclencher un conflit qu'aucun des deux ne souhaite.

Alors que j'arrivais plein de mansuétude, Suzanne me reçut avec aigreur. Une fois de plus, elle me reprocha mon retard qui, je l'avoue, était ce soir-là d'un ordre de grandeur surprenant. Elle haussa les épaules quand je lui dis que j'avais passé deux heures chez nos voisins et insinua que Muriel Wilton n'était pas étrangère à mon dérèglement. Là-dessus, je pris feu avec la violence de la bonne foi méconnue, et, au bout de cinq minutes, sans que je puisse aujourd'hui me souvenir de ce qu'avait été la transition, je me trouvai en train de lui dire exactement tout ce que j'avais voulu lui cacher.

— Avant de parler de Muriel Wilton, dis-je, il serait peut-être plus conforme à l'ordre chronologique de parler d'abord d'Adrien Lequeux.

— Adrien ? dit-elle avec une indifférence admirablement jouée… Adrien ! Qui s'occupe d'Adrien ?

— Toi !… Et tu t'en occupes même fort tendrement.

— Es-tu fou ? cria Suzanne, si fort que la négresse Rosita, croyant qu'on l'appelait, entrouvrit la porte… Es-tu fou ? Je me moque bien d'Adrien ! Je ne lui ai même pas envoyé une carte postale depuis que nous avons quitté la France.

— Tu ne lui as peut-être pas envoyé une carte postale, mais tu n'en as pas moins pensé hier soir qu'Adrien te conseillerait beaucoup mieux que moi sur tes affaires… Tu t'es souvenue avec complaisance de promenades avec lui à la foire Saint-Romain… et aussi de certains gestes qui, à l'égard d'une jeune fille, étaient au moins déplacés !

Ma femme, stupéfaite, me regarda pendant une seconde avec un mélange de haine et de terreur qui m'inspira à la fois de la honte et un surprenant sentiment de puissance.

— Moi ?… Hier soir ?… balbutia-t-elle.

— Oui, hier soir, pendant que tu lisais… ou feignais de lire… Pourrais-tu jurer que tu ne pensais pas alors à tes promenades avec Adrien, à des manèges forains, à je ne sais quel divan bleu ?… N'allais-tu pas jusqu'à te dire qu'Adrien est tendre, câlin, tandis que je suis, moi, brutal et maladroit ?… Ne nie pas, Suzanne ; ton visage lui-même te trahit…

Elle semblait en effet atterrée, confondue. D'une voix effrayée, elle demanda :

— Mais, Denis, comment sais-tu cela ? Ai-je rêvé tout haut ?

Peut-être aurais-je dû confirmer cette invraisemblable explication, mais je n'étais plus en état de manœuvrer prudemment. Je lui dis tout : ma surprise quand Hickey m'avait révélé mes propres méditations, le fauteuil perfide, le nouvel appareil, le pistolet enregistreur braqué sur elle, enfin la machine parlante du petit Darnley et le supplice pour moi de ce long et monotone chuchotement dans la cave qu'éclairait une lampe rouge. Elle m'écouta en silence avec incrédulité, puis avec passion, puis avec fureur, et ce dernier sentiment fut celui qu'elle exprima quand j'eus terminé mon récit.

— C'est honteux ! dit-elle… Ignoble !…

— Mais, Suzanne…

— Ignoble !… Tu m'as fait l'autre soir un cours d'une heure sur ce qu'est un gentleman anglo-saxon… Est-ce que tu t'es, toi, hier soir, conduit comme un honnête homme ?… Non seulement tu m'as volé mes pensées et la seule pauvre liberté qui me restait en ce pays de malheur, celle de rêver, mais tu es allé communiquer mes secrets à deux étrangers qui, sans doute, en font des gorges chaudes !

— Suzanne, c'est absurde ; Darnley ne sait pas le français et Hickey n'était pas là…

— Comment sais-tu qu'il n'était pas caché ?

— Enfin, Suzanne, Hickey est un gentleman…

— Ah ! non. Je t'en prie… N'emploie plus ce mot absurde !… Et où est cette pellicule ? Tu l'as rapportée ?

— La pellicule ?… Ah ! Bon Dieu !

Je venais de me rappeler que j'avais laissé la pellicule à côté du psychographe sur la table du laboratoire. Me trouvant dans mon tort, j'attaquai :

— Suzanne, dis-je, tu es d'une inconscience qui passe l'imagination ! Par une méthode qui n'est peut-être pas louable, mais incroyablement précise et certainement véridique, j'ai découvert des faits que tu me cachais, que tu n'avais pas le droit de me cacher… Et c'est toi qui me fais une scène !… C'est un peu raide !

— Mais je n'ai rien à cacher, dit-elle. Qu'y a-t-il de condamnable à… ?

— À penser aux caresses d'Adrien Lequeux ? dis-je sèchement.

Elle éclata de rire.

— Vraiment les hommes sont trop bêtes ! J'ai flirté avec Adrien quand j'avais quinze ou seize ans ; il y a de cela quatorze ans ; j'ai deux enfants ; lui trois ; je ne pense jamais à lui et je ne vois vraiment pas ce qu'il y eut là de criminel…

— Comment peux-tu dire que tu ne penses jamais à lui quand je te prouve… ?

— Tu ne prouves rien du tout… Car malgré cette expérience invraisemblable, je te répète que je ne pense ***jamais*** à Adrien… Il se trouve qu'hier soir son nom a traversé mon esprit parce qu'en effet, sur une question de vente de terrains, il serait de bon conseil… Encore une fois, ce n'est pas un crime…

— Ce ne serait en effet pas un crime si tu n'avais pensé à lui que comme à un conseiller… mais au besoin de con-

seils techniques se mêlaient des souvenirs d'une intimité bien singulière.

— Singulière ? dit-elle… Pourquoi singulière ?… Adrien était mon cousin… le seul jeune homme avec lequel ma mère me permettait de sortir seule… Il me faisait un peu la cour, comme tous les jeunes hommes à toutes les jeunes filles… Et après ?… Étais-tu un saint, toi, Denis ? Souviens-toi de ta propre adolescence. Oserais-tu jurer que tu n'as pas des souvenirs à peu près identiques associés à l'image de jeunes filles que tu n'as jamais revues et que tu n'as pas le moindre désir de revoir ?

— Peut-être, mais…

Je restai court. Suzanne venait d'obtenir un avantage tactique en m'obligeant à me mettre à mon tour sur la défensive. Le ton de notre conversation s'adoucit et, par cette curieuse réaction que l'on observe si souvent dans les ménages et qui ont conduit certains d'entre eux à considérer les « scènes » comme des orages utiles pour éclairer l'atmosphère, la querelle se transforma bientôt en attendrissement.

— Ma chérie, dis-je, je suis tellement de ton avis et si loin de te faire grief de rêveries involontaires… et rétrospectives… que j'étais, en entrant ici, résolu à ne jamais te parler de tout cela… Il s'est trouvé que tu m'as assez mal accueilli et que ta mauvaise humeur a excité la mienne… C'est fini… Je reconnais volontiers que l'incident n'est pas grave… Je sais qu'Adrien n'est plus pour toi qu'un vieux cousin assez ridicule, avec lequel peut-être tu aimes à évoquer des souvenirs d'enfance…

— Même pas, dit Suzanne.

— Je te crois, chérie… Le seul reproche que je te ferai, et très affectueusement… c'est peut-être d'avoir manqué de confiance en moi… Cette longue méditation, que je ne prends plus au sérieux, m'a au moins révélé un fait : c'est que tu as de grands soucis, des inquiétudes de toute nature… Pourquoi ne m'en parles-tu pas ?… Pourquoi ne fais-tu pas de moi ton confident ?…

Elle avait maintenant les yeux pleins de larmes.

— Mais parce que tu es si distant, Denis… Quand on te parle de choses vraiment intéressantes, tu n'écoutes jamais, tu penses à ton cours, à tes élèves, à la politique… Je sens que je t'ennuie… Alors, je me tais et je remâche toute seule mes pauvres pensées de femme.

— Suzanne, dis-je, viens t'asseoir sur mes genoux comme autrefois et dis-moi tout ce que tu peux avoir à me dire.

— Non, ce serait comique, dit-elle. Une femme de trente ans !… Et puis, je suis trop lourde…

Nous eûmes, ce soir-là, dans notre lit, la tête de Suzanne sur mon épaule, une conversation intime et douce. Sentant fondre cette artificielle muraille qui nous avait séparés, je bénissais le psychographe. Je ne devais pas le bénir longtemps.

VIII

MURIEL WILTON

AU début de notre séjour, nous ne connaissions, à Westmouth, que le Président et Mrs. Spencer, le Doyen Turner et sa femme, les Macpherson, les Hickey et quelques autres gloires locales. À part Hickey, les dieux qui peuplaient cet Olympe étaient des êtres vénérables, de manières un peu surannées et d'une pruderie verbale qui nous confondait. Pendant quelques semaines nous trouvâmes grand plaisir à observer ces vieux ménages tendres et naïfs qui évoquaient pour moi quelques-unes des figures les plus touchantes de Balzac ou de Dickens. Nous découvrîmes un peu plus tard que, parmi quelques-uns des jeunes professeurs, régnait un esprit différent.

Là, le radicalisme, au sens particulier qui est celui de ce mot en Amérique ou en Angleterre, formait, en 1925, un corps de doctrine accepté. Là, on lisait Hemingway, Faulkner, Dos Passos plutôt qu'Emerson, Hawthorne, ou Oliver Wendell Holmes ; on passait les vacances non plus, comme les Spencer, à Vézelay ou à Bath, mais à Moscou ou à Tiflis ; et, tandis que la génération plus ancienne observait sans défaillance la loi de prohibition qui était alors en vigueur, et qu'à Lakeview, dans les repas les plus solennels, on ne servait que de l'eau glacée, le clan rebelle donnait en secret de nocturnes ***cocktail-parties***.

Il est nécessaire d'ajouter, pour être exact, d'abord que ce groupe était fort peu nombreux, ensuite que, même parmi les jeunes, le conformisme demeurait à Westmouth, ne fût-ce que pour des raisons de prudence et de carrière, l'attitude

normale, et enfin que les rebelles eux-mêmes souffraient cruellement de leur rébellion. Que de fois, au cours de leurs inoffensives débauches, il me sembla entendre le bruit des maillons brisés que traînaient encore leurs chevilles et leurs cous meurtris ! Ils étaient d'ailleurs conscients de leur puritanisme héréditaire, et le plus remarquable d'entre eux, un jeune philosophe, Clinton, m'en parla plusieurs fois très librement.

— Pourquoi nous violons la loi de prohibition ? me disait-il… Je vous assure que je souffre en le faisant… Mais vous ne pouvez pas comprendre, vous, Français réaliste, habitué à considérer les choses de la chair comme des faits et le péché comme un accident presque inévitable, non, vous ne pouvez concevoir ce que sont, sur ce sujet terrible, nos sentiments à nous, fils de pèlerins… Nous feignons d'en parler en savants, en psychologues, avec un cynisme apparent, mais en nous quelque chose proteste, et ce conflit intérieur se traduit par des troubles physiologiques… Or l'alcool nous sauve… Oui, l'alcool nous affranchit pour quelques heures de la conscience puritaine… Cinq ou six cocktails réduisent au silence ces insupportables ancêtres quakers qui tiennent, dans nos cellules corticales, leurs pieuses assemblées… Cela est affreux à dire, mais c'est seulement en état de légère ivresse que je peux aimer, vivre… ou au moins essayer de vivre… car le répit n'est jamais bien long… Bientôt le poison est éliminé ; les pèlerins se réveillent ; et le remords commence. Vous ne connaissez pas votre bonheur, Dumoulin.

Ce fut mon intimité avec ce Clinton qui nous amena, Suzanne et moi, à nous joindre parfois aux réunions du petit clan qui, à Westmouth, se nommait, à l'imitation de certains roués anglais du XVIIIe siècle, le ***Hell Fire Club*** (Club du feu infernal). Sans doute eussions-nous mieux fait de nous abs-

tenir, car le président Spencer eût été fort choqué s'il avait appris nos imprudences, mais à la vérité cet enfer était tiède et respectable. Nous allions adroitement, Suzanne et moi, répandre les cocktails qui nous étaient servis, tantôt dans un vase de fleurs, tantôt par les fenêtres si elles étaient ouvertes, ou bien nous posions le verre sur une table et faisions semblant de l'oublier. Parfaitement sobres et maîtres de nous-mêmes, nous pouvions jouir du spectacle, qui était curieux, et de la conversation qu'une légère ivresse, au début de telles séances, rendait presque toujours brillante.

Quelques-unes des jeunes femmes qui prenaient part à ces soirées me plaisaient beaucoup ; elles avaient de ravissants visages, des jambes parfaites que la mode de ce temps les amenait à montrer généreusement, et plusieurs d'entre elles possédaient en outre une réelle culture d'esprit et un humour original que la langue américaine, si riche, si neuve, rendait pour moi irrésistible. Pourtant l'idée ne me serait pas venue de les courtiser ; elles étaient les femmes de mes collègues ; j'estimais que ma qualité de visiteur et d'hôte m'imposait une conduite irréprochable ; enfin je suis naturellement timide et, tout en étant fort libres de propos, ces charmantes personnes demeuraient aussi distantes qu'il convenait.

La seule exception était cette Muriel Wilton dont j'ai parlé déjà et dont Suzanne avait remarqué avec mauvaise humeur la présence assidue à mes cours. Elle n'était pas, comme les autres, femme de professeur, mais épouse divorcée d'un industriel de Chicago. Venue, pour quelques mois, habiter chez sa mère, veuve d'un homme important de Westmouth, Mrs. Wilton avait obtenu l'autorisation de suivre mon cours parce que son frère était l'un de nos ***alumni*** les plus généreux et membre du conseil des ***Trustees***. Je ne

crois pas qu'il eût été possible de la voir sans l'admirer. Quand elle venait me faire, debout devant ma chaire, quelques questions sur la leçon du jour, j'avoue que j'étais ému et flatté d'intéresser, fût-ce indirectement, un être si beau.

Mais les rencontres avec Muriel Wilton dans « Higgins 65 », sous les yeux vigilants de cinquante étudiants et de quelques collègues, étaient innocentes, et la situation ne devint pour moi dangereuse que le soir où je retrouvai ma belle écouteuse dans une ***cocktail-party*** donnée par Clinton. Celui-ci, en mon honneur, avait obtenu de son ***bootlegger*** des vins de France qui, à ma grande surprise, s'étaient trouvés remarquables. M. Cauvin-Lequeux lui-même, si difficile, eût apprécié un Haut-Brion inoubliable et un Vosnes-Romanée digne d'être chanté par mon pauvre collègue Albert Thibaudet. L'ivresse du vin est plus fine et plus éloquente que celle du cocktail. Les puritains s'étaient déliés. Moi-même qui, comme je l'ai dit, ne buvais pas volontiers, je n'avais pu traiter des vins de chez nous comme je faisais sans scrupule des mélanges perfides d'alcools douteux, de sorte que, vers deux heures du matin, j'étais fort gai et assez peu maître de moi.

Comment se termina la soirée ? Je serais incapable de le dire. Je crois, mais me refuserais à le jurer, qu'avec Mrs. Wilton, je trouvai refuge dans la bibliothèque de Clinton, que Muriel s'étendit près de moi sur un divan et que les choses n'allèrent pas très loin. Mon seul souvenir précis est celui d'un retour à pied avec Suzanne, de la sensation agréable que me donna l'air électrique et frais de la nuit, de la manière affectueuse dont je tenais en marchant le bras de ma femme qui semblait irritée et s'arrachait à mon étreinte, et enfin de l'heure de notre retour, car il y avait dans notre pe-

tit hall une horloge à carillon qui sonna quatre heures au moment précis où nous montions l'escalier.

IX

SUZANNE CONTRE-ATTAQUE

BIEN que je me fusse endormi tard, je me réveillai le lendemain de cette « débauche » à mon heure habituelle et ne me sentis pas fatigué. Bien au contraire, j'éprouvai cette curieuse allégresse intellectuelle du mâle qui croit avoir fait une conquête, et tout de suite je sus que mon cours, ce matin-là, serait plus brillant qu'à l'ordinaire. Je dus partir à dix heures, pour Higgins 65, sans avoir dit au revoir à Suzanne qui dormait encore ; je laissai sur la table du bureau une note pour lui rappeler que ce mercredi, comme chaque semaine, je devais déjeuner au club avec mes collègues des langues romanes.

Ainsi que je l'avais espéré, je ne parlai pas trop mal ce jour-là. J'avais pris pour thème la politique de Balzac. Il fallait, pour y intéresser de jeunes Américains, brosser d'abord un large tableau de la France telle que l'avaient modelée les vieilles monarchies, la Révolution et l'Empire, puis, dans ce tableau, placer Balzac lui-même et montrer la nature particulière de son royalisme comme de son catholicisme. Je me servis des ***Chouans***, d'***Une Ténébreuse Affaire*** du ***Curé de village***, du ***Médecin de campagne***, des ***Employés***. M'étant efforcé de transposer ces problèmes français en termes que pussent comprendre et en émotions que pussent ressentir mes étudiants, j'eus cette joie, si vive pour un professeur, de ne voir

pendant une heure que des visages ardents et attentifs. Je terminai dans le murmure heureux que produisent cinquante voix chuchotant : « Comme c'était bien ! » En de tels jours, je pense que mon métier est le plus beau de tous ; en d'autres jours, je le maudis, mais cela est rare.

Ce matin-là, mon seul regret fut de ne pas voir, à sa place habituelle, Muriel Wilton. Comment eût-il pu en être autrement ? Elle se trouvait encore, à quatre heures, chez les Clinton et ne montrait alors aucun désir de partir. Sans doute s'était-elle couchée à l'aube et dormait-elle à l'heure du cours, comme Suzanne. Je pris part à une réunion de professeurs dans le bureau de Macpherson, puis allai déjeuner avec mes collègues. On parla des affaires de l'université, de la retraite prochaine du président Spencer qui allait avoir soixante-dix ans, et du désir unanime qu'éprouvait la Faculté de lui donner pour successeur le doyen Turner, grand mathématicien, homme juste et très aimé. Après le lunch, je fis une assez longue promenade à pied avec Clinton et je revins vers Lincoln Avenue, tout heureux d'annoncer le succès de ma leçon.

À ma grande surprise, je ne trouvai pas ma femme à la maison. Rosita, notre négresse, me dit que « Mrs. Dumoulin » était sortie depuis une heure. Or il était rare, à Westmouth, que Suzanne sortît sans moi ; si elle voulait faire des achats, l'imperfection de son anglais rendait ma présence nécessaire ; si elle souhaitait rendre quelque visite, les usages locaux exigeaient que je l'accompagnasse. En tout cas, son absence n'avait rien d'inquiétant, cette ville et ce milieu étant de ceux où rien n'arrive. J'avais à préparer une série de conférences que l'on m'avait demandé de faire à Chicago, le mois suivant, sur les moralistes français et me mis au travail.

Suzanne revint à cinq heures et dès les premières phrases que nous échangeâmes, je vis qu'elle était de détestable humeur. J'attribuai ce phénomène à nos excès de la veille et lui dis gaiement :

— Vois-tu, chérie, nous sommes de vieux bourgeois français, casaniers, couche-tôt et chargés de famille ; nous ne sommes pas faits pour nous mêler à cette jeunesse étrangère… Tout en souffre, notre caractère et notre travail… Pourtant, ce matin, je dois dire que ma politique de Balzac n'a pas trop mal marché… Les étudiants semblaient très contents…

— Et Muriel Wilton ? Était-*elle* contente de toi ? dit Suzanne avec ironie.

— Muriel Wilton n'était pas là, Suzanne. Je suppose qu'elle aussi avait mal supporté cette nuit sans sommeil. Au fond ce type de plaisirs est malsain pour tout le monde. L'homme n'est pas un animal nocturne. Plus je vis et plus je suis persuadé que se lever tôt et se coucher tôt sont deux des secrets du bonheur.

— Est-ce que tu me prends pour un auditoire de Chicago ? dit Suzanne avec une étrange amertume. Je t'assure que tu es dispensé d'énoncer des platitudes et de commenter les moralistes dans cette maison.

Il m'était arrivé, je l'ai dit, d'avoir avec ma femme, d'inoffensives querelles, mais rarement elle m'avait parlé sur ce ton hostile et méprisant. Je la regardai avec stupeur.

— C'est vrai, dit-elle en ôtant son chapeau. Je trouve vraiment trop ridicule que tu sois chargé d'un cours de morale, où tu te donneras des airs de sage et où tu parleras, comme tu le fais si bien, de la modération dans les passions,

alors que tu ne penseras, en fait, qu'à Mrs. Muriel Wilton et aux moyens de la rencontrer à Chicago.

— Moi ? dis-je. Es-tu folle ?

Mais à ce moment une idée redoutable et trop vraisemblable traversa mon esprit.

— Suzanne !… Tu n'as pas emprunté cette stupide machine à Hickey ?

— Pourquoi pas ? dit-elle. Tu l'avais bien fait… J'ai été la réclamer, puisque tu l'avais oubliée. J'ai demandé au professeur Hickey de m'en montrer le fonctionnement, de me donner une nouvelle pellicule…

— Et il l'a fait ? Eh bien ! En voilà un à qui je dirai ce que je pense de lui !

Suzanne eut un petit rire strident et dur :

— Les hommes sont vraiment admirables, dit-elle. Tant qu'il s'agissait de surprendre ***mes*** secrets, d'épier ***mes*** pensées, de violer ***mon*** intimité, c'était l'acte le plus naturel, l'expérience la plus curieuse. Et vous vous conduisiez, Hickey et toi, en « parfaits gentlemen »… Mais qu'une femme pénètre dans la pensée sacrée – et d'ailleurs bestiale – d'un homme, c'est le crime le plus abominable. Ne vois-tu pas à quel point tu es comique ? À quel point vous êtes tous comiques ?…

Ma position devenait si évidemment impossible à défendre que moi-même je m'en rendis compte et que j'essayai d'être calme :

— Suzanne, dis-je, il est vain de crier… Commence par me dire clairement ce qui s'est passé, ce que tu as entendu, ce que tu me reproches ; je te répondrai de mon mieux.

— Je ne te demande aucune réponse, dit-elle. J'ai eu ta réponse, et beaucoup plus sincère. Ce qui s'est passé ? C'est très simple. Comme je te l'ai dit, j'ai, hier après-midi, rendu visite à Mr. Hickey et je lui ai demandé de ta part… comment appelles-tu ça ?… ce psychographe. Je l'ai rapporté ici. Naturellement je ne me suis pas servi du rouleau de magazines que tu aurais sans doute reconnu. Mais je sais combien tu es distrait et combien tu prêtes peu d'attention aux objets qui ne sont pas des livres. J'ai donc tout simplement enveloppé cet appareil dans un de mes jupons et l'ai placé sur la table près de ton lit. En revenant de cette maudite soirée, je suis montée très vite pendant que tu accrochais, dans le vestibule, ton pardessus et ton chapeau, et j'ai appuyé sur le bouton de mise en marche. Sur quoi, tu m'as suivie, tu t'es couché, tu t'es étendu et tu as pensé.

— Et à quoi ai-je pensé ? Je te jure que je ne m'en souviens pas.

— Je te jure, moi, que je m'en souviendrai toute ma vie. Tu as pensé à cette femme. Tu t'es dit : « Évidemment je lui plais. » Cet orgueil ! Ce n'est pas toi qui lui plais ; c'est ton petit succès d'orateur. Tu as murmuré : « Ce baiser !… » Et sur un ton !… Puis tu as fait des plans pour ton voyage à Chicago ; tu as projeté de lui demander d'y aller en même temps que toi, et même de me renvoyer en France : « Au fond, t'es-tu dit, Suzanne s'acclimate très mal ici. Il serait beaucoup plus sain pour elle de rentrer à Rouen. Je la rejoindrais dans trois mois. » Car tu es hypocrite et moral jusque dans les moments où tu es seul avec toi-même. Le

plus comique, ou le plus tragique, comme tu voudras, c'est que tout cela était mêlé à la préparation de ton cours de Chicago et à des réflexions hautement vertueuses sur Vauvenargues et sur Pascal… Ah ! Que c'est ridicule, la pensée d'un homme !…

J'étais atterré, et d'autant plus embarrassé que je me rappelais maintenant la méditation qu'évoquait Suzanne. J'étais rentré dans un état de grande fatigue et j'avais eu l'impression de m'être endormi tout de suite. Mais il n'en avait pas été ainsi et, dans un brouillard confus d'images, je retrouvais le souvenir d'une rêverie où peut-être avaient passé de vagues désirs et un plan chimérique de voyage où j'aurais rencontré Muriel. À aucun moment, je n'avais pris ce songe au sérieux. Comme le rêve est parfois la réalisation imaginaire d'un désir inconscient, cette hallucination avait donné pour moi, aux émotions de la nuit, une conclusion flatteuse et irréelle. Il n'en fût rien resté et même pas la volonté de réaliser ces fantaisies, si la damnée pellicule n'avait enregistré mes divagations.

— Mais, Suzanne, dis-je, qui t'a « lu » ce rouleau ?

— Ton ami Hickey lui-même m'a accompagnée dans son laboratoire et a fait marcher pour moi le haut-parleur.

— Et il a écouté ?

— Chaque mot. J'en rougissais, mais c'était ta faute et non la mienne.

— Suzanne ! Ceci passe les bornes… Que peut penser de moi maintenant cet Anglais ?

— Tu es tout entier dans cette phrase ! Tu te demandes ce que peut penser cet Anglais avant de te demander ce que

je peux penser, moi. Mais je vais te le dire tout de même. Je pense que tu ne m'aimes plus, que tu désires te débarrasser de moi et qu'il vaut mieux dans ces conditions que nous cessions de vivre ensemble. Tu souhaitais me voir retourner en France ? C'est ce que je vais faire. Seulement, ce sera pour y préparer notre séparation.

— Suzanne, dis-je avec une émotion sincère et qui la toucha, ne dis pas de choses folles et que tu regretteras. Tu sais très bien que je t'aime et tu sais très bien que ***tu*** m'aimes. Ce que tu as surpris chez moi, comme ce que j'avais surpris chez toi l'autre jour, ce sont des pensées fugitives, sans vigueur, sans réalité. Je pourrais demain quitter avec toi ce pays et ne jamais revoir Muriel Wilton que cela me serait complètement indifférent.

— Je suppose que ce n'est pas ce que tu lui dis lorsque tu l'embrasses, dit ma femme.

— Mais je ne l'embrasse pas, Suzanne ! Pas plus que tu ne souhaites devenir la maîtresse d'Adrien Lequeux… Nous rêvons, et peut-être rêvons-nous d'autant plus que nous sommes, dans la vie, sages et fidèles…

— C'est vrai ? dit-elle avec une passion ardente que je n'avais pas observée chez elle depuis le temps de nos fiançailles… C'est vrai ?… Tu es fidèle ?… Tu ne m'as pas trompée depuis notre mariage ?

— Jamais, Suzanne… Comment l'aurais-je fait ?… Tu me vois, à Caen…

— Et tu n'as jamais… désiré Henriette ?

— Ta sœur Henriette ? Pourquoi ?… Est-ce que je parlais d'elle dans cette… confession ?

— Non, pas du tout… Mais j'ai quelquefois eu peur.

— Quelle folie, Suzanne… J'admire la beauté d'Henriette… mais ainsi que j'admire une œuvre d'art… Si tu savais combien je t'aime uniquement, même quand je te déteste…

Elle ne répondit pas. J'allai vers elle, m'assis à ses pieds et posai ma tête sur ses genoux : elle me laissa faire.

X

REPROCHES À L'INVENTEUR

JE tiens à indiquer tout de suite que le psychographe n'amena pas, et bien au contraire, la ruine de notre ménage. La scène que je viens de décrire avait été suivie, comme la précédente, d'une réconciliation affectueuse. Nous éprouvions tous deux un réel soulagement à savoir enfin que nulle pensée secrète ne nous séparait plus. Entre des êtres qui vivent l'un près de l'autre, subsistent, dans presque toutes les familles, des choses non dites, souvent graves, dont la muette présence empoisonne la vie. Le psychographe, entre nous, les avait balayées. Dans l'émoi du premier moment, nous nous étions juré l'un à l'autre de ne plus nous servir du maudit appareil ; un peu plus tard, nous jugeâmes cette mesure excessive et il fut admis que nous emploierions encore, de temps à autre, cet instrument, mais toujours en prévenant honnêtement celui dont les pensées seraient enregistrées.

Nous découvrîmes ainsi qu'il est possible, par un effort de volonté, de contrôler le flux des pensées, et que cette fa-

culté peut être cultivée avec succès. Au début, même prévenu, je me laissais, au bout d'un quart d'heure, entraîner à des rêveries non contrôlées ; peu à peu, je pus réduire à de courtes absences ces dangereuses divagations. J'inventai même une sorte de « rosaire psychographique » que je disais rapidement si je voyais mes pensées prendre malgré moi des chemins dangereux. Cette expérience éclaira pour moi d'une lumière toute nouvelle certains rites prescrits par l'Église catholique et m'inspira, pour leur profonde sagesse, un respect que je n'avais pas toujours eu. À tout prendre, si l'on considère un ensemble d'années, et si l'on néglige quelques accidents, je puis dire que l'influence du psychographe sur notre couple fut excellente.

Mais il ne faut pas que cet aspect personnel du problème vienne interrompre un récit que je souhaite faire aussi clair, aussi ordonné et aussi exact que j'en suis capable. Je reviens donc au lendemain de l'incident Muriel Wilton. On imagine aisément que ma première visite fut pour Hickey. J'étais, non sans raison me semble-t-il, irrité contre lui. Sans doute, et comme l'avait remarqué Suzanne, il n'avait pas été beaucoup plus coupable en donnant à ma femme les moyens de lire mes pensées qu'en me permettant à moi-même d'écouter les rêveries de ma femme. Mais la seconde expérience m'avait fait comprendre, beaucoup mieux que la première, les dangers du nouvel appareil. Je pensais que Hickey aurait dû respecter une certaine solidarité masculine et que nos premières conversations avaient créé entre nous comme une convention tacite à laquelle il avait manqué. Bref, je jugeais qu'il s'était mal conduit envers moi et je le lui dis tout net. À la vérité, il demeura, sous mes reproches, tranquille et même souriant.

— Je suis désolé, me dit-il, si je vous ai causé quelque ennui… Mais avouez que tout cela n'a pas grande importance…

— Je n'avoue rien de tel, Hickey, et je trouve que vous prenez bien légèrement une responsabilité qui aurait pu être grave. Si nous n'avions été, ma femme et moi, un ménage très uni et par des liens fort multiples… vous auriez pu nous conduire à un divorce… Eh bien ! mon cher Hickey, j'estime que vous n'aviez pas le droit de courir un tel risque… Votre invention est ingénieuse, vos hypothèses hardies… Vous êtes un grand savant… Vous avez du génie… Là-dessus tout le monde est d'accord… Mais je n'ai jamais pensé que les droits du génie fussent sans bornes… Il vous eût été facile de faire des expériences moins cruelles… C'est là un problème de morale et bien entendu vous le résolvez à votre manière ; pour moi, je pense qu'un savant ne doit jouer ni avec la vie, ni avec les sentiments de ses semblables, fût-ce au profit de la science… Enfin, mon cher, si vous étiez médecin…

— Si j'étais médecin ? dit gaiement Hickey. J'essaierais sans scrupules, sur les pauvres bougres des hôpitaux, des traitements dont les résultats seraient douteux et, en certains cas, mortels… Si j'étais romancier, je me servirais des caractères et des aventures de mes amis sans me préoccuper des effets que mes livres pourraient avoir sur eux, pourvu que ces livres fussent beaux… Est-ce que votre Balzac avait scrupule à se servir, pour créer ses héroïnes, des confidences de ses maîtresses ?… Allons, Dumoulin, ne vous fâchez pas… Après tout, qu'est-il arrivé ? Êtes-vous brouillé avec Madame Dumoulin ?…

— Brouillé ?… Bien loin de là ! Ma femme a été choquée par… certains propos… ou par certaines pensées que vous m'aviez attribuées…

— « Attribuées » est assez drôle, dit-il.

— Mais elle a trop de bon sens pour ne pas reconnaître qu'il s'agissait là d'un rêve éveillé…

— Alors, dit-il… De quoi vous plaignez-vous ?

— Pardon, dis-je, supposez que notre ménage eût été moins solide… ma femme moins raisonnable… ou mes confessions d'une nature plus précise, l'expérience aurait pu fort mal tourner.

— Certes, dit-il. Seulement s'il en avait été ainsi, je ne l'aurais point faite… C'est justement parce que j'ai tout de suite compris que votre femme et vous formiez un ménage solide que je me suis permis de vous choisir pour sujets… Il y a un certain type d'intimité conjugale qui ne trompe pas l'observateur et que je sais très répandu en France… Dans votre cas, j'étais donc certain que l'expérience ne pouvait présenter de dangers graves… J'ajoute que j'ai tenu à être moi-même présent lorsque Mme Dumoulin a écouté cette pellicule et que j'avais la main sur le levier de l'appareil, prêt à le déclencher et à inventer une panne si le texte devenait, pour vous, trop compromettant… Fort heureusement, ce que nous avons entendu, votre femme et moi, fut relativement innocent…

Cette phrase m'apporta, comme bien l'on pense, un assez vif soulagement, car Suzanne avait refusé de me dire avec précision ce qu'avait été ma rêverie.

— Vraiment, Hickey ? dis-je. Et qu'avez-vous entendu, exactement ?

— Mon cher, dit-il, si vous voulez l'entendre vous-même, la pellicule est encore au laboratoire, et vous pourrez ensuite la détruire…

C'est une bien étrange impression que de s'écouter penser. Elle s'est émoussée depuis que le psychographe est devenu un appareil banal et que tous nos contemporains ont entendu, au moins une fois dans leur vie, leur propre discours intérieur. Mais ce jour-là, je me sentis fort mal à mon aise tant que dura ce murmure amplifié qui avait été ma pensée. Pourtant je reconnus avec soulagement que ce monologue était, en fait, beaucoup plus « inoffensif » que n'avaient été certaines de mes pensées relatives à Muriel Wilton. Sans doute, une partie seulement de notre méditation est-elle verbale ; une autre partie, faite d'images, accompagne le discours et beaucoup de ces images ne sont pas décrites par des sons articulés. De celles-là, et fort heureusement pour moi, l'appareil de Hickey ne conservait aucune trace ; je me gardai de le lui dire, car il eût été capable de s'attaquer au problème, plus complexe, de la photographie des images cérébrales et de le résoudre, ce qui ne me paraissait souhaitable ni pour moi, ni pour l'humanité. Quand la machine se tut, je n'ajoutai aucun commentaire et le priai seulement de détruire cette pellicule, ce qu'il fit aussitôt devant moi.

— Et maintenant, lui dis-je, tandis que nous sortions du laboratoire, bien que je ne vous garde aucune rancune, j'estime que ma femme et moi-même avons joué dans vos recherches un rôle suffisant et que, dans l'intérêt même de vos expériences, il vous faudra changer de sujets.

— C'est bien mon avis, dit-il en m'offrant une cigarette, et si vous me promettez d'être discret, je vous confierai que je m'occupe maintenant d'un cas très curieux et qui, si je réussis, prouvera, beaucoup mieux que le vôtre, l'utilité pratique du psychographe.

— Vraiment ? Et quel est ce cas ?…

Il hésita un instant.

— Je ne suis pas tout à fait certain que je devrais vous le dire car il s'agit là d'un secret qui est lié à la vie et à l'avenir de cette université… Mais vous êtes l'un de nous, membre comme moi de cette Faculté ; j'ai besoin sur cette affaire d'un conseil et votre double qualité de professeur et d'étranger fait que, peut-être, pourriez-vous me le donner avec plus de compétence et d'impartialité que tout autre… Je vous demanderai seulement une discrétion absolue.

— Je vous la promets.

— Même vis-à-vis de votre femme ?…

— Si vous ne l'armez à nouveau des moyens de surprendre mes pensées…

— Alors, me dit-il, je vais vous exposer toute cette affaire. Mais c'est assez long et il faut vous installer confortablement…

Il m'offrit un fauteuil que je regardai avec un peu de méfiance, plaça près de moi une boîte de cigarettes, la bouteille de whisky et un verre, puis il commença.

XI

SUCCESSION PRÉSIDENTIELLE

AFIN d'être tout à fait clair, dit-il, je vais vous décrire la situation comme si elle était pour vous entièrement nouvelle. Je serai amené ainsi à vous rappeler des faits que vous connaissez déjà et je m'en excuse, mais au moins les données du problème seront-elles placées toutes en même temps sous vos yeux. Vous savez que notre Président, le Docteur Spencer, a l'intention de prendre sa retraite à la fin de l'année universitaire. C'est là une décision irrévocable et qu'expliquent des raisons d'âge, de santé, trop légitimes pour qu'on puisse les discuter. Le Président et Mrs. Spencer voudraient jouir encore de quelques années tranquilles passées en Europe parmi les œuvres d'art qu'ils aiment l'un et l'autre. Rien n'est plus naturel et notre Faculté doit s'incliner.

» Cette décision ayant été annoncée ***urbi et orbi***, depuis trois mois, par le président, la question de la succession se trouve posée et elle est, pour cette université, fort grave. Vous ne vivez pas en Amérique depuis très longtemps, Dumoulin ; vous en avez pourtant assez vu pour comprendre les dangers qui menacent, en ce pays, l'enseignement supérieur. En gros, on peut dire que deux tendances s'affrontent ; la première, la plus saine, est celle des hommes vraiment cultivés qui ont formé, à l'image des universités européennes, des centres de culture comme Harvard, Yale, Princeton, Williams College, John Hopkins, Cornell, Dartmouth, Columbia, et vingt autres ; la seconde est celle des charlatans qui, à la faveur de riches protecteurs, font passer pour

enseignement supérieur une indigne parodie de toute culture.

» Jusqu'à quel degré de ridicule ce mal peut aller, vous n'en avez, je crois, mon cher Dumoulin, aucune idée. Mais lisez là-dessus, si vous en avez le temps, l'excellent livre de Flexner. Certains établissements en arrivent à offrir au choix libre des étudiants qui se préparent à des examens comparables à votre baccalauréat et à votre licence, des cours aussi absurdes que : « Les principes de la publicité », « L'art de fabriquer des glaces à la crème (cours élémentaire et supérieur) », « La poterie élémentaire », « Les premiers secours aux blessés… » Vous en trouverez la liste complète dans Flexner… Elle est à la fois comique et terrifiante… Notez bien que je ne verrais aucun inconvénient à ce que de tels sujets, qui tous ont leur intérêt, fussent enseignés dans des écoles techniques et qui se donneraient pour telles, mais que l'on puisse créer une confusion de diplômes et donner à une jeunesse trop confiante l'illusion qu'elle acquiert une culture générale alors qu'il n'en est rien, voilà ce qui me paraît dangereux.

» Ici, à Westmouth, vous avez pu constater qu'à part de très rares exceptions, l'enseignement est de haute qualité. Pour moi, j'estime en toute sincérité que mes étudiants de sciences valent autant et mieux que la plupart des étudiants anglais, et vous m'avez dit vous-même combien vous avaient plaisamment surpris l'ardeur de vos élèves américains et leur connaissance du français. Ce résultat est dû aux vingt-cinq années d'efforts et à la fermeté douce, mais invincible, du Président Spencer. Souvent, au cours de son règne, de riches *alumni* ont essayé de lui imposer des dons auxquels étaient attachées des conditions inacceptables. Toujours il a refusé, et s'il a dû, devant la volonté formelle des

trustees, accueillir enfin l'École commerciale du vieux Scripps, il en a fait une institution séparée, et d'ailleurs excellente, dont les diplômes ne sont pas ceux de l'université.

» Vous a-t-on raconté l'histoire bouffonne de Kettlefish ?… Non ?… Alors puisque nous avons aujourd'hui le temps de bavarder, je vais vous en dire un mot, car ce cas est symbolique. Kettlefish, aventurier ingénieux et besogneux, captura un jour près des chutes du Niagara un oiseau d'espèce inconnue et découvrit (dit-il) que cet oiseau parlait, non pas comme les perroquets qui se bornent à répéter des sons humains, mais en un langage original et propre à son espèce. Au moment où il fut pris, l'oiseau de Kettlefish proférait, à en croire son maître, dix-sept sons différents. Kettlefish en dressa un dictionnaire et annonça à des reporters enchantés qu'il était prêt à enseigner le langage des oiseaux.

» Jusque là, l'aventure n'était qu'aristophanesque, mais il advint qu'un milliardaire, Caïus Mitchell, qui se trouve être l'un des bienfaiteurs de Westmouth, lut cet article et convoqua Kettlefish. On ne comprend pas clairement pourquoi ce distillateur octogénaire fut séduit par l'extravagant naturaliste ; c'est un fait que, le lendemain, Mitchell écrivit au docteur Spencer et offrit cent mille dollars pour la création d'une chaire d'ornitho-phonétique dont Kettlefish serait le premier titulaire. Ce que je vous raconte a l'air d'une opérette de Gilbert et Sullivan ; je vous jure que c'est une histoire vraie… Le Président opposa, comme bien vous pensez, un veto absolu, mais croiriez-vous qu'il eut à lutter contre l'indignation des *trustees* qui jugeaient maladroit de mécontenter un homme aussi puissant ?… Le vieux Spencer tint bon et nous sauva de ce ridicule… Mais Mitchell trouva aisément une institution moins scrupuleuse, de sorte que le « professeur » Kettlefish règne aujourd'hui, je ne sais où, sur

un laboratoire d'ornitho-phonétique. L'autre jour, j'ai lu, en première page d'un journal fort sérieux, ce titre d'article : « Oiseau de Kettlefish invente un dix-neuvième son. »

— C'est incroyable ! interrompis-je.

— C'est pourtant un fait, dit Hickey, et je ne vous donne cet exemple que pour vous montrer pourquoi, dans ces universités qui ne sont soumises à aucun contrôle d'État, le choix du président est une question de vie ou de mort… Or, il se trouve que nous avons le bonheur de posséder ici le type même du grand éducateur américain, et vous savez comme moi que c'est le Doyen Turner. Mathématicien de grande valeur, philosophe que loua jadis votre Henri Poincaré, administrateur ferme et pourtant adoré des étudiants comme des professeurs, Turner est vraiment le seul homme qui soit capable de succéder à Spencer sans faire courir à Westmouth de graves dangers.

— Là-dessus, dis-je, je crois que l'accord est fait… Depuis que je suis à Westmouth, j'ai toujours entendu cette candidature annoncée et approuvée par tous.

— Par tous, dit Hickey, sauf par un seul… Car, de même que nous possédons ici le candidat idéal, nous y avons aussi, hélas, le candidat indésirable. Et c'est là que notre entretien devient secret… Connaissez-vous, Dumoulin, le professeur Windbag ?

— Très vaguement… Je l'ai vu le jour où nous lui rendîmes sa visite… Il m'a paru brillant, onctueux et médiocre…

— Toutes vos épithètes sont justes… Windbag est, en fait, un médiocre qui enseigne ici la pédagogie. Il fait des cours sur l'art de « mesurer » les aptitudes d'un étudiant ou

la valeur professionnelle d’un maître ! Il y revêt d’une forme savante une ombre de pensée. C’est lui qui a inventé, pour déterminer l’équation personnelle d’un élève, la formule :

$$X = \frac{(T^3 - T^2 N)(1 - S^2)}{A + \frac{1}{P^1} + \frac{1}{P^2}}$$

T étant le nombre d’heures de cours hebdomadaires, N le nombre d’élèves du groupe, S j’ai oublié quoi, A l’âge des parents de l’élève, P^1 le temps d’éducation du père et P^2 le temps d’éducation de la mère.

— Hickey, c’est une plaisanterie !…

— Plût au ciel, mon cher, que ce fût une plaisanterie, mais il n’en est rien… Ces folies sont sérieusement enseignées à de futurs professeurs qui préparent ensuite, sous la surveillance du professeur Windbag, quelque incroyable thèse sur « Le rôle de la femme de charge dans les cours supérieurs de jeunes filles… » Et non seulement ces choses sont enseignées, mais elles inspirent la plus grande admiration à quelques-uns de nos seigneurs et bienfaiteurs. Windbag est un homme qu’ils tiennent en haute estime et auquel le président Spencer lui-même n’a jamais osé toucher. Car non seulement c’est un pseudo-savant, mais un pseudo-saint… Onctueux, disiez-vous… Oui, onctueux et hypocrite. Il me rappelle ce personnage de Dickens qui ressemble à un poteau indicateur en ceci qu’il montre la direction à suivre et ne la suit jamais lui-même… Vous n’avez pas entendu notre Windbag prêcher dimanche dernier à la chapelle ?… C’était admirable… Il avait pris un texte de saint Paul : « Ils sont devenus fous et s’attribuent le nom de sages… » et il a tonné contre la science moderne, contre moi en particulier, avec un talent indiscutable, car ce mauvais esprit est un grand orateur… Flatteur, disiez-vous enfin… Il a en effet trouvé

pour flatter les Scripps, les Higgins, les Mitchell, une méthode fort adroite… Il a entrepris un ouvrage sur les traits à développer chez les élèves pour en faire de grands hommes d'affaires et il a consulté là-dessus ces pontifes, leur demandant respectueusement à quelle vertu ils doivent d'être devenus les plus illustres des distillateurs, des métallurgistes, des banquiers… Chacun d'eux est fier d'être pris pour modèle et Windbag se fait ainsi, parmi nos maîtres, de puissants amis… Il n'avoue pas ses ambitions, il ne pose pas sa candidature, mais nous sommes ici deux ou trois qui le voyons venir et nous sommes décidés à l'écarter…

— Je crois que vous n'aurez pas grand'peine… Entre un Windbag et un Turner, qui hésiterait ?

— Ahl je ne suis pas de votre avis… Qui hésiterait ? Mais ceux même de qui dépend le choix… Car les qualités de Turner, si solides, ne sont pas apparentes… Windbag mêle la politique à l'enseignement. Je ne sais s'il ne rêve pas quelquefois à l'aventure d'un Woodrow Wilson et ne voit pas, dans la présidence de Westmouth, un pas vers la présidence des États-Unis… Il se vante volontiers d'être un homme d'action… Il parle avec mépris de la mollesse du Président Spencer et de cette Faculté émasculée… Cela, c'est nous, mon cher… Ces violences mettent dans son jeu certains de nos administrateurs qui, de bonne foi, craignent l'indulgence de Turner… Et puis, il y a Mrs. Turner, qui n'est pas, il faut l'avouer, une bonne carte dans le jeu de notre candidat… Vous savez ce qu'elle est, Dumoulin, bonne personne, mais assez ridicule…

— Il y a là, dis-je, une part de légende.

Je connaissais bien Mrs. Turner qui parfois m'invitait à prendre le thé avec elle pour parler des poètes français. Elle

se piquait d'être une « artiste » et avait un goût sincère pour la poésie, la musique, la peinture. Le malheur était qu'elle demeurait, en un temps où les jeunes hommes, en Amérique, n'admiraient plus que Hemingway, Picasso ou Strawinsky, attachée aux modes littéraires et vestimentaires qui avaient été, vers 1900, celles de son adolescence. C'était un spectacle que Westmouth jugeait comique de voir entrer dans un salon cette femme géante (ses dimensions étaient celles de la Melpomène du Louvre), vêtue d'une robe telle qu'en portaient les héroïnes des tableaux préraphaélites et récitant avec un accent indescriptible des vers de François Coppée, de Sully Prudhomme ou de Longfellow. Parfois, elle réunissait des professeurs et leurs femmes pour leur lire ses propres compositions, et c'est faire un grand éloge de la bienveillance qui régnait à Westmouth que de constater que personne ne riait, qu'elle était écoutée avec patience, et qu'après vingt-cinq ans de séjour dans cette université, elle ne pouvait se douter de l'effet qu'elle y produisait.

On m'avait raconté là-dessus, au moment de mon arrivée, un trait que je trouve assez touchant. Un étudiant de Westmouth, esprit brillant et rebelle, étant devenu, après ses années d'université, un romancier à la mode, eut l'idée de faire de Mrs. Turner le personnage central d'un de ses livres et esquissa d'elle un portrait trop ressemblant. Le premier des membres de l'université qui reçut ce roman ne put imaginer sans pitié ce que serait la douleur de Mrs. Turner si elle lisait ce texte cruel. Il alerta aussitôt ses collègues et une véritable conspiration se forma pour supprimer le livre en tout lieu où les Turner auraient pu le rencontrer. Tous les exemplaires du libraire local furent achetés. Celui de la bibliothèque fut, par miracle, toujours en lecture ainsi que les revues qui contenaient des comptes rendus du livre. Pour éviter toute surprise, on fit serment de n'en jamais parler. Et

tel fut le succès de ces manœuvres qu'au moment de notre arrivée, c'est-à-dire dix ans plus tard, Mrs. Turner continuait à porter ses robes préraphaélites et à réciter du Sully Prudhomme sans se douter qu'elle était en train de copier sa propre caricature.

— Il y a là, répétai-je, une part de légende… La culture de Mrs. Turner est surannée, mais réelle… Et puis c'est une si brave femme.

— Certes, mon cher Dumoulin… Mais imaginez le parti que pourrait tirer de ses petits ridicules un adversaire sans scrupules… Nous savons, nous, qu'elle est la meilleure personne du monde et que, si elle régnait à Lakeview, elle y serait respectée et aimée par nous… Mais il serait assez facile de faire croire le contraire à des ***trustees*** moins bien informés et qui n'ont pas tous l'esprit de Westmouth… D'ailleurs…

À ce moment, la femme de chambre de Mrs. Hickey ouvrit la porte du studio et annonça :

— Professeur Windbag, ***Sir***.

Je pris congé et saluai, en traversant le vestibule, la vigoureuse carrure et le masque romain du visiteur.

XII

MINES ET CONTRE-MINES

JE pensai, en voyant Windbag entrer chez Hickey au moment même où celui-ci venait de m'en parler avec un vif intérêt, que le physicien avait, sous un prétexte quelconque,

convoqué le pédagogue afin de le psychographier. Je ne m'étais pas trompé. Étant retourné le lendemain soir chez mes voisins, je trouvai Hickey et sa femme fort agités.

— Ah ! dit-il en m'apercevant. Voici l'homme qu'il nous faut… Dumoulin, mon ami, vous allez nous départager, car Gertrude et moi sommes en désaccord sur une question grave… Il s'agit de l'illustre Windbag… Vous l'avez rencontré hier ici… Vous devinez…

— Je devine…

— Bien ! Ces Français sont admirables ! Ils comprennent tout à demi-mot… ***Well***, mon cher, cette fois le psychographe a gagné ses galons… J'ai découvert, grâce à lui, une machination… Je vous épargne les détails de ma stratégie… Sous un prétexte quelconque, j'ai abandonné Windbag pendant un quart d'heure à portée de l'appareil et l'homme s'est mis à rêver… Voulez-vous entendre son psychogramme ? Il est bien curieux.

— Je l'entendrai volontiers, dis-je, quand nous aurons l'un et l'autre plus de loisir. Mais pour le moment, résumez-le moi.

— Vous avez raison… D'abord longue fureur contre moi, qui me permettais d'abandonner aussi longtemps un homme éminent… « Ces Anglais se croient tout permis !… Ce compte sera un jour réglé… Quand nous serons à Lakeview… » Puis complaisantes visions de grandeur présidentielle… Un Hickey timide et déférent accueilli avec condescendance par un majestueux Windbag. « Ce sera bien autre chose que le pauvre Spencer… Le malheureux est atteint de paralysie de la volonté… »

— Oui, dit Gertrude Hickey en riant, c’était bien comique la manière dont l’appareil répétait : « Paralysie de la volonté… paralysie de la volonté… »

— Puis notre Windbag a examiné (tout cela est dans le psychogramme), sans doute pour la millième fois, le plan qui devait amener son élévation et le débarrasser en Turner d’un concurrent dangereux… Plan fort ingénieux… D’abord, il a compris ce qui, je crois, est vrai, que le meilleur atout dans son jeu est le caractère apparent de Mrs. Turner… Plus les grands *alumni* la connaîtront et plus les chances de Turner diminueront… Par conséquent, il importe de la leur faire connaître… Pour y arriver, lui Windbag, doit s’efforcer de devenir l’ami de Mrs. Turner.

— De cela, dit Gertrude Hickey, je m’étais aperçue depuis quelque temps… Il s’invitait chez elle à prendre le thé ; il demandait à entendre la pauvre femme lire des vers…

— Bien sûr, continua Hickey. Le but est de conquérir la confiance de la dame… Cela fait, on lui suggérera, pour aider à l’avancement de son mari, de donner quelques réceptions intimes en l’honneur des principaux bienfaiteurs de l’université… Vous apercevez la profondeur de cette perfidie. C’est la victime elle-même qui sera l’instrument de sa propre perte… Et ce n’est pas tout… Car notre Windbag est homme de ressources… Le psychogramme m’a laissé entrevoir tout un plan fort machiavélique de chahuts d’étudiants, qui seraient déclenchés en temps opportun pour prouver le manque d’autorité du Doyen… Là-dessus, j’ai peu de détails car, évidemment, il y avait souvent pensé et ce qui, dans mon texte, s’y rapporte, ne procède que par allusions… Malgré tout, j’en ai assez entendu pour savoir que mes soupçons étaient fondés, que cet homme a une âme très

noire, des ambitions ardentes et précises, et qu'il importe au plus vite de déjouer ses manœuvres… C'est ici que Gertrude et moi cessons d'être d'accord…

— Malcolm veut, dit Mrs. Hickey, que je prévienne Mrs. Turner… Moi je dis que la pauvre femme est incapable de se défendre. D'abord, elle ne croira jamais à son propre ridicule et accueillera les flatteries intéressées de Windbag beaucoup mieux que nos conseils.

— Gertrude, coupa Hickey, souhaite que j'aille voir tout de suite le Président Spencer et que je lui expose l'affaire. J'avoue que j'hésite un peu, car il faudrait commencer par lui révéler l'existence du psychographe… Je ne sais pas jusqu'à quel point il ne me blâmera pas d'avoir eu recours à un tel procédé pour forcer la pensée d'un collègue… Vous-même, mon cher Dumoulin, avez été là-dessus assez sévère lorsque vous étiez en cause… Quel est votre sentiment ?

— Je suis, dis-je, de l'avis de Mrs. Hickey… Si vous prévenez les Turner, ils réagiront très mal… Ils seront terrifiés par tant de méchanceté… Ils en douteront… Et en outre ils perdront pour l'avenir toute confiance en eux-mêmes et renonceront spontanément au poste que, comme moi, vous souhaitez les voir occuper… Au contraire, si vous prévenez le Président, c'est lui qui arrangera tout en secret… Il a autant de bon sens que de bonté… Et quant à votre invention, Hickey, il en sera si surpris qu'il s'émerveillera, je crois, beaucoup plus qu'il ne blâmera.

— Soit, dit alors Hickey, mais à une condition : c'est que vous, Dumoulin, m'accompagnerez à Lakeview. Il me faut un témoin… Je ne veux pas que le Président me prenne pour un fou quand je lui parlerai d'une machine à lire les pensées.

Il fut convenu qu'un rendez-vous serait demandé pour le lendemain et que nous nous y rendrions ensemble. La surprise du Président Spencer fut grande quand il entendit notre récit, mais la rapidité d'adaptation de ce vieillard me frappa. Loin de blâmer Hickey, il le loua, mais ajouta gravement :

— Bien entendu, professeur Hickey, il faudra qu'avant la fin de l'année, vous fassiez sur votre découverte une communication officielle… Il ne serait pas loyal de votre part de conserver en vos seules mains un tel moyen d'information et de domination… Pourrai-je voir l'appareil ?

Hickey avait apporté un psychographe ; il le démonta devant le Président. Celui-ci le regarda faire, sans prononcer un mot, avec une attention constante. Quand il rouvrit la bouche, ce fut pour dire :

— Quant à l'affaire Windbag, je ne crois pas qu'il soit prudent d'avertir Mrs. Turner… Cependant j'aimerais, là-dessus, à consulter Mrs. Spencer qui connaît ce ménage mieux que nous… D'ailleurs, elle sera très intéressée par votre découverte, professeur Hickey… Venez avec moi.

Mrs. Spencer ne fut même pas étonnée par nos révélations.

— ***Well, well, well, well !*** dit-elle… Ce qu'on peut imaginer de nos jours !… Et comment va madame, professeur Dumoulin ?… Est-ce qu'elle commence à s'habituer un peu à nous ?… Je sais que son thé de mercredi a été très réussi ; les étudiants étaient pleins d'éloges… ***Well, well, well, well***… Ah ! Oui ! Cette affaire Windbag ?…

Eh bien ! Je pense qu'il ne faut certainement rien dire aux Turner… Pauvre créature ! Elle serait malheureuse pour le restant de ses jours… Non, non ! Je vais parler de cela

avec le Président et nous trouverons un autre moyen… ***Leave it to me***, professeur Hickey !… Laissez-moi faire, professeur Dumoulin…

Je ne sais si le plan des opérations fut conçu par elle ou par le Président ; mais il fut magistral. Le Conseil des ***trustees*** se réunissait une fois par mois à Lakeview. À la réunion suivante, sans aucun avis préalable, le Président Spencer annonça officiellement en fin de séance qu'il prendrait sa retraite dès le mois de Juillet et demanda au Conseil de nommer pour lui succéder le Doyen Turner, dont il fit un éloge sans réserves. Le vieux Higgins qu'il avait, je ne sais comment, enrôlé dans son camp, seconda aussitôt cette motion. Les opposants, s'il y en avait, furent pris au dépourvu ; ils n'avaient pu se concerter avant la séance puisque nul, sauf Higgins qui avait tenu sa langue, ne savait que la question y serait soulevée. Le nom de Windbag ne fut même pas prononcé. Le Président mit la proposition aux voix et Turner se trouva élu président de Westmouth par neuf voix contre trois bulletins blancs. Jamais élection n'avait été enlevée avec autant d'habileté et jamais celui qui en était le bénéficiaire n'avait été un homme moins habile.

Après le vote, le Président et les ***trustees*** allèrent ensemble apprendre au Doyen sa nomination. Le bonheur du couple Turner fut un spectacle touchant. Quand la nouvelle se répandit, toute l'université les fêta. Windbag lui-même, son beau masque romain soudain devenu très jaune, fut parmi les premiers à apporter ses compliments. Naturellement, la rapidité de l'événement surprit tout le monde. Mais seuls les Spencer, les Hickey et moi-même savions qu'elle était due au psychographe et nous gardâmes tous le secret, de sorte que ce ne fut pas cette affaire qui fit connaître

l'appareil au public, mais deux autres épisodes qu'il faut maintenant rappeler.

XIII

DEUX ÉPISODES

J'AI déjà parlé de l'incroyable importance qui était, à Westmouth, comme dans la plupart des universités américaines, attachée à la saison de football. Les élèves choisis pour faire partie de l'équipe abandonnaient, pendant l'entraînement, leurs études. Ils « travaillaient » alors dans un stade enclos de murs élevés et dont l'entrée était gardée avec sévérité, car le sport avait, depuis quelques années, pris aux États-Unis allure de guerre civile. L'espionnage sévissait, certains collèges allant jusqu'à entretenir un véritable service secret, chargé d'épier les manœuvres et formations de l'adversaire. Au moment où j'écris, ces pratiques sont condamnées par les principales universités et celles-ci ont promis de s'en abstenir ; mais au temps de mon séjour à Westmouth, la méfiance était grande et la prudence légitime.

L'efficacité d'un tel espionnage doit surprendre ceux qui, comme la plupart des Français, ne connaissent que deux formes de football : l'association et le rugby, toutes deux admettant des variétés infinies de combinaisons et exigeant que les plus belles conceptions tactiques soient improvisées. Mais le football américain est un jeu plus mécanique. Avancer avec la balle y est si difficile que, pour tromper et percer la défense, l'équipe assaillante doit préparer ses offensives pouce par pouce, comme étaient arrivées à le faire, en 1917,

les infanteries européennes. De longues séries de gestes (dites « plays » ou « jeux ») sont réglées, apprises par cœur, répétées, et chacune d'entre elles porte un numéro. Si le capitaine annonce « 23 », aussitôt chacun des joueurs sait quelle place il doit occuper dans la formation et si son rôle sera de charger, de passer, de dégager par un coup de pied ou de bloquer un adversaire. Telle étant la nature de ce jeu, on imagine les services que peut rendre à une équipe la connaissance des formations « répétées » par ses rivaux.

Au cours même de la partie, il est nécessaire de veiller à ce que l'équipe adverse ne puisse deviner que tel signal correspond à telle série de mouvements. Aussi a-t-on imaginé mille combinaisons pour assurer le secret. Tantôt le capitaine et ses hommes se groupent en un petit cercle serré et le plan de la prochaine attaque est indiqué à voix basse ; tantôt le chiffre est crié à haute voix, mais noyé parmi d'autres. Par exemple, il sera convenu entre le capitaine et ses hommes que, sur trois groupes de deux chiffres, c'est le second seul qui compte. Alors, « 43, 37, 25 » signifie pour les initiés : « Jeu 37 ». Ou bien le groupe de deux chiffres qui suit un 9 est le seul valable. Ainsi, « 21, 37, 39, 30 » annonce le jeu 30. Bien plus, ces combinaisons elles-mêmes pouvant, malgré leur complication, se trouver percées à jour, le ***coach*** (ou entraîneur) enseigne à ses hommes l'art de les transformer au cours de la partie, comme font les états-majors pour ces codes mystérieux qui, en temps de guerre, servent au chiffrage des dépêches.

Je m'excuse de cette digression ; elle était nécessaire pour que le lecteur pût comprendre le premier des épisodes auxquels j'ai fait allusion et qui révélèrent le psychographe au public américain. Je les raconterai fort brièvement car il est facile d'en retrouver le récit détaillé dans les journaux du

temps. Pour ce qui nous occupe ici, il suffit de savoir : 1° Que le jeune Darnley, fanatique du football, était en même temps que l'assistant de Hickey, celui du ***coach*** de Westmouth, le fameux Lovejoy ; 2° Que le match Westmouth-Armée formait chaque année l'événement central de la saison de football ; 3° Que, cette année-là, l'équipe de l'Armée (celle des cadets de West-Point) était infiniment meilleure que la nôtre ; 4° Que les tours les plus savants de West-Point échouèrent pourtant comme par miracle ; 5° Que, malgré notre évidente infériorité, Westmouth, à la grande surprise de tous les experts, gagna le match par 27 points contre 15 ; 6° Que notre ***coach***, après la partie, laissa échapper devant Hickey une ou deux phrases imprudentes, ou plus exactement inconscientes ; 7° Que Hickey fit une rapide enquête, laquelle prouva qu'un psychographe avait été installé la veille par Darnley dans la chambre occupée à l'hôtel de Westmouth par le capitaine de West-Point ; 8° Que ces faits furent portés à la connaissance du Président Spencer et que cet honnête homme demanda aussitôt que le match fût rejoué ; 9° Que cette aventure occupa pendant trois semaines tous les journaux sportifs des États-Unis ; 10° Et enfin que Hickey, physicien connu la veille seulement de quelques spécialistes, devint en un jour aussi célèbre qu'un boxeur ou qu'un bandit.

Nous vîmes alors, Suzanne et moi, notre avenue, jadis si tranquille, se remplir de reporters. Les meilleurs journalistes de New-York furent chargés de « couvrir », comme on dit là-bas, l'affaire Hickey. Mon voisin était devenu « nouvelle de première page », et quand les agences découvrirent que j'avais été mêlé à l'invention du psychographe, je commençai moi-même à recevoir des télégrammes me demandant des articles sur la « machine à lire les pensées ». Naturellement, je m'abstins, fermement décidé à ne pas compro-

mettre en ma personne la dignité de l'université. Mais certains de nos collègues eurent moins de scrupules et firent à Westmouth, dans la presse des deux continents, une déplaisante publicité.

Ce fut cette publicité qui fut cause du second épisode auquel j'ai fait allusion. Je veux parler de la célèbre affaire Ladislas Kogacz. On se souvient de ce brillant avocat accusé d'avoir assassiné le mari d'une femme dont il était l'amant. L'éclat de la lutte oratoire entre l'accusé et l'attorney du district avait, en quelques semaines, fait de l'affaire Kogacz une cause aussi célèbre que l'affaire Dreyfus. Après la condamnation, des milliers de télégrammes s'étaient abattus sur le gouverneur de l'État, le suppliant de faire grâce à un innocent. Trois fois l'exécution avait été annoncée, et trois fois le gouverneur, justement troublé, avait trouvé des prétextes légaux pour accorder un sursis. À ce moment se trouva révélée par la presse l'existence du psychographe et, tout naturellement, les autorités de la prison eurent l'idée de demander à Hickey un de ses appareils et de le placer dans la cellule de Kogacz.

Je me souviens de la soirée au cours de laquelle, devant nos deux femmes, Hickey et moi discutâmes longuement au sujet de cette affaire. Il hésitait sur la réponse qu'il enverrait aux autorités de Pennsylvanie.

— Il me semble, disait-il, qu'il y aurait quelque chose de peu sportif à violer ainsi, sans qu'il pût se défendre, les retraites les plus secrètes de l'esprit d'un prisonnier. C'est donner à l'accusation trop beau jeu.

— Je ne suis pas de votre avis, répondis-je. Si Kogacz est innocent, votre appareil apportera la preuve irréfutable

de cette innocence ; s'il est coupable, tant pis pour lui ! Un assassin ne m'intéresse guère.

— Si même il a tué, disaient nos femmes, pourquoi le perdre ? L'assassin par amour n'est pas dangereux. Ne vous mêlez pas de cette affaire.

Hickey finit par se ranger à mon avis ou du moins par reconnaître qu'il ne pouvait refuser, à la justice du pays où il vivait, le bénéfice d'une découverte devenue publique et il envoya Darnley en Pennsylvanie. Ce fut la condamnation définitive du malheureux Kogacz qui, non seulement était bel et bien coupable de ce crime, mais de deux autres que révéla le psychogramme. Après cet éclat, Kogacz alla tout droit à la chaise électrique et Hickey devint plus que jamais la providence des journalistes. Il en souffrait, parlait de quitter Westmouth et de se réfugier en Angleterre ; mais cela même eût été vain. Le psychographe était désormais connu dans le monde entier et son inventeur condamné à la gloire.

XIV

THE PSYCHOGRAPH COMPANY INC.

COMME bien on pense, les hommes d'affaires américains avaient tout de suite compris que la vente du psychographe pouvait devenir pour eux une source de grandes richesses. Après le procès Kogacz, la maison de Hickey fut assiégée par leurs émissaires. Mais si brillantes que fussent les offres, notre ami hésita longtemps à les accepter. Il disait qu'un savant ne doit pas tirer profit de ses inventions, mais

en faire don à l'humanité et se tenir pour convenablement rétribué s'il prend, dans l'histoire des sciences, une place honorable. Ses collègues lui rappelèrent que Lord Kelvin, l'un des plus illustres physiciens anglais, avait fait partie, en Amérique, de conseils d'administration ; Suzanne lui prouva que, s'il mettait son invention dans le domaine public, il enrichirait des inconnus aux dépens de ses propres enfants ; moi-même, je lui fis observer que rien ne l'empêchait de consacrer ses gains à quelque œuvre utile et désintéressée ; il accepta enfin de recevoir, non pas les innombrables solliciteurs, mais le plus notoire d'entre eux : le tout-puissant Edward Fork.

L'un des maîtres de la radio américaine, Edward Fork, était en même temps *trustee* de Westmouth. Je le connus alors assez intimement, car Hickey, pour être certain de ne rien faire qui pût être blâmé par ses pairs, avait prié le Doyen Turner et moi-même d'assister à ces entretiens. Fork me surprit, car ce capitaine d'industrie, que j'imaginais silencieux et fort, se révéla, au cours des négociations, hésitant et bavard. Ébloui par sa propre réussite (il avait débuté comme simple employé dans l'entreprise géante qu'il dirigeait), il éprouvait le besoin de rappeler à tout propos l'histoire de sa vie. De sa fortune, il faisait l'usage le plus naïf ; nous déjeunâmes un jour, Hickey et moi, chez lui, à Baltimore ; il y avait reconstitué à grands frais un palais florentin qui s'y trouvait déplacé, morne et comique. Honnête homme d'ailleurs, il ne chercha jamais à imposer à Hickey un contrat léonin.

— Professeur Hickey, dit-il tout de suite, nul ne peut prévoir ce que sera la valeur marchande de votre invention… Je ne citerai donc, pour le moment, aucun chiffre, à moins que vous ne souhaitiez une garantie minima que je

vous donnerai volontiers… Ce que je vous offre… c'est de fonder avec vous ***The Psychograph Company*** et de vous donner, en paiement de vos apports, une part du capital de la compagnie, plus une redevance fixe par appareil vendu… Quel est, selon vous, docteur Hickey, le prix de revient d'un de vos psychographes ?

— C'est difficile à dire, répondit Hickey ; les quelques appareils construits par mon préparateur, avec les moyens de nos laboratoires et l'aide des artisans de Westmouth, ont naturellement coûté fort cher… À peu près cent cinquante dollars chacun. Mais une fabrication en série permettrait d'abaisser beaucoup ce prix… Je suppose qu'il serait possible d'arriver à trente ou quarante dollars… J'avoue que j'énonce le chiffre au hasard, car je manque de données précises.

— ***Waal***, dit Fork (c'était ainsi qu'il prononçait le mot ***well***)… ***Waal***, vous allez me confier un de vos appareils et je ferai étudier ces questions techniques par nos bureaux… À la vérité, peu importe… Au début, nous pourrons vendre le psychographe n'importe quel prix : cent dollars, deux cents dollars… Pensez : l'appareil est nouveau ; il est sans concurrents ; il est indispensable… Aucune difficulté… Plus tard, quand nous voudrons atteindre le public populaire, il faudra trouver le moyen d'établir des modèles à bon marché ; mais avant d'en arriver là, nous pouvons pendant quelques années exploiter les couches supérieures… C'est ainsi que j'ai procédé avec mes appareils de radio et nous avons distribué jusqu'à trente-cinq pour cent de dividende… ***Yes, sir***… Lorsque j'ai débuté dans ce métier…

Hickey, qui avait déjà entendu le récit de ces débuts, interrompit l'industriel pour demander si le nom de « psychographe » était bien le meilleur.

— ***Waal***, dit Fork, ceci concerne nos services de vente ; je vais vous envoyer mon chef de publicité.

Le lendemain en effet, Hickey me convoqua pour une conversation avec Mr. Drummer. C'était un personnage étonnant. Intelligent, aussi autoritaire que son patron Fork était timide, mais tout à fait cynique. Drummer parla des acheteurs futurs de l'appareil avec un mépris incroyable.

— Professeur, dit-il, en toute campagne de publicité, il faut partir de données réalistes sur la nature humaine… Le public est vulgaire ; il est vaniteux ; il est peureux ; et il est « sex-conscious… » Avec l'invention qui nous est confiée aujourd'hui, auquel de ces sentiments pouvons-nous faire appel ?… J'en vois plusieurs… Parlons d'abord de la sexualité… Dans le monde moderne, artificiellement excité par les journaux, par le cinéma, par les parfums, c'est le mobile le plus puissant… Ouvrons donc un chapitre : ***Psychographe et sexualité…*** Vous apercevrez tout de suite, professeur, les ressources possibles… Une grande page en couleur ; une ravissante fille à demi nue : « ***Vous aime-t-elle ? Psiki vous le dira…*** » Je crois que je préfère Psiki à psychographe… quoique psychographe fasse appel au snobisme scientifique, précieuse forme de vanité… ce qui n'est pas sans importance… Il faudra y réfléchir… Mais Psiki est plus facile à retenir pour le grand public… À côté d'une jeune fille, un beau garçon rêve : « ***Vous désire-t-il ? Psiki seul le sait.*** » En ménage : « ***Qu'a-t-elle fait aujourd'hui ? Me dit-elle la vérité ? Oui, car Psiki la surveille…*** » Un couple charmant dans un bateau, à deux doigts d'un rocher sous-marin : « ***Notre ménage allait***

chavirer : Psiki nous a sauvés… » Naturellement, professeur, tout cela est mauvais, improvisé ; nous trouverons beaucoup mieux ; mais je vous indique en ce moment la ligne générale.

— Elle me semble inquiétante, dit Hickey.

— N'ayez pas peur, professeur… Nous aurons aussi un côté scientifique… « ***Après Freud, Psiki.*** » « ***Vous échouez en toute chose ? Pourquoi ? Parce que votre passé vous handicape. Le psychographe déracinera vos complexes.*** »

À ce moment, je me permis d'interrompre cet homme de génie.

— Ne pourrait-on, dis-je, se servir de la phrase française célèbre : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée… et le psychographe pour arracher le déguisement » ?

Mr. Drummer me regarda sans bienveillance :

— Oh ! non ! dit-il en secouant la tête avec mépris… Je n'aime pas ça… Trop long, trop subtil, trop « sophistiqué »… Non… Nous publierons plutôt des attestations de gens simples… « Le psychographe a montré son efficacité en faisant le bonheur de milliers de familles. Voici quelques extraits de notre courrier d'hier : « ***Mon foyer, que je croyais détruit à jamais, vient d'être rebâti par le psychographe. – Je pensais qu'un père ou une mère ne peuvent jamais connaître leurs enfants ; grâce au psychographe, la communication se trouve établie.*** – D'une secrétaire : ***Je n'arrivais pas à deviner ce que me reprochait un patron silencieux et bourru ; le psychographe m'a éclairée et mes appointements sont maintenant doublés.*** – D'un diplomate : ***Le psychographe est le meilleur des secrétaires d'ambassade ; c'est aussi un instrument de paix.*** – D'un médecin : ***Enfin, je comprends mes patients.*** – D'un profes-

seur : ***Je ne savais ce qui, dans mes cours, ennuyait ou intéressait mes élèves. Depuis que je les interroge au moyen du psychographe, mon auditoire a triplé.*** »

— Admirable ! dit froidement Hickey… Admirable et terrifiant !

— Pourquoi terrifiant, professeur ? Si vous ne le voulez pas, votre nom ne figurera pas dans cette publicité… Et nous pouvons faire une grande partie du travail par démarches à domicile. Quelle femme résistera longtemps à un bon vendeur qui lui prouvera qu'il est désormais possible pour elle de connaître les plus secrètes pensées de son mari, de son beau-père, de sa belle-mère ?… C'est presque trop facile, professeur… Moi, j'aime vendre un objet absurde, inutile… Mais votre psychographe… Jeu d'enfant, professeur, jeu d'enfant… que cependant on pourrait rendre plus intéressant en créant des modèles de luxe… Si vous le permettez, professeur, j'en ferai dessiner au moins trois… Le Conjugal, le Pocket-Psychograph et le Secret Service… Ce dernier devra prendre les aspects les plus divers et dissimuler l'appareil sous des apparences inoffensives : vide-poche, classeur, gramophone…

À la vérité, je pourrais remplir plus de cent pages des discours et projets de Mr. Drummer, mais ce n'est pas là mon sujet. Il suffit ici de rappeler que Hickey traita enfin avec Edward Fork et que la ***Compagnie du Psychographe*** fut fondée dès le printemps 1926.

J'ai déjà montré que le psychographe avait exercé sur mon ménage une influence assez heureuse. Grâce à lui, nous avions appris, Suzanne et moi, à exprimer des pensées que nous avions jusqu'alors tenues secrètes, et aussi à contrôler des rêveries dangereuses. J'avais compris qu'il était injuste

et ridicule d'exiger de ma femme une pureté d'esprit et une fidélité mentale dont j'étais moi-même incapable. Ma femme, de son côté, avait fait, pour dominer le vague mécontentement et la mauvaise humeur dont je me plaignais, un sincère effort qui avait été, comme il arrive presque toujours, récompensé par un plus grand contentement de soi. Peut-être faut-il ajouter que l'absence est une habitude, que les nouvelles des enfants étaient excellentes et que, la rue de Fontenelle s'enfonçant dans le temps, les eaux tranquilles de l'oubli l'avaient, dans l'esprit de Suzanne, lentement submergée. Ainsi s'explique la relative facilité avec laquelle ma femme consentit à prolonger de quelques mois notre séjour à Westmouth, ce qui me permit d'achever un cours auquel, je crois, les étudiants avaient pris goût, de ne pas rentrer en France au milieu d'une année scolaire et enfin de suivre les débuts de la ***Compagnie du Psychographe***.

Il fut tout de suite facile de prévoir que cette affaire, en Amérique, serait prospère. Une telle publicité avait été faite par la presse à l'invention de Hickey que les premiers voyageurs de la Compagnie reçurent auprès des marchands un accueil enthousiaste. Il avait été décidé de proposer le nouvel appareil à ces innombrables ***drugstores*** qui, aux États-Unis, vendent aussi bien des produits pharmaceutiques que des appareils photographiques ou des disques de gramophone. « Vous êtes photographe ? Devenez psychographe ! » fut un des ***slogans*** de Drummer. Bien que la fabrication en série ne fût pas commencée, la consommation de New-York apparaissait illimitée ; l'Europe elle-même s'agitait et réclamait des psychographes. Hickey qui, après une première période d'irritation et de méfiance, commençait à trouver cette aventure divertissante, me tint, quelques semaines avant mon départ, le petit discours suivant :

— Mon cher Dumoulin, je vais vous faire une proposition qui va d'abord vous surprendre et peut-être vous choquer, mais qui, je vous l'assure, mérite d'être examinée avec faveur. Drummer a reçu, depuis trois semaines, de votre pays, plusieurs lettres écrites par des personnages inconnus qui, tous, donnent les plus rassurantes références et demandent à devenir, en France, les agents généraux du psychographe… Nous ne nous étions pas encore occupés de l'extension possible de la Compagnie à l'étranger, sauf en Angleterre ; mais il est hors de doute que le succès de l'appareil ne sera pas moindre en Europe qu'en Amérique. Je vais droit au but : seriez-vous disposé à devenir, pour la France, le représentant de notre compagnie ?

— Moi ? dis-je… Mais, cher ami, c'est impossible ! Je suis professeur de littérature française et non…

— Je sais, dit-il, je sais… Vous êtes, comme moi-même, un universitaire… Votre activité est désintéressée et vous ne souhaitez pas entrer dans une profession commerciale. Mais j'ai fait jadis les mêmes objections et vous avez été le premier à les écarter… En outre, vous avez été mêlé aux débuts de cette aventure ; j'ai fait sur vous des expériences dont je conserve quelques remords ; j'estime que je vous dois une réparation… Or, ce que je vous offre aujourd'hui représente, songez-y, une véritable fortune… Combien y a-t-il en France d'appareils de radio ? Plusieurs millions. Supposons même que l'on n'y vende, au cours des cinq premières années, que cent mille psychographes (ce qui est un chiffre très bas) et que la commission sur chaque appareil soit approximativement d'un dollar… Je vous le répète, il s'agit d'une fortune… Vous avez des enfants, Dumoulin ; avez-vous le droit de refuser pour eux une chance unique ? Consultez Mme Dumoulin avant de prendre une décision… Et d'ailleurs,

qui vous empêche d'agir comme j'ai fait moi-même et de réserver à des fondations savantes une part de vos profits ? Bien mieux, vous pouvez conserver votre chaire, confier l'agence française des psychographes à un directeur que vous choisirez et en qui vous aurez toute confiance, et partager équitablement avec cet homme de votre choix ces profits qui seront assez grands pour deux… Mon désir de vous avoir avec nous est tel, Dumoulin, que je m'engage à faire accepter par Fork et Drummer toutes combinaisons que vous suggérerez.

Je ne pus que le remercier et promettre de parler de cette affaire avec Suzanne, ce que je fis dès que je le quittai. Comme je l'avais prévu, elle me conseilla vivement d'accepter. Suzanne aimait l'argent. Non qu'elle fût avide ni dépensière, mais elle sortait d'une famille où l'idée de fortune, devenue depuis la guerre si confuse et chimérique, conservait toute sa valeur. La fortune, dans son milieu, était signe de puissance, de réussite et de dignité. Suzanne imaginait à l'avance avec fierté le moment où elle annoncerait à son père, à ses beaux-frères ou à son cousin Adrien Lequeux que son mari venait de gagner quelques millions. Elle me fit valoir les intérêts des enfants, une retraite anticipée, toute liberté pour mes travaux personnels. Enfin, elle défendit si bien sa thèse que j'acceptai, non sans appréhension, de tenter au moins un essai.

J'eus donc, en Juin, avant mon départ pour la France, un entretien avec Drummer qui me confia une dizaine de psychographes de modèles divers, construits par ses laboratoires, une caisse de pellicules et deux appareils de projection sonore. Il fut convenu que six mois m'étaient accordés, soit pour accepter moi-même l'agence générale du psychographe, soit pour proposer un remplaçant. Quelques jours

plus tard, nous nous embarquâmes, Suzanne et moi, sur le *Paris*. Nous étions heureux de revoir notre pays, nos enfants, mais ce ne fut pas sans émotion que je quittai mes étudiants et les collègues qui m'avaient, pendant un an, rendu la vie si plaisante et si douce. Suzanne elle-même avait fini par se prendre au charme de Westmouth, et quand le bateau s'éloigna, laissant sur le quai les Spencer, les Turner, les Macpherson et tant d'autres, elle essuya quelques larmes.

Je ne dirai rien de la traversée, qui nous apporta la coutumière alternance de tempêtes et d'accalmies. Au Havre, mes beaux-parents étaient venus nous chercher. Nous devions les accompagner à Rouen pour y reprendre nos enfants. Il avait été convenu, entre Suzanne et moi, que nous ne parlerions pas du psychographe, mais nous n'avions pas encore atteint Bréauté que, malgré mes froncements de sourcils, ma femme décrivait à ses parents l'invention de Hickey, ses surprenantes conséquences, et les offres que j'avais reçues. M. Cauvin-Lequeux écouta cet étrange récit avec horreur.

— Voilà bien, dit-il, à quoi je m'attendais ! Non contents d'avoir empoisonné le monde extérieur, ces barbares cherchent maintenant à violer les plus intimes retraites de l'homme… Mais rassurez-vous, ils ne le pourront pas… Vous avez été tous deux victimes d'une escroquerie… Je connais cela… Plusieurs fois, au cours de ma carrière, j'ai eu à m'occuper de faux savants qui avaient inventé la pierre philosophale ou le mouvement perpétuel… Escroquerie pure et simple !… Cela finit par deux ans de prison.

Cette attitude négative m'irrita d'autant plus que Suzanne, loin de me soutenir et alors qu'elle connaissait mieux que personne l'efficacité de l'appareil, passa aussitôt, lâche-

ment, dans le camp de son père. Depuis longtemps je jouissais par avance du vif bonheur que j'éprouverais, me semblait-il, en revoyant la campagne française, les pommiers dans les clos, les toits d'ardoise et de chaume, les églises au clocher pointu. La voix sarcastique de mon beau-père me gâcha cette joie. « Lire les pensées ! » répétait-il… « Lire les pensées !… Grâce à Dieu, j'ai été assez longtemps juge d'instruction pour avoir entendu plus de confidences que votre appareil et pour savoir ce qu'en vaut l'aune… Fariboles, mon cher !… Fariboles ! »

Il m'exaspéra si bien que je me promis de le livrer lui-même au psychographe et ne décolérai qu'au moment où surgit, entre les ponts et la côte Sainte-Catherine, le merveilleux site de Rouen.

XV

MAXIME HEURTELOUP

NOUS rentrâmes à Caen au moment où s'achevait l'année scolaire. Il ne pouvait être question pour moi de commencer un cours avant la rentrée. D'ailleurs, mon congé n'était pas terminé ; j'acceptai seulement, pour rendre service à l'un de mes collègues, et sur la demande du Doyen, de faire passer quelques examens. Cette reprise de contact fut suffisante pour que je fusse tout entier replongé dans une atmosphère française et pour que des idées qui, en Amérique, m'étaient apparues comme surprenantes, mais à la rigueur acceptables, devinssent à mes yeux entièrement absurdes. En particulier, je me demandai comment j'avais pu

imaginer que le professeur de littérature à la Faculté de Caen deviendrait jamais l'agent général de la Compagnie américaine du Psychographe. Je faillis écrire tout de suite à Hickey pour lui signifier mon refus ; puis je pensai que, peut-être, je pourrais trouver, comme il me l'avait proposé, un remplaçant convenable, et l'on verra que j'eus raison.

Aussitôt les baccalauréats terminés, comme nous avions rapporté de Westmouth de substantielles économies, nous décidâmes, Suzanne et moi, de louer une villa à Ouistreham, plage toute proche de Caen. Je savais que Suzanne ne résisterait pas longtemps à la tentation d'y inviter tantôt ses parents, tantôt ses sœurs, mais l'ayant séparée des siens pendant un an, je jugeai que je lui devais cette réparation et acceptai l'épreuve avec patience.

Les vacances commencèrent donc pour moi de la pire manière, par la visite de ma belle-sœur Marie-Claude, de ses enfants et de son mari, Maxime Heurteloup. Marie-Claude était ennuyeuse, mais insignifiante ; au moins avais-je espéré que Maxime ne viendrait pas, car je savais que l'éloignement que j'éprouvais à son égard était mutuel. Non que j'eusse du mépris pour mon beau-frère ; il était difficile de ne pas l'estimer. Fils et petit-fils de grands cotonniers rouennais, il travaillait avec courage dans une usine défaillante ; il avait été officier d'infanterie pendant la guerre, et fort brave ; sa culture, pour un homme qui n'était pas un universitaire, semblait assez remarquable ; mais il m'irritait.

Ses opinions politiques, philosophiques, religieuses, ses idées sur l'éducation des enfants, ses goûts littéraires même, me déplaisaient. Comme je l'ai dit, la réciproque était vraie et plusieurs fois nous nous étions si violemment « accrochés » rue de Fontenelle que seuls les efforts de nos deux

femmes avaient empêché ces querelles de se terminer par une brouille véritable. Bref, l'arrivée de Maxime m'inspira un sentiment pénible d'inquiétude et de mécontentement.

Il faut ici que je fasse un aveu. Je ne résistai pas, la veille de son arrivée, à la tentation de fixer, sur la table de nuit, voisine du lit de mon beau-frère, l'un des psychographes « Secret Service », celui qui avait l'air d'un simple classeur. Il ne fut pas possible de le faire sans en avertir Suzanne qui surveillait elle-même, avec amour, l'équipement de la chambre de sa sœur. Je lui demandai de me jurer qu'elle ne préviendrait pas Marie-Claude. C'était une précaution utile, car Suzanne n'a jamais su garder un secret, ou du moins elle a toujours considéré que c'était le garder que d'en faire part à toute la rue de Fontenelle dont chacun des membres à son tour informait tout un réseau d'intimes, si bien que j'en étais arrivé à penser que le moyen le plus sûr d'assurer la diffusion d'une nouvelle ou d'une idée était d'en parler en grand mystère à l'une des sœurs Cauvin-Lequeux. En cette occasion, je montrai à Suzanne que, si elle me trahissait, elle rendrait inévitable une brouille qu'elle redoutait. C'était le seul argument qui pût la toucher ; elle le comprit et se tut.

Le premier jour se passa bien. Nos hôtes étaient fatigués par le voyage ; les femmes passèrent un temps très long à installer les enfants. Nous allâmes, Maxime et moi, nous étendre sur la plage et eûmes une conversation d'autant plus cordiale que nous étions seuls et ne cherchions pas à convaincre un auditoire. Je me souviens que nous parlâmes beaucoup de son usine qui, jadis prospère, était maintenant, affirmait-il, une lourde charge pour lui et les siens.

— Que veux-tu ? lui dis-je. Je crois que tu représentes un système condamné… Ne prends pas cela en mauvaise part, Maxime, je ne te reproche pas du tout d'être un industriel ; tu l'es parce que ton père l'était ; tu fais ton métier ; tu ne l'as pas choisi… Seulement, je crois, je te le répète, que ce régime est fini, comme la féodalité était finie dès le XVIIe siècle… Ce n'était pas du tout un crime que d'être, au temps de Louis XV, un seigneur… Mais ce n'était plus utile… Le rôle de défenseur qu'avait joué le château féodal était désormais rempli par les armées du roi… Quelque chose était fini, quelque chose commençait…

Maxime se redressa, appuyé sur son coude.

— Je crois, dit-il, que tu compares des faits qui sont sans rapport entre eux… Il est exact que la noblesse du XVIIe siècle avait cessé de rendre de grands services… Elle vivait à la Cour ; elle avait des privilèges et pas de devoirs… Elle était affranchie de l'impôt… Tel n'est pas du tout le cas des industriels français du XXe siècle – de qui je dirai plutôt qu'ils ont des devoirs et pas de privilèges…

Je protestai :

— Pas de privilèges… Et leurs bénéfices ?

— D'abord, dit Maxime, beaucoup d'entre eux, depuis plusieurs années, ne font plus de bénéfices, et cela est malheureux, non seulement pour eux, mais pour le pays… En outre, même dans les périodes prospères de l'avant-guerre, les profits, dans la plupart des industries françaises, étaient d'un ordre de grandeur légitime et raisonnable… Crée demain un État socialiste et l'administration de tes usines nationales coûtera beaucoup plus cher au pays que les cinq ou six pour cent prélevés par les plus heureux d'entre nous…

Le capitalisme a peut-être ses défauts : manque d'organisation centrale, concurrence excessive, irresponsabilité de la société anonyme ; mais quoi qu'en puissent dire *tes* journaux, ce n'est pas un régime coûteux…

— Ce n'est pas tant, dis-je, une question d'argent que de sentiment… Ce régime économique est impopulaire.

— Parce que toi et tes semblables l'avez rendu impopulaire sans le connaître, sans le comprendre… Surveillé, contrôlé, il ne comporte pas plus d'inégalités qu'une économie d'État, bien au contraire…

— Tu te fais la partie trop belle, Maxime ; tu raisonnes comme si tous les chefs d'industrie te ressemblaient… Comme si tous acceptaient un dur travail pour un maigre salaire… Mais le parasite capitaliste existe ; ces jetons de présence, ces conseils d'administration, tout cela n'est pas défendable…

— Je t'abandonne, dit-il, le parasite… Fais des lois pour rendre son existence impossible, je serai le premier à les voter. Seulement, ne me confonds pas avec lui et ne me dis pas que j'exploite mes ouvriers alors que je travaille autant et plus qu'eux, gagne peu ou rien, et suis d'ailleurs, quelle que soit la forme de la société, digne, par ma compétence technique, d'être leur chef…

On voit que, si le ton de ce débat était assez vif, il demeurait fort courtois. Était-ce la bonne humeur engendrée par le soleil ou l'effet des résolutions prises par chacun de nous avant cette rencontre ? Je ne sais, mais c'est un fait que nous en arrivâmes, un peu plus tard, chose nouvelle pour nous, à parler de la politique intérieure française sans nous mettre en colère. Je fis effort pour traiter Poincaré avec

équité ; Maxime parla d'Herriot avec modération. Et nous étions, l'un et l'autre, prodigieusement fiers de notre sagesse quand nos femmes, ayant achevé d'organiser la maison et la vie des enfants, nous rejoignirent. Pourquoi tout se gâta-t-il aussitôt ? Pourquoi le mélange de nos deux couples était-il explosif ? Cinq minutes plus tard, à propos de Briand et de la Société des Nations, nous nous lancions, Maxime et moi, les invectives les plus dures.

— Tu as pourtant fait la guerre, criai-je… Tu sais ce que c'est ! Et vous nous la ramènerez, toi et tes amis, par votre intransigeance et votre folie…

— C'est toi et les tiens, dit-il, qui préparez la prochaine guerre par votre naïveté, votre mollesse et votre absurde dévotion à la religion de Genève…

— La Société des Nations, dis-je, est notre seule chance d'éviter un massacre universel.

— Dis plutôt que c'est la plus sûre manière d'organiser ce massacre, dit-il. Sans la casuistique de Genève il y a longtemps que les grandes nations auraient pu s'entendre.

— Pour dépouiller les petites ?

— Des mots ! Des mots ! cria Maxime… Ah ! que j'ai horreur de cette hypocrisie ! Ne vois-tu pas que toute l'histoire n'est que le récit de la formation de grands empires solides aux dépens de petites nations faibles ?

— Peut-être, Maxime, mais cela, c'est le passé…

— Et tu crois qu'un monde nouveau commence aujourd'hui ?… Mon Dieu ! Comment peut-il y avoir encore sur terre des êtres aussi naïfs et aussi dangereux ?… Marie-Claude, viens faire un tour sur les planches. Nous ne

sommes pas venus ici pour nous énerver, mais pour nous reposer…

Quand nous fûmes seuls, Suzanne et moi, elle me fit de longs reproches :

— Tu m'avais promis…

— Je m'étais promis à moi-même d'être amical et tolérant… et je l'ai été… D'ailleurs, avant votre arrivée, nous avions parlé, pendant près d'une heure, sans collision, mais vraiment Maxime est de trop mauvaise foi… La vérité est qu'il ne respecte que la force et que si on l'écoutait…

— Oh ! assez ! dit Suzanne… Je ne comprends rien à ces histoires, mais je sais que vous êtes tous les deux exaspérants… J'en arrive à regretter les Américains… C'est vrai, nous avons été là-bas pendant huit mois ; as-tu jamais vu une discussion politique prendre ce ton passionné ?

— Oui, quelquefois, et puis ça n'a aucun rapport, Suzanne ; l'Amérique n'est pas historiquement divisée en deux blocs…

— En tout cas, Denis, Maxime est notre hôte ; laisse-le tranquille, et même si tu trouves qu'il a tort, ne lui réponds pas.

Cette méthode assura la paix de notre dîner, mais rendit la conversation assez morne. Une dissertation de Marie-Claude sur les vitamines et la croissance des enfants occupa tant bien que mal le temps du repas. Après le dîner, Suzanne proposa en hâte un bridge pour maintenir cette atmosphère de neutralité. C'est un jeu que je hais, étant incapable de lui donner mon attention et de retenir les cartes tombées ; ce

soir-là, je reconnus que c'était l'expédient le plus capable de nous assurer une fin de soirée tranquille.

On imagine que j'attendis, le lendemain, avec quelque impatience le moment où le départ du ménage Heurteloup pour la plage me permettrait d'aller chercher le psychographe. Enfin, vers onze heures, je les entendis partir.

— Tu te baigneras, Denis ? me cria d'un ton très aimable Maxime.

— Oui !… Je te suis dans cinq minutes.

En réalité, je ne le suivis qu'une heure plus tard et après m'être fait répéter, par le haut-parleur que j'avais installé dans notre grenier, la méditation de Maxime.

XVI

SURPRISES

JE l'avouerai puisque je veux, en ce récit, apporter, à défaut de qualités littéraires, un témoignage authentique et objectif : peu de confessions psychographiques (et j'en ai entendu beaucoup) m'ont surpris aussi vivement que celle de Maxime Heurteloup. J'attendais des raisons de le haïr, je trouvai des raisons, non certes de l'approuver, mais de l'aimer. Je croyais Maxime égoïste, vaniteux ; il m'apparut, en cet irrécusable témoignage, modeste, injuste à mon égard, mais honnête. Je pensais démasquer une âme assez noire ; je trouvai, non la plus pure des âmes, mais l'une des plus inquiètes et des moins endurcies. Peut-être ai-je moi-

même quelque mérite, après une si longue controverse, à reconnaître mon erreur ; puis-je demander au lecteur de porter à mon crédit, en cette confrontation, ma bonne foi ?

J'aurais voulu citer quelques extraits de ce curieux psychogramme ; malheureusement, parmi les nombreux « textes sonores » que nous avons accumulés et transportés avec nous, ma femme et moi, au cours de ma carrière universitaire, de Caen à Montpellier, puis de Montpellier à Paris, beaucoup ont disparu et, en particulier, je ne puis retrouver celui-ci. Le souvenir que j'en ai conservé est pourtant assez précis pour me permettre d'en donner une brève analyse. Maxime, après s'être couché, et Marie-Claude s'étant endormie, avait essayé de lire. (Je retrouvai çà et là, dans le psychogramme, des phrases du livre qui était le ***Tableau des partis en France***, d'André Siegfried.) Puis, il avait évoqué notre discussion de l'après-midi et bientôt, pour y mieux réfléchir, avait éteint la lampe. (« Onze heures, j'éteins », disait le psychogramme.) C'était alors que, pendant un temps assez long, il avait remâché mes invectives, non pas tant avec acrimonie qu'avec anxiété.

« C'est tout de même incroyable », avait-il à peu près murmuré (je cite de mémoire et mets en forme) ; « c'est tout de même incroyable ! Quoi ! Je suis là du matin au soir dans cette usine de Malaunay ; je fais un métier que je n'aime pas ; je le fais, non par intérêt, mais par tradition, par obstination, et pour ne pas déserter un poste dans lequel je sais que je n'aurais pas de remplaçant… et un homme tel que Denis, qui a la vie la plus facile, la plus agréable, la plus libre me traite comme si j'étais un monstre d'égoïsme !… Suis-je un monstre d'égoïsme ? Bien plutôt un martyr ! » Plein de pitié pour lui-même, il avait alors répété plusieurs fois : « Plu-

tôt un martyr… Exploiteur ? Exploité, dirai-je… Mes ouvriers me jugent avec plus de justice que Denis… Les payer plus cher ? Mais je le voudrais bien… Avec quoi ?… Depuis trois ans nous n'avons pas gagné un sou… Denis dirait que c'est la faute du système… Il croit que je suis hostile à son collectivisme par intérêt personnel !… Mais je serais beaucoup plus heureux, moi, ingénieur au service d'un État responsable !… Seulement, je crois qu'il faut être prudent, tenir compte de la nature humaine et surtout ne pas démolir ce qui a été bâti avec tant de peine… Et je crois aussi que la transformation de l'industrie privée en industrie d'État, même si elle réussissait parfaitement, ce qui n'est pas vraisemblable, ne supprimerait aucune des inégalités naturelles de toute société… Si, au delà des mots, on va aux réalités, quels sont les « privilèges » d'un patron comme moi : il a une voiture, des serviteurs (s'il en a le goût), des femmes, et surtout il commande, il est son maître… Est-il un seul de ces droits qui n'appartienne à un haut fonctionnaire ?… Évidemment celui-ci sera contrôlé… Mais je suis loin de défendre le patronat de droit divin… Hors quelques fossiles, qui le défendrait aujourd'hui ? Je dis seulement qu'un patronat dont les droits sont limités par la loi, apporte à une société les précieux avantages de l'initiative et de la responsabilité… Est-ce un crime que de penser ainsi ? Denis m'irrite quand il parle avec tant d'autorité de ce qu'il ignore… »

Puis il avait passé à notre débat au sujet de Genève et je vis que je l'avais touché. « Là encore », disait-il, « Denis me traite comme si je voulais la guerre… Pas du tout… Je veux la paix comme lui, plus que lui… La question est : comment l'assurer ? J'aurais dû lui demander en quoi sa Société des Nations… » Et il avait alors, comme nous faisons presque tous après une discussion, mis en scène un dialogue où il

trouvait des arguments triomphants et où l'adversaire (en l'occurrence Denis Dumoulin) restait coi et reconnaissait enfin sa défaite.

Il ne faudrait pas qu'un excès de scrupules me fît ici présenter Maxime Heurteloup comme un saint. Sa méditation était piquée, comme celles de tous les êtres humains, de roueries, de sophismes, d'invectives, de brusques divagations, de minuscules et injustes griefs ; le fond en était sain. Je ne trouvais pas en lui les pensées d'un méchant homme construisant un plan de campagne offensive, mais plutôt celles d'un brave homme, placé dans une position qu'il n'avait pas choisie et l'organisant, tant bien que mal, défensivement. Encore que je fusse loin d'être gagné à ses idées politiques ou économiques, sa relative équité à mon égard me toucha si vivement que mon attitude envers lui, dès ce matin-là, changea. Si j'eus plus tard quelques raisons de maudire le psychographe, je gardai toujours à Hickey une vive reconnaissance pour deux redressements sentimentaux : celui de mon ménage et celui de mes rapports avec mon beau-frère.

Je retrouvai celui-ci sur la plage et fus frappé par la franchise de ce visage maigre et douloureux. Tout de suite, je le traitai avec une aisance affectueuse qui n'avait jamais existé entre nous. La vie a fini par m'enseigner que les êtres humains, quand ils ne sont pas humiliés ou offensés, répondent à la confiance par la confiance. Hugo a bien montré cela au début des ***Misérables*** (« Professeur ! » dirait ici Suzanne… Mais quoi ! Je *suis* un professeur)… Bien sûr, je n'ai pas l'outrecuidance de me comparer à l'évêque Myriel, ni la naïveté d'établir une comparaison entre Maxime Heurteloup et Jean Valjean ; je veux seulement indiquer qu'à partir de ce jour, et sans effort, une amitié se forma entre mon beau-

frère et moi. Les causes de notre désaccord n'avaient pas disparu ; nous avions encore de quotidiennes, et parfois âpres, controverses ; elles étaient désormais sur le plan de l'estime et non plus sur celui de la haine. Nous nous contredisions comme des savants qui expliquent un même phénomène par des théories différentes et non plus comme des partisans qui tiennent tout dissentiment pour une trahison.

Avouerai-je que je conçus à ce moment des espoirs immenses ? Dans la douceur de cette lune de miel amicale et familiale, j'imaginai qu'entre des millions de Français, divisés par des idées préconçues, par des jugements téméraires, par des vendettas ancestrales, le miraculeux appareil de Hickey pourrait être un instrument de réconciliation. À la lumière de ma propre expérience, il me sembla que des chefs de partis, éclairés par le psychographe, allaient découvrir soudain que leurs adversaires étaient d'assez braves gens, et voulaient comme eux, mais par d'autres méthodes, le bonheur et la sécurité de la France.

Hélas ! Ces belles espérances, pour des raisons que j'expliquerai bientôt, ne devaient pas être réalisées, mais elles me déterminèrent alors à prêter un concours actif à la diffusion en notre pays du psychographe. Avant tout, il fallait trouver l'homme qui fût capable de devenir, à ma place, l'agent général cherché par les Américains. Ce fut Suzanne qui, nous voyant en si bons termes, eut, vers la fin de ce séjour, l'idée que je pourrais offrir le poste à Maxime. Il avait des affaires une grande expérience qui me manquait ; je pouvais répondre à mes amis américains de son honnêteté ; il était capable plus que personne de diriger une fabrication ; enfin, il avait besoin de gagner sa vie et Marie-Claude avait avoué à Suzanne que leur situation, par la mauvaise marche des affaires, devenait difficile. Il semblait donc naturel de lui

offrir le poste. Le seul problème était : « Pourrait-il ajouter ce travail à celui de l'usine de Malaunay ? »

Après avoir longuement réfléchi, je lui posai la question. Pour cela, il me fallut lui décrire, puis lui montrer l'appareil. Il fut stupéfait et enthousiasmé.

— Tu as entre les mains, me dit-il, une fortune… C'est une des plus étonnantes inventions humaines, la plus intéressante qui ait été faite depuis celle de la radio… Seulement, ce que tu m'offres est trop généreux… Prends toi-même cette direction.

— Non, dis-je ; cela est hors de question… Professeur je suis, professeur je reste… Je serais, si je quittais l'Université, disqualifié aux yeux de mes collègues, et d'ailleurs maladroit à créer une telle organisation… Tu peux, toi, sans changer de profession, t'intéresser à une autre affaire… Seulement, le voudras-tu… et dans quelle mesure l'usine de Malaunay pourra-t-elle se passer de toi ?

À la vérité, il y avait un peu de malice dans mon offre ; Maxime m'avait si souvent affirmé qu'il ne restait à Malaunay que par devoir que je n'étais pas fâché de le mettre à l'épreuve. Mais il s'en tira honorablement.

— Il ne serait pas nécessaire d'abandonner Malaunay, dit-il. Je vais à Paris deux jours par semaine pour m'occuper de la vente de nos cotonnades ; j'en profiterai pour mettre au point la création d'une agence… Ensuite, rien ne sera plus facile, me semble-t-il, que d'installer à Paris un chef de vente et, le jour où l'on décidera de fabriquer les appareils en France, d'équiper dans la banlieue de Rouen une usine proche de la mienne… Si plus tard ton affaire devenait trop importante, je pourrais prendre à Malaunay l'un des petits

Lequeux et le former… En tout cas, ne laisse pas échapper ce que l'on t'a offert… C'est une chance unique… Puis-je étudier le fonctionnement de l'appareil ?

Je lui fis voir les trois modèles que m'avait confiés Drummer et il reconnut aussitôt le *Secret Service* qui avait été placé près de son lit. Il me demanda si je l'avais psychographié ; je le lui avouai et lui fis entendre son propre psychogramme qui le troubla beaucoup. Après l'audition, sans ajouter aucun commentaire, il me serra la main avec affection.

XVII

PSYCHOGRAMMES

NOTRE cousin Adrien Lequeux (le lamentable héros du premier psychogramme de Suzanne) et sa femme Louise furent parmi nos visiteurs de cet été. Louise Lequeux était une petite créature noirâtre, toujours malade, et qui semblait beaucoup plus âgée que le bel Adrien, son époux. Fidèle à son personnage, celui-ci teignait ses cheveux qui, depuis la guerre, grisonnaient, les faisait onduler au fer et ne pouvait se trouver seul avec une femme sans « tenter sa chance ». Il semblait, d'ailleurs, que ces entreprises amoureuses fussent pour lui des devoirs plutôt que des plaisirs.

— À la vérité, dis-je à Suzanne, le premier soir de leur séjour, et bien que je n'aime pas ton cousin, je ne puis guère le blâmer de ses infidélités, car Louise est insupportable. Elle se plaint de tout… Elle contredit tout le monde… Elle ne

parle que de somnifères, de laxatifs, de démangeaisons et de brûlures d'estomac… Cela n'est pas ragoûtant pour un mari…

— Ce mari, dit Suzanne, a été bien content de toucher une des plus belles dots de Rouen : il n'a maintenant qu'à supporter avec patience les inévitables conséquences de son choix.

— Mais il les supporte avec patience… Il est, pour cette femme, d'une incroyable gentillesse. Et elle le rabroue sans lui témoigner aucune reconnaissance… Vraiment, je le plains…

— Garde ta pitié pour des occasions meilleures, Denis… Il a voulu ce mariage… Tant pis pour lui !

Il me sembla qu'à cette sévérité de Suzanne se mêlait une dose de rancune, peut-être de regret, de sorte que, pendant les premiers jours de la visite du couple Adrien, je ne fus jamais tout à fait à mon aise. Pendant que je travaillais et préparais mes cours de l'année suivante, Suzanne et son cousin faisaient ensemble de longues promenades. Cela me déplaisait d'autant plus que, si je sortais alors de mon cabinet, c'était pour me trouver en tête à tête avec Louise qui, aussitôt, me prenait à partie :

— Et vous, Denis, commençait-elle, est-ce que vous éprouvez aussi ce sentiment de somnolence après les repas ?…

— Où est Adrien ? demandais-je.

— Adrien ? Il est parti avec votre femme…

— Pourquoi ne les avez-vous pas accompagnés ?

— Moi ! s'écriait-elle, indignée… Mais ils voulaient marcher deux heures… Au bout de dix minutes, j'ai les jambes enflées.

Je ne l'écoutais pas et méditais assez amèrement. Un lien, fait de souvenirs tendres, unissait-il encore Suzanne et cet imbécile ? Comme cette pensée me faisait souffrir, l'idée me vint pour en avoir le cœur net, de psychographier Adrien. La difficulté était de l'atteindre sans attirer l'attention de Suzanne qui connaissait tous les aspects de l'appareil. J'y parvins enfin, grâce à des ruses savantes et obtins un curieux document dont les thèmes essentiels étaient à peu près les suivants :

« Qu'avait Louise ce soir ? Elle semblait nerveuse et n'avait pas bon teint… Surtout depuis le dîner… Elle a eu tort de manger du canard… Moi aussi, d'ailleurs… Le canard est lourd et c'est un animal qui vit dans la vase… Je me demande si les Dumoulin emploient du beurre de première qualité… Le beurre… C'est très important, le beurre… La cuisine, ici, est médiocre… Moi-même j'ai des gargouillements… Est-ce que Louise dort ?… (***Silence. Bruit régulier de respiration***). Oui, elle dort… Alors, ce n'est probablement rien de sérieux… Dieu merci !… Nous n'avons pas besoin d'une nouvelle crise de foie… Si la cuisine était plus saine, je serais content d'être ici… Au moins j'y suis débarrassé de Marcelle… et de Béatrice… Ces femmes m'épuisent… me tuent… Il me semble que mes idées redeviennent plus claires depuis que je suis loin de ces deux vampires… Si j'abusais des plaisirs de l'amour, j'irais très vite à la congestion… Oui, certainement… Et je n'ai aucune envie de mourir prématurément… surtout pour des femmes dont je me fiche et contrefiche… Ce qui est curieux, c'est que je n'aime au

fond que Louise. Elle est quelquefois irritante, mais au moins, avec elle, je me sens tranquille, confiant… Je ne la désire plus guère, mais est-ce bien important et jusqu'à quel point est-il prudent de faire l'amour quand on a 19 de tension ?… Nos intérêts sont les mêmes et puis elle a beaucoup de bon sens… Elle dirige bien notre vie… Tandis que ces deux folles… Pourquoi me suis-je mis Marcelle sur les bras ? Le train de Bordeaux… Nous étions seuls dans le compartiment… (***Un assez long silence.***) Enfin !… Le diable est qu'elle ne me plaît pas, oh ! mais pas du tout !… Nous n'avons rien à nous dire… Béatrice est plus jolie et plus fraîche, mais c'est une peste. Elle voudrait m'amener à faire des choses dangereuses, à voyager avec elle, à me brouiller avec Louise… Folie !… Je tiens mille fois plus à Louise qu'à elle… Quel besoin ai-je de ces femmes ? L'origine de tout a été ma tante Hélène… Quel âge avais-je quand j'ai embrassé ma tante Hélène ?… Dix-sept ans ? Dix-huit ans ?… Si je n'avais pas fait ce pari et surtout, si elle m'avait repoussé, comme je m'y attendais, par une bonne gifle, au lieu de tomber dans mes bras comme une idiote, je serais resté le garçon rangé que j'étais… D'ailleurs, je suis resté ce garçon rangé, de cœur au moins ! mais je mène cette vie… Comme tout est bizarre. Que serais-je devenu si j'avais épousé Suzanne ?… Elle est mieux portante que Louise, bien sûr… mais si mauvaise maîtresse de maison. Mon estomac n'y aurait pas résisté… Déjà ce soir… Je me demande ce qu'ils avaient mis dans cette sauce rouge… Et puis ils gardent les viandes trop longtemps dans cette maison… Surtout par un été aussi chaud… Je suis certain que je vais être réveillé à deux heures du matin par ma douleur au côté… C'est tout de même étrange cette douleur qui se fait toujours sentir environ cinq heures après les repas… Qu'est-ce que ça peut être ? Quelquefois je me demande si je n'ai pas un cancer…

N'ai-je pas lu qu'un des premiers symptômes du cancer du pylore, c'est une douleur au moment où les aliments passent ?… Ah ! oui. J'ai lu ça dans ce roman anglais que Béatrice m'a forcé à parcourir… Elle ne se rend pas compte que je n'ai pas le temps de lire… Ce qu'il y a de curieux dans cette douleur, c'est qu'elle est sourde et jamais aiguë… Si c'est un cancer, j'en ai au plus pour six mois. »

Cela continuait ainsi pendant près d'une heure. L'expérience prouvait que ce Don Juan avait horreur des femmes, sauf de la sienne, et aussi peur de la mort que de l'amour. Après cela, je considérai Adrien comme un personnage un peu comique et cessai de le redouter.

Tels apparaissaient, dans les cas favorables, les bienfaits du psychographe. Mais les échecs étaient nombreux. Le monologue intérieur n'est continu que chez certains individus. Dans le cas des autres, le flux de la pensée solitaire étant constitué par un torrent d'images le psychographe demeurait à peu près muet, hors quelques soupirs et grognements inintelligibles. Mes recherches étaient d'ailleurs, à mon grand regret, limitées au cercle étroit de nos familles et de mes collègues ; car, en cette ville de Caen, si noblement fermée, les maisons ne s'ouvraient aux fonctionnaires qu'après une longue résidence et nous y avions, Suzanne et moi, peu d'amis hors de l'université.

Naturellement, je ne pus résister à la tentation de psychographier mon beau-père et ma belle-mère quand ils vinrent à Ouistreham. De M. Cauvin-Lequeux, je ne parvins jamais à obtenir un psychogramme de quelque longueur. Dès que sa tête reposait sur l'oreiller, il s'endormait. Si, par quelque discussion politique, je l'avais irrité et si le sommeil

tardait à venir, il l'appelait en se récitant des vers grecs ou latins (il savait par cœur le premier chant de l'***Iliade*** et l'une des ***Satires*** de Juvénal), ou, mieux encore, en évoquant des arrêts jadis rédigés par lui et dont il était fier. Parfois aussi il essayait de se souvenir des circonstances de quelque mystérieuse disparition, énigme dont la justice n'avait jamais trouvé la solution, et il murmurait : « On assassine beaucoup plus que le vulgaire ne le sait. » J'aurais cru que ce vieillard, si proche de la mort, avouerait en ses rêveries des inquiétudes religieuses ou philosophiques ; je n'en observai aucune trace. M. Cauvin-Lequeux semblait se croire immortel ; il faisait des projets, prévoyait la fin prématurée de ses enfants ou de ses gendres, et pensait à l'avenir comme s'il avait eu vingt ans.

Plus remarquables et plus surprenants furent les psychogrammes de ma belle-mère. Je n'avais jusqu'alors prêté que peu d'attention à Mme Cauvin-Lequeux. Je la tenais pour un être assez terne ; je pensais qu'elle ignorait les petites frasques de mon beau-père, lesquelles étaient à Rouen connues de tous, et qu'elle entourait d'une affection respectueuse ce vieillard qui me semblait, à moi, difficilement supportable. Elle m'apparaissait comme une femme autoritaire envers ses enfants, confite en dévotion, mais sincèrement croyante, très ignorante de la vie et ne connaissant au monde que la tribu des Lequeux, vieille famille rouennaise dont on retrouvait le nom jusque dans les chartes du XIIIe et du XVIe siècle.

Des Lequeux avaient lutté, dans la commune de Darnétal, contre les seigneurs locaux ; plus tard, ils avaient été échevins et maires de Rouen ; au début du XIXe siècle, un Lequeux d'une branche cadette avait été sénateur de l'Empire ; à partir de 1870, l'éclat de cette race avait pâli,

mais l'orgueil chez ma belle-mère en demeurait aussi ferme. À ses yeux, tous les Lequeux étaient sacrés. C'était un fait que son frère, Narcisse Lequeux, avait fait une faillite retentissante et qui eût été déclarée frauduleuse sans l'intervention de mon beau-père ; mais Mme Cauvin-Lequeux n'avait jamais voulu croire à la culpabilité de son frère. Un divorce était, aux yeux de ma belle-mère, un crime ; mais deux de ses nièces Lequeux ayant divorcé après des procès scandaleux où elles avaient fait mauvaise figure, ma belle-mère continuait pourtant à les voir, à les défendre et à les traiter en victimes.

Cette immunité familiale, assez analogue à celle que confèrent les États à leurs diplomates, ne s'étendait nullement aux familles alliées. Les scandales Cauvin étaient impitoyablement relevés. Encore que je fusse son gendre, mes idées politiques étaient, malgré leur modération, durement condamnées par Mme Cauvin-Lequeux ; mais, un certain Brice Lequeux, personnage extraordinaire qui vivait à Paris, se disait anarchiste et ma belle-mère trouvait des arguments pour le justifier.

À mon grand étonnement, le psychogramme révéla en elle un être complexe. Contrairement à ce que nous avions toujours imaginé, ma femme et moi, Mme Cauvin-Lequeux n'ignorait rien des scandales familiaux ; elle connaissait jusqu'aux plus petits détails la mauvaise conduite de son mari, la faillite de son frère, les débauches de ses nièces. Phénomène plus étrange encore, elle enviait ces vies monstrueuses. Tout en menant une existence irréprochable, elle abritait en elle les désirs les plus vifs et les regrets les plus amers. Pauvre belle-mère ! En écoutant ses psychogrammes, je me pris souvent à la plaindre.

Qu'elle eût été plus intéressante, me semblait-il, et plus aimable si elle ne s'était raidie dans cette attitude inhumaine, guindée dans cette morale intransigeante… Pourquoi tant de rigueur et tant d'hypocrisie ? Pourquoi cette fiction de Lequeux irréprochables alors qu'elle savait, mieux que personne, la vérité ? J'agitai bien souvent ces questions avec Suzanne qui finit par bâtir sur ce sujet une théorie que je crois assez vraie.

— Maman, disait-elle, a été une femme très vertueuse, mais au fond, elle l'a toujours regretté et envie des êtres qui, comme mon oncle Narcisse ou comme Jacqueline, ont eu tout ce qu'elle s'est refusé… Elle les envie d'autant plus que ce sont des êtres de sa famille, donc assez semblables à elle, et qu'elle aurait pu imiter… Oui, je t'assure, Denis, là est l'explication… Elle souffre de sa vertu et elle se délivre de ses regrets en niant les vices des autres Lequeux.

Ce raisonnement me parut si fin et tellement plus subtil (je le dis sans méchanceté) que les pensées habituelles de Suzanne, que j'en vins à me demander si ma femme ne décrivait pas là des sentiments qu'elle avait elle-même éprouvés. Car c'était un des dangers du psychographe que de jeter ceux qui s'en servaient dans un monde confus d'hypothèses et d'analyses qui allaient parfois, comme en ce cas, jusqu'au second degré.

Tout cela, d'ailleurs, ne rendait pas notre vie familiale plus facile. Informé comme je l'étais maintenant des secrètes pensées de ma belle-mère, il m'arriva plusieurs fois de lui suggérer, pour lui rendre la confidence moins douloureuse, des idées qui, je le savais, étaient les siennes ; toujours je me heurtai à l'étonnement et à l'indignation. Le masque avait été, sur ce visage, solidement fixé par les années.

En ces psychogrammes de mon beau-père et de ma belle-mère, je voudrais encore noter deux traits que j'ai retrouvés, à ma grande surprise, en presque tous les « discours intérieurs ». L'un est l'idée que le sujet est fait pour une vie plus noble, que le hasard seul est responsable de ses fautes et que d'ailleurs il commencera une existence toute nouvelle dès qu'il en aura l'occasion. Cette illusion persiste jusqu'à l'extrême vieillesse. Le second trait, plus effrayant, est la facilité avec laquelle certains hommes souhaitent la mort de tout être qui les gêne dans leurs amours ou dans leurs ambitions. Le premier mouvement du sauvage était de tuer ; le psychogramme m'a révélé, chez les civilisés, plus d'un assassin virtuel. Mais là-dessus mieux vaut renvoyer le lecteur à des livres de spécialistes et en particulier à la belle thèse d'Altermann, le professeur de Zurich : ***Psychogrammes et images ancestrales***.

XVIII

« GRAMMATICI CERTANT… »

TANDIS que je me livrais, pour satisfaire ma curiosité personnelle, à ces expériences que je devais tenir secrètes puisqu'elles avaient pour sujets mes parents et mes amis, le psychographe devenait, aux États-Unis, un objet usuel. J'avais reçu des nouvelles de Hickey. Il me disait que les débuts de la compagnie semblaient brillants, que Fork était arrivé à produire un appareil plus sensible dont le prix de revient demeurait fort bas, que, pour la saison de Noël, le psychographe serait un des cadeaux favoris du public améri-

cain, et que sa part des profits allait lui permettre de créer à Westmouth de prodigieux laboratoires.

En France, mon beau-frère Maxime, qui, sur ma proposition, avait été agréé par Drummer pour diriger l'agence de Paris, s'occupait avec activité et intelligence du lancement de l'appareil. Il avait loué boulevard Haussmann un immeuble pour les services de vente ; il avait passé des contrats avec différents industriels pour la fabrication des pièces détachées et organisait lui-même, dans la banlieue de Rouen, un atelier d'assemblage. Pour faire connaître le psychographe aux Français, la première idée de mon beau-frère avait été de s'adresser aux médecins qu'il fallait atteindre, m'expliqua-t-il, par des « prospecteurs » discrets, médecins eux-mêmes. Malheureusement, cette méthode « respectable » aurait exclu toutes les autres et aucun médecin n'eût accepté de recommander à sa clientèle un appareil auquel les grands magasins faisaient déjà place dans leurs catalogues d'étrennes.

Pendant quelque temps, Maxime espéra que les administrations publiques allaient s'intéresser au psychographe, sur lequel une curieuse affaire avait attiré leur attention. Un haut fonctionnaire du Quai d'Orsay avait un matin fait appeler mon beau-frère, lui avait demandé des renseignements sur notre famille, sur sa carrière militaire, sur l'appareil et son inventeur, puis avait fini, avec beaucoup de réticences, par lui confier ceci : « Nos services avaient le plus pressant besoin de connaître les sentiments réels, à l'égard de la France, de certain ministre d'une puissance étrangère. Le psychographe pourrait-il apporter quelque indication précise ? » Maxime ayant, en toute sincérité, répondu qu'il le croyait, accepta la mission d'aller lui-même en Suisse pendant une session de Genève et de placer, avec la complicité

d'un directeur d'hôtel, un *Secret Service* dans la chambre du ministre.

Malheureusement, nous ne sûmes jamais, ni lui ni moi, ce qu'avait révélé le psychogramme. Maxime remit le disque au fonctionnaire qui l'avait convoqué et auquel il enseigna le maniement du haut-parleur. Il reçut, quelques jours plus tard, une lettre officielle le remerciant pour le « grand service qu'il avait rendu au pays » et lui apportant commande de quatre appareils ; mais cette commande ne fut suivie d'aucune autre et je ne crois pas que le psychographe soit employé aujourd'hui par les diplomates, au moins en France.

À la vérité, que ce soit par l'État ou par les individus, l'appareil de Hickey ne fut pas, chez nous, pris au sérieux. Alors que, dans les pays anglo-saxons, et même en Allemagne, en Suisse, en Suède, il était accepté comme un instrument utile, il ne fut jamais, en France, que l'objet d'une curiosité ironique. Je me souviens encore de nombreuses conversations que j'eus, à ce sujet, avec mon collègue Martin Weber, qui enseignait à Caen la philosophie, tandis que nous nous promenions, sous les nuages gris et transparents d'un ciel de Basse-Normandie, le long du beau canal de Caen à la mer, dans le plus français des paysages.

— Excusez ma franchise, me disait Martin Weber, auquel je décrivais la surprenante indifférence à laquelle se heurtait mon beau-frère, mais ce refus me paraît être une réaction très saine de notre pays… Car je crois que vous faites fausse route… Et par « vous » j'entends, non pas Denis Dumoulin, qui ne se trouve mêlé à cette aventure que par hasard, mais le groupe d'hommes qui cherche en ce moment à répandre dans le monde cet inquiétant appareil… Je crois

que, non seulement vous n'aidez pas l'humanité à se mieux connaître, mais que vous l'aiguillez sur une voie dangereuse… Vous révélez des désirs et des intentions qui ne sont pas ***réellement*** les intentions et les désirs des sujets soumis à l'expérience…

— Quelle étrange accusation, Weber ! L'appareil de Hickey ne révèle rien sur les sujets qui ne soit leur propre langage intérieur. Ce sont eux-mêmes qui, avec les mots choisis par eux, avouent leurs intentions et leurs désirs !

— Ah ! Dumoulin !… Dumoulin !… dit le petit Weber en s'arrêtant. Que vous êtes peu philosophe ! Vous confondez le vouloir et la rêverie… Vouloir un acte, ce n'est pas le rêver, c'est le faire, ou au moins essayer de le faire… Vous, Denis Dumoulin, vous pouvez ***dire*** que vous voudriez être Président du Conseil ou Premier Ministre d'Angleterre… Peut-être le dites-vous dans vos psychogrammes… En fait, vous ne ***voulez*** rien de tel… Si vous vouliez être candidat aux élections législatives, alors vous seriez candidat… C'est l'histoire des faux artistes qui rêvent d'écrire un roman ou un drame et qui ne le commencent jamais… Ils croient que l'on peut concevoir un livre sans le composer, mais il n'en est rien… Vous, Dumoulin, qui avez étudié les procédés de travail de Balzac, devriez savoir cela mieux que personne… Et cette distinction n'est pas moins vraie dans la vie sentimentale… Un homme ***croit*** qu'il veut quitter une femme ; il le dira dans vos psychogrammes ; mais il ne le ***veut*** pas… Parce que, s'il le voulait, il imaginerait dans tous ses détails la suite d'actions qui, de cette rêverie, ferait une réalité et, à partir de ce moment, l'action serait accomplie.

— On peut pourtant, dis-je, imaginer sans agir… Je peux imaginer que je tue le Dalaï-Lama…

— Mais non, Dumoulin, vous ne pouvez pas imaginer que vous tuez le Dalaï-Lama… Vous ne pouvez pas l'imaginer avec précision… Vous ne connaissez ni sa personne, ni son pays, ni son palais, ni ses habitudes… Vous ne connaissez même pas l'état d'esprit qui serait le vôtre si vraiment vous aviez conçu ce projet absurde… Encore une fois, vous pouvez prononcer les mots : « Je tue le Dalaï-Lama », mais aucune pensée ne s'abrite derrière ces mots… Si vous arriviez à faire naître en vous cet état d'esprit, à préparer chaque geste, à choisir l'arme, à l'acheter… alors, à la fin de ce long processus, vous vous trouveriez en train de tuer réellement le Dalaï-Lama… On m'a raconté que certain gouvernement oriental fit un jour pendre un pauvre homme parce que celui-ci, ayant rêvé que le dictateur du pays avait été assassiné, avait naïvement raconté son rêve : « S'il le rêve », dit la police, « c'est qu'il le souhaite. » C'était peut-être vrai… Mais il eût fallu ajouter : « S'il le rêve, c'est qu'il ne le fait pas… »

» La rêverie n'a pas de rapport avec l'action réelle… Vous pouvez rêver que vous gouvernez un avion, mais votre rêverie ne comporte aucun des gestes authentiques de l'aviateur, parce que ceux-ci sont commandés par le fluide résistant dans lequel il est placé et qui se trouve absent de la rêverie… De même, dans tous vos psychogrammes manque la résistance humaine, la résistance des autres, des familles, de la société, de ce milieu dans lequel il nous faut vivre et qui, par ses refus, par ses pressions, modèle et détermine nos sentiments et nos actions… Un homme, sur vos pellicules, enregistre des conversations imaginaires avec sa maîtresse, avec ses collègues, avec ses enfants ; ce serait une grande erreur que de tenir ces conversations pour une image vraie de ses rapports avec ces êtres ; car s'ils étaient présents ils discuteraient, et leurs réponses gauchiraient ses

propos, feraient dévier le débat et en transformeraient la conclusion… Je le répète, Dumoulin, votre appareil est dangereux parce qu'il donne l'illusion d'entendre des pensées, des projets, à des hommes qui n'entendent en fait que des discours.

— Mon cher, si l'on admettait votre thèse, toute vie sociale deviendrait impossible… Car nous ne connaissons jamais que des discours… Je veux vous convaincre d'accepter mes idées politiques… Que puis-je vous communiquer, même dans la vie réelle, sinon des discours ?… Je puis vous exposer un programme… Je ne peux tout de même pas l'exécuter devant vous…

— Et ne voyez-vous pas, Dumoulin, que c'est là justement la condamnation des programmes ?… Tout le monde peut exposer un programme comme tout le monde peut parler un psychogramme… Mais le grand homme d'État n'a aucun rapport avec le brillant rédacteur de programmes… Il vous demande de le choisir pour son caractère, non pour ses paroles… Il a « fait » ses preuves ; il ne les a pas dites… Et de même en amour, en amitié, vous ne jugez pas les êtres d'après leurs propos, mais d'après leur nature, leur caractère, lesquels sont souvenirs d'actions passées et possibilité permanente d'actions futures… Toutes choses qu'un psychogramme ne saurait nous révéler…

— … Un psychogramme révèle pourtant quelque chose… J'en ai fait l'expérience jadis, à mes dépens…

— Certes, il révèle quelque chose… Il révèle le côté complémentaire de l'être humain, le côté artiste, le côté de l'évasion, qui serait, en effet, très intéressant à connaître si l'on avait la sagesse de le connaître comme tel… Mais l'immense danger de vos psychogrammes, c'est que

l'auditeur aura toujours tendance à prendre ce complément pour la seule réalité… Ce qui est peut-être plus grave encore quand cet auditeur est le sujet lui-même… Car ce sujet cristallise autour de la fausse idée de lui-même que lui apporte le psychogramme ; il arrête ce qui devait être fluide ; il joue sa rêverie… En bon français, cela se nomme la folie.

— Cher ami, vous exagérez…

— Disons que je décris un cas extrême… Mais je vous signale un danger trop certain… Prenez-y garde.

Hélas ! Les événements que je dois maintenant raconter ne confirment que de manière trop éclatante les craintes qu'exprimait alors le plus intelligent de mes collègues.

XIX

HENRIETTE LEMONNIER

J'EN arrive en effet à l'épisode le plus pénible de cette histoire, celui qui, brusquement, me détermina à ne plus m'occuper du psychographe. Il eut pour héroïne la sœur cadette de ma femme : Henriette. Je n'ai guère parlé jusqu'à présent de celle-ci que pour indiquer le rôle néfaste que son mari, Jérôme Lemonnier, jouait auprès de mes beaux-parents. Mais (je l'avoue d'autant plus volontiers que ce sentiment fut toujours très pur), Henriette Lemonnier avait, dès mon mariage, occupé une grande place dans mes affections et dans mes pensées. Elle avait été la plus belle des trois sœurs Cauvin-Lequeux et Suzanne, qui ne l'avait jamais aimée, ne cachait pas, en ses jours de franchise, que la jalousie

était entrée pour une large part dans la composition de cette antipathie. À la beauté, Henriette joignait de l'esprit, une jolie voix et un charme qui, au temps de sa jeunesse, avait amené ses parents à penser qu'elle ferait aisément le plus brillant des mariages.

En fait, Henriette Cauvin-Lequeux avait atteint vingt-cinq ans sans avoir choisi un mari. Plusieurs des grands bourgeois de Rouen, industriels, fonctionnaires, médecins, avaient souhaité l'épouser ; de tous, elle avait déclaré qu'ils l'ennuyaient. Plus tard, quelques conversations avec elle m'amenèrent à penser qu'elle feignait de mépriser ce qui l'effrayait et que cette femme si admirée souffrait d'une surprenante et maladive timidité. L'étrange était qu'à vingt-six ans, elle avait fait soudain bon accueil à Jérôme Lemonnier, de tous les hommes le plus médiocre, le plus lâche et le plus indigne d'elle. C'était un de ces curieux personnages qui ont essayé de tous les métiers et partout échoué parce qu'ils portent en eux les causes de l'échec. Jérôme Lemonnier, rayé du barreau dans circonstances mystérieuses, ne travaillait guère, ne s'estimait jamais assez payé pour les peines qu'il ne prenait point, était toujours à la veille de devenir le directeur de quelque entreprise géante et empruntait, à tous ceux qui l'approchaient, les sommes nécessaires pour attendre le moment, à l'en croire toujours proche, du succès.

Comment avait-il plu à Henriette ? Pourquoi lui demeurait-elle fidèle, alors que lui-même la trompait de la manière la plus basse ? Pourquoi était-elle prête pour lui à dépouiller ses parents que, pourtant, comme ses autres sœurs, elle vénérait ? Tout cela était bien mystérieux. Avec moi, qu'elle devinait captivé par son charme, ma belle-sœur avait des moments d'abandon et de franchise. « Regardez les yeux de mon mari », me disait-elle parfois à voix basse, lorsque

j'étais assis près d'elle dans le salon de la rue de Fontenelle, « regardez ses yeux, Denis ; c'est le Diable. » Deux ou trois fois depuis son mariage, des hommes s'étaient épris d'elle et, en particulier, pendant son séjour chez nous, un de mes collègues célibataires, Jarousseau, mathématicien remarquable et musicien délicieux. Henriette s'était fait accompagner au piano par lui ; elle avait fait avec lui deux ou trois promenades dans la campagne ; mais quand je l'avais ensuite plaisantée :

— Mon pauvre Denis, avait-elle dit en soupirant, si vous saviez comme il m'ennuie !

— Mais, Henriette, Jarousseau est un homme très agréable ! Vous êtes terrible ; tout le monde vous ennuie.

— Non, me répondit-elle gravement, il y a un homme avec lequel je ne m'ennuie jamais : c'est mon mari.

Depuis notre retour d'Amérique, je la sentais en plein désarroi. Comme l'avait craint Suzanne, elle était arrivée, pendant notre absence, à obtenir de mon beau-père qu'il hypothéquât la maison et prêtât aux Lemonnier une somme assez importante qui avait, un peu plus tard, permis au redoutable Jérôme de partir en voyage avec une autre. En Octobre, la voyant tout à fait désemparée, nous incitâmes Henriette à venir à Caen plutôt que de se ronger en son triste appartement rouennais. Nous eûmes beaucoup de mal à l'y décider.

— Non, non, disait-elle, il vaut mieux que je ne bouge pas. J'aime beaucoup Caen, mais en ce moment les belles choses me réussissent très mal ; un beau paysage me donne envie de mourir.

Quand elle fut chez nous, j'essayai de lui faire reprendre goût à la vie.

— Pourquoi ne chantez-vous plus, Henriette ? J'aime tant votre voix et Suzanne vous accompagnerait volontiers.

— Non, mon pauvre Denis, dit-elle, vous êtes bien gentil, mais je suis sans courage. Il y a plus de six mois que je n'ai ouvert un cahier de musique… Que voulez-vous ?… Quand une femme n'est pas en équilibre dans sa vie sentimentale, elle ne fait rien. Nous sommes de pauvres êtres auxquels l'homme doit servir de tuteur. Et quand le tuteur manque, comme c'est mon cas, la fleur se courbe jusqu'à la boue.

— Mais ce n'est pas vrai, dit Suzanne, et tu as le plus grand tort de dire de telles choses à Denis qui n'a que trop de tendances à les croire ; moi, je connais des femmes qui vivent seules et qui sont très heureuses.

— Je voudrais examiner ça de près, répondit Henriette. La solitude, au fond, c'est une manière assez lâche d'éluder les problèmes.

— Mais qui vous force, Henriette, à vivre seule ? Vous êtes charmante…

— Merci, Denis…

— Non, je constate un fait. Mille hommes seraient heureux de vous tenir compagnie.

— Ne croyez pas ça, Denis. C'est vrai qu'autrefois je n'étais pas laide. Mais vous avez tort de penser que les hommes aiment tant la beauté ou la délicatesse des sentiments. Ce qu'ils cherchent, pour la plupart, c'est la femme facile, surtout en France où les hommes ne sont pas roma-

nesques… Ils sont peut-être plus heureux ainsi ; seulement c'est ennuyeux pour les femmes.

— Tu juges les Français d'après Jérôme, disait Suzanne. Heureusement, ils ne lui ressemblent pas tous.

— Jérôme ? C'est encore un des meilleurs, dit Henriette avec une curieuse passion. Si tu lisais ses lettres, leur tendresse te surprendrait ; si jamais je devais soutenir un procès en divorce, elles me nuiraient.

— Brûle-les.

— Ce serait dommage… Il écrit très bien, avec une curieuse naïveté…

Ma femme qui, en de tels moments, plaignait sincèrement sa sœur, faisait effort pour se montrer affectueuse, mais sa cordialité était maladroite. Elle posait trop de questions, remuait cette lie dont parlait Henriette, et irritait une plaie morale qu'il eût fallu, je crois, mettre à l'abri de l'air extérieur. Seul avec ma belle-sœur, je tentais d'excuser ma femme.

— Suzanne vous aime beaucoup, Henriette. Elle est pleine de bonne volonté, mais quelquefois maladroite. Bien souvent j'ai peur qu'elle ne vous blesse.

— Oh ! ce n'est rien, Denis, j'ai l'habitude. Toutes les femmes sont des garces.

— Mais non, Henriette. Ne dites pas de ces choses brutales et désespérées. Nous voudrions tellement que vous fussiez heureuse ici.

— Je suis très heureuse, à ma manière, Denis, je pleure toute la journée ; cela me fait beaucoup de bien.

Ce fut elle qui me demanda d'essayer sur elle le psychographe, ce que je n'avais pas fait jusqu'alors, parce que je craignais de livrer à Suzanne, qui en était avide, les pensées secrètes de sa sœur.

— Voici ce que je souhaiterais, Denis… Vous ne me préviendriez pas. Vous vous arrangeriez pour me saisir dans un moment de rêverie, comme on fait un instantané d'un modèle qui ne pose pas… Ensuite, vous me donnerez cette pellicule ; vous m'enseignerez le moyen de l'entendre… Et vous me jurerez de ne pas chercher à en connaître le contenu… C'est pour moi seule que je veux faire cette expérience… J'ai besoin d'apprendre tant de choses sur moi-même.

Je résistai longtemps, puis finis par lui accorder ce qu'elle me demandait, car j'étais faible avec Henriette. Il me fallut observer longtemps ses habitudes pour saisir un moment où elle ne fût pas en méfiance. Par une coïncidence assez malheureuse, pendant son séjour chez nous, arriva d'Amérique, à notre adresse, un nouveau modèle de psychographe que ni Suzanne, ni Henriette, ne connaissaient et qui me permit d'obtenir d'elle un psychogramme tout à fait sincère.

Pauvre Henriette ! Quand je lui remis cette pellicule, elle parut plus gaie que je ne l'avais vue depuis longtemps. J'entends encore ses pas rapides résonner dans l'escalier, tandis que nous montions vers le grenier où je devais lui montrer le haut-parleur. Nous avions choisi un jeudi où Suzanne accompagnait les enfants chez leurs professeurs de gymnastique et de piano et où elle était hors de la maison, pendant l'après-midi, de deux à cinq heures.

« Que ce visage a de poésie ! », pensais-je tandis que, de mon mieux, j'expliquais à Henriette le fonctionnement de l'appareil.

Elle eut, pour me remercier, un sourire adorable et timide.

— Bravo, Denis ! Vous êtes le professeur le plus clair ! C'est d'ailleurs ce que disent tous vos élèves…

Je la quittai pour aller à la Faculté où je devais faire passer les baccalauréats de la session d'Octobre, mais j'étais si curieux des impressions de ma belle-sœur, soudain mise face à face avec elle-même, que j'écourtai ma leçon et revins au plus vite. Malgré cette hâte, je ne trouvai plus Henriette près du haut-parleur. Je frappai à la porte de sa chambre.

— Henriette !… Henriette !… Où êtes-vous ?

Seule notre servante me répondit :

— Monsieur appelle Mme Lemonnier ? Elle est partie.

— Partie ?

— Oui, Monsieur… Elle m'a demandé de l'aider à faire ses valises… Elle a téléphoné avec la gare, puis elle a fait appeler une voiture…

— Et qu'a dit Madame ?

— Madame n'est pas encore rentrée, Monsieur…

— Mais vous auriez dû prévenir… m'appeler…

— Moi, Monsieur ?… Je ne savais pas… Je n'avais pas d'ordres… Mme Lemonnier m'a dit que Monsieur était au courant…

— Et elle n'a rien laissé pour moi ?

— Si, Monsieur… Monsieur trouvera une lettre sur son bureau.

« Denis, mon cher Denis, ne m'en veuillez pas trop. Je viens d'apprendre de ma propre bouche à quel point je suis malheureuse. Je suis incapable de supporter, en ce moment, une conversation même affectueuse. Ne regrettez pas d'avoir cédé à mes prières. Cette expérience n'a fait que confirmer ce que je savais et m'efforçais d'oublier. La seule différence est que, grâce à votre machine, mes noires idées ont pris forme et que l'oubli désormais ne sera plus aussi facile. Non seulement je sais maintenant que ma vie est sans espoir, mais *je sais que je le sais*. Peut-être cela vaut-il mieux. Au revoir, Denis. Vous avez été, dans les pires moments, l'ami le plus fidèle. Expliquez à Suzanne ce qui est arrivé, et dites-lui qu'en dépit de nos petites querelles, je l'aime bien. Je vais d'abord à Rouen ; ensuite, si Jérôme, qui est dans le Midi, peut me recevoir, je le rejoindrai. »

Je noterai aussi brièvement que possible les faits qui suivirent et dont le récit, aujourd'hui encore, me bouleverse. Nous apprîmes d'abord, par une lettre de Mme Cauvin-Lequeux, le passage d'Henriette à Rouen et son départ pour Cannes. Là elle devait retrouver Jérôme, mais sans doute avait-il fait quelque nouvelle conquête, car il écrivit à sa femme qu'il ne pourrait arriver que deux jours plus tard et qu'il la priait de l'attendre à l'hôtel de Cannes. Le lendemain, Henriette loua un petit voilier pour aller jusqu'aux îles. Cela n'avait rien que de naturel. Excellente nageuse, navigatrice experte, elle se plaisait à de telles promenades solitaires.

Son bateau fut rencontré, quelques heures plus tard, vide, par un canot automobile qui le prit à la remorque et le

ramena au port. Henriette elle-même fut rejetée par la mer, le lendemain, sur la petite plage de La Napoule. Le corps ne portait aucune trace de blessure de sorte que Jérôme et les Cauvin-Lequeux purent, sans invraisemblance, parler d'un accident. Mais l'événement avait suivi de trop près la confrontation d'Henriette avec ses pensées pour qu'entre les deux faits je ne fusse, malgré moi, contraint d'apercevoir le lien.

XX

ÉPILOGUE

LA mort de ma belle-sœur m'émut et me troubla si fort que, pendant longtemps, je ne pus supporter ni la vue ni le nom du fatal appareil qui, me semblait-il, en avait été la cause ; j'avais eu pour la malheureuse Henriette une tendre admiration ; je ne pouvais supporter l'idée que moi, son meilleur ami, j'étais peut-être devenu, par mon imprudence, l'instrument de son désespoir. Suzanne, qui pourtant n'aimait guère sa sœur, m'approuva lorsque je décidai de briser tous les psychographes que nous possédions. Ces machines lui avaient toujours déplu ; elle saisit, non sans un secret sentiment de revanche, l'occasion de s'en défaire.

Souvent, au cours des mois qui suivirent ce drame, Maxime Heurteloup, qui continuait à s'occuper de la diffusion en France de l'appareil, voulut me mettre au courant de l'état de nos affaires ; chaque fois, je le suppliai de ne pas traiter devant moi un sujet qui m'était devenu pénible et même insupportable. Ce ne fut pas avant trois années que je

retrouvai le courage de m'entretenir avec lui de la Compagnie Française du Psychographe.

Ce qu'il m'apprit, après un si long intervalle de silence, me surprit beaucoup. Contrairement à ce que j'avais cru (et comme l'avait prévu Martin Weber), l'appareil de Hickey n'avait eu, dans notre pays, aucun succès. Très vite, la presse avait cessé d'en parler, la curiosité s'était épuisée et, dans les catalogues, la place donnée à l'appareil était allée en diminuant jusqu'à n'être plus que celle accordée à des jeux périmés comme le diabolo ou les grâces. Maxime avait, pendant les premiers mois, gagné quelque argent, mais dès la seconde année, il avait dû réduire les frais, louer une partie du magasin et ne garder qu'un personnel restreint. Avec une dactylographe et un vendeur, il assurait maintenant la vie d'une petite affaire qui ne marchait plus qu'au ralenti et ne répondait que trop aisément aux rares demandes reçues. Les bénéfices étaient donc petits, ma propre part minuscule.

Aux États-Unis, me raconta Maxime, le succès avait d'abord paru brillant, mais il avait été de courte durée. Une encyclique pontificale (l'encyclique *Bona conscientia*) avait interdit l'appareil aux catholiques américains qui sont, comme on le sait, nombreux et influents. Parmi le reste de la population, le psychographe avait vite cessé d'être tenu pour efficace. Les plus intelligents de ceux qui s'en étaient servis étaient arrivés à conclure, comme Martin Weber, que la « vérité » révélée par l'appareil ne constituait pas une image réelle du contenu d'une pensée. Des catastrophes analogues à celle qui avait coûté la vie à ma pauvre belle-sœur avaient été, devant les tribunaux, attribuées au psychographe et elles avaient soulevé de vigoureuses indignations.

Contre les appareils restés en usage, une résistance efficace des esprits américains s'était organisée. Comme le perfectionnement des moyens d'attaque, dans les armées, entraîne toujours celui des moyens de défense, ainsi pour repousser les assauts du psychographe, les réduits de la conscience avaient été, par ceux qui tenaient à leur vie secrète, mieux fortifiés. Assez vite, les modèles de psychographes, trop bien connus, n'avaient plus trompé personne. En vain Fork et Drummer avaient-ils inventé des formes nouvelles plus compliquées et propres à décevoir ; très vite ces formes elles-mêmes avaient à leur tour été « repérées ».

L'idée que j'avais eue jadis d'un « rosaire psychographique » avait fait fortune. On avait vendu à New-York de petites brochures qui disaient à leurs lecteurs à peu près ceci : « Si vous avez des raisons de craindre à votre chevet la présence d'un psychographe, récitez avant de vous endormir et jusqu'à ce que le sommeil vienne, l'un des textes suivants… » Suivaient des vers ou des calculs faits pour éloigner de l'esprit toute méditation révélatrice. La méthode avait imposé, aux trop curieux propriétaires d'appareils, de longues et ennuyeuses auditions qui ne leur apprenaient rien sur les sujets de leurs enquêtes. Assez vite, ils s'étaient dégoûtés et avaient mis les psychographes au rancart.

Ainsi cette invention, qui, avais-je pensé au temps des premières expériences, devait transformer les rapports entre les hommes, n'avait eu, en fait, à peu près aucune influence. Elle avait jadis bouleversé, d'ailleurs assez heureusement, mon propre ménage, parce qu'elle l'avait attaqué par surprise. Mais l'humanité, par ses religions comme par ses philosophies, cherche à maintenir, malgré les inventions qui transforment ses habitudes, une température morale à peu

près constante. Contre ce poison nouveau, elle avait vite sécrété les antitoxines convenables.

— Te souviens-tu, me dit Maxime, des grands espoirs de réconciliation politique que nous avions fondés sur ton appareil après l'heureuse expérience que nous en avions faite, toi et moi ?… Hélas ! mon cher, les hommes de notre espèce sont rares… Cent fois, j'ai assisté à ceci : par un psychogramme honnêtement enregistré, je prouvais à tel partisan fanatique que l'un de ses adversaires était, malgré ses opinions, un citoyen loyal et qui aimait de tout cœur son pays. Le premier effet était de surprise incrédule ; suivait un temps assez long de silence, de malaise et de mécontentement ; puis l'orage éclatait et j'étais accusé de dissocier le parti (quel qu'il fût) par une propagande malsaine… La vérité, vois-tu, c'est que les hommes tiennent à ce qui les divise et que celui qui les en prive est tenu par eux pour un ennemi… Et qui sait ? Peut-être ont-ils raison ; peut-être seules les convictions fortes, déraisonnables et têtues engendrent-elles les actions efficaces… Quoi qu'il en soit, n'ayant pas la vocation du martyre, j'ai vite renoncé à ce rôle, trop ingrat, de conciliateur… Et notre malheureux appareil a enregistré un échec de plus.

Je lui demandai si le travail que je lui avais ainsi imposé n'avait pas nui à ses affaires de Malaunay. Il me rassura ; c'était à peine s'il consacrait chaque semaine quelques heures à l'agence moribonde de la Compagnie du Psychographe. Quant à la fabrication, elle était maintenant si peu importante qu'il avait renoncé à construire l'appareil en France. L'usine de Baltimore lui envoyait les pièces détachées.

Ainsi, tout, en cette aventure que j'avais crue si grande, était devenu petit, médiocre. Des espoirs et des craintes conçus jadis à Westmouth, rien ne restait qu'une tombe abandonnée sur laquelle j'étais seul à porter de temps à autre des fleurs, et, au troisième étage d'un immeuble parisien, un bureau poussiéreux où somnolait une dactylographe découragée.

Au moment où j'écris ces lignes, les dernières de mon récit, plus de dix années se sont écoulées depuis la découverte du psychographe. Qui s'en souvient aujourd'hui ? Quelquefois, au cours d'une visite chez un collègue de Sorbonne, il m'arrive d'entrevoir, oublié sur une cheminée ou jeté dans un coin parmi des jouets à demi cassés, un de nos vieux appareils, et de penser alors à ce grand Swift qui, ayant donné aux hommes, en ses ***Voyages de Gulliver***, la satire la plus dure de leur méchanceté et de leur sottise, ne pourrait plus aujourd'hui trouver son terrible livre que dans les bibliothèques de nos enfants.

Chaque année, nous recevons des Hickey, vers la fin de Décembre, une carte de Noël. Jusqu'alors, ces cartes n'avaient porté que les vœux les plus simples, rédigés par Gertrude Hickey. Cette année, pour la première fois, j'ai reconnu l'écriture minuscule de notre ami et, après de longs efforts, j'ai pu lire à peu près ceci : « ***Le discours intérieur n'est pas plus vrai que le discours public ; celui-ci nous protège des autres et celui-là de nous-mêmes.*** »

J'ai tendu à Suzanne la carte qui représentait Westmouth un jour de grand match, paré de drapeaux multicolores.

— Tiens, lui ai-je dit ; voici une carte qui nous arrive d'Amérique, et où notre physicien devient philosophe…

Ma femme a pris la carte, l'a regardée négligemment, puis, sans en déchiffrer le texte, me l'a rendue :

— Cet homme m'a toujours ennuyée, a-t-elle dit… Et que de bruit il a fait pour rien !

Pour rien ? Au moment où Suzanne le prononça, le mot me parut injuste et dur. Mais peut-être avait-elle raison.

VOYAGE AU PAYS DES ARTICOLES

À Madame la Comtesse André de Fels.

I

JE ne veux parler ici que des mœurs des Articoles et de mes aventures au milieu d'eux ; je réserve le récit de ce qui précéda notre arrivée dans leur île pour mon grand ouvrage : ***Le Pacifique***, qui ne sera achevé que dans deux ou trois ans. Mais il est nécessaire, afin que le lecteur puisse comprendre ce fragment, que j'indique au moins brièvement comment le voyage fut entrepris.

Mon père, Jean Chambrelan, était un petit armateur ; je passai presque toute mon enfance avec lui à Fécamp et à Étretat. Mon plus vif plaisir était de sortir avec les pêcheurs, dans ces vieux bateaux ventrus qu'on appelle dans le pays des caloges. Ce fut ainsi que j'acquis, très jeune, des instincts de marin. J'appelle marin celui qui navigue à la voile et sait flairer la vague et le vent. Pour moi, le marin moderne, celui du torpilleur et du yacht à vapeur, n'est qu'un mécanicien hardi qui conduit en mer une voiture de course.

Mes amis les pêcheurs respectaient beaucoup « le petit monsieur de Fécamp » et je pris au milieu d'eux l'habitude dangereuse d'être traité avec trop d'égards. Lorsque mes parents m'envoyèrent dans un lycée de Paris, où l'on se moqua de mon accent normand, je devins tout de suite misan-

thrope. Je fus le collégien solitaire qui tourne autour de la cour, les mains dans les poches, sans amis. J'avais besoin de sympathie et ma timidité ne me permettait pas d'en inspirer.

Heureusement, la guerre me cueillit exactement aux portes du lycée. Elle me replongea dans une vie qui convenait à mon étrange nature. Le danger, la misère, la saleté des abris, le froid et la pluie ne m'effrayaient pas ; ce que je craignais, c'était le contact direct avec des êtres humains. Je fus vite officier et la discipline bâtit autour de moi les cadres dont j'avais besoin. Une courte aventure donna le dernier coup de pouce à ma timidité ; blessé, je devins pendant mon séjour à l'hôpital, amoureux d'une infirmière assez jolie, que je voulus épouser. Elle refusa. Je pris l'habitude, pendant mes permissions, d'éviter la société des femmes.

L'armistice et la paix furent pour moi, comme pour beaucoup de jeunes gens, des événements tristes. Qu'allais-je faire ? Je ne m'étais préparé à aucun métier. Mon père était mort pendant la guerre ; ses bateaux avaient été vendus ; je ne me sentais de goût que pour la mer ou pour le métier de soldat. J'essayai de rester dans l'armée, mais la vie de caserne est bien différente de la vie de campagne. Ma sauvagerie tournait à la neurasthénie. Tout ce qui amusait mes camarades me paraissait vain et ennuyeux. En 1922, je donnai ma démission. Ma mère venait de mourir en me laissant une petite fortune. Je pensais à partir pour les colonies.

À ce moment, un jeune Français, Gerbault, traversa l'Atlantique, seul dans un petit cutter de onze mètres et publia son journal de bord. Ce fut pour moi une illumination. Cette navigation solitaire, voilà pour quoi j'étais fait. Seulement j'étais plus tenté par le Pacifique que par l'Atlantique. Grand lecteur de Stevenson, de Schwob, de Conrad, j'avais

toujours désiré voir ces îles aux noms admirables : Butaritari, Apemama, Nonuti. Le mot « atoll » me ravissait ; j'imaginais une couronne cristalline entourant une lagune d'un bleu sombre. Autant je craignais la femme européenne, sa coquetterie, ses caprices, autant j'étais attiré par ce que je croyais être la femme primitive, petit animal fidèle, silencieux, sensuel. Ma décision fut prise en une heure.

Gerbault, à la fin de son livre, donnait quelques conseils pratiques à ceux qui souhaiteraient l'imiter. En particulier il indiquait un type de yacht, une liste d'accessoires et de provisions. J'établis un budget et reconnus malheureusement que je risquais de manquer très vite d'argent. Mon notaire, avec lequel j'examinai la situation, me conseilla d'aller voir quelques grands journaux, un éditeur, et de me procurer des fonds par la publication du récit de mon voyage. Le conseil était bon ; je pus signer deux traités assez avantageux, obtenir des avances et commander mon petit navire. Ce fut une embarcation de dix tonneaux, entièrement pontée, et gréée en cotre bermudien.

Le journal avec lequel j'avais traité voulut naturellement augmenter l'importance de mon expédition en l'annonçant à l'avance à ses lecteurs et me demanda un article sur mes projets. J'y décrivis mon itinéraire et, pendant toute la semaine qui suivit, je reçus par l'intermédiaire du journal les lettres les plus surprenantes. La plupart de mes correspondants voulaient m'accompagner. Je compris alors combien mon état d'esprit, cette horreur de la vie sociale, ce désir de m'en évader, sont chose plus commune aujourd'hui qu'on ne le croit. Beaucoup d'officiers de la marine russe, devenus chauffeurs de taxis, ouvreurs de portières à Paris, me demandaient à partir avec moi comme matelots. Des naturalistes, des opérateurs de cinéma, des cuisiniers de restaurant

m'offraient leurs services. Mais surtout des femmes me suppliaient de les emmener. « J'ai été si malheureuse… Je serai votre esclave… Je recoudrai vos voiles et je ferai cuire vos repas… Vous me traiterez comme une servante ; il faut que je quitte la France, il le faut… » disait l'une. « J'ai vu votre photo dans les journaux », écrivait une candidate, « vous avez l'air triste, mais bien doux, et vous avez de jolis yeux. » Tout ce courrier m'amusait, mais j'étais décidé à partir seul.

La lettre d'Anne arriva l'une des dernières. Avant même de l'ouvrir je vis qu'elle ne ressemblait à aucune de celles que j'avais reçues. J'aimai la sobriété du papier, la netteté de l'écriture, la fermeté des traits. « Je ne sais, Monsieur, si vous êtes digne de cette lettre ; je le saurai par le ton de la réponse, si vous me répondez, ce qui est peu probable. Je viens de lire votre article ; vous allez faire ce dont je ne puis que rêver. J'ai toujours aimé la mer plus que tout ; quand je suis à terre je pense à l'odeur du goudron, au vent dur, aux paquets d'eau salée qui cinglent les cabans. Les îles du Pacifique… J'ai cru, en lisant ce que vous en dites, m'écouter penser moi-même. Alors voici : je suis veuve, très jeune, assez riche, tout à fait libre. J'aimerais à vous accompagner. Comprenez tout de suite et sans arrière-pensée que je ne vous offre pas une camarade de lit, mais une camarade de bord. Je crois que c'est possible. Je suis certaine de vous être utile ; j'ignore quelles sont vos qualités de marin ; tous mes amis, dont quelques-uns sont des Anglais sévères et francs, ont reconnu les miennes. Vous m'êtes nécessaire, vous ou un autre, parce qu'il y a des manœuvres de force dont une femme est malheureusement incapable. Argent : nous partagerions les frais d'achat du bateau, d'équipement, de voyage, exactement par moitié. Ennuis à craindre : aucun, je suis seule au monde, personne ne vous demandera compte de mes actions. Pourquoi je m'adresse à vous et non

à un de mes amis marins ? Parce que des entreprises comme la vôtre sont rares ; aussi parce que les quelques noms de poètes cités dans votre article me prouvent que nous avons des goûts communs. Mon adresse : 39, quai Bourbon, Île Saint-Louis. Mon numéro de téléphone : Gobelins 31-35. Si vous désirez me voir, prévenez-moi ; je vous attendrai au jour et à l'heure qui vous seront commodes, sauf le mardi et le samedi matin, car je suis des cours au Muséum. »

Pourquoi lui répondis-je ? C'était contraire à tout ce que je m'étais promis. La lettre me plaisait. Le style avait quelque chose de franc et de mâle qui me rassurait. Le nom, Anne de Sauves, était joli. « Pourquoi ne pas la voir ? » me disais-je, et déjà je me donnais des prétextes pour changer mes plans. Elle prenait à sa charge la moitié des frais ; c'était la certitude d'achever le voyage sans difficultés d'argent, de pouvoir le prolonger un peu. Le logement à bord était grand si l'on considère les petites dimensions du bateau. Il était facile d'y établir deux couchettes et de les séparer par une cloison. Quand j'allai voir Mme de Sauves, j'étais déjà prêt à céder. Quand je la vis, ma décision fut prise. On ne pouvait dire qu'elle fût parfaitement jolie, mais son visage avait la netteté agréable et douce de son écriture. Sa voix était un enchantement ; maintenant encore, après quatre ans, son naturel me semble sans égal. Avec elle, non seulement je n'éprouvai jamais aucune gêne, mais l'idée même d'être gêné me parut absurde. Elle parlait de tout directement, sans périphrases, sans hésitation. D'ailleurs, notre conversation fut surtout celle de deux marins. Dès les cinq premières minutes, nous en fûmes à faire des dessins de voilure et des états de provisions. L'idée d'Anne était de n'avoir que deux voiles, grand-voile et foc, et pas de beaupré, mais mon navire était déjà sur chantier, et d'ailleurs à deux la manœuvre serait facile.

Elle fut très étonnée en apprenant que j'avais commandé mon bateau en France. Le port de départ le plus commode, pour une croisière dans le Pacifique, était San-Francisco. Pourquoi ne pas construire là-bas sur nos plans ? Elle avait beaucoup d'amis en Amérique et pouvait faire surveiller le travail. Cela me parut raisonnable et je promis d'essayer d'annuler à l'amiable le contrat passé à Saint-Nazaire. Déjà je disais : « Notre bateau ».

Je lui demandai quelques détails sur sa vie ; elle avait été élevée en Vendée par une famille sévère qui l'avait mariée, à dix-huit ans, sans la consulter, avec un voisin très riche et déjà vieux. Elle avait perdu, pendant la guerre, ses parents et son mari. Elle n'avait été heureuse ni comme enfant, ni comme femme.

— Mais je ne veux pas non plus « faire de tragique » ; je n'ai jamais été très malheureuse ; j'ai un sens de l'humour qui me permet, dans les pires moments, d'apercevoir le comique de ma tristesse.

Elle aimait à faire les choses bien. Tout chez elle donnait une impression d'ajustement minutieux. Il y avait peu de meubles, mais parfaits. Les murs étaient nus ; pas de bibelots ; beaucoup de livres. Je remarquai des traités de navigation, de natation, de médecine. À la porte, sa voiture attendait ; elle me ramena elle-même dans le centre de Paris ; elle conduisait vite, sans bruit, sans effort.

II

LE récit de notre voyage de San-Francisco à Honolulu trouvera, je l'ai dit, sa place dans un autre ouvrage. Il suffit ici de noter que cette traversée fut heureuse. Notre bateau, l'***Allen***, était très marin. Au commencement, nous nous étions crus obligés de prendre le quart tour à tour, mais nous avions vite reconnu qu'en naviguant à la cape, jarre amarrée, pendant la nuit, nous trouvions au réveil que notre route était restée à peu près la même. Nous avions rencontré trois tempêtes, dont une assez forte, pendant laquelle Anne avait fait ses preuves de courage.

Elle était, comme je l'avais prévu dès notre première rencontre, la compagne de voyage idéale. Excellente organisatrice, c'était elle qui avait acheté à San-Francisco toutes nos provisions de bord et qui, pendant la traversée, nous avait fait une cuisine simple et saine. Elle ignorait la mauvaise humeur. Elle gardait dans le danger son ton naturel, ses gestes précis. Je l'appelais : « Votre Sérénité ». D'un commun accord, nous avions adopté l'un envers l'autre des manières familières et affectueuses. Anne ne voulait être ni courtisée ni protégée ; il est peut-être plat d'écrire que nous vivions comme deux frères, mais c'est encore la formule qui peint le mieux nos rapports. Il faut pourtant ajouter, pour être exact, que mon sentiment était plus complexe ; souvent j'y croyais découvrir de la tendresse, du désir, mais je me hâtais alors de commencer quelque besogne et de penser à autre chose.

Des îles Hawaï, mon intention était d'aller à Tahiti, mais en faisant un crochet pour voir en passant les Marquises et les Touamotou. Honolulu m'avait déçu ; un Monte-Carlo

américain. Il me semblait que ces grands anneaux de corail blanc brillant au-dessus de la mer nous apporteraient enfin un spectacle nouveau. Environ vingt jours après notre départ d'Honolulu, une observation me montra que nous étions par 161° 2 de longitude Ouest et 5° 3 de latitude Nord. Nous approchions donc du groupe des Fanning, îles rocailleuses et stériles, mais sur lesquelles le répertoire de Findlay signale un poste anglais d'entretien de câbles ; c'était là que je comptais renouveler notre provision d'eau douce.

Vers le soir, nous rencontrâmes une zone de calme plat avec une mer assez grosse. Des petites vagues vicieuses, dont le sommet se brisait en écume, venaient claquer l'étrave de l'*Allen* sur un rythme rapide et irrégulier. Puis une brise se leva qui fraîchit rapidement et une grande barre de nuages noirs comme de l'encre se forma très bas sur l'horizon. Bientôt le vent devint très fort et l'*Allen* donna de la bande. Il faisait une chaleur de chaudière. Nous avions déjà vu des grains sérieux, mais nous comprimes tout de suite qu'ils n'avaient été que jeux d'enfants auprès de celui-ci. Le ciel n'était plus maintenant qu'une chevauchée de nuages noirs, poussés à grande allure par le vent. D'immenses vagues déferlaient à bord. À chacune d'elles le pont était sous l'eau. Le cotre couché plongeait dans la mer. En amenant toute la voilure et en amarrant la barre, nous obtînmes un peu de répit, mais nous devions nous cramponner au mât pour ne pas être emportés. Dressée dans le vent, les cheveux soulevés, ses calmes sourcils immobiles, l'air heureux, Anne était admirable : une déesse marine. Vers minuit, comme il était évident que nous ne pouvions rien faire, et que les vagues grandissaient encore, elle dit : « Allons nous étendre. » Bien que les capots de claires-voies fussent attachés en bas, tout était rempli d'eau. Mais nous étions si fati-

gués qu'après avoir pompé de notre mieux, nous nous endormîmes l'un et l'autre.

Au bout de quelques heures, un bruit étrange, des coups violents frappés contre la coque de l'***Allen***, me réveillèrent. Faisait-il jour ? Nuit ? On ne voyait rien. Le bateau s'inclinait comme la pente d'un toit. Il était impossible de rester debout. En rampant, je montai sur le pont. Les nuages étaient si bas et si épais que, bien qu'il fît jour, on ne voyait pas à trente mètres. Les vagues étaient d'une hauteur terrifiante. Notre beaupré était cassé ; c'était lui qui cognait au flanc du bateau. Que n'avais-je écouté les conseils d'Anne, quand elle m'avait demandé de m'en passer ! Le panneau de la soute aux voiles avait été arraché. L'***Allen*** n'était plus qu'une épave. J'appelai Anne ; j'avais besoin de son aide pour couper ce mât qui risquait de défoncer notre coque. « Je crois que nous sommes perdus ! » lui dis-je. Elle respira avec force le vent salé et sourit.

Après une heure de travail pendant laquelle je risquai vingt fois d'être emporté, je parvins à couper le mât. C'était un danger de moins. Une pluie chaude, aveuglante, nous frappait au visage. Nous descendîmes à nouveau dans la cabine. Nos costumes avaient été complètement déchirés au cours de cette terrible manœuvre, mais quand Anne voulut en changer, elle trouva toutes nos caisses inondées. Chose plus grave : les instruments étaient bouleversés, mon chronomètre demeurait introuvable, la montre d'Anne était brisée. Le ***Findlay*** et les cartes n'étaient plus qu'une bouillie de papier. Si nous échappions à la tempête, nous étions désormais incapables de naviguer autrement qu'à l'estime. D'ailleurs comment naviguer ? Nous étions démâtés et nos voiles en lambeaux. Heureusement, au milieu de ces pen-

sées assez sombres, encore une fois le sommeil nous enveloppa.

III

QUAND j'ouvris les yeux, une étrange impression de calme et de silence me surprit ; l'***Allen*** se balançait doucement. Un petit jour gris clair entrait par le hublot. Sur le pont, où je montai d'un bond, un spectacle splendide m'attendait. Devant nous, le soleil se levait, dans un ciel jaune safran. Le vent était tombé ; de petits nuages mauve et or s'allongeaient en bandes parallèles dans l'air tiède. Le jaune éclatant du ciel se reflétait dans la mer qui clapotait doucement autour de nous. « Anne ! » Elle accourut ; je vis qu'elle était nue sous une couverture. « Sauvés ? » me dit-elle.

— Ce n'est pas encore sûr.

— Que c'est beau ! Où sommes-nous ?

Je lui rappelai que je n'avais plus aucun moyen de le savoir. Dieu savait à quelle distance de notre route ce cyclone avait pu nous entraîner !

— Les voiles ?

Je les lui montrai ; elle proposa d'essayer de faire une grand-voile avec une couverture. Nous étions certainement près d'une terre, car des oiseaux volaient autour du bateau. Je m'assis à côté d'elle au soleil et nous nous mîmes au travail. L'étrange est que, peut-être condamnés, nous n'étions

ni tristes, ni effrayés. Au contraire, nous éprouvions l’un et l’autre une impression de paix et d’allégresse.

Vers midi, je descendis pour essayer de retrouver une carte. Quand je revins, les mains vides, elle me dit : « Terre ! » et elle me montra, dans le lointain, une ligne sombre et courte. C’était une île que dominait un pic. Mais nous en étions fort éloignés. Grimpé au sommet du mât, j’agitai longtemps des lambeaux de linge. Heureusement, le courant nous poussait vers la terre ; je distinguai bientôt un cap, puis une forêt, et, me sembla-t-il, les toits brillants d’une ville…

— Mais comme c’est curieux, Anne… C’est un port… je vois une sorte de jetée… Où pouvons-nous être ? Ce ne sont pas les Fanning. Il n’y aurait pas de montagnes… et je ne vois pas quelle grande ville…

Une heure plus tard, un canot venait vers nous ; quand il approcha, nous vîmes avec surprise qu’il était monté par des marins blancs. Je ne sais pourquoi nous attendions une pirogue, des indigènes. Anne se drapa dans sa couverture. Une épaule nue, elle était bien jolie. À l’avant du canot était un quartier-maître galonné qui nous cria, en anglais : « Qui êtes-vous ? – Français, traversant le Pacifique ; la tempête de la nuit dernière nous a beaucoup endommagés. Pouvons-nous réparer ici ? » Il parut embarrassé et dit : « Ce n’est pas à moi de décider… La Commission… Il faut venir au port… » Je lui lançai une amarre et lui demandai de nous remorquer. Il proposa de nous faire passer à son bord, mais je ne désirais pas quitter le mien et Anne, nue sous sa couverture, ne voulait pas se trouver seule avec ces hommes. Il prit l’amarre et nous emmena vers la ville. Nous nous demandions, Anne et moi, à quel gouvernement ces hommes

appartenaient ; ils ne portaient ni le béret des marins anglais, ni celui des marins américains. « Des Australiens ? – Non, je ne crois pas. » À l'arrière du canot flottait un étrange pavillon, blanc, avec neuf visages de femmes.

Le port était petit, mais coquet. Le môle, peint en bleu et blanc comme le canot, portait au sommet d'un mât le pavillon blanc aux neuf visages. Anne prit la barre pour accoster, tandis que j'essayais de mettre dans un sac quelques objets à emporter à terre ; nous débarquâmes. Notre sauveur nous conduisit sous un hangar et nous demanda ce que nous désirions, en attendant l'heure de la Commission. Anne souhaita une robe, moi un pantalon, et un des hommes courut avec empressement vers la ville. Je demandai s'il y avait un consul de France.

— Non, me dit le quartier-maître, il n'y a ici aucun consul. L'île est propriété privée.

— Propriété privée ? Mais de qui ?

— Des Articoles.

— Mais qui sont les Articoles ?

Il se remit à parler de la Commission. Nous n'y comprenions rien.

— Vous êtes un Articole ? lui dit Anne.

— Oh ! non, dit-il, avec une sorte de modestie et comme si cela eût été une supposition trop flatteuse, oh ! non, moi je suis un Béos.

— Quelle étrange histoire ! Et les indigènes ?

— Il n'y a pas d'indigènes.

— Mais comment s'appelle l'île ?

— L'île s'appelait autrefois Maïana ; elle est maintenant l'île des Articoles.

Sur quoi, comme un matelot revenait avec un paquet, il nous remit celui-ci, salua et se retira discrètement.

Anne se dépouilla de sa couverture et revêtit la robe ; elle était faite d'une étoffe bleue légère et serrée à la taille par une cordelière ; il y avait aussi dans le paquet un gros collier d'ambre jaune. « Voyez ! » me dit-elle. « Quelle attention… Il est délicieux, ce peuple inconnu. »

Nous cherchions à nous souvenir de ce nom, Maïana, des Articoles, mais il ne semblait pas qu'aucun de nous deux en eût jamais entendu parler.

IV

SUR le petit bungalow de bois vernissé était une plaque gravée : TEMPORARY IMMIGRATION. Je m'attendais à trouver un bureau de douaniers, sentant la pipe, tapissé de circulaires ; la chambre où l'on nous introduisit était un charmant studio où des ***Morris-chairs***, garnies de cretonnes gaies, entouraient une table d'un bois luisant et pâle. Le thé était servi, un thé de manoir anglais, gâteau rose, gâteau vert, plum-cake géant, minces tranches de pain bis beurré. Aux murs, des rayons étaient chargés de livres. Trois des fauteuils étaient occupés par nos juges, qui se levèrent à notre entrée. Celui de gauche était un petit homme du type moujik, à la barbe mal peignée, mais aux yeux doux et profonds ; celui du milieu, très grand au contraire et chauve, avait un visage

rasé, presque japonais, intelligent et un peu dur ; celui de droite, beaucoup plus jeune que les deux autres, semblait un être aérien, prêt à s'envoler ; ses cheveux bouclés et vaporeux étaient blonds de lin, ses yeux gris bleu. C'était évidemment l'homme du centre qui présidait ; à notre surprise, il parla français, d'une voix agréable, un peu chantante, avec de curieuses préciosités de langage.

— Je vous présente, nous dit-il, mes confrères : Routchko (c'était le petit broussailleux) et Snake (le bel adolescent). Je suis moi-même Germain Martin et ma française naissance me vaut l'honneur de présider à votre examen. Cependant il est bon que je vous apprenne tout de suite que la langue littéraire de cette île est l'anglais… Ayez la gentillesse de me donner vos noms.

— Je suis, dis-je, Pierre Chambrelan, et ma compagne de voyage Mme de Sauves ; je ne sais si vous avez reçu des journaux français racontant notre projet de traversée du Pacifique ? Notre bateau a été, depuis trois jours, complètement désemparé par la tempête. Nous voudrions simplement obtenir ici la permission de réparer, puis de continuer notre voyage. Pour les frais de la réparation, j'ai à bord un peu d'argent ; si cela ne suffit pas, Mme de Sauves a un compte à la Westminster Bank et je suppose que par câble…

— Cher Monsieur, dit Germain Martin avec ennui, laissez, je vous prie, ces histoires d'argent. C'est un sujet bien usé… Nos Béos répareront votre bateau et seront trop heureux de le faire. La seule question qui se pose pour nous, Commission d'immigration Temporaire, est de savoir si vous pouvez être autorisés à faire un séjour au pays des Articoles et, d'autre part, s'il n'y a pas matière pour nous à vous y retenir quelques mois…

— Quelques mois ! dis-je avec terreur. Mais…

— Je vous en prie, interrompit Martin avec une sorte de coquetterie autoritaire, attendez… Vous verrez que tout s'arrangera… Madame, asseyez-vous… Une tasse de thé ?

Anne, qui mourait de faim, accepta avec joie. Snake la servit et, quand nous fûmes tous confortablement assis, Martin reprit :

— Voyons… Vous traversez le Pacifique, seuls tous deux, dans le petit bateau que j'ai pu entrevoir tout à l'heure… Pouvez-vous nous indiquer l'objet de cette surprenante expédition ?…

— Nos seuls motifs ont été l'amour de la mer et l'horreur de la vie sociale… Mme de Sauves et moi éprouvions le même désir d'échapper pour quelque temps à la civilisation. Nous étions tous deux bons marins ; nous nous sommes associés pour cette croisière.

Martin se tourna successivement vers ses deux acolytes ; ses yeux brillaient.

— Très – intéressant ! dit-il avec un interminable accent sur ***très***.

Routchko fixa longuement sur les miens ses beaux yeux :

— Cher Monsieur Chambrelan, me dit-il avec sympathie, Madame était-elle votre maîtresse ***avant*** le départ ou l'est-elle devenue ***depuis*** le départ ?

Anne posa avec colère sa tasse sur la table.

— Quelle question ! dit-elle… Je ne suis ***pas*** sa maîtresse. Nous sommes des camarades de sport ; rien de plus… Et en quoi cela vous regarde-t-il ?

Martin rit ; il avait un rire étonnant, à la fois enfantin et diabolique.

— Cher ami, dit-il à Routchko, un peu de patience… Mais le ton était charmant, n'est-ce pas, Snake ?

— Oui, dit Snake, rêveur… si authentique.

— Il faut, chers étrangers, reprit Martin, excuser notre ami Routchko ; il croit partagé par tous les hommes son goût de la confession publique… Mais, et je m'en excuse, sa question fut de celles que nos devoirs de Commissaires à l'Immigration nous obligent à vous poser… Parlez sans crainte, vous êtes ici dans un pays qui s'est délivré de toute moralité conventionnelle… Si vous êtes amants, nous en prendrons note, mais nous serons bien loin de vous en blâmer… Au ***contraire***, ajouta-t-il, avec une nouvelle intonation étrange.

— Je parle sans aucune crainte, dis-je alors… Mais ce que Mme de Sauves vous a dit est la vérité… Nous ne sommes que des camarades de bord.

— Quoi ? dit Routchko. Vous avez vécu, corps à corps, sur ce bateau, seuls, loin de tout contrôle social, et le désir n'a pas été plus fort que votre orgueil ?… C'est un cas admirable, ajouta-t-il à mi-voix en se tournant vers Martin.

— ***Très*** – intéressant ! dit Martin… Je crois, mes chers confrères, qu'un interrogatoire plus long ne ferait que gâter les possibilités psychologiques du sujet… Je propose l'envoi d'office au Psycharium.

— Approuvé, dit Routchko en nous lançant un regard tendre.

— Et vous, Snake ? demanda Martin.

Mais Snake, depuis un moment, griffonnait des notes dans un carnet en regardant Anne de temps à autre. Il soupira.

— Oui, dit-il, Psycharium… naturellement.

— Donc, conclut Martin, chers hôtes, car dorénavant vous êtes nos hôtes, tandis que l'on s'occupera, lentement, de réparer votre navire, vous serez logés au Psycharium Central de Maïana. Allez-y en toute confiance ; vous y serez traités avec bonté ; vous y trouverez un confort sobre, mais suffisant. Nous vous y reverrons. Ah ! j'oubliais, mes chers confrères… Une chambre ? Deux chambres ?

— Comment ? dit Anne… Deux chambres, naturellement !… Mais qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? ajouta-t-elle en se tournant vers moi. Qu'est-ce que c'est que leur Psycharium ? Ils ne vont pas nous mettre dans un asile de fous ? Est-ce qu'on ne peut rien faire ? Enfin, Pierre, parlez !

— Messieurs, commençai-je…

Mais je me sentais envahi par cette terrible timidité dont la solitude à deux m'avait guéri depuis deux mois.

Routchko de la main me fit signe de me taire, me sourit avec une mansuétude que je sentis infiniment méprisante, puis, par-dessus nos têtes, et comme si Anne et moi nous n'existions pas :

— Deux chambres, dit-il à Martin avec douceur et fermeté… Mais vous avez vu la violence de la réaction ?… Ces

pauvres gens croient au réel avec un fanatisme !… Appelez un Béos, voulez-vous, cher ami.

Martin appuya sur une sonnette et un homme en uniforme parut.

— Vous allez, lui dit Martin, conduire ces deux étrangers au Psycharium ; je ferai donner des instructions directes à Mrs. Alexander.

L'homme salua, puis se pencha vers Martin et murmura quelques mots à son oreille.

— Ah ! oui, c'est vrai, dit Martin. J'oubliais l'expert… Faites-le entrer.

Anne me prit la main.

— Mais, Pierre, je vous en prie, faites quelque chose… Ces gens nous croient fous… Ils viennent de parler d'expert. Nous allons, tout d'un coup, nous trouver enfermés… Pierre, vous savez que je suis calme, que je puis être courageuse, mais en ce moment j'ai peur…

Snake la regarda et fit un signe à Martin : « Prodigieux ! » dit Martin… « La peur… je n'avais pas vu ça depuis trente ans. » Et il conclut, comme s'il avait été au théâtre : « ***Beau***-coup de talent. »

Une porte s'ouvrit et un homme à grande barbe, vêtu d'une blouse maculée de taches de couleur, entra.

— Bonjour, Augustus, dit Martin… J'envoie ces deux amis au Psycharium et j'ai besoin de votre visa.

L'homme nous regarda, Anne et moi, en fermant un œil.

— Elle, dit-il… Sans aucun doute… charmante… une peau qui prend bien la lumière… peut-être un peu trop École anglaise pour mon goût, mais il ne s'agit pas de mon goût… Lui ?… moins bien… beaucoup moins bien… mais curieux… de beaux méplats. (Il sculpta, du pouce, mes joues et mon menton.)… Oui, ça va, je les prends tous deux.

Martin nous pria de nous lever.

— Monsieur, dit Anne à Routchko, vous avez l'air très bon… Vous me promettez qu'on ne nous fera aucun mal ?

— Je vous promets, dit Routchko, en lui prenant les mains, je vous promets que nous vous sauverons de vous-même.

V

NOTRE guide marchait vite. Nous éprouvions cette curieuse sensation d'instabilité que donne un terrain solide à ceux qui viennent de passer plusieurs semaines à bord d'un bateau. La ville était étrange. Élégante et fleurie comme certaines des villes neuves du Maroc, mais avec des recherches de formes trop rares qui fatiguaient l'esprit et les yeux. Au passage, nous lisions avec surprise les noms des rues : Flaubert Street – Rossetti Park – Proust Avenue – Eupalinos Gardens – Babbitt Square – Baring Terrace – Forster Street.

— Que ce peuple est cultivé ! dit Anne. On se promène dans une bibliothèque.

Nous essayâmes d'interroger notre compagnon ; il parlait anglais, mais ne désirait évidemment pas nous éclairer.

« Ces messieurs ne m'ont pas donné d'ordres. Mrs. Alexander vous expliquera ; elle a l'habitude », répondit-il à toutes nos questions. D'ailleurs, au bout d'un instant il nous montra au fond d'une place un édifice qui ressemblait à un grand hôtel et dit : « Central Psycharium ». C'était notre future résidence. Un jardin l'entourait, rempli de palmiers en groupes et de massifs de fleurs violettes.

— Anne, quel est ce Ritz du Pacifique ?

— Il y a, dit-elle, des maisons de santé qui sont belles… On espère ainsi rassurer les malades.

À l'intérieur, ce Psycharium ressemblait à la fois à un hôpital et à un musée. Tout y était étiqueté. Partout on voyait des horaires, des plans, des flèches. « ***Sujets libres – Sujets réservés – Romanciers : Heures de visite… – Peintres et sculpteurs : Heures de visite…*** » Sur un mot de l'homme qui nous avait amenés, le portier sonna trois coups sur un timbre agréablement musical et dit :

« Mrs. Alexander va descendre. »

Mrs. Alexander était une femme qui avait dû être belle et dont le type était un curieux mélange de Tahitienne et d'Anglaise. Elle nous fut tout de suite sympathique ; bien qu'elle eût les manières graves et presque déférentes d'une ***housekeeper*** supérieure, on devinait à l'arrière-plan une sorte d'impatience amusée qui donnait beaucoup de vie à ce qu'elle disait.

— J'ai reçu vos fiches par téléphone, dit-elle, et, pour une fois, ces messieurs ont été précis, de sorte que tout est déjà prêt… Voulez-vous voir vos chambres ?

— Nous voudrions surtout comprendre, dit Anne.

— Vous comprendrez, dit Mrs. Alexander en souriant, mais il faut d'abord voir les chambres.

Un ascenseur nous mit au troisième étage. Mrs. Alexander suivit un long couloir, ouvrit une porte et nous fûmes charmés. Jamais je n'avais vu chambre plus agréable. La douceur des tons (gris et parme), la forme classique des meubles, les murs vaguement teintés, semblaient si bien faits pour le goût d'Anne tel que j'avais appris à le connaître, que je ne pus m'empêcher de le lui dire.

— C'est Mr. Snake qui a lui-même choisi la chambre, dit notre hôtesse.

Elle alla ouvrir la fenêtre ; d'un large balcon qu'abritait un store, on découvrait un lac bleu vert que bordaient les silhouettes grêles des cocotiers inclinés. Au fond, le pic de Maïana se détachait, masse d'un noir pourpre sur l'indigo violent du ciel.

— C'est trop beau, dit Anne ravie… Mais qui nous offre tout ceci ? Que nous demande-t-on en échange ? Sommes-nous libres ?

— Entièrement libres, Madame, à la seule condition d'être, aux heures de visite, à la disposition de ces messieurs… D'ailleurs Maïana est une île. Où iriez-vous ?

— Mais qui sont « ces messieurs » ? dis-je. Depuis que nous avons mis le pied sur votre territoire, nous ne pouvons obtenir une explication. On semble trouver plaisir à nous faire vivre dans le mystère. On nous a dit plusieurs fois, Madame, que c'était vous qui alliez enfin nous renseigner. Nous vous supplions de parler.

— Très volontiers, dit-elle… Mais ne voudriez-vous pas d'abord prendre un bain, vous changer ? Votre chambre, Monsieur, est celle de droite. Vos deux salles de bains sont voisines…

— Non, non, dit Anne, nous voulons savoir… Qui sont les Articoles ? Qu'est-ce que Maïana ? Qu'est-ce que le Psycharium ? Que va-t-il advenir de nous ? Moi, je ne puis vivre dans le doute.

— Alors écoutez, dit Mrs. Alexander, en refermant la fenêtre et en nous offrant des fauteuils. Et surtout restez très calmes, vous ne courez aucun danger… Au contraire… Vous allez passer ici quelques semaines après lesquelles vous continuerez votre voyage… Rien de plus… Alors… Vous souvenez-vous du romancier anglais Anthony Scott, qui fut célèbre entre 1840 et 1860, fit une immense fortune avec un mauvais livre : ***The Dark Sex***, et disparut ensuite du monde littéraire ?

— Je connaissais le nom de l'auteur et le titre du livre, dit Anne, mais je n'ai jamais lu ni ***The Dark Sex***, ni aucun autre roman de Scott.

— Tant mieux pour vous, dit Mrs. Alexander… Mais saviez-vous que Scott, en 1861, avait acheté en toute propriété, au gouvernement hollandais, l'île de Maïana, avec droits souverains ?

— Attendez, dis-je, il me semble avoir lu jadis cette histoire ; il fit venir, n'est-ce pas, pour lui tenir compagnie, un certain nombre de ses confrères ?

— C'est exact. Il offrit du terrain gratuitement à tout artiste, écrivain, peintre ou sculpteur, qui s'engagerait à ne plus quitter l'île et à en accepter les lois. Quarante-trois co-

lons le suivirent et formèrent la première génération des Articoles… Avec eux était un nombre à peu près triple de serviteurs, hommes et femmes ; c'est d'eux que fut formée l'autre classe de la population, celle que vous entendez appeler les Béos… abréviation du mot « Béotien » qu'employait Scott pour les désigner. Enfin, il y avait dans l'île une population indigène, peu nombreuse mais très belle ; elle se mêla par mariage aux Béos, si bien qu'aujourd'hui, après soixante-dix ans, il ne reste plus d'indigènes purs. Tous les habitants de l'île sont ou Articoles, ou Béos ; elle en compte maintenant environ dix mille, dont six cents Articoles.

— Mais quelle est la différence entre les Articoles et les Béos ? L'origine seule ?

— Oh ! non, pas du tout. Ici la naissance ne compte pas ; c'est le genre de travail qui détermine la caste… Les Articoles ne remplissent aucune fonction autre qu'artistique. Ils écrivent, ils peignent, ils composent de la musique ; ils ne peuvent se livrer à aucun commerce, pas même à celui des livres, sous peine d'être poursuivis. Un Articole ne doit pas posséder d'argent.

— Mais comment vit-il ?

— Il vit grâce aux Béos. Je dois vous dire que beaucoup de ces derniers ont de grandes fortunes. L'île est très riche en ressources naturelles ; elle contient des plantations de caoutchouc, des mines. Elle n'a pas à faire de dépenses militaires, puisque son indépendance est garantie par toutes les puissances. Quiconque y veut travailler acquiert vite de grands biens. Or le seul plaisir du Béos riche, et en particulier de sa femme et de ses filles, est de nourrir les Articoles. Tous les soirs, entre cinq et sept heures, vous pouvez voir

chez les planteurs Béos des tables chargées de gâteaux, de sucreries, de boissons et de viandes, devant lesquelles les Articoles viennent se poser pendant quelques minutes. Des jeunes filles Béos sont là pour les servir et recueillent en échange les quelques phrases que leur adressent les Articoles… quand ces messieurs sont en état de parler.

Il nous semblait à tous deux qu'il y avait dans le ton, en apparence très respectueux, de Mrs. Alexander une imperceptible nuance de sarcasme, mais nous étions si étonnés et si intéressés par tout ce qu'elle venait de nous apprendre que nous ne pensions qu'à poser de nouvelles questions :

— Est-ce que nous pourrons assister aux repas des Articoles ? demandai-je.

— Vous serez certainement invités vous-mêmes, dit-elle… Dès que ces messieurs auront commencé à parler de vous, vous serez très populaires dans l'île. Les sujets du Psycharium sont toujours recherchés par les Béos.

— Mais le Psycharium ? dit Anne… Il faut nous expliquer le Psycharium.

— C'est facile, dit Mrs. Alexander… Au début, les Articoles, qui arrivaient d'Europe ou d'Amérique et qui avaient été mêlés à des sociétés complexes, avaient mille sujets à traiter ; il leur suffisait de puiser dans leurs souvenirs pour y trouver la matière de leurs livres… La seconde génération se trouva déjà moins bien pourvue. Il y avait bien ce qu'on appelait ici les « thèmes maïaniens… » Vie des Béos… Amours de femmes Béos et d'Articoles… ou d'une femme Articole avec un Béos… mais ce fut assez vite épuisé. Alors les Articoles se mirent à écrire les uns sur les autres, mais cela offensait et gênait beaucoup d'entre eux. D'ailleurs ils avaient

depuis longtemps cessé d'éprouver des sentiments réels et ne trouvaient plus rien à observer, ni chez eux-mêmes, ni chez leurs confrères… Quelques-uns traitèrent de ces sentiments au second degré qui peuvent être éveillés par les œuvres d'art… Par exemple, si vous étiez Articole, après un voyage comme le vôtre, vous publieriez non seulement votre ***Journal de Bord***, mais aussi le ***Journal*** de ce ***Journal de Bord***, et votre compagne publierait le ***Journal du Journal du Journal de Bord de mon mari…*** C'est encore un filon très riche. Le grand succès littéraire de cette année à Maïana est une Confession de seize mille neuf cents pages, dictée par Routchko, sous le titre : ***Pourquoi je ne puis écrire…*** Mais enfin tout le monde n'a pas le talent de Routchko, et c'est pour les Articoles à court de personnages qu'un riche propriétaire Béos, mort il y a dix ans, a créé le Psycharium, qui est en somme un jardin d'âmes. Le Psycharium a des correspondants en Europe et en Amérique, qui lui envoient des sujets curieux… Quelquefois il nous arrive d'en trouver parmi les Béos. Quelquefois aussi, un hasard heureux nous amène des hôtes comme vous… Ces messieurs essaient autant que possible d'y réunir les spécimens des sentiments les plus importants des vieilles sociétés romanesques.

— Et qu'est-ce que vous appelez « sociétés romanesques », Madame ?

— Celles où tout le monde n'est pas romancier, dit Mrs. Alexander d'un air ingénu.

Anne et moi nous nous regardâmes.

— Mais vous, chère Madame, dit Anne, qu'êtes-vous ? Articole ou Béos ?

— Oh ! moi, dit Mrs. Alexander… Née Béos, j'ai été pendant vingt ans la femme d'un Articole… Je les connais bien.

VI

SI nous n'avions éprouvé, Anne et moi, un léger sentiment de regret en pensant à notre beau record interrompu, nous aurions, au moins au début de notre séjour, été heureux à Maïana. La nature était belle, le climat parfait, on nous traitait avec courtoisie. Mrs. Alexander, qui nous avait pris en amitié, nous avait fait attribuer un pavillon construit au bord du lac et nous pouvions plonger de notre terrasse même. Plaisir sans prix pour Anne qui n'était heureuse que dans l'eau. Il était délicieux de nager dans ce lac tiède, au fond duquel on voyait s'agiter des poissons de couleurs vives, aux formes étranges ; exquis aussi de se promener dans la campagne, suivi d'un boy que, si l'on avait soif, on envoyait grimper au sommet d'un cocotier d'où il faisait pleuvoir des noix géantes, pleines d'un lait excellent.

Mais surtout nous prenions grand profit à observer les mœurs des habitants. Nous ne nous lassions pas de nous citer l'un à l'autre des traits de la vénération presque comique que les Béos montrent pour les Articoles. Certains d'entre eux poussent le fétichisme jusqu'à collectionner le moindre bout de papier touché par ces plumes sacrées. J'ai vu un des plus riches Béos montrer avec fierté un vieux porte-plume qui avait appartenu à Routchko et qu'il avait acheté fort cher chez un marchand de curiosités de Maïana. C'était pour lui comme une relique et, si je devais indiquer brièvement

l'attitude des gens de Maïana à l'égard de l'art et des artistes, ce sont les mots : religion, prêtre, que je devrais employer. Les meilleurs des Articoles sont des saints qui vivent dans les royaumes fictifs que crée leur imagination et qui ne souhaitent rien au monde que produire des œuvres parfaites. Leur ambition est d'imiter les vies des grands Articoles légendaires qui sont vénérés à Maïana, tels Flaubert, dont beaucoup de Béos ont le buste chez eux ; Shelley, auquel ils ont élevé un temple où une statue de marbre représente son corps nu ; Marcel Proust, dont on lit au Théâtre quelques pages, tous les ans, au jour anniversaire de sa naissance. Parmi les Articoles vivants, le plus respecté est Alberti qui toute sa vie s'est préparé à écrire un poème de trente vers dont il a eu l'idée à l'âge de dix-huit ans et qu'il vient d'achever à l'âge de soixante-douze ans.

Ce qui complète le caractère rituel de la vie artistique à Maïana, c'est l'obligation. Une fois par semaine il y a comédie au Théâtre, ou concert à l'Auditorium Géant ; ces spectacles sont gratuits et ont un caractère de fête publique ; les premiers rangs des fauteuils sont réservés aux Articoles ; tous les Béos doivent être présents. Il n'y a pas de sanction pénale, mais les sanctions sociales suffisent. Un Béos convaincu de n'aimer ni la musique, ni les lettres, devient une sorte de paria. Les Articoles cessent de venir manger sa nourriture ; les autres Béos le dédaignent ; sa femme, et plus tard ses enfants, finissent presque toujours par l'amener à feindre au moins le respect qu'il n'éprouve pas.

Les mystères de l'art sont ici respectés exactement comme ceux de la religion en d'autres pays. L'auteur dramatique le plus célèbre de Maïana est Pedro Sanzoni dont les pièces sont belles, mais si obscures que la plupart des Béos ne les comprennent pas. Ils n'en admirent que davantage

Sanzoni. C'est ainsi que nous fûmes témoins, pendant notre séjour à Maïana, d'un épisode qui nous parut être un juste symbole de l'attitude Béos.

L'actrice favorite de Sanzoni, Noémi, était une comédienne si ardente qu'elle entrait, dès qu'elle jouait un rôle, dans une sorte de transe. Pour aider à la formation de cet état nerveux, nécessaire à son talent, elle exigeait que son habilleuse accrochât sur la porte de sa loge, non son propre nom, Noémi, mais celui du personnage qu'elle allait représenter. Un jour de première, l'habilleuse ayant oublié de changer la pancarte, Noémi entra en scène habillée et grimée pour un rôle qui n'appartenait pas à la pièce.

Quand ses camarades entendirent qu'elle donnait des répliques dépourvues de sens, ils essayèrent d'attirer son attention et de lui faire comprendre qu'elle se trompait. Mais Noémi semblait ne pas les voir. Pedro Sanzoni, terrifié, s'apprêtait à sauter sur la scène et à arrêter le spectacle lorsque, regardant le public, il vit que rien ne troublait la sérénité de celui-ci. Il laissa s'achever l'acte. Le rideau tomba au milieu des acclamations des Béos, qui se disaient les uns aux autres que Sanzoni n'avait jamais rien écrit de plus hardi.

La censure articole interdit la publication du récit de cet épisode dans ***la Gazette ;*** la pièce fut imprimée comme elle avait été jouée, en y substituant le rôle incohérent à celui du texte original et Sanzoni lui donna le titre nouveau de : ***Personnage venu d'un autre Monde***. Elle est devenue un classique maïanien. C'est par Mrs. Alexander que nous connûmes, Anne et moi, la vérité. Je dois ajouter, pour être exact, que nous avions aimé la pièce.

Ce fut aussi Mrs. Alexander qui nous expliqua que, depuis quelques années, une dangereuse mode poussait certains jeunes Béos d'esprit frondeur à nier l'importance des Articoles, à les considérer comme des parasites et à souhaiter en débarrasser l'île ou tout au moins les dépouiller de leurs privilèges et les obliger à travailler de leurs mains. Ces jeunes gens ont trouvé un doctrinaire, Sam Fogg, Articole dégénéré qui enseigne à ses disciples que la vie est plus importante que l'art. On appelle ces jeunes gens des Biophiles. Ils sont généralement méprisés et considérés comme immoraux ; leurs doctrines se répandent peu, car, presque toujours, le mariage ramène ces déviés à la vie normale.

Naturellement, il arrive souvent que naisse parmi les Béos un véritable Articole. Il y a au Psycharium un service spécial, sorte de séminaire, pour mettre en observation de tels cas. Les avantages pratiques de la position d'Articole sont si évidents que des vocations simulées pourraient se produire. Et certes il serait exagéré de dire que Maïana échappe entièrement à ce danger, mais les directeurs du séminaire font de leur mieux. Dès qu'il s'agit de leur métier, les Articoles sont d'une honnêteté admirable. Je leur reprocherais peut-être trop d'indulgence envers certains faux artistes, qui trouvent commode d'être nourris par les Béos. Mais la vie du véritable Articole est très dure ; la période de création semble douloureuse comme un enfantement ; les moments de répit entre les créations sont pour eux un temps d'anxiété et de recherches. Ils sont presque tous de santé fragile et l'hospitalité importune des Béos fatigue leur estomac. En fait, je crois que, pour la plupart d'entre eux, la vie ne serait pas supportable sans le dévouement des femmes Béos.

Il est très rare en effet qu'un Articole choisisse pour compagne une Articole. L'expérience a montré que de tels

mariages ne réussissent presque jamais. Mais la loi de Maïana donne aux Articoles un droit de préférence sur toute femme Béos dont il déclare, sous la foi du serment, avoir besoin pour son œuvre. Les lois de l'île prévoient alors des unions temporaires entre Articoles et Béos, unions qui n'annulent pas le mariage Béos précédemment célébré, mais en suspendent provisoirement les effets quant à la paternité présumée. C'est une très ingénieuse solution, qui supprime certaines des bassesses de l'adultère clandestin, et qu'il serait peut-être souhaitable d'introduire chez nous. Quant au mari Béos, il considère un tel choix comme un grand honneur, il sait que son nom figurera dans les ***Vies des Articoles***, qui sont publiées à la mort de chacun de ceux-ci aux frais de l'État et il regagne en prestige social ce qu'il perd en fidélité conjugale. Pour être complet je dois ajouter que j'ai entendu certains Articoles se plaindre des privilèges qui leur sont ainsi accordés ; ils prétendaient que toute la valeur littéraire de l'amour vient des difficultés rencontrées. Je dois avouer que les seuls bons romans que j'ai lus à Maïana ont été écrits par d'anciens Béos, ce qui tendrait à confirmer cette théorie.

La grande faiblesse des Articoles me semble être qu'ils ont perdu contact avec la vie. Dans une société normale un artiste doit lutter, au moins pendant sa jeunesse ; il en garde des souvenirs, des amours, des haines, enfin des sentiments vifs. À Maïana la vie n'offre pas de résistance à l'Articole. D'où une incroyable ignorance. Mes lecteurs ne me croiraient pas si je leur citais certaines des questions qui nous furent posées, à Anne et à moi, par les plus intelligents des Articoles. « Je dois décrire dans mon nouveau livre », me disait l'un d'eux, « une région frontière montagneuse que traversent des contrebandiers ; mais comment traverse-t-on une montagne ? Y a-t-il des chemins ? Des routes ? » Un autre m'interrogea longuement sur les bateaux ; il ne pouvait

comprendre le fonctionnement du gouvernail, des rames, des voiles. Toutes les questions économiques leur sont étrangères, puisque les Béos s'en occupent à leur place. Seul le vieil Alberti a vu beaucoup de choses pendant la longue période qu'il a passée sans écrire et sa culture variée, vivante fait de lui l'homme le plus remarquable qu'il m'ait été donné de rencontrer. Mais aux yeux des plus rigides des Articoles, Alberti est un hérétique.

Pour un Articole, la seule réalité est l'œuvre à laquelle il travaille ; le reste, ce que nous appelons, nous, le réel, c'est pour lui comme une sorte de réserve, de vivier, où il va chercher ce dont il a besoin pour sa nourriture spirituelle. Le résultat est que, bien que j'aie souvent pris grand plaisir à la conversation des Articoles, je ne puis dire que leur amitié soit jamais tout à fait satisfaisante. J'ai toujours l'impression qu'ils regardent à travers moi, des êtres fictifs. Au cours d'un entretien, brusquement, ils décollent et on les retrouve à cent pieds au-dessus de soi, planant. Leur vie sentimentale est toujours modelée par la vie de l'œuvre. Un Articole quitte sa maîtresse ? Soyez assuré qu'il a besoin d'une scène de rupture. S'il trompe sa femme, c'est qu'il lui faut une scène de jalousie. Souvent j'ai été stupéfait d'entendre ces vieillards aux cheveux blancs, aux yeux candides, me dire : « Il me faut une jeune fille, un inceste, un crime. » C'est pour la même raison que presque tous les Articoles ont des vies si compliquées ; beaucoup d'entre eux seraient par nature fidèles et chastes, mais ils ont besoin pour leur travail de l'excitation que communique au cerveau un désir vif. Martin m'expliqua un jour avec cynisme que la seule atmosphère favorable au créateur est celle de la naissance de l'amour. « Il y a là », me dit-il, « un court moment d'illusion et de force pendant lequel le travail le plus complexe semble facile. » Ainsi juge-t-il qu'un Articole doit considérer toute

femme comme une maîtresse possible parce que la variété des désirs, et non leur satisfaction, est ce qui nourrit le talent. « Le mariage », me dit-il encore, « ou toute relation permanente avec une femme, est la mort d'un grand artiste… Je connais le sujet à fond. »

Mais si la vie sentimentale est complexe à Maïana, la vie politique y est simple. Les Articoles refusent de s'en occuper, de sorte que l'administration de l'île est déléguée à une commission de Béos. Les seuls contrôles qu'y exercent les Articoles sont ceux des spectacles, des publications et de l'immigration. L'unique journal de l'île, ***la Gazette des Articoles***, ne publie que des détails sur les œuvres en cours d'exécution, et des nouvelles de la santé morale et physique des principaux Articoles. J'ai lu par exemple, le jour de notre entrée au Psycharium, un grand article sur : ***L'Asthme de Routchko***. La semaine suivante, ***la Gazette*** commença une série d'articles, qui plut beaucoup, sur les rêves des Articoles.

Certaines questions de police urbaine intéressent les Articoles et, en particulier, les règlements qui ont pour objet de faire respecter le silence. Dans le quartier où habitent les maîtres de Maïana, toutes les rues sont enduites d'une substance caoutchoutée qui amortit le roulement des voitures. Il est interdit d'y faire usage d'appareils avertisseurs et même, sauf aux heures des repas, d'y parler dans la rue autrement qu'à voix basse. Anne, qui a pourtant la voix douce, se vit dresser procès-verbal par un agent de la brigade littéraire, pour avoir dit à haute voix : « Voici la maison d'Alberti. » Heureusement ce bruit extraordinaire attira jusqu'à la fenêtre Alberti lui-même, qui mit fin à l'incident. L'usage du téléphone est interdit à Maïana de neuf heures du matin à midi. Pour certains Articoles, plus nerveux encore, le gou-

vernement a fait construire une Tour du Silence dont les chambres, aux murs revêtus de liège, flottent sur un bain d'huile. Il est interdit de passer dans un rayon de quatre cents mètres autour de cette tour, où n'ont accès que des serviteurs spéciaux et à des heures déterminées. Les femmes Béos qui épousent des Articoles font, avant leur mariage, un stage à l'École du Silence, où on les soumet à un entraînement progressif.

Anne pensait que beaucoup des Articoles auraient dû passer par cette École, car si les mœurs de l'île nous intéressaient et si nous n'avions qu'à nous louer du traitement reçu par nous au Psycharium, nous n'étions pas sans souffrir des visites quotidiennes auxquelles nous ne pouvions nous soustraire.

VII

ROUTCHKO s'était attaché à moi. Il m'avait demandé le nom de mon père, ne m'appelait plus que Piotr Ivanovitch et venait tous les matins passer avec moi quelques heures. De mon côté j'avais pour lui de l'affection. On ne pouvait imaginer deux caractères plus différents ; autant j'étais froid, rebelle à exprimer mes sentiments profonds, autant Routchko était incapable de se contenir. Il vivait, l'âme à nu, sous les yeux de quiconque devenait son ami. C'était une attitude que je ne pouvais prendre, mais que je respectais et qui m'intéressait. Il était le plus pur des Articoles que j'aie connus ; rien ne comptait pour lui que son œuvre et celles de ses amis. Il est vrai qu'au moment où je l'ai rencontré il se mourait lentement d'une maladie des poumons, et le savait,

mais Germain Martin qui l'avait connu dans sa jeunesse me dit qu'il avait toujours été le même.

Le grand désespoir de Routchko était que je n'écrivisse pas. À ses yeux une vie consacrée à l'action et non à l'art était une vie gâchée ; avec quelques mois à vivre il se trouvait plus riche que moi, jeune, fort, mais tout occupé de projets qui à ses yeux étaient le néant et comme une mort vivante. Je crois qu'il avait fini par se dire que le seul moyen de « m'éveiller » était de me faire parler d'Anne et de me contraindre à réfléchir sur mes rapports avec elle. Je l'ai vu irrité jusqu'au mépris, lui si tendre, quand la conversation m'amenait à lui affirmer que, plus le voyage s'était prolongé, plus mes sentiments à l'égard d'Anne avaient été simples et fraternels ; il y avait là un équilibre physique et moral qui mettait mon malheureux ami en fureur. Moi qui savais combien j'avais lutté pour y parvenir, je tenais cet équilibre pour une vertu et j'en étais fier. Lui, qui en était incapable, le méprisait.

— Non, non, me disait-il en me prenant les mains et en me regardant fixement, non, Piotr Ivanovitch, vous ne dites pas la vérité. Vous vous mentez à vous-même, vous évitez votre Moi profond… Je sais très bien, moi, que cette sérénité dont vous vous parez n'est qu'affectation et que vous êtes digne d'une vie intérieure.

Quand il me quittait j'éprouvais toujours un sentiment de honte, d'insuffisance ; mais je ne pouvais arriver à démêler si ce sentiment s'appliquait à la médiocrité de ma propre vie ou aux confessions morbides de Routchko.

Quelquefois, en me quittant, il allait voir Anne et lui exposait ses idées sur moi : « Ce qui est terrible dans le cas de Piotr Ivanovitch », lui disait-il, « c'est que, chez lui, l'orgueil

prend forme d'honneur dans lequel il se drape et qui étouffe les sentiments vrais… Voyez-vous, Anna Mikhaïlovna, les hommes ont peur de la prison, des barreaux de fer, des gardiens, et ils ne voient pas qu'ils s'enferment dans une prison de mots cent fois plus étroite. Dans un cachot on peut encore être soi-même ; je vais plus loin : dans un cachot il est facile d'être soi-même, mais une âme sur laquelle on a posé l'éteignoir de l'honneur, celui de la morale, celui plus étroit encore des usages et du monde, est une âme morte… Ainsi Pierre devient fermé, hautain, il arrive à paraître sec, lui si riche au contraire… C'est affreux… » Puis il prenait les mains d'Anne, et lui disait :

— Anna Mikhaïlovna, je vous en prie, aidez-moi à le sauver !

— Mais de quoi ? disait Anne.

— Il faut que nous le mettions en présence de ce Moi véritable qu'il assassine lentement… En ce moment il se nie, il se mure… Il joue je ne sais quel rôle abstrait…

Cette perpétuelle analyse que Routchko pratiquait sans cesse sur les autres comme sur lui était si contagieuse qu'Anne se mit à m'interroger. Elle, autrefois si simple, n'acceptait plus maintenant aucune phrase de moi comme l'expression de ma pensée. Elle essayait de me prouver que j'avais dit telle chose parce que je pensais telle autre, qui était toute contraire. La vie devenait insupportable. Il m'arrivait de me regarder dans une glace et de me demander : « Mais est-il vrai que je ne sois pas moi-même ? » Je commençais à le croire.

À partir de la quatrième semaine de mon séjour à Maïana, je me mis, à l'exemple des Articoles, à tenir un journal de

mes pensées. J'ai ce journal sous les yeux en ce moment ; c'est un petit cahier jauni par l'eau de mer ; j'en extrais quelques notes parce qu'elles montrent l'état d'inquiétude où je vivais alors :

« *2 Juillet.* – Suis très déprimé. Me demande si Routchko n'a pas raison, si je ne vais pas passer ma vie à jouer un rôle qui n'est pas le mien. Pourquoi est-ce que je m'agite ainsi ? Pourquoi ce voyage ? Pourquoi revenir en France ? Je n'aime ni la gloire, ni le bruit… Est-ce, comme le dit Routchko, pour me fuir ?

» *3 Juillet.* – Nouvelle conversation avec Routchko. Il a raison, c'est pour me fuir. Mais fuir quoi ? Et si je laissais tomber toute cette agitation de surface, quel est le Moi que je trouverais au fond de tout ceci ?… Ne serait-ce pas le vide, le néant, le silence ? Suis-je autre chose que mes phrases, mes gestes ?

» *4 Juillet.* – Pagayé tout le jour sur le lac et, vers le soir, fait l'ascension du pic. Me trouve mieux… Agir, marcher, sentir son corps vigoureux et las.

» *5 Juillet.* – Moi, moi, moi… Mais que suis-je ? Est-ce moi ces palmiers, cette mer, ce cap lointain, ce papier sur lequel j'écris ?… Si l'on supprime cela, que reste-t-il ? Il m'arrive maintenant, en pensant à cette tempête, d'avoir peur… J'aurais pu mourir, mourir avant d'avoir vécu…

» *6 Juillet. – Apologia pro vita mea.* Je n'ai pas vécu, je ne vis pas, je ne vivrai jamais.

» *7 Juillet.* – Je suis profondément malheureux.

» *8 Juillet.* – Malgré moi, en me traitant de naïf, de pédant, je commence un poème en prose, imité de la forme de Snake :

« ***Le bateau remonte la pente de la vague – Dressé comme le train au flanc de la montagne – Et retombe avec un bruit de bois qui casse – Dans les creux, trop étroits, entre les sommets.***

» ***– Et moi je pense : « Ah ! mon Dieu, si jamais – J'étais sûr que nous allons être engloutis – Je lui demanderais, avant la mort, de me donner – Un baiser qui aurait le goût de l'eau salée.***

» ***– Après quoi je mourrais de très bon cœur – Car il faut bien mourir un jour ou l'autre…*** »

« – Allons, je deviens fou. Maïana me réussit mal. Pierre Chambrelan, ***pull yourself together***.

» *9 Juillet.* – Je n'ai pu résister au désir maladif de montrer mon début de poème à Routchko et de lui demander son jugement. Il n'a pas semblé très enthousiaste et, ce qui est grave, c'est que cela m'a un peu blessé. Est-ce que je deviendrais Articole ? En revanche, il s'est intéressé beaucoup trop longuement à ce qu'il appelle « le côté révélateur de ça… » Les Articoles veulent toujours voir, à travers les œuvres des autres, un roman qu'eux-mêmes composent en écoutant.

» *10 Juillet.* – Routchko m'a apporté (est-ce critique indirecte ? modèle ?) un poème de Snake : ***Désir***. J'ai retenu quatre vers : « ***Et j'avais faim de vous comme jamais homme n'eut faim – Et ma gorge était sèche, mes yeux étaient brillants***

– Votre bouche entr'ouverte était le ciel en vue – Le souvenir de votre odeur une agonie… »

» C'est bien, évidemment, mais il me semble que j'aurais pu écrire cela. J'ai demandé à Routchko s'il y avait longtemps que Snake avait composé ces vers. « Non », m'a-t-il répondu, « la semaine dernière… »

» Après le départ de Routchko, j'ai fait une longue promenade au bord du lac. Que je suis las de ce soleil, de ces poissons dorés, de ces cocotiers ! Comme on se fatigue vite des plus beaux spectacles naturels. Immobilité totale ou mouvement perpétuel, Bouddha ou Morand, voilà les seules formes du bonheur. »

*

*   *

En copiant quelques passages de ce pauvre journal, je viens d'évoquer l'état d'esprit mélancolique qui était alors le mien. Malgré l'extraordinaire beauté des lieux, malgré la douceur du climat et le charme des habitants, oui, j'étais malheureux à Maïana et je l'étais d'autant plus que Germain Martin semblait prendre à me tourmenter un étrange plaisir. Il venait me rendre visite tous les deux jours et paraissait avoir entrepris de me rendre jaloux de Snake. Il n'admettait pas, lui non plus, que je ne fusse pas amoureux d'Anne.

— Je suis un peu inquiet pour mon jeune ami Snake, me disait-il de sa belle voix lente et un peu discordante ; il voit beaucoup votre aimable voisine et m'en parla, hier au soir, de façon qui ne me plut guère… D'ailleurs il travaille moins,

et mal ; les deux derniers poèmes qu'il me fit voir sont d'un lyrisme sensuel, brutal, tout à fait indignes du grand poète maïanien qu'est Snake…

— Vous m'avez dit bien souvent, Monsieur Martin, que Snake est un être immatériel. Sans doute trouve-t-il un innocent plaisir à voltiger ainsi autour d'Anne ; ce n'est pas dangereux pour lui, ni pour elle… Snake est un esprit beaucoup plus qu'un homme.

— *Ou*–i, répondit Martin, *ou*–i, mais le mot « immatériel », quand il s'agit d'un être humain, ne doit jamais être pris dans un sens trop littéral… Je me souviens de conversations que nous eûmes jadis, Snake et moi, sur l'amour sensuel et où il fit preuve d'une connaissance du sujet qui ne laissa point de m'étonner chez un homme si jeune… Enfin, si vous êtes tranquille, tout est bien… C'est pour vous seul que j'étais inquiet, car pour Snake, s'il avait une envie trop vive de votre compagne de voyage, la loi maïanienne la lui donnerait… L'étrangère est assimilée à une Béos en ce qui concerne le mariage articole.

— Comment ? lui dis-je… Je ne comprends pas. Vous ne lui donneriez pas Anne malgré elle ?… Ce sont des mœurs de sauvages… D'ailleurs Anne elle-même…

Martin leva la main droite lentement, avec autorité.

— Cher ami !… Vous ne croyez tout de même pas que nous irions permettre à une mortelle d'empêcher, par une résistance prolongée, la création d'un chef-d'œuvre… Certes il faut un temps d'attente ; rien n'est plus favorable à la naissance d'émotions vives ; mais nous ne tolérerons pas que le désir aille jusqu'à l'obsession.

Je ne me souviens pas exactement de ce que je répondis, mais c'était à coup sûr une supplication passionnée et assez incohérente. Il m'observa silencieusement, puis se mit à rire de son rire le plus diabolique.

— *Très* intéressant, dit-il…

VIII

LE soleil était splendide, la mer violette, les fleurs dans le jardin du Psycharium admirables, mais Maïana m'était devenue odieuse. Je sentais que je m'enlisais dans les marécages de l'analyse, que je devenais semblable aux pires des Articoles, que ma vie n'était plus qu'une perpétuelle méditation sur moi-même qui m'empoisonnait lentement. Anne, elle aussi, avait perdu le teint éclatant de la traversée et, fiévreuse, dépérissait à vue d'œil. Il fallait fuir. Presque chaque matin je descendais au port voir si l'on travaillait à notre bateau. Un menuisier Béos, lentement, remplaçait des planches, reclouait un beaupré, mais quand je lui demandais s'il aurait bientôt terminé, il paraissait gêné et me disait que « ces messieurs » n'avaient pas donné d'ordres.

Mon pauvre Routchko ne respirait plus qu'avec peine ; dès qu'il essayait de s'étendre pour dormir, il suffoquait. Les médecins disaient qu'il pourrait vivre ainsi huit jours, dix au plus. Tout Maïana suivait cette agonie avec respect et c'était en effet un spectacle héroïque. Routchko passait ses dernières heures à dicter (car il ne pouvait plus écrire) des notes sur sa maladie. Cela s'appelait : ***Mort de Routchko***. J'en entendis plusieurs fragments au cours des visites que je lui fis ; je ne crois pas que je connaisse rien de plus beau. Chaque

vague de souffrance était décrite avec une présence d'esprit, une sûreté de forme étonnantes. Pour moi, depuis que j'ai entendu ce récit, la mort n'est plus l'étrangère qu'elle était ; elle est aussi familière à mon imagination que l'amour ou la tempête.

Comme notre ami voulait employer toutes ses forces à ce dernier travail, il fermait les yeux et suivait seulement les mouvements intérieurs de son corps qui se désagrégeait. Il était très émouvant de pénétrer sur la pointe des pieds dans cette chambre où les plus grands des Articoles se tenaient debout, silencieux, autour de ce mourant aux yeux déjà clos, tandis que des jeunes filles Béos épiaient la voix de plus en plus faible. Alors je compris quelle grandeur il y a, malgré toutes leurs faiblesses, dans l'attitude des Articoles.

Mais ce n'était pas la seule tragédie de cette existence de cauchemar. Tandis que Routchko agonisait, le charmant Snake devenait fou. Du moins il le devenait au sens que les Articoles attachent à ce mot et qui me semblait, à moi, si étrange que je me sens assez embarrassé pour le faire comprendre au lecteur. Il faut que celui-ci se souvienne qu'un Articole, à l'état normal, considère le monde vivant comme un songe et le monde de l'Art comme une réalité. Si un renversement de ces valeurs se produit, si l'Articole malade commence à considérer la vie comme réelle et importante, au point de négliger son art, les médecins de Maïana disent qu'il est fou. Me ferai-je comprendre en disant que la folie maïanienne est une hallucination à rebours ?

Or c'était précisément ce qui arrivait à Snake. Depuis quelques jours, Martin me disait avec inquiétude que Snake avait renoncé à travailler ; je n'attachais pas une grande importance à ces propos que je croyais inspirés par le désir de

me faire réagir. Mais, un matin, je vis Martin sincèrement bouleversé et très sombre.

— Notre pauvre Snake, me dit-il, devra être examiné demain par des spécialistes mentaux et je crains bien qu'un repos forcé de quelques mois, dans une maison de folie, ne lui soit imposé. C'est dommage, Snake était une des plus belles intelligences de cette île et un grand poète… Nous avons tort, voyez-vous, nous autres Articoles, de traiter comme jeux ces visites d'étrangers. Elles nous enrichissent, il est vrai, de quelques types, mais un grand artiste crée ses types sans modèles et les dangers l'emportent infiniment sur les bienfaits… Allons !

Il me frappa sur l'épaule et dit, avec une gravité que je ne lui avais jamais vue :

— Voyez-vous, Chambrelan, si jamais je préside à nouveau une Commission d'immigration, je ne laisserai plus entrer de femmes ici… Passe pour nos Béos, qui sont de bonnes créatures dociles et qui ne prétendent point se mêler à la vie de l'homme… Mais une Européenne ! Une Américaine !… Exposer le mécanisme délicat, précieux, qu'est l'esprit d'un Articole à la coquetterie, aux sautes d'humeur d'un de ces êtres terribles… Non, tant que j'aurai quelque pouvoir parmi les Articoles, on ne tentera plus cette expérience… Et quant à vous, cher ami, vous et votre compagne, amante, sœur, enfin de quelque nom qu'il vous plaise la nommer, partez au plus tôt… quand vous voudrez.

— Parlez-vous sérieusement ?… Nous allons pouvoir partir ?

— J'ai fait donner des ordres ce matin, aux Travaux Publics de Maïana, pour que votre bateau soit prêt le plus vite possible… Ce sera, au plus tard, dans une semaine.

Je dois avouer que, malgré la triste cause de ce revirement (la folie du pauvre et charmant Snake), je me sentis inondé d'une joie incomparable. Mais je me rendis compte qu'il serait de mauvais goût de la trop montrer.

— Parlez-moi de Snake, demandai-je… Que lui est-il arrivé ? Une crise ?

— Oui, dit Martin… Voici : je ne vous ai pas caché que, depuis quelque temps, je trouvais Snake fort amoureux de votre amie. J'y attachais peu d'importance, quand, avant-hier, le voyant si loin de son travail et constatant qu'il répondait à peine lorsqu'on lui parlait de son poème, je lui offris de lui faire attribuer cette personne, pour trois ou six mois, par la Commission des unions articoles dont je suis vice-président… Vous imaginez ma surprise quand il refusa tout net.

— Il refusa ? dis-je avec joie.

— Il refusa, reprit Martin, avec indignation… en me répondant que cette Anne vous aimait, qu'elle le lui avait dit et qu'il ne voulait la tenir que de sa libre volonté… En présence d'une telle hallucination, il était de mon devoir de faire appeler un médecin. Malheureusement le diagnostic ne pouvait faire aucun doute : croyance profonde à la réalité de la vie, psychose dangereuse du premier degré… Et sans doute va-t-il aujourd'hui apparaître plus malade encore aux experts car, depuis hier soir, il délire, il dit qu'un poème n'est qu'un arrangement de mots, que tout artiste est un mystificateur,

qu'une heure d'amour vrai vaut tous les livres du monde… enfin la folie.

Je dois confesser ici un mouvement de lâcheté. Il m'apparaissait clairement, à moi, que jamais Snake n'avait été moins fou, mais à quoi eût servi de le dire ? Les intelligences articoles ne fonctionnent pas comme les nôtres. Au sens où un Articole comme Martin emploie le mot « folie », Snake était fou.

Si j'ouvre mon journal de Maïana à cette date, la dernière de celles où il a reçu mes confidences, je n'y trouve pas un mot sur le cas de Snake, mais simplement ceci : « Cette Anne vous aime, elle le lui a dit. »

IX

NOTRE bateau, entièrement repeint, avait été muni de grandes voiles ocre qui formaient, avec le bleu éclatant de la mer, un plaisant contraste. À la porte du Psycharium, Mrs. Alexander avait embrassé Anne : « Je vous demande pardon », nous avait-elle dit, « de vous avoir, bien malgré moi, retenus prisonniers si longtemps. »

— Vous ! Mrs. Alexander, dit Anne, mais vous avez rendu notre séjour délicieux…

— Pas trop délicieux, j'espère, avait répondu Mrs. Alexander, avec un de ses sourires mystérieux et tristes… Je voudrais, si vous pensez jamais plus tard à Maïana, que ce soit avec un peu de terreur ; il faut que Maïana vous fasse aimer ce qui n'est pas Maïana.

— Vous savez, dit Anne, que je vous l'ai promis.

Elles faisaient sans doute allusion à des conversations qu'elles avaient eues sur ce sujet et auxquelles je n'avais pas été mêlé. Je m'éloignai de quelques pas ; elles s'embrassèrent encore et Anne me rejoignit en courant.

Germain Martin était venu jusqu'au port pour nous dire adieu. Nous étions sincèrement tristes de le quitter. S'il avait un peu joué de nos sentiments, son intelligence et son charme faisaient qu'on ne pouvait s'empêcher de lui pardonner. Hélas ! notre courte visite avait suffi pour nouer et dénouer des amitiés. Des trois juges qui nous avaient reçus sur cette même plage, un seul assistait à notre départ. Anne avait les yeux rouges, moi peut-être aussi. Martin, trop bon Articole pour de telles pensées (psychose du premier degré !), nous voyant émus, tira son carnet, prit une note.

Quelques marins Béos placèrent à notre bord des caisses de provisions ; les Maïaniens nous avaient traités avec beaucoup de générosité et nous emportions plus de vivres et d'eau qu'il n'en fallait pour notre court voyage jusqu'à Tahiti. Martin affectait de parler de petits détails ; il tenait à ce que cette scène de départ fût composée comme un chapitre de ses livres. Au moment où nous prîmes congé : « Adieu », nous dit-il… « Mais écrivez-moi comment finit l'histoire. »

Nous nous éloignâmes lentement, puis nos voiles se gonflèrent ; nous doublâmes le cap au bout duquel, parmi les roches rouges, était la tombe du pauvre Routchko. De l'autre côté, au milieu des palmiers, cette maison blanche aux balcons fleuris était l'asile où Snake sans doute évoquait le trop réel visage d'Anne.

Le soleil se couchait dans un ciel bouton d'or. La mer était faiblement ondulée, comme un lac qu'égratigne une pierre. De petits nuages mauves pâlirent, s'effacèrent. Au-dessus de nous tremblèrent les premières étoiles. Assis sur le pont, Anne et moi, nous parlâmes longtemps des Articoles. Maintenant, avec le léger recul que mettait entre eux et nous cette mer tranquille, ils nous laissaient une impression assez douce de grandeur et d'étrangeté.

— Oui, dis-je, ils sont affranchis de la matière et c'est en somme vers quoi tend l'effort de l'humanité ; les autres peuples cherchent à vaincre les choses par la magie, la religion, la science ; les Articoles ont pris un chemin de traverse… Ils nous ont devancés.

— C'est vrai, dit Anne… Seulement je me demande… Sont-ils affranchis ou souhaitent-ils croire qu'ils le sont ? Et sont-ils heureux ?

— Cela dépend… Je crois que Routchko était heureux.

— Oui, Routchko était heureux parce qu'il croyait… Et pourtant, ce journal… Il me semble qu'un homme vraiment heureux n'éprouverait pas le besoin de vivre ainsi deux fois… Disons, si vous le voulez, Pierre, que Routchko était un homme malheureux qui savait échapper à son malheur.

— N'est-ce pas là le bonheur ?

— Non, dit-elle en secouant la tête avec une sorte de confiance allègre, non, je crois qu'il y a un bonheur positif.

Elle rêva un instant, puis reprit :

— Et Snake… Direz-vous que Snake était heureux ?

— Jusqu'au moment où il vous a rencontrée, très heureux… Vous souvenez-vous de cet air de jeune dieu qu'il avait le jour de notre arrivée ?… Mais vous l'avez fait retomber sur la terre. Il lui faudra se remettre du choc… Puis il s'envolera de nouveau… Snake sera sauvé… Martin, c'est moins sûr…

— J'aime beaucoup Martin, dit Anne.

— Oui, moi aussi, mais je ne sais pas pourquoi.

Elle respira longuement l'air tiède et passa sa langue sur ses lèvres.

— Ah ! Ce goût de sel, dit-elle…

Puis elle revint aux Articoles :

— Et l'avenir ?… Que deviendront-ils ? Que sera Maïana dans vingt ans ?

— Qui sait ? Peut-être, tous les Béos étant devenus Articoles, sera-t-il impossible de trouver là personne pour cultiver, pour cuire, pour agir… Et peut-être l'île tout entière mourra-t-elle de faim sans s'en apercevoir.

— Ou peut-être au contraire, dit Anne, les Béos se révolteront-ils et, se jugeant dupes d'une trop longue illusion, détruiront-ils entièrement la civilisation articole ?

— Tout est possible, Anne chérie… tout est toujours possible.

Anne prit mon bras et le plaça elle-même autour de ses épaules.

La lune, se levant, réveilla les nuages argentés. Sur la coque de l'*Allen* des vagues minuscules clapotaient avec un

bruit doux. Le parfum d'Anne, si familier, si fin, se mêlait aux parfums de la nuit marine. Je pensais au poème du pauvre Snake : « Votre bouche entr'ouverte était le ciel en vue… » et, me penchant lentement sur cette bouche, j'aurais été parfaitement heureux si je n'avais éprouvé l'étrange sensation que, tapi dans le silence nocturne, un Articole immense nous épiait.

LE PAYS

DES TRENTE-SIX MILLE VOLONTÉS

À ma fille Michelle.

I

MICHELLE

LE Pha-ra-on eut un songe, dit Olivier. Il lui semblait ê-tre sur les bords du Nil… Sept va-ches gras-ses sorti-rent du fleuve…

— Olivier, tais-toi, dit Michelle, j'apprends ma fable et je ne comprends pas ce que je dis quand tu parles.

Et elle recommença pour la dixième fois : « … Te-nait en son bec un fromage. »

— Un dé-sert, dit Gérald, est une immen-se é-tendue de ter-re sté-ri-le… Un vol-can est une mon-ta-gne qui rejette des flammes et de la la-ve fon-due par une ou-ver-tu-re ap-pe-lée cra-tè-re.

— Gérald, tais-toi, dit Michelle, j'apprends ma fable. « … Tenait en son bec un fro-mage. »

Non, elle ne saurait pas sa fable le lendemain, au cours, et Mlle Buvard serait furieuse. Ces deux garçons étaient insupportables. D'ailleurs elle n'avait aucune envie d'apprendre une fable ; elle avait envie de ranger ses tiroirs. Elle aimait à plier des morceaux d'étoffe, à trier de vieux menus, des programmes.

— Allez vous coucher, mes enfants, dit Mademoiselle.

— Le Pha-ra-on, dit Olivier, eut un son-ge. Il lui semblait être sur les bords du Nil…

— Un dé-sert, dit Gérald, est une im-men-se é-ten-due…

— … Te-nait en son bec un fromage, dit Michelle.

— Allez-vous coucher tous les trois, dit Mademoiselle en frappant dans ses mains, et dépêchez-vous.

— Mademoiselle, dit Michelle, je n'ai pas sommeil et je n'ai pas envie de me coucher.

— Les enfants ne font pas leurs trente-six mille volontés, dit Mademoiselle… Allez vous coucher.

Michelle se déshabilla tristement. La journée avait été ennuyeuse. Avant le dîner, au lieu de couper une robe pour sa poupée, elle avait dû écrire une lettre de remerciements à une vieille tante. Pendant le dîner, elle avait voulu raconter une histoire qu'elle trouvait amusante et papa, qui avait invité un ami, avait imposé silence à Michelle et parlé des élections. Après le dîner, elle avait essayé d'apprendre une fable ; ses frères l'en avaient empêchée. Et maintenant, on l'envoyait au lit. Les grandes personnes seraient bien fâchées si on leur donnait ainsi des ordres.

« Ah ! » se disait-elle en se couchant, « je voudrais bien savoir s'il existe un pays où l'on peut faire ses trente-six mille volontés. »

Elle éprouva un certain plaisir en posant sa tête sur un oreiller frais, puis pensa non sans crainte à la classe du lendemain. Sûrement Yvonne Lefèvre saurait sa fable et aurait zéro faute dans sa dictée. C'était tout de même assez irritant qu'Yvonne fût toujours première. Michelle travaillait assez bien, mais elle était distraite et surtout elle avait quelquefois si envie de jouer ou de ranger ses tiroirs qu'elle oubliait de travailler.

Elle resta longtemps les yeux ouverts, peut-être dix minutes, puis il lui sembla qu'un rayon de lumière qui, sous la porte, venait de la chambre de ses parents, grossissait et devenait un soleil. En même temps, le drap blanc du lit se couvrait de sable et Michelle se trouva seule, debout au milieu d'une immense étendue de terre stérile. « Tiens », se dit-elle, « c'est un désert ! » Elle regarda autour d'elle. Aussi loin qu'elle pouvait voir, elle ne découvrit que des montagnes de sable assez hautes. Cela ressemblait à une plage par un jour de grand soleil, mais il n'y avait pas de mer. Le sable était blanc et brillait. Il était trop sec pour faire des pâtés, et d'ailleurs Michelle n'avait ni seau, ni pelle.

« Il faut sortir de là le plus vite possible », pensa-t-elle ; « sinon, j'aurai vite faim et soif. Peut-être trouverai-je plus loin un poteau indicateur. »

Après avoir marché un quart d'heure, elle aperçut une colline de sable qui était percée au sommet d'un trou et fumait :

« Tiens », se dit-elle, « un volcan !… Et une ouverture appelée cratère. »

Elle s'approcha et vit que la lave brûlante avait dessiné une inscription sur la pente du volcan. Elle déchiffra lettre par lettre :

PAYS DES 36.000 VOLONTÉS
Le Clos Magique
2.448 Kil.

« Kil ? » se demanda Michelle, « est-ce que ce sont des kilomètres ou des kilos ? On ne sait pas… Si au moins je trouvais un agent de police. » On lui avait toujours recommandé de s'adresser à un agent de police si jamais elle était perdue. Au moment où elle prononçait cette phrase, elle entendit du bruit et vit venir un homme étrange. Il marchait les bras allongés en avant, les mains tendues. Il portait sur la tête un bonnet très haut qui avait l'air d'être en pierre et il se tournait à chaque instant de telle manière qu'on ne le voyait que de profil. Quand elle fut un peu plus près, Michelle entendit qu'il marmottait :

— Trois poules blanches, trois poules noires. Ah ! ce rêve ! Ah ! ce rêve !

— Monsieur ! lui cria-t-elle.

— Appelez-moi Pharaon, dit le vieux monsieur d'un ton sévère.

— Pharaon, dit-elle, je suis perdue.

— Il y a une station de chameaux à cinq minutes d'ici, dit-il en haussant les épaules… Sept chameaux gras, sept

chameaux maigres… Je vous y conduirai moi-même si vous pouvez m'expliquer un rêve.

— Quel rêve ? dit Michelle résignée en s'asseyant au pied du volcan.

— Voici, dit Pharaon : j'ai vu d'abord le grand escalier de granit rose de mon palais…

— Granit ? Qu'est-ce que c'est ? dit Michelle.

— Une pierre, dit Pharaon en haussant les épaules… mais ne posez pas de questions, c'est vous qui expliquez… Sur cet escalier, j'ai vu trois poules blanches qui, sautant de marche en marche, sont arrivées au sommet et ont pénétré dans mon palais… Tel fut mon rêve. Que voulait-il dire ?

Michelle, très embarrassée, réfléchit un peu. Elle pensait que le rêve ne signifiait rien du tout, mais elle n'osait pas le dire car elle craignait de fâcher le Pharaon. Elle cherchait ce qui pourrait lui faire plaisir.

— Je crois, lui dit-elle, que cela veut dire que vous aurez d'abord trois petits enfants blancs, puis trois petits enfants noirs.

— Ah ?… Merci, dit Pharaon, qui parut soulagé d'une grande inquiétude.

Il la fit tourner autour d'une montagne de sable et prit un sentier vers la gauche. En route, il lui demanda :

— Est-ce que nous rêvons, en ce moment ?

— Je ne sais pas, moi, dit Michelle, si je le savais, je serais réveillée et alors je ne rêverais pas.

— Ah ?… Merci, dit Pharaon.

Bientôt, Michelle aperçut une longue ligne de chameaux accroupis les uns derrière les autres.

— Ce sont de très vieux et de très sales chameaux, dit-elle, et où sont les conducteurs ?

— Le conducteur ?… C'est vous, dit Pharaon.

— Mais si je n'étais pas venue ? dit Michelle.

— Alors il n'aurait pas fallu de conducteur, dit Pharaon… Prenez le premier de la file, car ils sont très jaloux, et quand vous serez dessus, abaissez l'oreille droite pour montrer que le chameau est loué… Dites ensuite : « Au Clos Magique ! »

— J'aimerais mieux rentrer chez moi, dit Michelle.

— Non, non, dit Pharaon ; je vous conseille beaucoup d'aller au Clos Magique ; c'est un pays merveilleux où l'on fait tout ce que l'on veut.

— Tout ce que l'on veut ? répéta Michelle. On peut jouer toute la journée ? Manger plusieurs marrons glacés de suite ? Se coucher à minuit ?

— Oui, dit Pharaon ; soyez tranquille ; tout ce que l'on veut.

Il ajouta à mi-voix, tristement :

— Et on n'y rêve pas !

— Je vais essayer, dit Michelle.

Elle monta sur le premier chameau, se pencha en avant, abaissa l'oreille droite, ce qui fut assez difficile parce que l'oreille était rouillée. Puis elle cria : « Au Clos Magique ! » et

le chameau se levant avec peine partit au petit trot. En partant, elle entendit Pharaon qui murmurait : « Quatre tigres verts, quatre tigres bleus… » et elle eut très peur d'avoir encore à expliquer cela. Mais le chameau fila plus vite et elle perdit de vue Pharaon. D'ailleurs, elle ne pouvait penser beaucoup, car elle avait bien du mal à se tenir en selle. Le trot du chameau la faisait monter et descendre comme les vagues de la mer font danser un bateau. Le pays qu'elle traversait était triste et tout autour d'elle le sable blanc brillait à perte de vue.

II

HONTEUZÉKONFU

APRÈS une promenade qui parut très longue à Michelle et qui avait peut-être duré deux ou trois heures, quelques arbres apparurent au milieu du sable. Puis elle vit une tache sombre dans le lointain et le chameau s'arrêta à l'entrée d'une forêt. Michelle descendit et aperçut un écriteau cloué sur un sapin. Elle lut :

CLOS MAGIQUE
S'ADRESSER À M. HONTEZÉKONFU
Corbeau de service.

Quand elle fut plus près, elle remarqua que dans l'écorce du sapin était taillé un petit guichet semblable à ceux qui sont dans les gares ou à ceux des bureaux de

théâtres. Elle frappa au guichet ; personne ne répondit. Elle frappa plus fort et elle entendit :

— Croa, croa… Voilà, voilà…

Le guichet s'ouvrit et elle vit un vieux corbeau qui portait des lunettes sur son bec, une calotte de drap noir sur la tête et un petit veston d'alpaga noir.

— Est-ce que vous êtes M. Honteuzékonfu ? dit Michelle.

— Je croa, dit le corbeau.

Michelle avait une envie folle de lui dire ; « Sans mentir, si votre plumage… » mais elle craignit qu'il ne fût froissé et dit simplement :

— Monsieur du Corbeau, je ne comprends pas bien ce qui m'arrive. J'étais chez mes parents, dans mon lit, et tout d'un coup je me suis trouvée dans le désert… Alors j'ai rencontré un vieux monsieur en pierre qui m'a dit qu'il était Pharaon et m'a conseillé d'aller au Clos Magique… Alors, j'ai pris un chameau… Alors je suis venue et je ne sais plus ce qu'il faut faire… Est-ce que vous pouvez me faire entrer ?

Le corbeau ajusta ses lunettes sur son nez, regarda attentivement Michelle et lui dit :

— Mais… est-ce que vous êtes fée ?

— Moi ! Non, monsieur du Corbeau.

— C'est très ennuyeux, dit Honteuzékonfu ; les fées seules peuvent entrer dans la forêt magique. Est-ce que vous voulez devenir fée ?

— Certainement, dit Michelle ; est-ce que je peux ?

— Je croa, dit le corbeau en se frottant les ailes avec force. Je croa… mais il y a un petit examen que je vais vous faire passer.

— Comment ? dit Michelle, il y a un examen à passer pour être fée ?

— Je croa, dit Honteuzékonfu ; il faut que vous répondiez à trois questions que je vous poserai… Si vos réponses me plaisent, je vous inscrirai sur le registre des fées ; si vos réponses me déplaisent, vous remonterez sur votre chameau et vous serez invitée à disparaître dans le désert… Êtes-vous prête ?

Michelle était très émue. Elle voulait repasser tout ce qu'elle savait, mais les idées s'échappaient et se poursuivaient dans sa tête. « Évidemment », pensait-elle, « s'il pouvait me demander de lui parler du Pharaon, ou du désert, cela irait bien, mais si c'est de l'histoire de France… » Et elle commença à réciter : « Les Gaulois étaient des païens… Ils adoraient le feu, le soleil, le tonnerre. »

Honteuzékonfu avait ouvert un petit livre ; il enleva ses lunettes, les essuya, dit trois « croa » pour éclaircir sa voix et annonça :

— Arithmétique : combien font huit fois six ?

— Cinquante-quatre, dit Michelle.

— Vous êtes sûre ? dit Honteuzékonfu.

— Assez sûre… dit Michelle… C'est bien ?

— Je croa, dit Honteuzékonfu.

— Comment ! dit Michelle, vous croassez ? Pardon… Vous ne savez pas ?

— Mademoiselle, dit le Corbeau avec dignité, vous me paraissez oublier que je suis ici pour poser des questions et non pour y répondre.

Puis il murmura :

D'ailleurs au Pays Magique,
Huit fois six font tout ce qu'on veut.

Après un silence, il annonça :

— Orthographe : comment épelez-vous le mot ***poulailler ?***

— Oh ! ça c'est facile, dit Michelle. P-o-u-l-a-y-é.

Elle était particulièrement fière d'avoir pensé à l'accent aigu, et elle ajouta avec confiance :

— C'est bien ?

— Je croa, dit Honteuzékonfu.

— Ce serait tout de même plus commode, dit Michelle, si vous saviez.

— Cela ne changerait rien au résultat de l'examen, dit Honteuzékonfu d'un ton sévère… Maintenant, voulez-vous me réciter une fable ?

— Oui, dit Michelle avec empressement… Je sais ***Le Corbeau et le Renard***.

— Je n'aime pas cette fable, dit Honteuzékonfu d'un ton sec.

— Je sais aussi, dit Michelle, ***La Cigale et la Fourmi***.

— Récitez-la, dit Honteuzékonfu.

Il y avait longtemps qu'elle l'avait apprise. Elle commença :

La cigale ayant chanté
Tout l'été
Se trouva fort dépourvue…
« Que faisiez-vous au temps chaud ? »
Dit-elle à cette emprunteuse.
« Vous dansiez ?
J'en suis fort aise.
Eh bien ! chantez maintenant. »

— Je crois que j'en ai oublié un peu vers la fin, dit Michelle.

— Je ne m'en suis pas aperçu, dit le Corbeau… J'aime cette fable.

— Je l'aime aussi, dit Michelle, parce qu'elle est courte.

— Vous avez bon goût, dit Honteuzékonfu ; vous avez le même que moi. Je vais vous inscrire sur le registre des fées. Quels sont vos nom, prénoms et qualités ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? dit Michelle.

— Cela veut dire : comment vous appelez-vous ?

— Pourquoi ne le dites-vous pas ? dit Michelle.

— Je le dis, dit le Corbeau. Comment vous appelez-vous ?

— Je m’appelle Michelle, dit Michelle.

— Votre âge ? dit le Corbeau.

— Sept ans, dit Michelle.

— Vous avez des frères et sœurs ?

— Deux frères et une sœur, dit Michelle.

— Quelle place avez-vous en classe ? Êtes-vous quelquefois première ?

— Jamais ! dit Michelle.

— Je vais donc, dit le Corbeau, qui parut rassuré, vous inscrire sur le registre des petites filles-fées.

Il prit à côté de lui un carton, fixa ses lunettes sur son bec et se mit à écrire avec effort. Puis il tendit le carton à Michelle. Honteuzékonfu avait une très belle écriture qui ressemblait presque à des caractères d’imprimerie et elle put lire sans difficulté :

« ***Mademoiselle Michelle, fée de deuxième classe, est autorisée à circuler dans tout le Royaume Magique et à y faire ses trente-six mille volontés.***

» ***Pour la reine :*** HONTEUZÉKONFU,
Corbeau de service. »

III

MADEMOISELLE CÉLESTE

ET maintenant, dit M. Honteuzékonfu à Michelle, et maintenant il faut aller chercher votre robe, vos ailes et votre baguette.

— J'aurai des ailes et une baguette magique ? dit Michelle.

— Naturellement, dit Honteuzékonfu… Je vous félicite, ajouta-t-il, en tendant une patte à Michelle.

— Pourquoi ? dit Michelle.

— Parce que vous êtes nommée fée… C'est un grand honneur.

— Mais c'est vous qui m'avez nommée, dit Michelle.

— Justement, dit le Corbeau, je vous félicite d'avoir été nommée par moi. C'est le plus grand des honneurs.

— Alors, pourquoi ne vous nommez-vous pas vous-même ? dit Michelle.

— Parce que je préfère être corbeau, dit Honteuzékonfu.

Il sortit du guichet, sauta à terre, plia ses lunettes, les mit sous son aile et fit signe à Michelle de le suivre. Ils marchèrent quelque temps en silence au milieu des arbres, puis arrivèrent devant un énorme chêne sur lequel on lisait :

PAYS DES 36.000 VOLONTÉS

Direction du matériel

Baguettes	1er	Étage	Porte	W
Aviation	2e	—	—	L
Coutures céleste	3e	—	—	X

M. Honteuzékonfu appuya sur un petit bouton qui était caché dans l'écorce de l'arbre et une porte s'ouvrit.

— Oh ! dit Michelle. Quel ravissant petit ascenseur ! Comme mon frère Olivier serait content, lui qui adore les ascenseurs.

— Et vous ? dit Honteuzékonfu.

— Moi, j'aime les corbeaux, dit Michelle qui commençait à le connaître.

Le corbeau noir rougit de plaisir et caressa les pieds de Michelle avec son aile.

— Vous êtes une brave petite fée, dit-il… Alors, écoutez : vous entrerez dans l'ascenseur, vous fermerez soigneusement la porte et vous appuierez sur le bouton : ***Couture***. Quand l'ascenseur s'arrêtera, vous descendrez, vous sortirez…

— Je renverrai l'ascenseur, dit Michelle.

— Si vous voulez, dit le Corbeau… Vous êtes fée, vous faites ce que vous voulez… Vous verrez à votre droite un

bureau et sur la porte une plaque : ***Mlle Céleste***. Vous frapperez… Mlle Céleste est l'habilleuse des fées.

— Elle est gentille ? demanda Michelle.

— Elle est habilleuse, dit le Corbeau.

Et il fit entrer Michelle dans l'ascenseur.

Tout se passa très bien. Quand elle était dans un ascenseur, Michelle craignait toujours de le voir dépasser le dernier étage et crever le toit de la maison. Mais l'ascenseur du grand chêne s'arrêta au troisième étage. Michelle en sortit. Elle vit la porte de Mlle Céleste. Elle frappa.

— Entrez ! cria une voix cassée.

Michelle entra et vit une vieille dame vêtue d'une robe de soie noire et coiffée d'un bonnet blanc sur des boucles argentées.

— Bonjour, Mademoiselle, dit la vieille dame, qui êtes-vous ?

Michelle lui tendit le carton que lui avait donné le Corbeau.

— Je suis la fée Michelle, dit-elle.

— Très bien, dit Mlle Céleste. Nous allons tout de suite nous occuper de vous.

Michelle suivit Mlle Céleste qui monta un petit escalier tournant, ouvrit une porte et soudain toutes deux se trouvèrent sur une vaste plate-forme bâtie au sommet du chêne. Autour de la plate-forme on ne voyait que des feuilles ; au-dessus on ne voyait que du ciel.

— Où sont les étoffes ? dit Michelle surprise.

— Ici, dit Mlle Céleste en montrant le ciel… Les robes de fées peuvent être faites de cinq tissus différents : plein ciel, ciel bleu nuage blanc, coucher de soleil (qui existe en toutes les teintes), lever de soleil et ciel étoilé.

— Mais, dit Michelle, comment les coupez-vous ?

— Vous allez voir, dit Mlle Céleste… Voulez-vous du plein ciel bleu ?

— Oui, dit Michelle… Je ne veux pas de nuages.

Mlle Céleste appela : « Jupiter ! »

Un grand aigle que Michelle n'avait pas vu vint se poser à leurs pieds.

— Jupiter, coupez une robe plein ciel pour la fée Michelle… Tout de suite, je vous prie.

L'aigle s'envola, monta, disparut, et cinq minutes après revint en tenant dans son bec un morceau de ciel bien plié.

— Oh ! dit Michelle… Que c'est joli !

Elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau que ce tissu de ciel ; il était bleu, mais d'un bleu très pâle ; on n'y voyait pas de blanc et pourtant on devinait qu'un imperceptible nuage avait flotté au-dessus du ciel au moment où Jupiter avait coupé ; on n'y voyait pas d'étoiles et pourtant on devinait qu'il contenait des étoiles invisibles.

— Au toucher, dit Mlle Céleste, c'est comme de l'air tiède. Vous verrez.

Elle déplia le morceau de ciel qui flotta autour d'elle et le drapa autour de Michelle si adroitement qu'en une minute celle-ci eut la plus précieuse des robes de fées, attachée sur le côté par un croissant de lune et sur l'épaule par une étoile.

— Vous êtes adroite, dit-elle à Mlle Céleste, adroite comme une…

Elle allait dire « comme une fée », mais elle pensa que ce ne serait peut-être pas très modeste et s'arrêta.

— Et mes ailes ?

— Nous allons nous en occuper. C'est au deuxième… Mais il faut d'abord passer à la balance pour vous peser.

— Pourquoi ? dit Michelle.

— Parce que, dit Mlle Céleste, les dimensions des ailes dépendent du poids de la fée. Il faut des ailes bien plus grandes pour une grasse petite fée que pour une fée légère comme vous.

Dans la salle où se trouvait la balance, Michelle vit sur un grand tableau :

POIDS	AILES
15 kil.	0 m. 55
16 —	0 m. 56
17 —	0 m. 57
18 —	0 m. 58
……	……

La balance montra que Michelle pesait 25 kilos et le tableau qu'il lui fallait des ailes de 0 m. 65.

— Nous allons à la réserve des ailes, dit Mlle Céleste… Que désirez-vous ?… Nous avons des ailes ancien modèle qui sont en plumes d'autruche, ou des ailes nouveau modèle qui sont en toile de soie sur cadre aluminium.

— Quelles sont les meilleures ? dit Michelle.

— Les nouvelles vont plus vite, dit Mlle Céleste ; les anciennes sont plus élégantes.

— Il vaut mieux aller vite, dit Michelle.

Mlle Céleste soupira.

— Ah ! dit-elle, c'est ce que pensent presque toutes les nouvelles fées. Mes plumes d'autruche commencent à pourrir… Alors voici… Ailes de 65… monoplan. Nous avons aussi des fées-biplan, mais je ne vous conseille pas… À votre âge, ça fait lourd… Attendez, je vais vous les attacher moi-même.

Elle fixa les ailes aux épaules de Michelle, puis lui expliqua comment il fallait s'en servir pour monter, descendre, se poser.

— Et surtout, lui dit-elle, faites très attention, pour atterrir.

— Qu'est-ce que c'est ***atterrir ?*** dit Michelle.

— S'arrêter sur la terre, dit Mlle Céleste.

— Et quand on arrive sur la mer ? dit Michelle.

— Alors on dit ***amerrir***, dit Mlle Céleste.

— Et si on arrive sur un lac ? dit Michelle.

Mlle Céleste parut embarrassée.

— Ah ! je ne sais pas, dit-elle ; faites-le, mais ne le dites pas… En tout cas, à ce moment-là, ailes à demi repliées, Mademoiselle… et pas de vitesse… Au début, toutes nos fées ont des accidents parce qu'elles veulent atterrir trop vite. Et quand vous passerez au-dessus des villes, attention aux fils télégraphiques… Maintenant, votre baguette !

Les baguettes magiques étaient de petites baguettes en bois toutes semblables à celles dont les enfants se servent pour jouer au cerceau dans les Champs-Élysées.

Mlle Céleste en prit une et alla vers un énorme bocal que Michelle n'avait pas remarqué et sur lequel se trouvait une étiquette : ***Aqua imaginativa***. Elle y plongea la baguette qui, aussitôt, fut transparente comme du verre et prit un reflet doré.

— Voici, dit la vieille dame en tendant la baguette à Michelle… Vous pouvez maintenant faire apparaître à l'instant même tout objet que vous souhaiterez, à l'endroit que vous toucherez.

— Est-ce que c'est fragile ? demanda Michelle.

— Non, pas du tout.

— Est-ce que je peux essayer ? dit Michelle.

— Mais oui, certainement.

— Nous avons, dit Michelle, mes frères et moi, envie d'une petite automobile qui marche comme une automobile de grande personne, mais une vraie, vous savez, avec un moteur…

— Très bien, dit Mlle Céleste, appuyez votre baguette à terre et décrivez l'auto telle que vous la voulez…

— Et elle sortira de terre ? demanda Michelle.

— Elle n'en sortira pas, dit Mlle Céleste, elle sera là tout simplement.

— Ce n'est pas possible, dit Michelle.

— Essayez.

Michelle appuya l'extrémité de la baguette magique sur la terre et aussitôt une charmante petite voiture rouge se dessina devant ses yeux. En effet, elle n'était pas sortie de terre ; elle s'était formée dans l'air.

— Oh ! je suis trop contente ! dit Michelle ravie. Est-ce que je vais pouvoir l'emporter avec moi au Clos Magique ?

— Certes non, dit Mlle Céleste ; vous allez au Clos Magique par air… Vous ne pourriez pas transporter ce grand objet. Mais cela n'a pas d'importance, puisque, quand vous serez là-bas, vous pourrez, avec votre baguette, créer une, deux, dix automobiles semblables à celle-ci.

— Ah ! oui ? dit Michelle, avec un peu de tristesse… Mais ce ne sera plus la même. Quand vais-je partir ?

— Tout de suite, dit Mlle Céleste ; je vais vous conduire au terrain de départ.

IV

LE VOYAGE AÉRIEN

C'ÉTAIT un large terrain gazonné entouré de quelques arbres.

Il y avait un écriteau à l'entrée :

AVIATION FÉERIQUE
Terrain d'entraînement.

Deux larges tilleuls encadraient l'écriteau ; dans celui de gauche était percé un guichet au-dessus duquel on lisait :

POUR LES VOLS D'ESSAI

S'ADRESSER À M. DAMOURTENDRE
Pigeon de service.

Mlle Céleste frappa au guichet. On entendit :

— Rrrouou… Rrrouou… Rrrouou…

— Monsieur Damourtendre ! C'est Mlle Céleste.

Le guichet s'ouvrit et un pigeon, en saluant très aimablement, dit :

— Rrrouou… Qu'est-ce que je peux faire pour vous, chère Mademoiselle Céleste ?

— Monsieur Damourtendre, je vous amène la jeune fée Michelle qui va partir pour le Clos Magique. Je vous la confie. Il faudrait lui donner quelques minutes d'entraînement. Elle n'a jamais volé… Alors, au revoir, Fée Michelle, bonnes volontés.

— Pourquoi dites-vous : ***Bonnes volontés ?*** dit Michelle.

— Parce qu'au Clos Magique on ne peut pas dire « Bonne chance » ; chacun fait sa chance comme il veut.

— Ah ! c'est vrai, dit Michelle… Bonnes volontés aussi !

Après le départ de Céleste, Michelle se tourna vers le pigeon.

— Rrrouou… dit celui-ci… Charmante et jolie fée bleu du ciel, avez-vous déjà volé ?

— Jamais, dit Michelle.

— Eh bien, dit le pigeon, d'un air très aimable, je vais vous donner votre première leçon, ma mignonne.

Il sortit de son arbre et vint voleter sur les épaules de Michelle pour vérifier comment ses ailes étaient attachées.

— Très bien… dit-il… Très bien… Vous avez de ravissantes petites ailes et vous êtes faite pour voler. Mais il faut faire attention, ma mignonne… Tous les accidents arrivent par imprudence… Vous autres, hommes ou femmes, vous dites : « Pigeon vole », comme si c'était naturel… Tout est naturel, et rien n'est naturel… Pigeon vole parce qu'il apprend à voler.

Et il lui expliqua comment volent les oiseaux. Il y avait sur le terrain un grand nombre de mouettes blanches qui

étaient là pour servir à l'instruction des jeunes fées. M. Damourtendre, qui était leur chef, montra à Michelle comment certaines d'entre elles savaient voler sans jamais remuer leurs ailes.

— Mais comment font-elles ? dit Michelle.

— Ah ! dit M. Damourtendre… Elles savent se servir des courants d'air… Vous savez… dans l'eau… on vous a montré qu'il y avait de grands courants qui peuvent vous entraîner très loin sans que vous nagiez… C'est la même chose dans l'air.

Sur la demande de M. Damourtendre, une hirondelle fit voir à Michelle comment on se pose sur un arbre, comment on entre dans un trou de mur, dans un nid.

— Je veux essayer, dit Michelle.

— Vous êtes là pour cela, dit le pigeon ; donnez quelques coups d'aile et faites quelques mètres… N'allez pas trop loin pour la première fois.

Michelle agita ses ailes comme elle l'avait vu faire par les oiseaux et, tout d'un coup, fut bien surprise de se trouver à dix mètres au-dessus de la terre. Alors, elle cessa de voler et se sentit retomber si brusquement qu'elle eut peur.

— Un petit coup d'aile avant d'atterrir ! lui cria de loin le pigeon.

Elle redonna un coup d'aile et vint se poser à terre doucement.

— Pas mal du tout… dit M. Damourtendre… Vous avez de grandes dispositions et vous volez très gracieusement…

Nous allons encore faire quelques essais et vous pourrez partir pour le Clos Magique.

— Et comment est-ce que je trouverai le Clos Magique ? dit Michelle.

— C'est très simple, dit le pigeon. Le Clos Magique est exactement au Sud. Il est midi ; vous suivrez donc la direction du soleil. On vous a appris les quatre points cardinaux ?

— Oui, dit Michelle. Quand je regarde le soleil, l'Est est à ma droite et l'Ouest à ma gauche.

— C'est cela, dit le pigeon, sauf que c'est le contraire. Mais vous ne pourrez pas beaucoup vous tromper parce que le Clos Magique est couvert de pommiers en fleurs. Vous allez voler vers le soleil, au-dessus d'une grande forêt, et quand vous verrez dans le lointain une tache blanche, ce sera le Clos Magique. N'essayez pas d'atterrir sur les arbres, parce que si vous vous cassez une aile, il n'y aura personne pour vous aider… Et suivez la grand-route aérienne du Clos Magique qui est marquée sur le sommet des arbres par des bandes couleur de l'automne ; c'est celle de tous les pigeons qui portent les messages de la Reine.

— Quelle Reine ? dit Michelle.

— La Reine des Fées, dit M. Damourtendre… Notre ravissante et folle Reine… Rrrouou… Rrrouou…

Il donna à Michelle une longue leçon de vol et l'autorisa à partir.

Dès qu'elle se fut élevée au-dessus du terrain, puis de la forêt, elle vit que d'autres petites fées volaient autour d'elles. Quelques-unes volaient très bien, se posaient sur le sommet des arbres, sautillaient, puis repartaient. C'étaient probable-

ment des fées déjà anciennes. D'autres au contraire, comme Michelle, volaient assez maladroitement. Parfois elles cessaient d'avancer pendant plusieurs minutes parce qu'elles avaient rencontré un courant d'air contraire. Parfois elles tombaient brusquement de dix mètres comme si elles avaient soudain rencontré un puits ; c'était qu'elles venaient de tomber dans un trou d'air.

Michelle venait de faire une de ces chutes et essayait péniblement de retrouver son équilibre et sa respiration, quand elle crut entendre crier derrière elle :

— Michelle, arrête-toi, attends-nous.

— Voilà, pensa-t-elle, que mes oreilles bourdonnent tant je suis fatiguée. Tout d'un coup je vais être incapable de continuer à voler et je vais me noyer.

Car elle avait beaucoup plus l'impression de nager que de voler. Mais elle entendit de nouveau :

— Michelle, Michelle…

Elle se retourna et fut bien surprise de voir deux de ses amies du cours, Odette Semblefeuille et Éliane Cloarec. C'étaient les deux dernières de la classe, mais Michelle les aimait beaucoup. Elle vola plus doucement pour les laisser arriver à sa hauteur et tout de suite leur dit :

— Mais comment êtes-vous ici ?

— Comme toi, dit Odette.

— Est-ce que vous avez passé l'examen de M. Honteuzékonfu ?

— Naturellement !

— Vous avez su ?

— *Je croa*, dit Éliane en riant… Si nous n'avions pas su, nous ne serions pas ici. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'Yvonne a été refusée. Crois-tu ! Yvonne… qui est toujours la première ?

— Non ?… Qu'est-ce qu'il lui a demandé ? dit Michelle.

— Il lui a demandé : « Combien font huit fois six ? »

— Qu'est-ce qu'elle a répondu ?

— Elle a répondu : « Quarante-huit. »

— Ah ! dit Michelle. En effet, il me semblait bien que c'était cinquante-quatre… Pourtant, sûrement, Yvonne sait sa table de multiplication.

— Il faut croire que non, dit Odette, car M. Honteuzékonfu l'a renvoyée très sévèrement. Elle faisait une tête désolée.

— Ce n'est pas très amusant de voler, dit Éliane.

— Non, dit Michelle. Et puis ce sera gênant quand on jouera à pigeon vole. Il faudra lever la main pour « Odette vole », « Éliane vole. » On se trompera tout le temps.

— Qu'est-ce que c'est que ce grand oiseau au-dessus de nous ? dit Éliane.

— Je crois que c'est un aigle, dit Michelle… Vous n'avez pas vu Jupiter ?

— Oh ! si… dit Éliane… Et nous avons aussi vu M. Damourtendre. Très gentil… M. Damourtendre… Il m'a dit que j'étais délicieuse.

— Et moi adorable, dit Odette.

— Oui, il est charmant, dit Michelle.

— C'est un excellent professeur, dirent les deux autres.

Elles parlèrent ainsi longtemps de leur extraordinaire aventure et oublièrent en parlant l'ennui du voyage. Après environ une heure un quart de vol, elles aperçurent de loin la tache blanche dont leur avait parlé M. Damourtendre.

— Le Clos Magique ! s'écrièrent-elles en même temps.

Quand elles en furent plus près, elles virent un spectacle très beau. Le clos était rempli de pommiers en fleurs qui formaient comme une immense mer blanche toute gonflée de vagues.

— Ce qui n'est pas facile, dit Éliane, c'est d'atterrir.

— Regardez, dit Michelle, il y a un grand terrain sans pommiers, là-bas, au centre.

— Oui, dit Éliane, mais il est couvert de gens. Nous allons leur crier de s'écarter… Et n'oubliez pas les leçons de M. Damourtendre : ailes repliées… un dernier petit coup d'aile avant de se poser. Rrrouou… rrou !

Elles se laissèrent glisser doucement vers le centre du Clos et, quand elles arrivèrent à cinq mètres du sol, virent une masse de petites filles et de petits garçons pressés les uns contre les autres sur le terrain où elles voulaient se poser.

— Écartez-vous ! cria Michelle.

Mais personne ne bougea. Tous ces enfants avaient l'air de se battre ; ils criaient, faisaient des gestes, n'écoutaient pas.

— Je vous en prie, dit Éliane, écartez-vous, ou nous allons atterrir sur vos têtes.

Mais on ne s'inquiéta pas plus des trois fées nouvelles que si elles n'avaient pas existé.

— Ah ! qu'ils sont méchants ! dit Odette.

Elle alla se poser sur la tête d'une petite fille qui poussa un cri et, d'un grand geste, fit tomber Odette ; dans sa chute, celle-ci se cassa une aile.

Michelle trouva le moyen d'adossir sur le dos d'un petit garçon, et Éliane apomma tant bien que mal sur un pommier.

Quand Michelle descendit des épaules du petit garçon, elle le regarda avec un étonnement bien compréhensible, car c'était son frère Gérald.

— Comment ! Tu es là ?

— Mais naturellement, et Olivier aussi… Tu m'as fait mal aux épaules, Michelle… ajouta-t-il en se frottant avec fureur.

— Depuis quand êtes-vous ici ? dit Michelle.

— Depuis hier soir, dit Gérald.

— Vous avez passé l'examen ? C'est pas possible… Vous qui ne savez rien, ni l'un ni l'autre… À moins qu'il ne vous ait demandé si les Gaulois étaient des païens.

— Pas du tout. Il m'a demandé combien font huit fois six.

— Et qu'est-ce que tu as dit ?

— Quarante-cinq.

— Cela ne m'étonne pas, dit Michelle, tu n'as jamais su que ta table de cinq… Et il a dit que c'était bien ?

— Oui, très bien.

— Quel drôle de corbeau ! dit Michelle… Moi, il m'a dit que cinquante-quatre, c'était très bien… Enfin, j'espère que vous êtes plus gentils ici qu'à la maison ?

— On n'est pas gentil, ici, Michelle, on fait tout ce qu'on veut.

— Justement, si on veut être gentil, on peut, dit Michelle d'un ton sévère.

— Oui, mais on ne veut pas, dit Olivier… Personne ne veut être gentil.

— Alors, qu'est-ce qu'ils font, tous ?

— Ils se battent, dit Gérald avec une moue.

Michelle regarda avec inquiétude la foule agitée des enfants.

— Ils vont casser mes ailes, dit-elle.

— Non, dit Gérald, tu vas déposer tes ailes au vestiaire qui est là-bas, tu vois, tout au fond, à côté de la maison de la Reine des Fées.

— C'est vrai, la Reine des Fées est ici ; est-ce qu'on peut lui faire une visite ?

— Si tu veux.

— Mais ce n'est pas l'usage ?

— Il n'y a pas d'usage. On fait tout ce qu'on veut.

À ce moment, Éliane vit arriver près de leur petit groupe un homme très grand. Son visage était rose et lisse, ses cheveux blancs comme de la crème. Il portait un veston rugueux de grosse étoffe couleur de bruyère, des culottes courtes et des bas à grands carreaux verts et rouges. Il avait l'air bienveillant mais sa présence étonnait parce qu'il n'y avait dans ce jardin que des enfants.

— Mon Dieu, dit Éliane à Gérald, qui est-ce ?

— Oh ! dit Gérald, en mettant ses mains sur sa tête, ça ?… C'est M. Knockbottom, c'est un Écossais ; il est très gentil, mais un peu dangereux. Tout à l'heure il a cassé trois dents à la fée Françoise.

— Mais comment ?

— Il joue avec une petite balle sur laquelle il frappe avec un grand bâton et la balle part quelquefois à cent mètres… Si on est sur son chemin, il faut se garer.

— Et qu'a-t-on fait, dit Michelle, pour les trois dents de Françoise ? On l'a conduite chez le dentiste ?

— Oh ! non ! On les a réparées avec la baguette magique… On approche la baguette de la gencive ; on dit : « Qu'il y ait une dent ! » et il y a une dent… C'est très

simple… Françoise s'est même amusée à se faire beaucoup de nouvelles dents et maintenant elle en a quarante.

À ce moment Michelle regarda ses frères et remarqua qu'eux aussi avaient en mains des baguettes magiques.

— Est-ce que vous vous en êtes déjà servis ?

— Oh ! oui… Nous nous sommes fait tout un garage de voitures et ce matin un petit déjeuner excellent, du chocolat, une tarte aux fraises, du pain, du beurre, de la confiture d'oranges… Mais j'ai été obligé de refaire deux fois le chocolat parce que la balle de M. Knockbottom a cassé ma tasse.

— Venez avec moi, dit Michelle, je vais déposer mes ailes au vestiaire et, en même temps, je ferai une visite à la Reine.

V

NOTRE FOLLE ET CHARMANTE REINE

LE palais de la Reine des Fées était une grande maison de verre, soutenue par des colonnes de cristal et toute couverte de roses.

— Tiens ! dit Michelle. Dans ce pays les roses fleurissent en même temps que les pommiers ?

— Tout fleurit comme on veut, dit Olivier… La Reine des Fées change sa maison deux fois par jour ; ce matin elle ressemblait à la maison d'Oncle Pierre ; hier elle ressemblait à Bagatelle ; aujourd'hui elle ne ressemble à rien.

— Est-ce qu'on peut entrer ? dit Michelle.

— Si l'on veut, dit Olivier.

Personne ne gardait l'entrée du palais. Dans le vestibule étaient des montagnes de lettres qui n'avaient pas été ouvertes. Bien qu'il fît grand jour, toutes les lampes étaient allumées. Les enfants traversèrent une bibliothèque où des milliers de livres avaient été jetés au hasard, de sorte qu'ils formaient comme une voûte sous laquelle on passait.

— C'est comme chez papa, dit Michelle.

— Et même plus en désordre, dit Gérald.

— Ça, c'est impossible, dit Michelle.

Puis ils entrèrent dans un salon où se tenait la Reine. Elle était très jolie.

Elle portait sur la tête une petite couronne et avait dans la main une baguette magique plus brillante que toutes les autres, avec laquelle elle était en train de transformer tous ses meubles. Elle faisait cela tellement vite que c'était comique de la regarder.

Par exemple, elle contemplait un tableau qui représentait une ville remplie de voitures ; elle allongeait sa baguette et le tableau devenait le portrait d'une femme.

Elle regardait ce portrait pendant dix secondes, puis allongeait à nouveau sa baguette ; la femme disparaissait et était remplacée par un palais indien devant lequel des éléphants noirs et rouges se baignaient.

Gérald éclata de rire. La Reine se retourna :

— Tiens ! dit-elle en l'apercevant ; vous m'avez amené votre sœur. Bonjour, fée Michelle. Je vous attendais. Votre mère est venue ici quand elle était petite fille ; elle est restée avec nous quelque temps et puis naturellement elle a dû nous quitter.

— Pourquoi « naturellement » ? dit Michelle.

— Oh ! dit la Reine en étendant sa baguette vers une petite table qui devint aussitôt une lampe, parce que personne ne peut rester ici ; à part M. Knockbottom, personne, dans le Clos, n'a plus de douze ans.

— Sauf Votre Majesté, dit Michelle.

Elle était très fière de savoir qu'il faut dire ***Votre Majesté***.

— Oh ! moi, dit la Reine, c'est différent, je suis folle.

— Comment ? dit Michelle surprise.

— Oui, dit la Reine en étendant la baguette vers une chaise qui devint aussitôt une commode.

Les enfants se regardèrent.

— Madame la Reine, dit Éliane timidement, qu'est-ce qu'il faut que nous fassions maintenant ?

— Que voulez-vous dire ? dit la Reine.

— Je veux dire : où faut-il aller ? dit Éliane. Quelles sont les règles ?

— Quels sont, dit Michelle, les ordres de Votre Majesté ?

La Reine leva sa baguette vers le plafond où se forma immédiatement un beau lustre de cristal et chantonna sur un air très joli :

Fées, la seule règle est chez nous
D'autoriser toute folie,
Car seuls les sages sont les fous
Et la politesse impolie.

Les petites filles se regardèrent.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Éliane.

— C'est une fable, dit Odette.

— Qui a écrit cette fable ? dit Michelle à la Reine.

— Qui vous voudrez, dit la Reine.

Elle ajouta : « Voulez-vous un chocolat ? »

Et elle étendit sa baguette vers un guéridon sur lequel apparut une énorme boîte de grosses truffes noires. Mais dès qu'elle les vit, elle étendit sa baguette, les changea en berlingots et oublia de les offrir. Puis elle chanta, en reconduisant tout le petit groupe vers la porte :

Chantez, parlez, criez, hurlez,
Battez, luttez, mes chères filles.
Plus ferez tout ce que voulez,
Et plus vous trouverai gentilles.

Devant la porte, elle leur dit :

— Il y a fête cet après-midi au Palais. Je compte sur vous. Comme ils saluaient, elle ajouta :

— Si vous voulez.

Michelle répondit :

— Bonnes volontés.

VI

MÉLANIE

QUAND les enfants se retrouvèrent dehors, ils se regardèrent, un peu gênés. Qu'allaient-ils faire maintenant ? Ils ne savaient même pas l'heure.

— Si nous nous faisions servir un goûter par nos baguettes magiques, dit Olivier.

— Oui, dit Michelle, mais j'ai une idée… On va faire une table tout à fait basse et on pourra s'asseoir dans l'herbe.

— Ah ! non, dit Gérald, ce sera beaucoup plus amusant de faire une vraie table et de fabriquer aussi des chaises et des fauteuils.

Michelle et son frère commencèrent à se disputer. Gérald étendit sa baguette en disant : « Que vienne ici une grande table ! » et, au moment où la table commençait à apparaître, Michelle étendit aussi sa baguette et dit : « Non, une petite table. » Alors on ne vit plus rien du tout.

Les deux enfants se regardèrent.

— Tiens, les baguettes magiques ne marchent pas, dirent-ils. Une petite fille qui les regardait travailler se mit à chanter en riant :

Plus par plus ici fait plus,
Et moins par moins fait moins.
Mais plus par moins fait aussi moins,
Et moins par plus ne fait pas plus.

Cette petite fille avait des cheveux rouges et elle avait l'air méchant.

— Qu'est-ce qu'elle a récité ? dit Gérald.

— Je ne sais pas, dit Michelle, c'est de l'arithmétique… Écoute, Gérald, laisse-moi faire la table ; je te laisserai faire les couverts.

Alors ils travaillèrent en bonne harmonie. Michelle demanda une belle table en chêne parce qu'elle ne voulait pas mettre de nappe, mais seulement des petits napperons en toile de couleur qu'elle obtint aussitôt brodés à son chiffre, ce qui souleva de grandes protestations des autres. Puis Gérald fit les assiettes et les verres et, comme les napperons étaient d'un violet très pâle, il fit les assiettes d'un jaune orange. Olivier fut chargé du goûter et demanda de l'orangeade, du café glacé, du chocolat chaud. Éliane fut chargée des gâteaux, des confitures et Odette, à laquelle on accorda les sandwiches, fit des sandwiches de poulet, de jambon, de tomates et surtout un délicieux mélange d'anchois et de fromage.

Les enfants sautaient autour de la table en battant des mains de contentement. Puis Gérald fit des chaises et ils

s'assirent. Au moment où Michelle étendait la main pour verser du chocolat à ses amies, la petite fille rouge, qui n'avait pas cessé de les regarder, étendit sa baguette magique et dit : « Que tout disparaisse ! » À ce moment, les cinq enfants tombèrent assis par terre très brusquement et quand ils furent revenus de leur surprise, les chaises et la table n'étaient plus là. Tous se tournèrent avec fureur vers la petite fille aux cheveux rouges :

— Qui êtes-vous ? dirent-ils.

— Je suis la fée Mélanie.

— Pourquoi est-ce que vous avez enlevé notre goûter ?

— Parce que je le veux, dit-elle.

— Mais nous ne vous avons rien fait, dit Michelle.

— Je ne dis pas que vous m'ayez fait quelque chose, dit Mélanie.

— Mais alors pourquoi nous combattez-vous ?

— Parce que je le veux, dit Mélanie.

— Mais moi je ne veux pas, dit Michelle.

— Vous avez, dit Mélanie, le droit de ne pas vouloir et moi j'ai le droit de vouloir.

Fées, la seule règle est chez nous
De respecter toute folie
Car les seuls sages sont les fous
Et la politesse impolie.

— Cette fable m'ennuie, dit Michelle.

Allongeant sa baguette, elle dit :

— Que la table revienne !

— Que la table ne revienne pas ! dit Mélanie en étendant la sienne.

Aucune table ne parut.

— Ça c'est rudement injuste, dit Michelle en se tournant vers ses amis ; il devrait y avoir au moins une demi-table.

Mais Mélanie se mit à danser en chantant :

Plus par plus ici fait plus,
Et moins par moins fait moins.
Mais plus par moins fait aussi moins,
Et moins par plus ne fait pas plus.

La situation devenait grave. Les cinq enfants tinrent un petit conseil de guerre.

— Que faire ? dit Gérald.

— Il faut la battre, dit Odette.

— Oui, mais si elle nous bat aussi ? dit Gérald.

— D'ailleurs, on ne peut pas se battre en mangeant, dit Michelle.

— Évidemment, dit Éliane, elle se vengera.

— Il faut la chasser, dit Odette.

— Ou bien l'inviter, dit Gérald.

Les autres le regardèrent avec étonnement.

— Tu as quelquefois de bonnes idées, dit Michelle. Ce n'est pas bête… Si on l'invitait… Il n'y a pas d'autre moyen de la calmer.

— Mais elle n'est pas notre amie, dit Éliane.

— Elle sera notre amie quand nous l'aurons invitée, dit Gérald.

Michelle alla vers Mélanie qui les regardait de loin en roulant des yeux furieux.

— Voulez-vous goûter avec nous ? dit Michelle.

— Non, dit Mélanie.

— Pourquoi ? dit Michelle.

— Parce que je ne veux pas, dit Mélanie.

— Alors allons-nous-en, dit Olivier, elle est trop méchante. Ils partirent, suivis à distance par Mélanie. Quand ils eurent parcouru ainsi deux ou trois cents mètres, sous les pommiers, ils se trouvèrent devant M. Knockbottom qui, debout au milieu de la pelouse, se préparait soigneusement à frapper sur la petite balle placée à ses pieds. Michelle et ses amis s'écartèrent. M. Knockbottom prit un grand élan, frappa sur la balle. On entendit un cri. La balle avait atteint au creux de l'estomac la fée Mélanie aux cheveux rouges.

— Elle est par terre ! cria Olivier triomphant.

— Elle est peut-être morte ? dit Michelle.

— Elle a arrêté ma balle, dit M. Knockbottom, ce terrain est très mauvais pour jouer.

Pour se consoler, avec le bout ferré de son bâton (qui lui servait de baguette magique) il fit le long des pommiers une belle bordure de myosotis et de tulipes rouges. Il s'assit sur le gazon et bâilla.

— Ces fleurs poussent trop vite, dit-il, c'est ennuyeux.

— C'est vrai, dit Michelle, tout est ennuyeux dans ce pays.

— Allons chez la Reine, dit Éliane… Elle est folle, mais elle est jolie.

— Oui, allons chez la Reine, dit Michelle.

— Allons chez la Reine, répéta M. Knockbottom.

Et il les suivit en balançant son bâton ferré sous lequel naissaient dans l'herbe des jacinthes sauvages.

VII

FÊTE CHEZ LA REINE

LA Reine était vêtue d'une robe faite de filaments électriques ; des lumières rapides couraient tout le long de ces filaments et formaient des dessins qui changeaient sans cesse. Tantôt on lisait sur la Reine : ***36.000 Volontés*** en lettres de feu ; tantôt elle avait l'air d'une fontaine lumineuse, tantôt d'un orage de campagne.

— Elle ressemble à la Tour Eiffel, dit Olivier.

— Elle a une drôle de façon de recevoir, dit Michelle.

En effet, la Reine courait à droite et à gauche, commençait des phrases qu'elle ne terminait pas et organisait un jeu par minute, de sorte que personne ne jouait. Des centaines d'enfants se heurtaient, se battaient. Il y avait un orchestre, mais il était composé de douze musiciens et chaque musicien jouait ce qu'il voulait, de sorte qu'on ne pouvait rien entendre. Pourtant Michelle reconnut les premières notes d'***Au clair de la lune*** et une petite mesure de ***la Marseillaise***.

— C'est horrible ! dit-elle à Éliane.

— Oui, dit Gérald, il faudrait vraiment que Mademoiselle vienne mettre ici un peu d'ordre.

Dans un coin, ils trouvèrent des petites filles qui jouaient aux portraits et ils essayèrent de deviner.

— C'est un homme ? dit Michelle.

— Oui, dit une petite fille.

— Vivant ? dit Michelle.

— Oui, dit une autre.

— À Paris ? dit Michelle.

— Oui, dit une troisième.

— Puissant ? dit Michelle.

— Très, dit une quatrième.

— C'est le Président de la République ? dit Michelle.

— Non, c'est Jeanne d'Arc, dit une cinquième petite fille.

— Comment ! dit Michelle ; vous m'avez dit que c'était un homme.

— C'est tout ce qu'on veut, dit la petite fille.

Michelle murmura à mi-voix à Éliane :

— Si nous allions jouer, nous cinq ?

Les cinq enfants montèrent de nombreux escaliers et, au troisième étage, trouvèrent une chambre vide ; ils s'installèrent dans des fauteuils et Olivier dit :

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Moi, j'ai une idée, dit Michelle. Si on jouait au cours.

— Oh ! oui, dit Olivier en battant des mains. Et il commença aussitôt : « Le Pharaon eut un songe… Il lui semblait être sur les bords du Nil… »

— Tais-toi, Olivier, dit Michelle.

— Un volcan, dit Gérald, est une montagne qui rejette des flammes et de la lave fondue par une ouverture appelée cratère.

— Tais-toi, Gérald, dit Michelle. Je vais vous poser des questions. C'est moi qui suis la maîtresse.

— Non, dit Odette, c'est moi.

— Pourquoi ? dit Michelle.

— Parce que je veux, dit Odette.

Mais les quatre autres poussèrent des cris.

— Assez ! » lui dirent-ils. Nous allons faire des règles pour nous. Michelle est la maîtresse ; après, ce sera ton tour ; Michelle, pose-nous des questions.

— À toi, Gérald, dit Michelle ; quel est l'homme qui a défendu la Gaule contre les Romains ?

— César, dit Gérald.

— Très bien, dit la Reine des Fées qui se trouvait debout derrière eux.

— À toi, Éliane, dit Michelle ; qui était le père de Louis XIII ?

— Louis XII, dit Éliane.

— Très bien, dit la Reine des Fées.

À ce moment, M. Knockbottom entra dans la chambre.

— Posez-lui une question, dit la Reine.

Mais M. Knockbottom sortit une balle de sa poche et la posa devant lui.

— Ah ! non ! dirent les enfants, en mettant leurs mains devant leurs yeux avec crainte.

— Pourquoi ? dit la Reine. Laissez-le faire, il est mon hôte.

— Il n'est pas le nôtre, dit Michelle.

Elle prit la balle et refusa de la rendre.

— Alors, posez-moi une question, dit M. Knockbottom.

Michelle réfléchit longtemps. Enfin elle lui dit :

— Quelle est la capitale de la Grande-Bretagne ?

— Édimbourg, dit M. Knockbottom.

— Très bien, dit la Reine des Fées.

Quand, une heure plus tard, les enfants dirent « Bonnes volontés » à la Reine, Michelle lui demanda :

— Et maintenant, où Votre Majesté nous conseille-t-elle d'aller dormir ?

— Où vous voulez, dit la Reine.

VIII

LE RETOUR

MOI, dit Michelle à ses amies, dès qu'elles furent sorties du palais, je n'ai plus trente-six mille volontés maintenant, je n'en ai plus qu'une.

— Moi aussi ! dit Éliane.

— Moi aussi ! dit Odette.

— Moi aussi ! dirent ensemble Gérald et Olivier.

— La mienne, c'est de rentrer chez moi, dit Michelle.

— Et moi chez moi, dit Éliane.

— Et moi chez moi, dit Odette.

— Et nous chez nous, dirent Gérald et Olivier.

Les cinq enfants se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Seulement, dit Gérald, pour rentrer il faudrait retrouver nos ailes et j'ai perdu le numéro du vestiaire.

— Nous n'avons pas besoin de nos ailes, dit Michelle. Nous avons nos baguettes magiques ; il n'y a qu'à dire : « Je veux me retrouver dans mon lit », et nous serons dans notre lit.

— Essayons… Olivier d'abord, il est le plus petit.

Olivier étendit sa baguette, dit : « Je veux être dans mon lit », et, au même moment, il disparut.

— Tu vois que cela réussit très bien, dit Éliane.

Michelle, à son tour, étendit sa baguette, ferma les yeux et dit :

« Je veux être dans mon lit. » Alors elle revit, très vite, comme si on avait fait tourner un cinéma trop rapidement et à l'envers, la grande route couleur de l'automne sur les vagues vertes de la forêt, puis le sable blanc du désert ; elle aperçut de loin la flamme rouge du petit volcan ; cette flamme grandit. Michelle ouvrit les yeux.

Elle était dans sa chambre. Quelqu'un avait déjà ouvert ses volets et un rayon de soleil éclairait gaiement le drap. Rien n'était changé. Sur le fauteuil était sa grande poupée vêtue de soie bleu pâle ; sur la cheminée, le bateau de verre rouge et blanc qu'elle avait gagné à la foire ; aux murs, les photographies de ses parents et de ses frères. Mademoiselle était debout près de la porte et disait : « Allons, levez-vous, petite fille ; vous allez être en retard au cours. »

Michelle se frotta les yeux et se leva. Elle se sentait très contente d'avoir retrouvé sa maison et même son travail. Seulement, elle essayait en vain de repasser dans sa tête ses leçons du matin. Elle pensait à Honteuzékonfu, à Mlle Céleste, à la Reine, et elle avait envie d'aller au cours en volant par-dessus les maisons.

— Où sont mes ailes ? dit-elle à Mademoiselle.

— Vos ailes ? dit Mademoiselle… Vous avez deux solides jambes pour marcher.

Au cours, elle retrouva Éliane et Odette ; mais, comme elle n'était pas assise à côté d'elles, elle ne put leur parler du Clos Magique.

— Michelle ! dit la voix sévère de Mlle Buvard, à quoi pensez-vous ?

— À rien, Mademoiselle.

— Levez-vous et récitez-moi votre fable.

Michelle se leva et se balança un peu en cherchant le premier vers. Enfin elle le retrouva :

Maître Corbeau, assis à son guichet,
Avait sur son bec des lunettes.

— Êtes-vous folle, Michelle ? dit Mlle Buvard. Asseyez-vous. Vous aurez un zéro. Je n'aime pas qu'on se moque de moi.

Michelle s'assit, très confuse. Comment était-ce donc, cette fable ? Il y avait pourtant bien : « Maître Corbeau… » et, plus loin, « honteux et confus… » Mais où avait-elle donc

vu ce monsieur Honteuzékonfu ? Tout cela devenait vague, vague… Une heure plus tard, elle n'y pensait plus.

De longs jours se passèrent. Michelle avait tout à fait oublié le Clos Magique. Elle grandissait ; elle essayait d'être plus gentille avec ses frères ; elle commençait à se fatiguer des poupées et à leur préférer les livres. Ainsi elle eut huit ans, puis neuf ans.

Le jour de ses neuf ans fut assez triste. Elle s'en était fait une fête longtemps à l'avance et rien ne se passait comme elle l'avait espéré. Ses deux frères lui avaient fait un joli cadeau, mais ensuite ils l'avaient taquinée ; elle avait répondu sur le même ton et, pendant toute la journée, ils n'avaient plus voulu parler avec elle ; elle avait invité Éliane et Odette à venir jouer, l'après-midi, mais toutes les deux avaient la rougeole. La soirée même avait été manquée.

— Mademoiselle, avait dit Michelle, c'est ma fête ; je ne me couche qu'à dix heures.

— Pas du tout, avait dit Mademoiselle, vous êtes fatiguée, vos yeux se ferment ; il faut au contraire vous coucher de bonne heure.

« Ah ! que tout cela est ennuyeux », pensait Michelle en posant sa tête sur son oreiller ; « je voudrais retourner au Pays des Trente-Six Mille Volontés. »

Elle se rappela ce voyage, ses ailes, se dit qu'il serait bien agréable de voler à nouveau au-dessus des grandes vagues vertes de la forêt et, tout d'un coup, elle revit le grand désert blanc et le Pharaon au chapeau de pierre. Elle alla droit à lui :

— Bonjour, Pharaon, lui dit-elle. Est-ce que vous me reconnaissez ?

— Oui, dit Pharaon ; vous êtes la petite fille qui m'a expliqué le rêve des trois poules blanches et des trois poules noires.

— Et ce que je vous ai annoncé est arrivé ? demanda Michelle.

— Non, dit Pharaon… Non, pas du tout… Mais j'attends avec confiance. Asseyez-vous.

Elle s'assit au pied du petit volcan et Pharaon se pencha mystérieusement vers elle.

— J'ai fait cette nuit, lui dit-il, un autre rêve… Voulez-vous me l'expliquer ?

— Qu'est-ce que c'est ? dit Michelle en soupirant.

— Voici, dit Pharaon. Il me semblait être sur les bords du Nil… Tout d'un coup, j'ai vu sortir du fleuve six tortues orange et six tortues violettes… Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Ça ne veut rien dire du tout, dit Michelle en haussant les épaules.

— Comment ? dit Pharaon avec surprise.

— Rien du tout, dit Michelle… D'abord les rêves ne veulent jamais rien dire. Les rêves n'existent pas. Ainsi, moi, en ce moment, je rêve que je vous vois… mais vous n'existez pas.

— Comment, je n'existe pas ? dit Pharaon. Mais je suis Roi de la haute et de la moyenne Égypte…

— L’Égypte n’existe pas, dit Michelle.

Alors Pharaon leva ses bras de pierre ; Michelle eut très peur et s’enfuit ; Pharaon courut après elle mais, heureusement, sa robe de pierre serrait ses jambes si étroitement qu’il ne pouvait aller très vite. Pharaon tourna autour de quelques montagnes de sable et la perdit de vue. Bientôt elle aperçut la station de chameaux ; le premier de la file était le vieux et bon chameau qui l’avait jadis amenée au Clos Magique. Elle l’enfourcha, abaissa l’oreille qui était encore un peu plus rouillée qu’autrefois, dit : « Au Clos Magique ! » et le chameau partit. Il avait fait à peu près deux cents mètres quand Michelle aperçut, à l’entrée du désert, loin derrière elle, Pharaon qui, montrant son profil, criait : « Ah ! je n’existe pas ?… Vous allez voir ! » Puis elle le perdit de vue.

Trois heures plus tard, elle arrivait devant le guichet de M. Honteuzékonfu. Elle s’approcha et dit :

— Est-ce que je peux entrer ?

— Qui êtes-vous ? dit Honteuzékonfu, qui avait la voix un peu plus cassée.

— Je suis la fée Michelle.

— La fée… dit le corbeau… la fée ?… Vous n’avez pas du tout l’air d’une fée.

— Comment ? dit Michelle… Vous ne vous souvenez pas de moi ?

Elle tendit au corbeau un vieux carton qu’elle avait retrouvé par miracle dans la poche de son tablier :

« *Mademoiselle Michelle, fée de deuxième classe, est autorisée à circuler dans tout le Royaume Magique et à y faire ce qu'elle voudra*.

» *Pour la reine :* HONTEUZÉKONFU,
Corbeau de service. »

Honteuzékonfu regarda Michelle avec beaucoup de méfiance :

— Ça, dit-il, c'est une carte périmée.

— Périmée ? dit Michelle… Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas, dit le corbeau, mais je sais que cela se dit… Non, non, Mademoiselle, vous n'entrerez pas avec cette carte. Il faut que vous passiez l'examen.

— Bien, dit Michelle avec courage.

Car maintenant elle travaillait beaucoup mieux. Elle avait été deux fois première et une fois seconde. Elle se sentait sûre d'elle.

— Arithmétique, annonça le corbeau. Combien font douze fois douze ?

— Cent quarante-quatre, dit Michelle.

Mais le corbeau hocha la tête sans dire, comme elle l'espérait : « Je croa. »

— Histoire… Qui était le père de Louis XIII ?

— Henri IV, dit Michelle, c'est bien ?

Mais Honteuzékonfu parut de plus en plus triste et ne répondit pas.

— Il est inutile d'aller plus loin, dit-il. Je crois que le Clos Magique est maintenant fermé pour vous, jeune Michelle.

Heureusement, le chameau avait attendu et Michelle put rentrer chez elle dans la nuit.

PATAPOUFS ET FILIFERS

I

LA FAMILLE DOUBLE

AH ! que vous mangez lentement ! dit M. Double qui, depuis un instant déjà, pianotait sur la nappe.

— Pas moi, papa, dit Thierry.

— Non, pas toi, mais ta mère et ton frère.

Il n'y avait pas, dans toute la France, de famille plus unie que la famille Double. M. et Mme Double s'aimaient beaucoup et ils adoraient leurs enfants. Ceux-ci, Edmond et Thierry, se disputaient souvent – les garçons de neuf et dix ans ne sont pas des saints – mais ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Edmond disait : « Thierry est trop taquin » ; mais si Thierry était absent deux jours, Edmond avait l'air d'une âme en peine. Thierry disait : « Edmond est trop brutal » ; mais si Edmond était malade un jour, Thierry était malade à son tour.

On ne les entendait jamais dire, comme les autres petits garçons : « Moi, j'ai fait ceci, moi j'ai vu cela », mais toujours : « ***Nous, on a*** été au Cirque… ***Nous, on a*** été privés de dessert… ***Nous, on a*** eu la rougeole… » Enfin, ils étaient deux, mais ils vivaient comme s'ils n'avaient été qu'un seul.

Pourtant, au moment des repas, le père, la mère et les deux frères s'entendaient un peu moins bien. Alors la famille Double se partageait en deux camps. Mme Double et le fils aîné, Edmond, attachaient une grande importance aux menus. Edmond, en revenant du lycée, entrait dans la cuisine et demandait ce qu'on aurait pour le déjeuner, pour le dîner.

On racontait qu'à l'âge de huit mois, étant assis à côté de la table, dans sa grande chaise de bébé, il s'était jeté sur un plat de viande qui passait à côté de lui et avait saisi une côtelette à pleine main. Au contraire, M. Double et le cadet des frères, Thierry, ne faisaient aucune attention à ce qu'on leur servait et demandaient seulement que l'on mangeât vite pour aller retrouver, l'un son travail et l'autre ses jouets. Aussi étaient-ils tous les deux assez maigres.

— Edmond, dit M. Double, si tu continues, tu deviendras un vrai patapouf.

Mme Double regarda son fils avec inquiétude. Elle avait elle-même très peur d'engraisser et comme elle ne pouvait résister au plaisir de manger des sucreries, elle marchait beaucoup, s'agitait dans la maison tout le jour et restait jolie.

— Comment ? dit-elle. Edmond n'a rien d'un patapouf…

— Si… si…, dit Thierry, qui était taquin… Patapouf ! Patapouf ! Patapouf !

Il fit si bien qu'en sortant de table, Edmond lui donna un grand coup de poing. Alors Thierry pleura. Nous avons déjà dit que ces deux frères ne pouvaient se passer l'un de l'autre.

*

*   *

C'était un dimanche d'été et M. Double avait promis d'emmener les deux garçons dans la forêt de Fontainebleau. Ces promenades avec leur père étaient leur grande récompense.

S'il faisait beau, après quelques kilomètres, M. Double choisissait un endroit abrité, au milieu des grands rochers. Il s'asseyait près d'une pierre couverte de mousse à laquelle il s'adossait et il tirait un livre de sa poche.

— Je vous donne une heure, dit-il à ses fils ce jour-là… Vous pouvez escalader la Roche Jumelle et la Pierre Pointue… Seulement soyez prudents. Restez à portée de ma voix et si je crie : « Hou ! hou ! HOU ! hou ! » répondez-moi.

« Hou ! hou ! HOU ! hou ! » était le cri de ralliement de la famille Double. Ils avaient une façon à eux de pousser ce cri en accentuant très fort le troisième ***hou*** et à peine le quatrième. Ainsi, dans une foule ou dans la nuit, tous les Double se retrouvaient facilement les uns les autres.

Edmond et Thierry s'éloignèrent. La Roche Jumelle était formée de deux grandes pierres plates appuyées l'une sur l'autre et hautes de six ou sept mètres.

— Nous allons monter chacun d'un côté, dit Thierry avec un sourire moqueur, et je serai en haut avant toi, gros Patapouf.

— Thierry, dit Edmond, si tu continues, je vais me fâcher, je te battrai et tu pleureras. Il vaut mieux t'en aller tout de suite…

Ils passèrent chacun d'un côté de la roche et commencèrent à grimper. C'était difficile. Il fallait trouver dans le rocher des trous pour y placer les pieds et des prises pour y accrocher les mains. On ne pouvait monter que lentement. Edmond était environ à trois mètres de hauteur quand il entendit :

— Hou ! hou ! HOU ! hou !

C'était la voix de leur père. Celle de Thierry répondit. Par la direction du son, Edmond comprit que Thierry était déjà plus haut que lui. Il se mit à grimper très vite et il allait arriver au sommet quand, à nouveau, il entendit un « Hou ! hou ! HOU ! hou ! », mais cette fois presque étouffé, qui semblait venir de l'intérieur des pierres. De sa main droite il pouvait, à ce moment, atteindre le bord supérieur du rocher. Il se hissa. Sa tête se trouva au-dessus de l'étroite ouverture qui était entre les deux rochers jumeaux. Il entendit une troisième fois le cri et, très bas au-dessous de lui, comme au fond d'une étroite cheminée formée par les deux pierres, il aperçut son frère.

— Thierry, cria-t-il, qu'est-ce que tu fais là ? Tu es tombé ?

— Non, dit Thierry qui était orgueilleux, je suis descendu… Viens voir, Edmond, c'est très beau.

— Mais comme tu es loin ! Qu'est-ce que tu vois ?

— Une grande caverne… toute éclairée par des globes électriques… comme les gares.

— Il y a des trains ?

Edmond n'aimait rien au monde mieux que les trains.

— Non, mais c'est très intéressant. Descends.

— Comment peut-on descendre ?

— En te laissant glisser dans la cheminée… Ici la terre est couverte de mousse, tu ne te feras pas mal.

Edmond ne trouvait pas cela raisonnable, mais il ne voulait pas avoir l'air peureux. Il enjamba la pierre, s'accrocha par les mains, ferma les yeux et lâcha tout. Il glissa avec une rapidité incroyable entre les deux pierres, eut peur un instant, puis sentit un choc assez élastique et se trouva assis sur la mousse à côté de son frère.

— Regarde, dit celui-ci.

Le spectacle était vraiment surprenant. Devant eux s'ouvrait une grotte immense. Des globes lumineux accrochés à sa voûte répandaient une lumière bleutée. Le sol était couvert de dalles de faïence qui dans une moitié étaient rouges et blanches, et, dans l'autre, bleues et rouges. Au fond s'ouvrait un grand tunnel en pente douce d'où sortait un bruit de machine.

— Oh ! cria Edmond. Mais il y a donc des habitants sous la terre ?

— Sûrement, et sais-tu ce qu'il y a dans le tunnel ? dit Thierry… Moi j'ai été voir.

— Et qu'est-ce que tu as trouvé ? dit Edmond.

— Il y a un escalier qui marche, dit Thierry, comme dans le Métro.

Cette fois, Edmond ne put plus résister ; il courut vers le tunnel. En effet, un escalier mobile dont on n'apercevait pas

la fin, descendait vers le centre de la terre. À gauche, un autre escalier montait, mais on ne voyait arriver personne.

— Nous allons descendre, dit Thierry.

— Il faudrait prévenir papa, dit Edmond.

— Mais non, nous reviendrons tout de suite.

Thierry avait toujours si envie des choses qu'il ne pensait jamais aux conséquences. À ce moment, ils entendirent très loin : « Hou ! hou ! HOU ! hou ! » Ils répondirent de toutes leurs forces : « Hou ! hou ! HOU ! hou ! » et mirent le pied sur la première marche de l'escalier.

II

LES DEUX BATEAUX

JAMAIS Edmond et Thierry n'auraient cru qu'un escalier pût être aussi long. Pendant plus d'une heure, ils descendirent dans une demi-obscurité que rompait, de temps à autre, une lampe électrique rouge et verte.

— C'est comme les signaux du Métro, dit Edmond… Mais comme nous sommes loin !…

— Tu as peur, Patapouf ? dit Thierry.

Edmond se tut et l'on n'entendit plus que le bruit de l'escalier : « Poum… poum… cra… cra… poum… poum… » dans le grand silence.

Enfin ils aperçurent, très bas, au-dessous d'eux, une arche de lumière comme l'on en voit à la fin des tunnels. Cette arche grandit. La lumière du dehors éclaira les murs du tunnel, les lampes pâlirent et, cinq minutes plus tard, l'escalier déposa Edmond et Thierry dans une vaste salle. Au pied de l'escalier se tenaient deux soldats en armes. Ils étaient comiques parce que l'un des deux était petit et très gros, l'autre grand et très mince. Le maigre cria :

— Deux Surfaciens !… Deux !

Le gros reprit :

— Un Pata… Un Fili… Deux !

Derrière lui, un maigre employé fit deux traits sur un carton vert. Un gros homme, vêtu comme les porteurs des gares, s'approcha d'Edmond :

— Pas de bagages ? dit-il d'un air étonné.

— Non, dit Edmond, nous rentrons tout de suite à la maison.

Le gros homme s'éloigna.

Cependant des voyageurs très nombreux traversaient la salle et, comme ils se dirigeaient tous du même côté, Edmond et Thierry les suivirent. Au mur, des écriteaux énormes indiquaient :

DIRECTION DES BATEAUX

Le courant de la foule emporta les deux frères. Ils traversèrent une porte. À ce moment un air frais et vif frappa

leurs visages. Ils étaient en plein air et au bord de la mer. Seulement, bien qu'il fît très clair, on voyait tout de suite que la lumière n'était pas celle du soleil. En regardant mieux, Edmond et Thierry découvrirent que d'immenses ballons lumineux flottaient dans le ciel et éclairaient tout le paysage. Ces ballons étaient remplis d'un gaz bleu très brillant qui rappelait celui que l'on voit parfois dans des tubes devant certains magasins. Cette lumière était agréable et douce. Une petite ville faite de villas et d'hôtels se dressait sur les falaises. Devant les deux garçons étaient un port, un phare, une jetée. Des passerelles de métal brillant reliaient au quai deux paquebots. Sur un écriteau accroché à l'une des passerelles on lisait :

LIGNE DE PATAPORT

Ce paquebot-là était un gros bateau à roues, large et arrondi ; l'autre au contraire était un vaisseau d'acier très mince sur la passerelle duquel les deux frères lurent :

LIGNE DE FILIPORT

— Si nous faisions une promenade en mer ? dit Thierry.

— Et papa ? dit Edmond.

— Nous ne resterons pas longtemps, dit Thierry ; cette mer est toute petite.

En effet, c'était plutôt un détroit qu'une mer et, à la lumière des ballons, on apercevait très nettement, au delà des flots, une autre rive qui portait de hautes maisons.

— Mais nous n'avons pas d'argent, dit Edmond.

— Si, dit Thierry, il me reste vingt francs de mes étrennes. D'ailleurs, pour l'escalier, on n'a rien payé.

Edmond soupira et suivit. Il finissait toujours par faire ce que voulait son frère. Ils s'approchèrent tous deux de la passerelle à l'entrée de laquelle on lisait : ***Direction de Pataport ;*** un officier du bateau, gros homme rouge, très souriant, poussa gentiment Edmond à bord, en disant :

— Tiens ! Un petit Surfacien… Il y avait longtemps !

Mais au moment où Thierry allait rejoindre son frère :

— Ah ! non ! dit le gros lieutenant… Pour vous, c'est l'autre bateau.

— Mais ***nous, on*** est ensemble, dit Thierry.

— En surface, peut-être, dit le lieutenant, mais ici… impossible. Celui-là est Patapouf et vous êtes Filifer… Pas d'erreur… Si vous réclamez, la balance est là… Et dépêchez-vous si vous voulez prendre l'autre bateau ; je l'entends qui annonce son départ.

On entendait en effet des coups de sirène rapides. Thierry n'hésitait jamais beaucoup. Il courut vers la seconde passerelle que déjà des mains soulevaient et, en deux sauts, il fut à bord. Déjà les machines tournaient, les hélices agitaient l'eau, les matelots faisaient sortir les canots de sauvetage. À travers tout ce bruit, Thierry entendit :

— Hou ! hou ! HOU ! hou !

Il courut vers l'arrière du navire et aperçut sur l'autre bateau, qui s'éloignait de toute la force de ses grandes roues

dans une direction opposée, Edmond qui, debout sur un banc, les larmes aux yeux, agitait un mouchoir ; Thierry chercha dans sa poche, mais ne trouva qu'un cornet de réglisses tout froissé qu'il avait acheté, la veille, au concierge du lycée. Alors il agita les réglisses. Autour de lui, des passagers le regardaient avec surprise, mais cela lui était égal. Il était vraiment malheureux d'être séparé de son frère. Qu'allait-il faire seul au milieu d'inconnus ?

III

LIGNE DE FILIPORT

QUAND Edmond ne fut plus qu'un point à peine visible, Thierry soupira légèrement et regarda autour de lui. Il avait déjà souvent fait des traversées : il avait été de Calais à Douvres, de Dieppe à Newhaven, du Havre à Southampton, et même de Marseille à Alger, mais jamais il n'avait vu un bateau qui ressemblât à celui-là. Tous les autres vaisseaux qu'il avait connus se balançaient à la fois d'arrière en avant (et son papa lui avait dit que ce mouvement s'appelait le tangage) et de droite à gauche (et son papa lui avait dit que ce mouvement s'appelait le roulis). À lui, Thierry, c'était le roulis qui avait donné le mal de mer. Or le bateau sur lequel il était maintenant n'avait pas de roulis : long, et mince, il n'avait que du tangage. Thierry se sentait tout à fait à son aise et il avait grand'faim.

Une agitation extraordinaire régnait sur le pont. Tout le monde marchait, courait, donnait des ordres ; des marchands innombrables circulaient, portant des petits étalages

remplis de journaux, de livres, de loupes, de montres, d'instruments de mesure. Thierry espérait que l'un de ces marchands vendrait aussi du chocolat ou des bananes, comme le concierge du lycée. Mais aucun d'eux ne portait rien que l'on pût manger.

À travers les vitres du salon on apercevait des hommes qui faisaient de la gymnastique. Les uns soulevaient des poids ; d'autres se lançaient un ballon ; d'autres encore, montés sur des appareils mécaniques, s'agitaient comme s'ils avaient ramé. Tout ce spectacle faisait penser aux vitrines des magasins, au moment de Noël, quand elles sont pleines de personnages animés qui ne s'arrêtent jamais.

Mais bientôt Thierry fut frappé par un fait plus étonnant encore. Bien qu'il y eût sur ce bateau un très grand nombre de passagers, il n'y en avait pas un seul qui fût gros ou de taille moyenne. Tous, hommes, femmes et enfants étaient maigres, prodigieusement maigres. On devinait leurs os à travers leurs joues, leurs mains étaient décharnées, leurs vêtements semblaient flotter sur eux. Et pourtant ces gens n'avaient pas l'air malade. Au contraire, ils semblaient bien portants et même actifs et vigoureux, mais c'était évidemment une race d'hommes particulière et d'une incroyable maigreur.

— Où suis-je ? se demandait Thierry. Il y a des Anglais qui sont très maigres… mais il y a aussi des Anglais gros… D'ailleurs, ce ne sont pas des Anglais ; on n'arrive pas en Angleterre par un escalier… Ce ne sont pas des Américains ; je n'ai pas traversé l'Atlantique… Ce ne sont pas des Allemands ; les Allemands sont plutôt forts…

Tout en se posant ces questions avec anxiété, il se promenait sur le pont, à grands pas et, comme il passait à côté

d'une cabine sur la porte de laquelle on lisait : ***Salle de travail***, il aperçut au mur un cadre qui contenait une carte et s'approcha. Il fut bien surpris, car cette carte ne ressemblait à aucune de celles qu'il avait vues et ne contenait aucun nom connu de lui.

Thierry resta longtemps debout devant cette carte. Il avait été troisième sur trente-sept en composition de géographie, mais il ne pouvait se souvenir de ces pays. Comme il réfléchissait, un vieux monsieur à cheveux blancs, très maigre, s'arrêta à côté de lui et le regarda sévèrement.

— Ah ! ah ! dit-il… Petit Surfacien ?

— Moi ? dit Thierry.

— Oui, vous… De quel pays êtes-vous ?

— ***Nous***, dit Thierry, ***on*** est Français.

— C'est ce que je disais, dit le vieux monsieur… Surfacien… Ici, nous ne comprenons pas ces pays où vous réunissez gens gras et gens maigres… Sous terre, les races sont bien séparées. Il y a les Patapoufs et il y a les Filifers.

— Et les Patapoufs sont tous gras, et les Filifers sont tous maigres ? demanda Thierry.

— Enfant intelligent, dit le vieux monsieur, d'un air moqueur… A compris tout seul… Dix sur dix.

Il était ironique et désagréable. Mais Thierry avait besoin d'apprendre où il était et continua la conversation. Il sut alors que le vieux monsieur s'appelait M. Dulcifer et qu'il était professeur d'Histoire à l'Académie Nationale des Filifers. D'ailleurs, il eût été facile de deviner qu'il était professeur, car, à chaque instant, il posait une question.

— Capitale des Filifers ? dit-il brusquement à Thierry.

— Moi ? dit Thierry.

— Naturellement, vous ; vous êtes tout seul.

— ***Nous***, dit Thierry, ***on*** a appris l'Italie, capitale Rome ; la Pologne, capitale Varsovie ; la Hongrie, capitale Budapest, mais on ne m'a pas appris les Filifers.

— Zéro, dit M. Dulcifer… Répétez après moi : la capitale des Filifers est Filigrad.

Thierry répéta.

— Capitale des Patapoufs ? dit brusquement M. Dulcifer.

— Je ne sais pas, dit Thierry… Peut-être Patagrad ?

— Cinq, dit M. Dulcifer… Répétez : la capitale des Patapoufs est Pataburg.

— Comme c'est facile à retenir ! dit Thierry. Je voudrais bien que la capitale de l'Esthonie s'appelle Esthograd et la capitale de l'Albanie Albapouf.

— Taisez-vous, dit M. Dulcifer. Et, amenant Thierry devant la carte, il continua.

— L'escalier par lequel vous êtes arrivé et qui réunit les deux pays du Centre à la Surface porte le nom d'Escalier de Surface. Son entrée sur la terre est dissimulée entre deux rochers d'une forêt que les Surfaciens appellent Forêt de Fontainebleau.

— Je sais ça, dit Thierry, en se frottant le dos.

— Le port qui dessert les escaliers est Surface-sur-Mer. Il est très important, parce qu'il est tête de ligne à la fois de la ligne patapouvienne de Pataport…

— Et de la ligne filiférienne de Filiport, dit Thierry.

— Dix, dit M. Dulcifer… Maintenant, regardez la carte, vous voyez que le Royaume des Patapoufs est séparé de la République des Filifers, d'abord par une frontière terrestre, qui suit le désert de Sahapouf, puis par un golfe que nous appelons la Mer Jaune à cause des roches d'or qui en forment le fond et lui donnent une couleur particulière. La Mer Jaune est presque fermée au sud par deux caps : le cap Matapouf et la Pointe du Fil.

— Je vois, dit Thierry, et au centre du golfe se trouve l'île de Filipouf.

— Exactement, dit M. Dulcifer, et je voudrais la voir au fond des mers, car cette île est la cause de tous nos malheurs…

Mais avant de continuer le récit des leçons de M. Dulcifer, il faut dire ce qu'était devenu Edmond.

IV

LIGNE DE PATAPORT

QUAND Edmond s'était vu seul sur un bateau inconnu, quand il avait pensé à son pauvre papa qui, là-haut, dans la forêt, devait chercher ses enfants avec tant d'inquiétude, quand il avait vu son frère disparaître à l'horizon, il avait eu

envie de pleurer. Ah ! qu'il aurait voulu être chez lui, dans sa maison tranquille et jouer avec son train ! Mais on lui répétait tous les jours qu'un garçon de dix ans ne devait plus être si sensible. Il fit un effort courageux et essaya de comprendre avec calme ce qui se passait.

D'abord il avait craint le mal de mer. Mais quand il avait été en Angleterre, c'était toujours le tangage qui l'avait rendu malade, et ce gros bateau-ci n'avait que du roulis. Aussi se sentait-il très bien portant et avait-il grand'faim.

Le pont était couvert de fauteuils où dormaient des hommes et des femmes. Certains de ces fauteuils étaient en cuir, d'autres en toile, quelques-uns étaient des fauteuils à bascule que le léger mouvement des vagues balançait. Les marins n'avaient pas de fauteuils, mais ils se promenaient avec lenteur, les mains dans les poches, en mangeant, l'un du pain et du chocolat, un autre un morceau de saucisson, un troisième une aile de poulet. Sur la passerelle on apercevait le capitaine. Il était assis dans un fauteuil. À côté de lui était une table couverte de gâteaux et de sirops.

Tous, capitaine, marins, passagers, avaient l'air heureux et bon, mais ce qui semblait extraordinaire, c'était que tous étaient gros. Edmond connaissait bien, parmi les amis de ses parents, quelques gros messieurs et quelques grosses dames, mais jamais il n'avait vu une réunion d'êtres humains ayant tous de gros ventres, des joues énormes et roses, des mains grasses et cet air satisfait. Comme il restait debout, une vieille dame qui avait au moins quatre mentons, lui fit signe de s'approcher.

— Vous êtes un petit Surfacien ? lui dit-elle.

— Non, dit Edmond, ***nous***, ***on*** est Français.

— C'est cela, dit la grosse dame, vous êtes Surfacien… Mais vous êtes aussi un vrai Patapouf et de la meilleure espèce.

— Je ne suis pas du tout un Patapouf, dit Edmond, furieux… Mon papa…

Le bruit de sa voix avait réveillé quelques dormeurs. Un vieux monsieur à barbe blanche, dont le ventre avait deux mètres de tour et qui sommeillait au centre du pont, dans un fauteuil rouge brodé d'or, se souleva et regarda autour de lui :

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Monsieur le Chancelier, dit la grosse dame avec respect, c'est ce petit Surfacien qui est tout surpris parce que je lui apprends qu'il est un vrai Patapouf.

— Mon ami, dit le vieux monsieur avec bienveillance, vous devriez être très fier d'être un Patapouf, en un temps où vos frères Patapoufs viennent de se couvrir de gloire.

— Qui sont mes frères Patapoufs ? dit Edmond d'un ton encore assez fâché.

— Chut ! chut ! dit la vieille dame, sachez que vous parlez en ce moment à Monsieur le Chancelier de Vorapouf… Il faut l'appeler Monseigneur.

Le vieux monsieur sourit avec bonté.

— Apportez-moi la carte, dit-il.

Aussitôt deux maîtres d'hôtel s'avancèrent et lui présentèrent une longue liste de mets et de vins.

— Non, non, dit le Chancelier, je veux dire la carte géographique.

Quand on l'eut apportée, il fit voir à Edmond une carte toute semblable à celle que nous connaissons déjà, sauf en un point : l'île qui était au centre du golfe et qui, dans l'autre bateau, s'appelait île de Filipouf, avait reçu, dans celui-ci, le nom de Patafer.

Quand Edmond eut compris la forme de ce nouveau pays, M. de Vorapouf lui dit avec douceur : « Maintenant, mon ami, je suis fatigué et dois achever ma sieste horaire, mais restez près de moi, je vais vous faire donner un fauteuil à bascule, quelques biscuits et un livre d'Histoire dans lequel vous apprendrez tout ce que vous avez besoin de savoir avant de débarquer. »

Il murmura quelques mots à un jeune secrétaire qui apporta à Edmond un livre que celui-ci regarda avec un peu d'inquiétude.

Comme Edmond contemplait le titre avec méfiance, un gros marin s'approcha, déposa près de lui une petite table sur laquelle était une tasse de cacao fumant et de grands biscuits d'avoine, puis déplia un fauteuil. Edmond trouva ce repas si tentant qu'il s'assit dans le fauteuil, but une gorgée de cacao, commença un biscuit et ouvrit le livre. Vraiment, les Patapoufs savaient vivre.

La première page du livre disait :

HISTOIRE DES PATAPOUFS

CHAPITRE PREMIER
LES POUFS. INVASION DES PATAS.
OBÉSAPOUF Ier (1023-1047).

1. – Au commencement, notre pays s'appelait la Pouvie et ses habitants s'appelaient les Poufs. Les Poufs étaient des hommes aussi remarquables par leur force que par leur douceur. Bien qu'ils fussent divisés en nombreuses tribus, ils ne se battaient jamais entre eux, ni avec leurs voisins. Les Poufs n'avaient pas de roi ; chaque tribu nommait un chef, qui était en même temps le prêtre.

2. – C'est vers l'an 800 qu'apparurent, au Nord, dans le désert de Sahapouf, les premiers cavaliers Patas. Les Patas étaient aussi violents que les Poufs étaient d'humeur facile. Bien que moins nombreux, ils attaquèrent les Poufs, s'emparèrent de tout le pays au nord de la Pouvie et y fondèrent la ville de Pataburg qui fut d'abord leur forteresse.

3. – Grâce à la douceur de leurs mœurs, les Poufs supportèrent facilement la domination de leurs nouveaux maîtres. Du mélange des deux races se formèrent les Patapoufs qui avaient à la fois la bonté des Poufs et le courage des Patas.

4. – En l'an 1023, une assemblée de chefs Patas et Poufs décida de reconnaître pour roi Obésapouf Ier, qui était le fils d'un chef Pata et d'une jeune princesse Pouf. En même temps, les deux nations unies prirent le nom de Patapoufs et adoptèrent pour capitale Pataburg.

*
*   *

Edmond en était là, lorsque le gros marin revint, lui sourit, enleva la tasse de cacao qu'il venait de terminer et la remplaça par un grand bol de bouillon qu'accompagnaient des gâteaux au fromage.

— Encore des choses à manger ? dit Edmond timidement.

— Le déjeuner n'est que dans une heure, dit le marin. Il faut pouvoir attendre.

Edmond qui aimait beaucoup le bouillon ne protesta plus, retomba dans son fauteuil et, cette fois, regarda la fin du livre. « Puisque je vais arriver dans leur pays », pensa-t-il, « il vaut mieux savoir ce qui vient de leur arriver. »

Voici quel était le début du dernier chapitre :

CHAPITRE LIV

OBÉSAPOUF XXXII (1923-19…). NOUVELLES PRÉTENTIONS DES FILIFERS. GUERRE DES ENFERMÉS (1928). TRAITÉ DE PATAFIOLE (1929).

1. – Le Roi Obésapouf XXXII qui succéda à son père en 1923, après la mort glorieuse de celui-ci au cours d'un grand repas, est un des monarques les plus remarquables de son illustre famille.

Jamais les Patapoufs n'avaient eu un roi plus gros, ni plus bienveillant. Les portes du palais et les garde-manger

de la cuisine royale furent ouverts au peuple. L'impôt sur les marrons glacés fut aboli comme don de joyeux avènement. Sous ce roi, les Patapoufs auraient connu le parfait bonheur sans le voisinage des Filifers…

« Les Filifers ? » pensa Edmond. « Cela ressemble au mot qui était écrit sur le bateau de Thierry… »

— Qui sont les Filifers ? demanda-t-il au gros marin qui était resté près de lui.

— Ah ! dit le marin en levant avec une grande lenteur les bras au ciel… Les Filifers ?… Les Filifers… Je vais vous le dire, mais d'abord, si vous me le permettez, je vais me chercher un fauteuil.

Il revint un instant plus tard, portant un énorme sandwich qui paraissait rempli de homard, de salade et d'œufs durs, un verre de bière et traînant un grand fauteuil dans lequel il s'assit près d'Edmond.

— Les Filifers, dit-il, s'arrêtant après chaque phrase pour manger et boire, sont un peuple extraordinaire qui habite la rive du golfe opposée à la nôtre… Ils sont affreux à voir, maigres comme des malades, osseux comme des montagnes, jaunes comme des citrons, et ils vivent comme des fous, mangeant à peine, buvant de l'eau et travaillant sans y être forcés… Tout cela d'ailleurs ne serait rien s'ils n'étaient pas méchants ; nous autres Patapoufs, nous avons si bon caractère que nous supportons tout et même qu'on ne nous ressemble pas… Mais les Filifers sont méchants et ils voudraient forcer les autres à vivre comme eux… Par exemple, il y a au milieu du golfe une jolie petite île qui s'appelle Patafer… Croiriez-vous qu'il y a deux ans les Filifers ont prétendu contraindre les habitants de cette île (qui sont presque de

vrais Patapoufs) à observer leurs lois idiotes, à supprimer le repas de midi, à travailler six jours par semaine… Si bien que les pauvres habitants se sont adressés à nous et que nous avons dû les défendre.

— Et il y a eu une guerre ? dit Edmond.

— Comment ? dit le gros marin stupéfait. Vous ne saviez pas cela ?… Mais c'est la guerre la plus terrible qu'on ait jamais connue dans les pays du sous-sol, celle que l'on a appelée la guerre des Enfermés.

— Pourquoi guerre des Enfermés ?

— Parce que les deux armées, comme vous le verrez si vous lisez l'histoire qui est sur vos genoux, ont fini par se trouver prisonnières.

— Comment cela ? dit Edmond.

— Lisez, dit le marin.

Et Edmond lut à haute voix :

…

3. – Comme les guerres précédentes avaient montré qu'il était impossible pour une armée de traverser le désert de Sahapouf, l'état-major patapouvien avait décidé d'attaquer les côtes des Filifers. L'armée sous les ordres du vaillant Maréchal Pouf, s'embarqua le 15 Mai. Le débarquement réussit à merveille. Le pays des Filifers fut conquis sans aucune difficulté et, le 3 Juin, le Maréchal Pouf faisait son entrée à Filigrad.

4. – Malheureusement, le même jour, le Général Tactifer faisait son entrée à Pataburg. Depuis plusieurs mois, l'état-

major des Filifers avait accumulé secrètement des provisions et des moyens de transport, en vue de la traversée de Sahapouf et, comme celui-ci n'était pas défendu, cette opération avait malheureusement réussi.

5. – Mais quand les Filifers, maîtres de Pataburg, étudièrent les moyens de rentrer chez eux, ils reconnurent qu'ils avaient perdu en route la plus grande partie de leurs camions, qu'ils n'avaient pas de flotte et que, tout en étant vainqueurs, ils se trouvaient prisonniers.

6. – Cependant, la flotte patapouvienne, traîtreusement attirée au large du cap Matapouf, était détruite par la tempête sur les Aiguilles de Fer. L'armée patapouvienne était, elle aussi, prisonnière à Filigrad. De là le nom de guerre des Enfermés qui a été donné à cette campagne.

7. – Dans ces conditions, il ne restait plus, pour les deux pays, qu'à signer un armistice. Le Roi Obésapouf et le Président Brutifer se rencontrèrent en mer, au large de Patafiole, et, par l'Armistice de Patafiole (12 Juillet 1928), il fut décidé :

a) Que l'île de Patafer resterait neutre.
b) Que les transports par mer pour le rapatriement des deux armées seraient autorisés.
c) Qu'une conférence se réunirait à Patafiole au printemps suivant, pour régler les questions de détail.

8. – L'armée, sous le commandement du Maréchal Pouf, revint au début d'Octobre et fut reçue en triomphe. Le Sénat de Pataburg supplia le roi Obésapouf XXXII de daigner s'appeler désormais Obésapouf le Victorieux et le Maréchal Pouf fut nommé Duc de Filigrad.

Comme le livre était fini, Edmond le ferma et but son bouillon, qui était excellent.

V

CHEZ LES FILIFERS

CETTE île, dit M. Dulcifer, est la cause de tous nos malheurs.

— Comment cela ? dit Thierry.

M. Dulcifer tira un petit livre de sa poche et le tendit à Thierry.

— Connaissez-vous ceci ? dit-il.

— Histoire des Fi-li-fers, lut Thierry… Non, dit-il, j'ai lu seulement ***les Malheurs de Sophie***, ***Les Vacances***, et ***Vingt mille lieues sous les mers***.

M. Dulcifer ouvrit le livre à l'une des dernières pages et dit d'un air irrité :

— Lisez !

Thierry obéit et lut le titre suivant :

CHAPITRE LIV

LE PRÉSIDENT BRUTIFER (1925-19…). INCROYABLES PRÉTENTIONS DES PATAPOUFS. GUERRE DES ENFERMÉS. TRAITÉ DE PATAFIOLE.

— Les Patapoufs ? dit-il… Qui sont les Patapoufs ?

— Les Patapoufs, dit M. Dulcifer sont un peuple ridicule qui vit de l'autre côté du golfe… Ils sont affreux à voir, gros comme des malades, mous comme des coussins, rouges comme des tomates… Ils sont paresseux comme des chats, mangent toute la journée, boivent et surtout dorment… Le plus dangereux est que si on les laissait faire, ils répandraient leurs mœurs abominables dans tous les pays du Sous-Sol… Par exemple, il y a au milieu du golfe une petite île qui s'appelle Filipouf… Croiriez-vous qu'il y a deux ans, les pauvres habitants qui, au fond de leur cœur, sont de véritables Filifers, ont été tellement choqués par la conduite des Patapoufs (venus là pour y passer les vacances), que nous avons été obligés d'aller les défendre ?

— Et il y a eu une guerre ? demanda Thierry.

— Comment ? dit M. Dulcifer, furieux. Vous ne saviez pas cela ? Mais c'est la plus grande guerre de l'Histoire, celle qu'on a appelée guerre des Enfermés.

— Pourquoi guerre des Enfermés ?

— Parce que les deux armées, comme vous le saurez si vous lisez avec un peu de soin le livre qui est entre vos mains, finirent par se trouver prisonnières.

— Comment cela ? dit Thierry.

— Lisez, dit M. Dulcifer sévèrement.

Et Thierry lut :

…

3. – Le Général Tactifer, Commandant en chef de l'armée Filifer, avait, malgré les intentions pacifiques de notre gouvernement, étudié depuis longtemps un plan de campagne et de ravitaillement qui devait permettre un exploit jusqu'alors jamais réalisé : la traversée du désert de Sahapouf. En trois semaines, il fut devant Pataburg.

4. – Malheureusement, le même jour, une armée patapouvienne débarquait sur les côtes des Filifers et entrait à Filigrad. Un juste châtiment attendait les envahisseurs : leur flotte attaquée par des marins filifers fut détruite au large des Aiguilles de Fer. Les Patapoufs étaient prisonniers de leur conquête.

5. – Mais la situation où se trouvait alors le Général Tactifer ne permit pas de profiter de la situation dangereuse des Patapoufs. En effet, l'armée des Filifers avait, au cours de la glorieuse traversée du Sahapouf, perdu la plus grande partie de ses transports. Elle se trouvait, elle aussi, incapable de quitter Pataburg. De là le nom de guerre des Enfermés qui fut donné à cette campagne.

6. – Un armistice signé au large de Patafiole le 12 Juillet 1928, autorisa le rapatriement des combattants. L'armée, sous les ordres du Général Tactifer, revint vers le début d'Octobre et fut accueillie en triomphe. Le général se retira dans le village de Fili-sur-Anguille où il était né et où on peut le voir conduisant sa charrue.

À ce moment, un long coup de sirène interrompit la lecture.

Thierry courut vers le bastingage et poussa un cri de surprise. Devant lui s'ouvrait un grand port dont les maisons étaient hautes comme des tours. Beaucoup de ces tours étaient sculptées. Elles étaient construites de pierres d'un gris rose de l'effet le plus ravissant. Partout flottait le drapeau des Filifers rouge et bleu en forme d'oriflamme, et Filiport eût été la plus belle ville du monde si un grand nombre de tours n'avaient été en ruines.

— Voici, dit M. Dulcifer, l'œuvre des canons de la flotte patapouvienne…

*

*   *

Grâce à M. Dulcifer, Thierry passa facilement l'examen de la douane ; pourtant, celle-ci était assez sévère pour les voyageurs sans passeport. On mesurait leur tour de taille, leur tour de poitrine ; on les pesait et ceux qui dépassaient le poids de leur âge étaient refusés sans pitié. En regardant le tableau affiché, Thierry vit qu'à neuf ans il devait peser moins de 21 kgs et ne pas dépasser 55 cm de tour de poitrine. Mais il était mince comme un Filifer et fut accepté tout de suite. M. Dulcifer l'emmena avec lui en chemin de fer de Filiport à Filigrad. Le train était confortable, mais naturellement très étroit, parce qu'il ne fallait pas plus de place pour quatre Filifers que pour deux Surfaciens ou pour un seul Patapouf. Dans la campagne, les maisons étaient des tours, moins hautes qu'à Filiport, mais très différentes des fermes

françaises, car les chambres étaient toujours placées l'une au-dessus de l'autre. Le peuplier semblait être l'arbre favori des Filifers et le lévrier leur chien préféré.

— Ah ! pensait Thierry en regardant cet extraordinaire petit train, si Edmond pouvait être ici, comme il serait heureux, lui qui fait collection de wagons de tous les pays et de tous les modèles.

Mais Edmond était sans doute bien loin. Thierry le regretta plus encore quand les plaques tournantes commencèrent à sonner sous le train et quand M. Dulcifer lui dit :

— Nous approchons de Filigrad.

Bientôt, en effet, on vit les premières maisons d'une ville immense. Elles étaient encore plus hautes que celles de Filiport.

VI

LE CHANCELIER DE VORAPOUF

EDMOND fut aussi étonné par l'arrivée à Pataport que Thierry l'avait été par l'arrivée à Filiport. Là les maisons étaient aussi rondes et joufflues qu'elles étaient minces et pointues de l'autre côté. Les édifices de Pataport étaient tous surmontés de dômes, de coupoles, et fermés par des murs en forme de ventre, qui étaient, expliqua M. de Vorapouf à Edmond, la plus belle invention des architectes patapouviens.

Grâce à la protection du Chancelier, le débarquement fut facile. Il fallut seulement qu'Edmond subît la formalité du

pesage. Il avait dix ans. Pour pouvoir entrer il lui fallait plus de 30 kgs, mais il en pesait 32 ; tout allait bien.

Il pouvait à peine parler tant il était ravi de ce qu'il voyait. Autour de lui circulaient ces énormes Patapoufs qui avaient tous un air réjoui et presque tendre. Le long du passage qui conduisait au train on voyait dans le mur de jolis tuyaux nickelés au-dessus desquels on lisait : cacao, orangeade, bouillon, lait de poule, quinquina. À côté de chaque tuyau, des verres en carton étaient entassés et il suffisait d'appuyer sur un ressort pour les remplir du liquide désiré. Des petites filles circulaient, offrant des gâteaux énormes. Un éclair de Patapouf était gros comme un pneu de voiture, une madeleine grosse comme un homard, mais Edmond n'avait pas d'argent et d'ailleurs il devait suivre le Prince de Vorapouf et n'osait pas s'arrêter.

Il ne put se retenir de pousser un cri de plaisir quand il aperçut le train. C'était un train géant. L'écartement des rails était de quatre mètres. Les wagons énormes et qui semblaient gonflés débordaient de chaque côté de la voie. M. de Vorapouf fit monter Edmond dans son wagon personnel et l'installa seul dans un splendide compartiment en lui disant qu'il allait lui-même travailler à côté. Du moins ce fut ce qu'il dit, mais Edmond l'entendit bientôt ronfler.

Un gros maître d'hôtel entra dans le compartiment et dit à Edmond, en lui présentant un long carton orné de dessins ravissants : « Sa Seigneurie daignera-t-elle choisir son déjeuner ? » Sur cette carte Edmond lut :

HUITRES DE MARAPOUF
CAVIAR DE LA POUVE
HOMARD À LA PATABURG

…

…

Il s'arrêta et demanda : « J'ai droit à combien de plats ? »

— À tous, naturellement, dit le maître d'hôtel surpris. Edmond mangea jusqu'à Pataburg. Par la fenêtre, il admirait les prairies remplies d'animaux énormes qui dormaient. Il aima les fermes ballonnées des paysans patapoufs. Les ballons semblaient d'ailleurs le jeu favori des enfants patapoufs. On en voyait partout dans les airs. Aux abords de Pataburg, le ciel en était semé. Beaucoup d'entre eux étaient lumineux. Au-dessous d'eux, les grosses maisons étaient elles-mêmes éclairées par les lampes du soir. L'effet était ravissant. « Allons ! » pensa Edmond. « Je vais aimer ce pays. » Mais tout de même, il se sentait terriblement seul. Il pensait à son pauvre papa qui, sans doute, en ce moment, explorait la Roche Jumelle en se demandant où étaient ses petits garçons. Ah ! s'il avait l'idée de descendre ! S'il trouvait les escaliers de Surface ! Peut-être aurait-on la bonne surprise de le voir arriver.

« Oui », pensa Edmond tristement ; « seulement papa est certainement un Filifer, il ira sur l'autre bateau ; il retrouvera Thierry, mais moi je ne verrai plus jamais personne. »

*

*   *

Plus Edmond connut les Patapoufs et plus il les aima. C'étaient vraiment de braves gens. On ne les voyait jamais en colère. Ils ne disaient jamais de mal les uns des autres. Il était même rare qu'ils fussent tristes ; presque tout le jour ils riaient, ils jouaient, ils plaisantaient. Dans leurs conversations ils échangeaient entre eux des recettes de cuisine. Toutes les heures ils mangeaient, puis dormaient un quart d'heure ; c'était ce qu'on appelait à Pataburg les repas et les sommeils horaires.

Il n'y avait qu'un seul sujet qui pût arracher les Patapoufs à leur bonne humeur : c'était la méchanceté des Filifers, mais on pouvait les excuser quand on voyait les ruines qu'avait laissées dans toutes les campagnes de ce pays fertile l'invasion filiférienne.

D'ailleurs, malgré tant de juste colère, la plupart des Patapoufs auraient souhaité, pour l'avenir, vivre en bonne intelligence avec leurs voisins.

« Évidemment », disaient-ils, « ces Filifers sont des gens que l'on ne peut pas comprendre et qui n'aiment ni manger, ni boire, ni rire, mais ce n'est pas une raison tout de même si deux peuples n'ont pas les mêmes goûts pour qu'ils s'envoient les uns aux autres des morceaux de métal qui éclatent en blessant le monde et en crevant les ballons. »

Tous les Patapoufs espéraient que la Conférence de Patafiole dont le moment approchait, allait mettre fin pour toujours aux disputes des deux pays.

— Mais pourquoi est-ce que vous vous battez depuis si longtemps, vous et les Filifers ? demanda un jour Edmond au fils de M. de Vorapouf.

— Ah ! dit celui-ci, c'est tellement bête que j'ose à peine vous l'expliquer. Au fond, nous sommes d'accord avec les Filifers pour penser que l'île de Patafer ne devrait appartenir à personne ; ce serait dangereux pour les Filifers si elle était à nous, dangereux pour nous si elle était aux Filifers ; seulement les Filifers, tout en acceptant qu'elle soit indépendante, veulent qu'elle porte le nom de Filipouf et nous voulons, nous, qu'elle s'appelle Patafer.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? dit Edmond.

— Oh ! à moi, rien du tout, dit le jeune Vorapouf, mais mon père dit que l'honneur des Patapoufs ne nous permet pas de céder sur ce point.

— Alors, qu'allez-vous faire ? dit Edmond.

— Eh bien ! je vous l'ai dit… Il a été décidé que dans un mois trois représentants des Patapoufs rencontreront, à Patafiole, qui est la ville frontière, trois délégués des Filifers et qu'ils essaieront de s'entendre. C'est ce qu'on appelle une Conférence.

— Nous, en Surface, dit Edmond, on a aussi des conférences… On en a même presque tout le temps… On en a eu à Genève, à Gênes, à Locarno, à La Haye, à Londres…

— Nous, c'est à Patafiole, dit le jeune Vorapouf.

— Nous, dit Edmond, on en a eu tellement que personne les lit même plus.

— Mon père dit que c'est ce qu'il faudrait, dit Jacques de Vorapouf ; mais c'est notre première conférence et les Filifers prennent tout au sérieux.

*
* *

Bientôt le prince de Vorapouf choisit Edmond pour secrétaire. Au lycée, Edmond Double avait toujours été premier en écriture. Il ne pensait pas que cela lui servirait un jour. Ce fut un poste bien agréable, car, grâce à lui, Edmond connut très rapidement les personnages les plus importants du royaume : le Grand Cuisinier, le Grand Pâtissier, le Grand Cigarier. Il fut même présenté au Roi Obésapouf XXXII.

— Faites attention, lui avait dit M. de Vorapouf, il faut l'appeler « Sire » et « Votre Majesté ».

Mais quand il fut devant le Roi, Edmond fut si étonné par son ventre, qu'il ne put plus retrouver une seule des phrases qu'il avait préparées, et sans savoir ce qu'il disait, commença brusquement :

— ***Que Votre Majesté, lui répondit l'Agneau…***

Heureusement, le Roi des Patapoufs avait, comme ses sujets, très bon caractère et il rit beaucoup. Il parla pendant cinq minutes avec Edmond de la cuisine de Surface. Il s'en faisait faire quelquefois et dit à Edmond qu'il l'inviterait un jour à manger un déjeuner surfacien.

— Cela vous rappellera votre pays, dit-il avec bonté.

À ce moment entra dans le salon un Patapouf vêtu d'un magnifique uniforme rouge brodé d'or et dont la poitrine était couverte de décorations. (Il fallait, pour cela beaucoup de croix, car sa poitrine était large comme la place du marché d'une petite ville française.) M. de Vorapouf, qui était à ce moment derrière Edmond, lui souffla.

— C'est notre grand soldat, le Maréchal Pouf, Duc de Filigrad.

— Bonjour, Maréchal, dit le Roi. Eh bien ! vous vous préparez à partir pour Patafiole ?

— Je ne sais pas encore, dit le Maréchal, si Votre Majesté me fera l'honneur de m'y envoyer.

— Comment, dit le Roi, il ferait beau voir que celui à qui nous devons la paix ne fût pas appelé à en discuter les termes. N'est-ce pas une guerrière surfacienne, continua-t-il, en se tournant vers Edmond, qui a dit : « Il a été à la peine ; il est juste qu'il soit à l'honneur » ?

— Oui, dit Edmond en rougissant, je crois que c'est Jeanne d'Arc.

— Sire, dit le Maréchal, si vous m'y envoyez, je vous jure qu'il n'y a pas un plus beau jour pour un soldat patapouf que celui où il peut signer une paix durable.

— J'en suis certain, Maréchal, dit le Roi, buvons à la Paix.

Le Grand Échanson apporta aussitôt une bouteille de champagne haute comme un homme, que l'on roulait dans un petit chariot, et la vida dans une grande coupe d'or. Le Roi et le Maréchal burent l'un après l'autre à la mode patapouvienne, en se regardant dans les yeux. Edmond trouva cette cérémonie très belle. Il l'aurait trouvée plus belle encore, si on lui avait donné un peu de champagne.

— Monsieur le Maréchal, dit M. de Vorapouf, quand le Roi se fut retiré pour sa sieste (car Sa Majesté devait, elle, dormir toutes les demi-heures), peut-être aimeriez-vous à parler avec mon ami des méthodes de guerre surfaciennes ?

Il m'a dit des choses très intéressantes sur des trous que, là-haut, on creuse pour se protéger des obus.

— J'ai entendu parler de cela, dit le Maréchal. J'ai même envoyé par les Escaliers de Surface une mission secrète pour étudier ces « tranchées ». Je crois que c'est ainsi que vous les appelez ?… Mais ce n'est pas pratique pour nous. D'abord pour des soldats patapoufs il faudrait des tranchées tellement larges qu'elles ne seraient plus un abri… Ensuite, comme vous le savez, Monseigneur, le Patapouf a horreur des travaux de campagne. Il aime encore mieux un bref combat, dangereux évidemment, mais après lequel, si on en sort vivant, on peut tout de suite faire un repas et dormir… Nous avons, ajouta-t-il, en se tournant vers Edmond, un règlement de cuisine en plein air qui vous intéressera beaucoup… Par exemple, connaissez-vous la bécasse cuite dans l'argile ?…

Pendant tout le reste de la visite, le Maréchal ne parla plus que de nourriture.

Edmond assista, comme secrétaire du Chancelier, à tous les travaux préparatoires de la Conférence de Patafiole. Il admira la bonne volonté des Patapoufs. Ils étaient prêts à s'entendre avec les Filifers sur tous les points. Évidemment ils se refusaient à admettre que l'île de Patafer s'appelât jamais Filipouf. Mais Edmond lui-même commençait à trouver qu'ils avaient raison là-dessus.

On croyait tellement à Pataburg que la Conférence réussirait et que la paix y serait enfin signée que tous les grands dignitaires souhaitaient être envoyés à Patafiole ; mais la délégation ne pouvait se composer que de trois membres, et quand la liste fut communiquée aux journaux, beaucoup furent désappointés. Heureusement, les Patapoufs n'étaient

pas ambitieux et, après un bon repas, tout fut oublié. La liste était la suivante :

LE CHANCELIER PRINCE DE VORAPOUF, Président.
LE MARÉCHAL POUF, Duc de Filigrad.
LE PROFESSEUR COMTE RAMPATA, Président de l'Académie Historique.

Le Professeur Rampata avait été choisi, parce qu'il connaissait mieux que personne toutes les questions relatives à l'Histoire de l'île de Patafer sur laquelle il avait écrit cent vingt-trois volumes. Le Chancelier avait pensé que sa science serait précieuse si les Filifers voulaient soulever, à nouveau, cette question. Mais, à Pataburg, ce choix fut assez généralement regretté. Le Professeur Rampata passait pour avoir mauvais caractère. Il descendait d'une des très rares familles que l'on appelait à Pataburg familles « Patas pures ».

On reconnaissait ces Patas à leurs noms qui se terminaient en pata et non en pouf, mais surtout à leur caractère, car ils avaient presque tous gardé la violence primitive de ces nomades conquérants. Comme tous les Patapoufs ils étaient gras, mais leurs visages étaient différents de ceux des autres familles. Les Filifers disaient toujours qu'il fallait distinguer les Patapoufs-marmottes et les Patapoufs-sangliers. Les Patapoufs-sangliers étaient en réalité les « Patas purs ». Ils formaient une noblesse très respectée dans ce pays où l'on attachait grande importance à la naissance. Mais pour une conférence de réconciliation, le choix n'était pas heureux. On espéra pourtant que la douceur bien connue du Chancelier et le pacifisme inébranlable du Maréchal Pouf apaiseraient le Professeur.

La veille du départ pour Patafiole le Chancelier apprit à Edmond qu'il l'avait choisi parmi tous les secrétaires pour l'emmener à la Conférence. Sans doute était-il assez fier de montrer un secrétaire surfacien.

VII

LE PRÉSIDENT RUGIFER

TANDIS que son frère Edmond devenait ainsi le favori des principaux parmi les Patapoufs, Thierry observait les Filifers.

Ils étaient remarquables par plusieurs traits. D'abord, ils travaillaient beaucoup plus que les gens de Surface. À l'heure du déjeuner, Thierry avait toujours vu son papa se reposer un instant après son café, jouer avec les enfants ou bavarder avec Mme Double. Jamais on ne voyait un Filifer de plus de trente ans se divertir et quand des jeunes gens jouaient au ballon (avec de curieux ballons très longs et très minces), le jeu avait toujours l'air d'un exercice militaire.

Pour les Filifers, le temps semblait être ce qu'il y avait de plus précieux au monde. Quand ils donnaient un rendez-vous, c'était à 6 heures 17 minutes 3 secondes, à 3 heures 14 minutes 22 secondes. Dans la maison des Dulcifer les repas étaient à 8 heures du matin et à 8 heures du soir et si les enfants n'étaient pas à table au moment où sonnait le dernier coup de 8 heures, ils étaient privés de dîner. Quant au repas du milieu du jour, il était supprimé dans toutes les familles. Les Filifers mangeaient toujours debout, très vite et

très peu. Dans les rues on ne voyait pas de pâtisseries, mais des magasins de vermicelles, de nouilles et de machines à calculer. Avant chaque repas, M. Dulcifer, debout devant son assiette vide, prononçait d'un air sévère une phrase qui, disait-il, était d'un grand Surfacien : « Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger. »

Les Filifers étaient de merveilleux calculateurs. Tout le monde à Filigrad tenait des comptes à toute heure du jour. La monnaie était composée de fils d'or, d'argent et de cuivre de longueurs différentes. Dans les tramways, les femmes qui payaient leur place deux fils de cuivre tiraient aussitôt un carnet pour inscrire cette dépense. Naturellement elles devaient écrire debout car il n'y avait aucune place assise. L'homme le plus riche du pays, l'Ingénieur Ploutifer, Président de la Cie Filiférienne des Vermicelles, voyageait toujours debout dans sa propre voiture, car le goût du confort était considéré par les Filifers comme une faiblesse. Dans les maisons, et malgré leur grande hauteur, il n'y avait jamais d'ascenseurs. Thierry soufflait en montant les terribles escaliers filifers aux marches hautes et étroites.

Les vermicelles étaient l'industrie principale des Filifers, mais ils fabriquaient aussi des saucissons et des bougies. Leur dégoût invincible pour tous les objets ronds rendait certaines industries difficiles. Par exemple, ils ne fabriquaient pas eux-mêmes les roues et les pneumatiques ; ils devaient les importer de Patapouf. En revanche, les Patapoufs achetaient aux Filifers les tiges de piston, les fils d'acier.

On comprend que chez un peuple aussi exact, tous les services marchaient mieux qu'en Surface. Thierry avait souvent vu son père et sa mère souffrir et s'irriter quand ils demandaient une communication téléphonique. Chez les Fili-

fers, on avait à peine prononcé le nom de la personne à laquelle on voulait parler, que déjà elle était là. Les trains partaient et arrivaient à l'heure. Dans les classes, on donnait à la même minute le même devoir ou la même leçon dans toutes les écoles de la République. Thierry trouvait assez commode cette précision des Filifers. Avec eux on savait sur quoi l'on pouvait compter.

Le malheur était qu'ils n'avaient pas bon caractère. Ils n'étaient pas méchants, mais envieux et ambitieux. Dès qu'un Filifer avait une place, tous les autres la voulaient. Dans les rues, on ne voyait que gens qui se querellaient. M. Dulcifer disait toujours du mal des autres professeurs, ses collègues. Les petits Dulcifer étaient jaloux les uns des autres ; si l'on devenait l'ami de l'un des trois, les deux autres prenaient les mines les plus sombres. Avec leurs enfants, les parents Filifers étaient sévères ; ils les punissaient beaucoup, en répétant sans cesse : « C'est dans leur intérêt. »

Tout de suite M. Dulcifer fit comprendre à Thierry qu'il ne pouvait l'envoyer à l'école avec ses propres enfants, parce qu'il n'avait aucune raison de payer l'éducation d'un étranger.

— Vous devez, avait-il dit à Thierry, gagner votre pension, si vous voulez rester ici… C'est dans votre intérêt.

— Mais, qu'est-ce que je peux faire ? avait demandé Thierry.

— Beaucoup de choses, dit M. Dulcifer. Par exemple, vous avez une bonne écriture, vous pourriez être secrétaire.

— Mais qu'est-ce que c'est, secrétaire ? dit Thierry.

— Un secrétaire est un homme qui écrit des lettres pour un autre, qui prend des notes pour lui, enfin qui l'aide dans son travail.

— Mais je n'aime pas du tout écrire des lettres, dit Thierry.

— Je ne vous demande pas ce que vous aimez, dit M. Dulcifer ; chez nous autres Filifers, quand on veut manger, il faut travailler… C'est dans votre intérêt… Je vais aller demain me renseigner et demander s'il y a, dans les ministères, des postes vacants.

*

*   *

Le lendemain, il revint en disant qu'il avait trouvé un poste pour Thierry chez le Président Rugifer qui, depuis longtemps, demandait un secrétaire surfacien.

Au nom de M. Rugifer, les petits Dulcifer et Mme Dulcifer poussèrent des cris d'admiration.

— Vous avez de la chance, dirent-ils à Thierry.

— Qui est M. Rugifer ? demanda Thierry.

— C'est le Président du Conseil, Ministre de l'Amaigrissement, dit M. Dulcifer avec solennité.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Thierry.

— Rugifer est un grand Filifer, dit M. Dulcifer c'est un homme qui a fait perdre à chaque citoyen de ce pays près

d'un kilo et qui a réduit les rations de plus de vingt pour cent. Il vous attend demain à 6 heures 33 minutes du matin.

— Moi ? dit Thierry… Mais je me lève à sept heures !…

— Alors, mon petit ami, dit M. Dulcifer, il faudra changer vos habitudes. D'ailleurs, pensez que si vous gagnez une heure par jour, cela fera 365 heures par an et 21.900 heures en 60 ans, c'est-à-dire que vous vivrez 1.825 jours de plus… C'est votre intérêt.

Le lendemain, bien qu'il se fût levé dans l'obscurité, Thierry était un peu en retard quand il arriva au Ministère de l'Amaigrissement. À la porte, des huissiers d'une admirable maigreur, consultèrent une note… « Thierryfer ? dirent-ils, Thierryfer ?… Ah ! oui !… Mais, mon garçon, vous étiez convoqué à 6 heures 33 minutes et il est 6 heures 37. Eh bien ! Le Président va vous faire une belle réception ! »

L'huissier téléphona et dans le téléphone on entendit des rugissements. L'huissier fit signe à Thierry de le suivre, et, par un couloir qui n'avait pas cinquante centimètres de large, le conduisit devant une porte de cuir. Celle-ci s'ouvrit et Thierry vit, assis devant un bureau, un homme qui avait exactement l'aspect d'une lame de couteau ; mais de ce corps presque invisible sortait une voix formidable.

— C'est vous, Thierryfer ? Vous êtes un paresseux et un retardataire.

— Mais, dit Thierry…

— Taisez-vous ! Vous êtes un menteur et un bavard.

— Mais, dit Thierry…

— Taisez-vous ! Vous êtes un crétin et un idiot.

« Je vais essayer de me taire », pensa Thierry, « il se calmera peut-être. »

Il découvrit en effet, que, si on ne lui répondait pas, M. Rugifer se calmait assez vite. Il avait besoin, pour se soulager, de dire deux mots désagréables aux gens qui l'avaient mécontenté, mais jamais un de plus, et cela suffisait pour qu'il inspirât une grande terreur à tous les Filifers. Au fond, ce n'était pas du tout un homme méchant ; il était même meilleur que la plupart de ses compatriotes, et quand Thierry eut pris l'habitude de travailler avec lui, il en vint à l'aimer.

Le travail de Thierry n'était pas difficile ; il devait répondre au téléphone et dire : « Je regrette, mais le Président est occupé. » C'était un peu monotone, mais Thierry avait toujours aimé téléphoner. Au bout de huit jours, il était tout à fait habitué à M. Rugifer et n'écoutait même plus quand celui-ci lui disait : « Thierryfer, vous êtes un crétin et un idiot. » De la part de M. Rugifer, cela lui paraissait aussi naturel que si le Président avait dit bonjour.

M. Rugifer avait deux qualités qui le rendaient sympathique : il aimait son pays, et il aimait Mme Rugifer, qui venait souvent au Ministère. Elle était jolie, douce et beaucoup moins maigre que les autres dames filifériennes. S'il avait osé, Thierry aurait presque pu dire que Mme Rugifer était une Patapouf. Mais M. Rugifer l'aurait tué, car il ne haïssait rien au monde autant que les Patapoufs.

— Ce sont des bandits et des canailles, disait-il.

Mais il adorait Mme Rugifer.

VIII

CONFÉRENCE DE PATAFIOLE

UN voyage avec le Chancelier de Vorapouf était toujours un grand plaisir. De grandes automobiles-ballons transportèrent la délégation dont faisait partie Edmond, jusqu'au petit port de Pataplage. Là était mouillé le yacht royal que Sa Majesté Obésapouf XXXII avait mis à la disposition des délégués. Tous les bateaux, dans le port, étaient couverts de drapeaux. Sur le quai de Pataplage flottaient de grandes banderoles : « Vive la paix ! Amitié aux Filifers ! »

Dès qu'on fut sur les flots dorés de la mer Jaune et toute la délégation confortablement installée dans de grands fauteuils, un maître d'hôtel vint présenter à chacun une carte sur laquelle on lisait :

HUITRES DE MARAPOUF
CAVIAR DE LA POUVE
HOMARD À LA PATABURG
SOLES PATAPOUF
…
…

et tout le monde mangea, sans perdre une minute, jusqu'à Patafiole, tandis que le Professeur Rampata racontait comment l'île de Patafer, que l'on apercevait toute proche, avait été fondée par des Patapoufs. Le capitaine du yacht, non sans imprudence, fit passer son bateau à moins de dix mètres de la côte nord de l'île, et sur le rivage on vit les habi-

tants de Patafer qui agitaient des mouchoirs. La petite ville frontière de Patafiole était pavoisée de drapeaux aux couleurs des deux nations. Une garde de soldats patapoufs et filifers, assez comiques par le contraste des deux races rendit les honneurs au débarcadère. Cinq minutes plus tard, avec une ponctualité impeccable, arriva la délégation des Filifers. Elle était composée de trois membres :

SON EXCELLENCE M. RUGIFER, PRÉSIDENT DU CONSEIL, et Président de la délégation.
LE GÉNÉRAL TACTIFER.
LE PROFESSEUR DULCIFER.

Edmond les regarda descendre du train, avec beaucoup de curiosité. Pour lui qui aimait tant les wagons, rien n'était plus curieux que cette ligne si étroite, ces rails si rapprochés, ces compartiments étroits et allongés. Il trouvait aussi un vif intérêt à regarder les signaux, car la frontière les partageait en deux groupes très différents ; du côté patapouf, ils étaient ronds et l'on voyait apparaître un cercle rouge, un cercle vert ; tandis que du côté filifer, c'étaient de minces lames de lumière, alternativement bleues ou jaunes. Tout d'un coup, Edmond se retourna et, malgré la solennité du moment, il poussa un cri, car, derrière les grands personnages filifers, descendait son frère Thierry.

— Thierry ! cria-t-il.

— Edmond !

Ils firent le tour des délégations pour se serrer la main. Ils s'efforçaient tous deux de rester calmes, pour ne pas trop attirer l'attention, mais jamais ils n'avaient été plus heureux. Le Chancelier de Vorapouf, qui avait remarqué l'incident, demanda des explications, et quand il sut que son secrétaire

était le propre frère du secrétaire de M. Rugifer, il en pleura presque d'attendrissement et dit qu'une coïncidence si extraordinaire était un heureux présage pour la Conférence. M. Rugifer répondit sèchement que c'était un détail médiocre et insignifiant.

Le premier contact ne fut pas encourageant. Depuis plusieurs mois des ouvriers des deux pays avaient travaillé à construire sur la frontière même un Hôtel de la Conférence. Naturellement il avait été impossible de confier ce travail à un architecte des pays du Sous-Sol. Le choix aurait soulevé trop de colères. Le Chancelier de Vorapouf et le Président Rugifer avaient donc, d'un commun accord, fait venir un jeune architecte de Surface et celui-ci avait dessiné un bâtiment qui était assez beau et qui aurait eu peut-être un grand succès à Genève, comme le palais de la Société des Nations mais qui malheureusement choqua, dès qu'il l'aperçurent, les hommes d'État Patapoufs et Filifers.

— Comme c'est plat ! dit le Professeur Rampata avec dégoût.

— Comme c'est lourd ! dit le Général Tactifer avec mépris.

Ce fut bien pire lorsqu'ils y entrèrent. L'architecte, ahuri par les ordres contradictoires qu'il recevait des deux pays avait fini par construire son hôtel comme il l'aurait fait en Surface. Les portes tournantes de l'entrée furent cause d'incidents pénibles. Les Filifers, trop légers, avaient grande peine à les faire tourner. Quand enfin ils y réussissaient, ils se trouvaient ballottés sans fin, car ils ne pouvaient plus les arrêter. Quant aux Patapoufs, il leur fallait un grand effort pour y entrer, un plus grand encore pour en sortir.

Thierry et Edmond étaient, eux, ravis de trouver enfin des escaliers et des ascenseurs semblables à ceux de Paris. Mais ils étaient seuls à les admirer. Les Patapoufs, habitués à voir dans toutes les maisons des escaliers mobiles ou des tapis roulants, regardaient avec effroi ces appareils, d'ailleurs trop petits pour eux. Les Filifers se jetaient à leur manière rapide et brusque sur les escaliers, mais comme ceux-ci n'avaient pas la forme à laquelle ils étaient habitués, plusieurs d'entre eux tombèrent. Le Professeur Dulcifer s'écorcha le genou et devint plus irritable que jamais, tandis que le Maréchal Pouf, dont plusieurs décorations avaient été arrachées par l'ascenseur, soufflait et grommelait.

Aussi dès les premières minutes, Thierry et Edmond comprirent que tout allait mal des deux côtés. Les délégués parlaient d'un air de reproche de la mauvaise organisation de cette conférence. Les Patapoufs avaient proposé qu'avant de se mettre au travail on prît un repas ensemble ; mais les Filifers, qui ne mangeaient jamais au milieu du jour, exigèrent qu'on se réunît aussitôt pour une première séance. Le Prince de Vorapouf, effrayé par la voix terrible de M. Rugifer, céda tout de suite, mais se fit préparer une grande quantité de sandwiches et de gâteaux, pour pouvoir supporter ce retard dans ses repas habituels.

Enfin les deux délégations furent assises l'une en face de l'autre, autour d'une grande table recouverte d'un tapis vert, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville. Edmond et Thierry, debout derrière leurs deux chefs, se faisaient de petits signes d'amitié. Le Chancelier de Vorapouf allait proposer que l'on choisît un président quand M. Rugifer se leva et dit d'un ton coupant : « Avant que ne commencent ces délibérations, il y a deux points sur lesquels je désire, pour éviter tout malentendu, faire connaître clairement ma pensée. Le premier,

c'est que je considère comme indécent que, dans la liste des délégués patapoufs qui a été communiquée à la presse, le Maréchal Pouf figure avec le titre de Duc de Filigrad : le Maréchal Pouf n'a jamais pris Filigrad, c'est Filigrad qui a pris le Maréchal Pouf. » Edmond regarda son pauvre ami le Maréchal, qui était devenu tout rouge et qui allait répondre, quand M. Rugifer continua :

« Le second point, c'est que nous n'admettrons pas qu'au cours de ces discussions l'île qui en est l'objet soit désignée sous le nom de Patafer, alors que de temps immémorial elle a été connue sous le nom de Filipouf. Nous voyons très bien quel sens attribue à ce changement de nom la délégation qui est en face de nous et qui, en mettant Pata au commencement du mot, veut indiquer que l'île appartient plutôt aux Patapoufs qu'aux Filifers. Je ne me prêterai pas à cette manœuvre. Ce second point est un ultimatum ; nous ne discuterons pas plus longtemps s'il n'est pas réglé immédiatement. » Les Patapoufs, qui avaient la bouche pleine, se regardèrent consternés. Le Professeur Rampata semblait furieux. Il murmura quelques mots à l'oreille du Chancelier qui dit :

— La parole est au Professeur Comte Rampata, qui répondra au nom du Roi des Patapoufs.

— Messieurs, dit le Professeur Rampata, nous pourrions comprendre l'émotion de l'Honorable Président Rugifer, si le nom de Patafer était nouveau, mais la vérité est, Messieurs, que ce nom est aussi ancien que l'histoire elle-même de nos deux pays. Dès le XIIe siècle, dans un texte de notre grand poète, Ronsapouf, vous trouverez le vers bien connu :

L'Île de Patafer aux amandiers fleuris.

Au XIIIe siècle…

Le Chancelier de Vorapouf, voyant que M. Rugifer allait éclater, intervint avec un sourire :

— Messieurs, pour prouver notre désir de conciliation, je vous propose ceci : nous emploierons, nous, le mot Patafer, et la délégation filiférienne emploiera le mot Filipouf. Je pense qu'ainsi toutes les susceptibilités seront calmées.

À ce moment, M. Rugifer rugit : « Je n'ai jamais entendu de proposition plus insolente… Le Professeur Rampata est un pédant et un ignorant. »

Le Professeur devint violet, puis blanc, puis rouge. Il toussa, s'étrangla et quitta la salle. Le Chancelier et le Maréchal Pouf se regardèrent, puis, ne sachant que faire, le suivirent. La délégation des Filifers sortit de l'autre côté. Il n'y avait plus dans la salle qu'Edmond et Thierry qui se précipitèrent l'un vers l'autre.

— Ils sont fous, tes Filifers ? dit Edmond à Thierry.

— Non, dit Thierry… Mais il faut connaître Rugifer… Il n'est pas méchant… Quand il dit que Rampata est un pédant et un ignorant, pour lui ce sont des mots très doux. Si l'autre ne s'était pas fâché, une minute plus tard Rugifer se serait calmé.

— Que c'est dommage ! dit Edmond. Si tu connaissais les Patapoufs tu verrais… Ils sont si gentils, si conciliants ; ils étaient venus là avec un tel désir de paix.

— Tu devrais leur expliquer ce que je viens de te dire, dit Thierry. Et tout de suite, car cette discussion devient

dangereuse… Je connais mes Filifers. On peut très bien s'entendre avec eux, mais si on les contrarie sur des questions d'orgueil, ils sont capables de tout. Dans le train, je les ai entendus dire qu'ils referaient la guerre plutôt que d'accepter ce nom de Patafer.

— Tu ne trouves pas cela idiot ? dit Edmond.

— Stupide, dit Thierry… Mais si nous pouvions arranger les choses…

— Il y aurait peut-être un moyen, dit Edmond… Si l'on convenait de dire, pendant toute la Conférence, « Île de Patafer ou Filipouf » ?

Thierry réfléchit un instant.

— Oui, dit-il, je crois que je pourrais faire accepter cela par le Président. Courons vite !

Edmond passa dans la chambre où s'était retirée la délégation des Patapoufs et il trouva les trois gros hommes autour d'une table ; ils s'étaient fait servir leur repas horaire. Il leur raconta la conversation qu'il venait d'avoir avec son frère.

Le pauvre Maréchal était obsédé par les paroles de M. Rugifer à son égard. « Je n'ai pas demandé le titre de Duc de Filigrad, gémissait-il, je suis prêt à y renoncer… » Le Chancelier le consola et dit à Edmond que pour son compte il acceptait volontiers de dire à l'avenir : « Île de Patafer ou Filipouf. »

Mais M. Rugifer, lorsque Thierry lui fit cette proposition, répondit : « Si vous pensez que j'emploierai jamais cette expression, vous êtes un étourdi et un songe-creux !… »

Puis, après avoir réfléchi un instant, il ajouta d'un ton plus calme : « J'accepterais, à la rigueur, que l'on dît « Île de Filipouf ou Patafer ».

— Si ce n'est qu'une question d'ordre des mots, dit Thierry, il me semble que cela devrait s'arranger.

Il courut, une fois de plus, jusqu'à la salle où siégeaient les Patapoufs. Mais à sa grande surprise, il les trouva, cette fois, aussi têtus que les Filifers.

— Non, non ! dit le Comte Rampata. C'est impossible… Nous ne pourrions rentrer à Pataburg… La jeunesse Pata nous lapiderait.

À ce moment, un soldat filifer entra, portant un message du Président Rugifer.

Celui-ci disait que la proposition dont il avait chargé son secrétaire était la dernière qu'il ferait, que c'était un ultimatum, qu'il donnait à la délégation des Patapoufs dix minutes pour l'accepter, qu'il avait commandé son train et qu'il partirait s'il n'avait pas entière satisfaction.

— C'est la guerre, dit le Maréchal Pouf avec désespoir.

— C'est la guerre, dit le Comte Rampata, avec satisfaction.

Un quart d'heure plus tard, les Patapoufs arrivaient sur le quai de Patafiole, encore étourdis de ce coup. Ils avaient, dans leur émotion, oublié deux siestes horaires et leurs yeux se fermaient de fatigue. Edmond regardait avec admiration courir dans la campagne, sur ses petits rails, la locomotive étroite des Filifers qui retournaient chez eux.

IX

NOUVELLE GUERRE DES PATAPOUFS ET DES FILIFERS

RIEN ne peut se comparer à l'enthousiasme avec lequel M. Rugifer fut reçu à Filigrad. Le Président Brutifer, bien qu'il pâlit de jalousie, vint au-devant de la délégation. Toute la jeunesse de la ville s'était massée dans les rues que devaient parcourir les trois héros pour rentrer au Ministère de l'Amaigrissement. Les plus pauvres des Filifers avaient tenu à acheter un drapeau. Du sommet des tours efflanquées pendaient de longues oriflammes. Sur les places publiques les musiques militaires jouaient l'Hymne Mince du grand Flutifer. Déjà on affichait les ordres de mobilisation de l'Armée et de la Marine pour le lendemain à 5 h. 34 du matin.

Rien, dis-je, ne pouvait se comparer à l'enthousiasme des Filifers, si ce n'est celui avec lequel le Professeur Rampata et ses collègues furent accueillis à Pataburg. Le Roi Obésapouf changea l'heure d'un de ses repas pour recevoir au pied de l'escalier du palais les délégués qui avaient défendu l'honneur de Patapouf. Les dames des plus anciennes familles Patas tinrent à venir elles-mêmes offrir des fleurs aux trois héros. Le Professeur Rampata qui, à Patafiole, avait été le plus dur, fut le plus fêté au retour, fait remarquable si l'on veut bien se souvenir de l'humeur si douce des Patapoufs. Le chœur de la Chapelle Royale chanta l'Hymne Obèse de Grabski-Korsapouf. Déjà des afficheurs, munis de grands seaux de colle à la vanille, affichaient sur des panneaux en forme de ballon les ordres de mobilisation que lé-

chaient les petits garçons. Ils auraient léché avec moins d'enthousiasme s'ils avaient su quels malheurs préparait pour eux cette affiche rose surmontée du drapeau de Patapoufs.

Edmond assista, chez le Chancelier, au Conseil de guerre où fut arrêté le plan de campagne. Le Maréchal Pouf semblait très confiant.

— Je puis vous assurer, dit-il, que, cette fois, les troupes ennemies qui traverseraient le désert de Sahapouf trouveront à qui parler lorsqu'elles déboucheront dans la plaine de Patapouvie. Non seulement je vais concentrer toute l'armée sur la lisière du désert, mais j'ai obtenu des terrassiers patapoufs, malgré leur horreur pour les travaux de terrassement, qu'ils veuillent bien creuser, le long de cette lisière, des ouvrages de protection, appelés « tranchées », dont je dois la description à un jeune Surfacien de grande intelligence qui est parmi nous en ce moment.

Tout le monde se tourna vers Edmond, qui rougit d'émotion et de plaisir.

— La difficulté, continua le Maréchal, est que ces « tranchées », telles que les creusent les Surfaciens, sont trop étroites pour qu'un Patapouf normal s'y puisse tenir et que, d'autre part, il est impossible de les faire beaucoup plus larges sans leur enlever une grande part de leur valeur de protection… Mais notre Excellent Inspecteur du Génie, le Général Sapouf, a inventé un type de tranchée en forme d'outre, qui, étroit au sommet et arrondi en ses flancs, résout le problème. Le seul inconvénient est qu'on ne peut y entrer qu'aux extrémités, ce qui rend les sorties en masse impossibles… Mais comme nous voulons faire une guerre purement défensive, cela n'a pas d'importance. Au contraire. »

Le Chancelier félicita vivement le Maréchal et lui annonça que le Roi le faisait Prince de Sahapouf. Il ajouta que le jeune Surfacien auquel les Patapoufs devraient peut-être leur salut, serait appelé désormais Baron Edmond des Escaliers.

*
*   *

Cependant Thierry, chez les Filifers, assistait au Conseil de guerre qui se tenait sous la présidence de M. Rugifer.

— La séance est ouverte, dit M. Rugifer, la parole est au Général Tactifer pour l'exposé de son plan de campagne.

— Messieurs, dit le Général Tactifer, la guerre étant essentiellement un art de surprise, il ne saurait être question de reprendre, cette fois le plan de campagne qui a si bien réussi l'an dernier ; il faut tenir compte de trois faits :

1° Les Patapoufs n'ont plus de flotte. Ils n'ont pu reconstituer celle qui fut détruite aux Aiguilles de Fer ; donc, une invasion par mer ne sera pas sérieusement combattue.

2° Pour la même raison, nous n'avons pas à craindre d'être nous-mêmes envahis.

3° Les Patapoufs étant des esprits lents, préparent toujours la guerre précédente. Il est à peu près certain qu'ils vont nous attendre à la lisière de Sahapouf.

Je propose donc : ***a)*** Qu'un corps expéditionnaire occupe l'Île de Filipouf, car il vaut toujours mieux tenir un gage.

b) Que notre armée principale soit transportée en un point de la côte aussi voisin que possible de Pataburg, ville sur laquelle nous marcherons.

— Général, dit M. Rugifer, vous êtes un savant et un brave. Que vous faut-il ? Le pays vous le donnera.

— Il me faut, dit le général Tactifer, 198 bateaux-transports pouvant transporter chacun 1.003 hommes.

— Notez, Thierryfer, dit M. Rugifer.

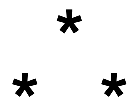
Thierry prit une feuille de papier et nota très vite, sous la dictée du général, le nombre des camions, des canons, des avions qu'il réclamait. Il était un peu effrayé, parce que, de temps à autre, le général s'arrêtait pour lui poser une question :

— À 32 hommes par camion, combien faut-il de camions pour transporter 198.595 hommes ?

Et comme Thierry ne répondait pas immédiatement :

— Vous êtes un ignorant et un lambin, lui dit M. Rugifer.

« Si jamais je retourne au lycée », pensait Thierry, « je serai premier en calcul. »



Quinze jours plus tard, le corps expéditionnaire des Filifers débarquait, avec plein succès, sur la côte patapouf.

Thierry n'avait jamais vu la guerre, mais après cela il ne souhaita plus jamais la revoir. Il entendit, au-dessus de sa tête, siffler les obus qui faisaient : ***Whi-i-i-z !**…* puis soudain éclataient : ***Bang !*** Il vit ses amis Filifers coupés en deux par des éclats d'acier (et pourtant ils étaient si minces qu'il y avait peu de prise). Il entendit, le soir, au-dessus du camp, les avions qui respiraient lourdement : ***Whra-ra**… **Whra-ra**…* Il les avait bien entendus jadis passer au-dessus de son jardin, mais, en ce temps-là, c'étaient des avions français que l'on avait plaisir à regarder ; maintenant, quand il en voyait un, il savait qu'une minute plus tard il entendrait un long sifflement, puis un bruit effroyable, verrait une grande flamme, ensuite il y aurait tout près un grand trou et, au fond, quarante ou cinquante morts enfouis sous la terre.

Comme l'on avançait, il vit les villages détruits par l'artillerie, des femmes et des enfants blessés, des petits garçons qui avaient perdu leur papa et leur maman. Les pauvres Patapoufs n'avaient pas une chance de pouvoir résister. Toutes leurs troupes étaient au Nord, sur la frontière de Sahapouf, et attendaient dans leurs « tranchées en outre » un ennemi qui ne viendrait jamais.

Le Maréchal Pouf essaya de ramener des hommes vers le Sud le plus vite possible, mais ils avaient du mal à sortir des tranchées ; les Patapoufs n'avaient jamais été bien rapides ; les malheureux régiments arrivaient un à un et ne servaient qu'à se faire tuer bravement. Au contraire, l'armée des Filifers opérait avec une sûreté merveilleuse et en quinze jours elle fut devant Pataburg.

Le Maréchal Pouf voulut livrer une dernière bataille sous les murs de la ville, et là fut fait prisonnier avec toute son armée. Ce fut un triste spectacle que de voir ce vieux

guerrier tendre son épée, en baissant la tête, au Général Tactifer. Celui-ci, malgré sa dureté, fut si ému qu'il eut la pensée de faire servir à son collègue vaincu et qu'il voyait affamé – car le Maréchal n'avait pas mangé depuis plus d'une heure – un repas digne d'un Patapouf. Cependant, Thierry cherchait partout dans les rangs des prisonniers son frère Edmond. Il ne le voyait pas.

— Mon Dieu ! pensait-il, pourvu qu'Edmond n'ait pas été tué.

Le lendemain, l'armée du Général Tactifer fit son entrée dans Pataburg. Cette ville si gaie avait un air de deuil. Les pâtisseries elles-mêmes avaient été fermées. Les dames Patas étaient vêtues de robes noires. À l'entrée du Palais Royal, le Chancelier de Vorapouf, pâle et ayant perdu quinze kilos en quinze jours, reçut le Général Tactifer et son état-major. Derrière lui, Thierry, qui suivait à cheval les vainqueurs, aperçut Edmond qui pleurait. Il aurait voulu descendre pour le consoler, mais il montait très mal et pensa que, s'il descendait, il ne pourrait plus remonter. Dès que la cérémonie fut terminée, il courut à son frère.

— Pourquoi as-tu l'air si malheureux ? lui dit-il. Tu n'es pas un vrai Patapouf.

— Je sais bien, dit le baron Edmond des Escaliers, mais je me suis habitué à eux.

Cette fois, les Filifers furent impitoyables. Un télégramme du Président Rugifer annonça les conditions de paix. Le Roi Obésapouf XXXII était déposé et tout le pays des Patapoufs, ainsi que l'île de Filipouf, était annexé à la République des Filifers.

X

LES FILIFERS CHEZ LES PATAPOUFS

GRÂCE à Thierry, qui se donna beaucoup de mal pour son frère (car il avait du cœur malgré son air insensible), celui-ci obtint un poste dans les bureaux du Général Tactifer. Il avait d'abord refusé parce qu'il ne voulait pas abandonner ses amis patapoufs, mais ceux-ci eux-mêmes lui conseillèrent d'accepter. C'étaient des gens d'un caractère facile et résigné. Ils avaient été vaincus ; ils n'essayaient plus maintenant que de sauver les coutumes de leur pays.

Au début, il leur fut très difficile de s'habituer aux manières de l'armée filiférienne d'occupation. Quand un Colonel filifer vous convoquait à 8 heures 5 minutes, cela voulait dire pour lui 8 heures 5 ; pour un Patapouf, cela signifiait n'importe quelle heure entre huit heures et midi. Naturellement il n'était pas toujours facile de s'entendre.

Il y eut aussi de grandes difficultés au sujet des rations. Cette immense armée qu'il fallait nourrir rendait les vivres assez rares et, au début, l'intendance filiférienne voulut imposer aux Patapoufs la suppression des repas horaires. C'était, comme eût dit M. Rugifer, absurde et impossible. Un Patapouf était un être doux, mais si on le privait de nourriture, il devenait féroce. Le Général Tactifer comprit vite qu'il serait dangereux pour son armée de soulever une révolte générale dans un pays étranger.

Il y eut bien quelques Patapoufs qui, lâchement et pour tâcher d'obtenir des conquérants une bonne place, entrèrent dans des maisons de régime et se firent maigrir. On vit dans

les journaux des annonces : ***Transformation d'un Patapouf en Filifer garantie en un mois par traitement du Dr Grapouf.***

Mais ceux qui essayèrent de ces méthodes se rendirent malades. Quelques-uns en moururent et ces dangers étaient courus en vain, car un Patapouf maigre ne ressemblait en rien à un Filifer authentique. Sa peau retombait en plis ridicules et il était justement méprisé par tous les loyaux Patapoufs.

D'ailleurs, très vite, les événements prirent une tournure imprévue. Les officiers et les soldats filifers, logés chez l'habitant, trouvèrent la cuisine patapouvienne excellente. Thierry, qui mangeait à la table du Général Tactifer, vit peu à peu l'ordinaire s'améliorer. « Il faut bien », disait le Général, « étudier les mœurs d'un peuple vaincu et que je dois administrer. » La vérité était qu'il prenait goût à une nourriture plus agréable. Edmond rit beaucoup un jour où son frère (qui lui vantait toujours l'austérité des Filifers) l'ayant invité, il vit paraître dans cette maison ennemie le propre maître d'hôtel de M. de Vorapouf et le menu classique :

HUITRES DE MARAPOUF
CAVIAR DE LA POUVE
HOMARD À LA PATABURG
SOLES PATAPOUF
…
…

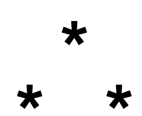
Le Roi Obésapouf, bien qu'il eût été détrôné, exerçait une certaine influence sur le Général Tactifer qui allait souvent le consulter. « C'est un homme comme tout le monde », disait le Général, « mais il est raisonnable et de bon con-

seil. » Le Roi savait admirablement, sans jamais compromettre sa dignité de Patapouf, dire au Général des choses aimables et qui le touchaient.

— Je me garderais bien, Général, disait-il, de comparer vos qualités militaires avec celles du vaillant Maréchal Pouf, qui était un vieux serviteur de ma couronne et que j'aime tendrement ; vous représentez deux types d'hommes différents et également estimables, mais si j'avais eu à la tête de mes armées un organisateur tel que vous, qui sait si je ne régnerais pas encore aujourd'hui sur les Patapoufs ? Seul le Général Tactifer pouvait vaincre le Général Tactifer.

— Le Roi Obésapouf est très intelligent, disait à Thierry, en sortant, le Général Tactifer.

Il se montrait de plus en plus indulgent à l'égard des Patapoufs. En même temps Thierry remarquait combien les mœurs de l'armée des Filifers devenaient plus douces et plus paresseuses. Beaucoup de soldats filifers épousaient des jeunes filles patapoufs. L'armée revint à Filigrad avec des sentiments d'amitié sincère pour la nouvelle province.



Thierry fut très étonné par l'état de la République des Filifers au moment du retour de l'armée. Habitudes, idées, conversations, tout lui semblait différent de ce qu'il avait connu quelques semaines plus tôt. Il avait amené son frère chez le Professeur Dulcifer et celui-ci avait accepté, contre

paiement, de les loger tous deux ; mais cette maison d'un vrai Filifer était à peine reconnaissable.

Thierry, le premier jour, avait recommandé à Edmond d'être exact et de se trouver dans la salle à manger au premier coup de huit heures. Or, fait presque incroyable, les enfants Dulcifer n'y étaient pas ; M. Dulcifer pianota impatiemment sur la nappe (et cela rappela à Thierry et à Edmond leur papa. Où était-il maintenant, leur pauvre papa ?), puis, après un soupir, il murmura la phrase consacrée : « Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger », et commença son repas.

Les petits Dulcifer n'arrivèrent que dix minutes plus tard au moment où leur père achevait de déjeuner.

— Où étiez-vous ? dit M. Dulcifer, d'une voix terrible.

— Dans notre chambre, dirent les enfants avec calme et sans même s'excuser.

— Comment ! dit M. Dulcifer furieux, vous avez l'audace d'arriver dix minutes en retard, alors que vous avez entendu sonner huit heures.

— Peuh ! dirent les petits Dulcifer… À Pataburg, on ne fait pas tant d'histoires.

Ce n'était qu'un petit incident ; mais dans toutes les familles se passaient des faits du même genre. La vérité était que beaucoup de Filifers avaient appris, pendant la guerre, qu'il existait une façon de vivre plus douce. Les femmes des soldats, alléchées par les récits de leurs maris, demandaient qu'on fît une loi pour autoriser l'ouverture de pâtisseries. Les enfants des collèges réclamaient le droit, pour les concierges, de vendre des gâteaux et des bonbons, comme cela

se faisait dans les collèges de Patapouf. Les soldats, dans les casernes, voulaient se lever à huit heures, comme les soldats patapoufs.

— Ces mœurs d'après-guerre sont abominables, disait M. Dulcifer, et d'autant plus dangereuses que le moment approche où nous allons prendre une décision de laquelle dépend tout l'avenir de notre pays… Vous savez que nous avons annexé le Royaume des Patapoufs et l'île de Filipouf ?

— Oui, dit Thierry.

— Ce n'est pas malheureux, dit M. Dulcifer. Mais les Patapoufs seront-ils considérés comme des sujets ou comme des citoyens ? Voteront-ils comme les Filifers ? Feront-ils les lois comme les Filifers ? Vous comprenez bien que si nous les autorisons à voter, comme ils sont aussi nombreux que nous, ils vont introduire dans ce pays leur gourmandise, leur obésité, leur Obésapouf et toutes leurs détestables coutumes !

M. Dulcifer, à cette pensée, maigrissait à vue d'œil et tordait ses longues mains osseuses.

— Leur obésité et leur Obésapouf ! répéta-t-il. C'est abominable !

Mais, comme il était 8 heures 7, il sortit.

— Eh bien ! moi, dit Edmond à Thierry, j'espère qu'on va permettre aux Patapoufs de voter. Il n'est que temps de changer les mœurs de ce sale pays.

— Pourquoi ? dit Thierry qui avait des instincts filifers.

— Parce que je meurs de faim, moi, ici… Deux repas par jour… Regarde, je flotte déjà dans mes vêtements.

C'était malheureusement vrai. Thierry, assez inquiet pour son frère, osa, le lendemain, quand il alla travailler au Ministère, interroger timidement M. Rugifer sur l'avenir.

— Comment ? dit M. Rugifer… Qu'est-ce que c'est ?… Vous êtes un indiscret et un curieux.

— Monsieur le Président, dit Thierry, qui maintenant n'avait plus peur de lui, c'est à cause de mon frère… Vous comprenez, tout en étant Surfacien, il est…

Il hésita.

— Il est quoi ? dit M. Rugifer.

— Il est un peu Patapouf et, chez vous, il souffre de la faim, alors…

Il raconta leur conversation avec M. Dulcifer.

— Dulcifer, dit enfin M. Rugifer, est un maladroit et un lâche… Quand on est sûr de son pays comme je le suis, on n'a pas peur d'y donner la liberté à tout le monde… Je ne peux encore rien vous dire, mais vous avez vu Rugifer dans la guerre, il vous reste à voir Rugifer dans la paix.

Il n'en dit pas plus, mais cela suffit à Thierry pour comprendre que l'influence de Mme Rugifer se faisait sentir et que le Président était favorable aux Patapoufs.

XI

PATAPOUF CHEZ FILIFER

LA veille du plébiscite, M. Rugifer prononça, sur la Place des Jeûneurs, un grand discours qui fut transmis par les postes de radiophonie jusqu'aux villages les plus maigres du pays : « Patapoufs et Filifers », disait-il, « ne doivent plus former qu'une nation. Pourquoi maintenir ces distinctions barbares de poids et de tour de taille ? Vérité en deçà de cinquante kilos, erreur au delà ? Telle est votre politique ? Ce n'est pas la mienne. Voyez les Surfaciens ! Ne trouvez-vous pas chez eux des parlements de Filifers présidés par un Patapouf ; des maris patapoufs heureux avec une femme filifer ? Imitons-les. Fondons cette puissance nouvelle qui sera invincible parce qu'elle sera toute seule : « Les États-Unis du Sous-Sol. »

L'enthousiasme avec lequel ce discours fut accueilli prouva que beaucoup de Filifers partageaient les sentiments de M. Rugifer.

Pourtant, le Professeur Dulcifer avait été autorisé à répondre et son discours fut également transmis par tous les appareils : « Je n'ai pas de haine pour les Patapoufs », dit-il (« Ce n'est pas vrai », dit Edmond à Thierry), « mais rien ne me semble plus malsain que de mêler des populations de poids différents. Les Filifers ont été forts par leur maigreur. Si nous y renonçons nous ne pouvons savoir ce que sera l'avenir. »

— Il a tout de même un peu raison, dit Thierry à son frère.

Et tous deux se disputèrent, comme ils faisaient jadis en Surface.

Le lendemain on apprit que le parti des Patapoufs l'emportait. Dans les campagnes on avait beaucoup voté pour Dulcifer, mais à Filigrad, Rugifer triomphait.

Edmond et Thierry s'amusèrent énormément pendant les semaines qui suivirent. Les passeports et toutes les formalités de pesage avaient été supprimés. Les Patapoufs pouvaient maintenant traverser librement la Mer Jaune. On les voyait arriver à Filigrad par centaines. Ils apportaient avec eux un air de gaieté et de bonne humeur. Comme ils étaient autorisés à conserver leurs anciennes coutumes, des restaurants spéciaux, des pâtisseries même s'ouvraient pour leur servir leurs repas horaires. Au commencement, les vieux Filifers virent ces nouveautés avec tant d'horreur qu'on créa dans la capitale un quartier patapouf où devait vivre toute personne pesant plus de cinquante kilos. Mais le succès de ce quartier devint en lui-même un danger.

Les deux frères Double quittèrent la maison de M. Dulcifer et louèrent ensemble un petit appartement dans le quartier patapouf. Le soir, beaucoup de Filifers invitaient leurs amis à passer la soirée chez les Patapoufs. Des instituts d'obésité s'étaient créés et des médecins garantissaient « un kilo par semaine ; un Patapouf en trois mois ». La mode, chez les Filifériennes, était maintenant de grossir ; celles qui n'y arrivaient pas mettaient des robes énormes, que soutenaient des paniers d'osier. Dans les théâtres, on donnait des scènes patapouviennes. Cette fureur fut à son comble quand, trois mois après le plébiscite, l'ex-Roi Obésapouf vint à Filigrad.

Il voyageait comme un simple citoyen, mais les Filifers furent si contents de voir un roi, et surtout un roi si gros, qu'ils le traitèrent en souverain. À l'Opéra, quand il entra, le public réclama l'Hymne Obèse de Grabski-Korsapouf ; M. Rugifer et le Roi se montrèrent ensemble dans une avant-scène et furent acclamés.

Les vieux Filifers étaient inquiets. Ils avaient raison de l'être, car, lorsque le mois suivant, une élection générale eut lieu dans les deux pays pour nommer les députés, elle donna la majorité aux Patapoufs. Le Président de la Chambre fut un Patapouf. Partout, dans les administrations, dans les industries privées, on voyait des Patapoufs arriver aux meilleurs postes. Au début, les Filifers s'étaient moqués de leur lenteur, de leur paresse, de leur inexactitude ; maintenant, dans de nombreux cas, et surtout pour commander des hommes, les Patapoufs étaient préférés aux Filifers, à cause de leur meilleure humeur, de leur force de résistance et de la solidité de leurs nerfs. Même au Ministère de l'Amaigrissement, Thierry vit son frère Edmond qu'il y avait fait entrer, devenir premier secrétaire, alors que lui-même était deuxième secrétaire.

Un matin, Thierry osa, une fois encore, interroger le Président Rugifer.

— Et comment allez-vous faire maintenant, Monsieur le Président ? dit-il.

— Pour quoi ? dit M. Rugifer.

— Pour gouverner ce pays qui devient plus patapouf qu'Obésapouf ?

M. Rugifer tira gaiement l'oreille de Thierry.

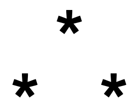
— Ah ! ah ! dit-il en riant… Vous êtes un naïf et un enfant.

Le lendemain matin, des affiches blanches, surmontées des drapeaux croisés de Patapouf et Filifer, annoncèrent au pays :

1° Que le Roi Obésapouf restauré devenait Roi des Royaumes-Unis de Patapouf et Filifer.

2° Que le Ministère de l'Amaigrissement était supprimé et que le Président Rugifer devenait Chancelier des Royaumes-Unis.

3° Que le Roi Obésapouf n'aurait aucun pouvoir et que la Constitution des Filifers demeurait intacte.



La nouvelle fut en général bien accueillie. Pour compléter la réconciliation générale, il fut décidé que les fêtes du couronnement auraient lieu dans l'île, cause de tant de malheurs.

Mais il restait à résoudre un problème que personne n'osait soulever, tant il était grave : quel nom porterait désormais cette île ? Les Filifers vainqueurs ne pouvaient la nommer Patafer. Le Roi ne pouvait, sans honte, accepter ce nom de Filipouf, si longtemps repoussé par ses ancêtres et détesté par la moitié de ses sujets. Le Chancelier Rugifer, à toutes les questions, répondait :

— On peut s'en rapporter au tact de Sa Majesté.

Le yacht royal partit pour le couronnement sans que la question eût été posée. Dans les documents officiels on s'était soigneusement gardé de nommer l'île. Quand le souverain y aborda, elle était couverte de pêchers en fleurs dont les grandes vagues rosées inondaient les pentes des collines. Le Roi regarda longtemps ce paysage de ses gros yeux à demi endormis. À côté de lui, le Chancelier et les ministres attendaient qu'il parlât :

— Et si on l'appelait l'Île Rose ? dit-il doucement.

— Sire, dit le Chancelier Rugifer, je n'y avais jamais pensé… Je suis un imbécile et un coupable.

XII

LE RETOUR

PEU de temps après les fêtes du couronnement, les deux secrétaires du Chancelier Rugifer lui demandèrent la permission de retourner en Surface. Ils n'étaient pas mal traités, loin de là ; mais ils avaient envie de revoir leurs parents et ils pensaient que ceux-ci devaient les croire morts ou perdus dans la forêt. Peut-être avait-on envoyé dans toute la France des gendarmes à leur recherche. Il fallait rentrer. Longtemps, ils avaient hésité à partir parce qu'ils se sentaient utiles pour l'union des Patapoufs et des Filifers. Il était certainement excellent que deux frères appartenant par l'adoption aux deux pays fussent mêlés aux affaires ; mais maintenant tout allait bien. Le Roi Obésapouf et son Chan-

celier s'entendaient à merveille. Edmond et Thierry pouvaient partir sans scrupules.

Le Chancelier Rugifer lui-même le comprit. Il leur dit en leur pinçant l'oreille : « Messieurs Double, vous êtes des ingrats et des lâcheurs ! » Mais il donna l'ordre de préparer leurs passeports. Même il eut la gentillesse de les autoriser à aller faire un dernier voyage à Pataburg et de s'embarquer à Pataport. Ainsi, avant de quitter les Royaumes Souterrains, ils jetteraient un dernier coup d'œil sur les pays qu'ils avaient découverts.

Le voyage à Pataburg fut très intéressant. Le Roi Obésapouf y avait conservé son palais et il résidait maintenant six mois par an dans chacune des deux capitales. Les familles Patas ne lui avaient pas pardonné ce qu'elles appelaient sa trahison. Le Professeur Rampata présidait maintenant un parti « pata pur » qui voulait rétablir la monarchie absolue et pour cela gagner le fils du souverain. Le Professeur rêvait de faire couronner le jeune homme sous le nom de Superobésa II.

Mais après quelques conversations, Edmond et Thierry comprirent que la grande majorité des Patapoufs était satisfaite du nouveau régime. On leur avait laissé leurs repas et leurs siestes horaires… Leurs ballons flottaient joyeusement dans les airs. Ils étaient heureux. Edmond, qui rendit visite à son vieil ami, l'ex-Chancelier de Vorapouf, le trouva paisible et serein dans une belle retraite campagnarde.

M. de Vorapouf fit reconduire les deux jeunes Surfaciens jusqu'à Pataport dans son automobile-ballon. Les ruines de la guerre étaient partout réparées. La lumière des ballons faisait briller les coupoles dorées du grand port. La traversée fut délicieuse.

À Surface-sur-Mer, Thierry demanda à un douanier :

— Les Escaliers de Surface, s'il vous plaît ?

— Vous avez des passeports ?

— Les voici.

L'homme regarda longuement les passeports, puis dit :

— C'est bon ! Je vais vous conduire.

Il leur fit faire le tour de la gare par laquelle ils étaient arrivés au temps de leur descente. Là s'ouvrait une voûte semblable à celle d'un tunnel et fermée par un rideau de fer. Le douanier appuya sur un bouton ; le rideau monta ; un employé parut ; on entendit un bruit de machine et les deux frères virent devant eux un escalier semblable à celui qui les avait amenés.

L'employé s'approcha du guichet et cria :

— Deux Surfaciens… Deux.

Il n'osait plus maintenant ajouter, comme jadis : « Un Pata… Un Fili… » Les distinctions de poids avaient été abolies dans tous les États du Sous-Sol.

La montée parut sans fin. Les cœurs des deux garçons battaient très fort. Comment allaient-ils retrouver leurs parents ? Et comment rentrer de Fontainebleau à Paris ? En France, il faut de l'argent pour voyager. Enfin, ils aperçurent au-dessus d'eux, très haut, une lumière blanche qui, peu à peu, grandit et éclaira tout le tunnel. C'était la Surface.

Ils coururent comme des fous à travers la grande caverne qu'éclairaient des globes électriques et se retrouvèrent

au pied de la Roche Jumelle. Soudain, à leur grande surprise, ils entendirent très distinctement :

— Hou ! hou ! HOU ! hou !

C'était la voix de leur père.

Sans s'être concertés, ils répondirent ensemble de toutes leurs forces :

— Hou ! hou ! HOU ! hou !

Ils ne purent jamais dire comment ils avaient fait l'ascension de la cheminée que formaient les deux blocs de la Roche Jumelle. Ils montèrent avec le dos, avec les mains, avec les pieds, l'un poussant l'autre, l'un tirant l'autre, essoufflés, époumonés mais ravis. Dix secondes plus tard, leurs deux têtes apparaissaient au-dessus du rocher et ils virent au pied de celui-ci leur père qui, un peu impatient mais pourtant calme, leur dit :

— Ah ! vous voici enfin !… Je commençais à être inquiet…

— Mais papa, dit Thierry, vous nous avez attendus dix mois ?

— Non, dit M. Double en riant, pas dix mois, mais au moins une heure.

Car le temps, dans les Royaumes du Sous-Sol qui n'ont ni soleil, ni lune, marche sept mille fois plus vite qu'en Surface.

À propos de cette édition électronique